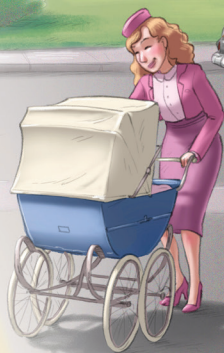
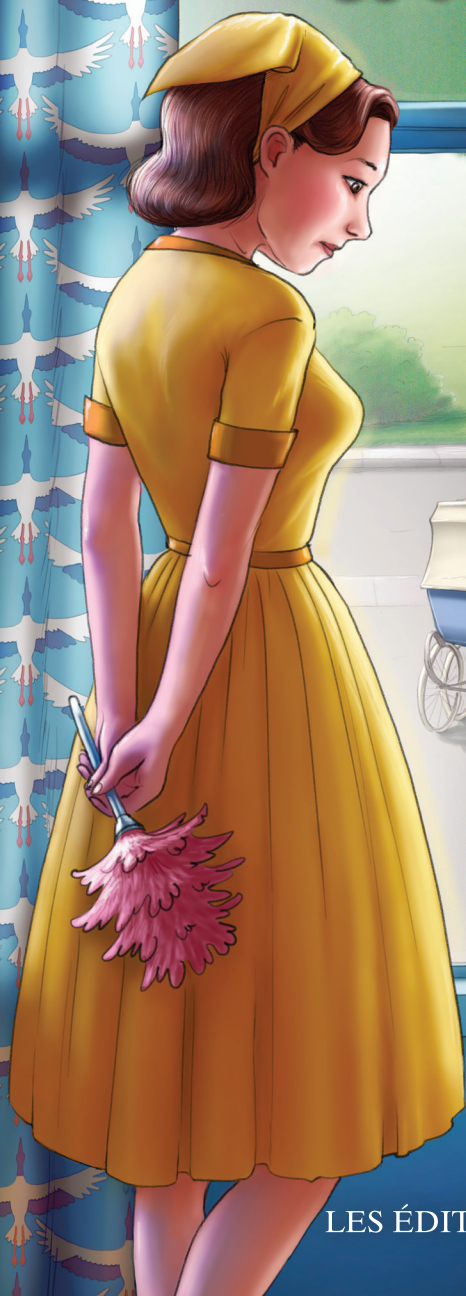


FRANCINE LAVIOLETTE

Le silence *du passé*



Roman d'époque



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Le silence
du passé

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le silence du passé / Francine Laviolette

Nom : Laviolette, Francine, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20210066598 | ISBN 9782897836412

Classification : LCC PS8623.A8354 S55 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

FRANCINE LAVIOLETTE

Le silence
du passé



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Dans les yeux de Laurence, 2020

*Quoi de plus cruel pour une mère
Que de voir mourir son enfant.*

*Quoi de plus douloureux pour une femme
Que de ne pouvoir concevoir un enfant.*

AUTEUR INCONNU

Avant-propos

À l'aube d'une nouvelle histoire, je m'efforce de sonder mes personnages jusqu'au plus profond de leur âme afin d'en découvrir tous les secrets. Parfois, faisant fi du temps ou du moment, ils viennent me surprendre avec un sans-gêne insolent.

Cette nuit-là, à trois heures du matin, une envie impérative me réveille. Je me dis : « Ça va passer. » J'essaie de me rendormir, mais je n'y arrive pas.

Soudain, des mots se manifestent, chuchotés par ces êtres mythiques pour ne pas déranger l'être aimé qui sommeille à mes côtés. Puis, des phrases s'enchaînent, riches et bien construites. Je m'interdis de retomber dans les bras de Morphée, car je dois à tout prix retrouver ma plume et mon carnet pour les noter avant qu'elles s'envolent. Demain matin, au lever du jour, j'écirai les premières lignes de ce roman.

L'auteure

Prologue

Boum... Boum... Boum... Boum... Boum... Boum...

Étienne ouvrit les yeux. Ce tambourinage qui venait de l'extirper d'un sommeil réparateur provenait de la réserve, pas très loin de sa cahute. Il reconnut aussitôt le bruit incessant des tam-tams mêlé aux chants syllabiques et gutturaux du peuple algonquin. *Une cérémonie spirituelle, sûrement un ancien qui est mort*, pensa-t-il.

Au printemps 1894, Étienne Desfossés, né à la Pointe-aux-Trembles, avait quitté sa famille et son village, attiré par l'aventure. Fort de ses dix-huit ans et pourvu d'un simple havresac, il avait roulé sa bosse jusqu'à Wabakin Station, en Abitibi, où il avait *squatté* une parcelle de forêt sur des terres de la Couronne. Rapidement, il y avait aménagé une cabane de bois rudimentaire afin de se protéger des animaux sauvages et des regards inquisiteurs. L'automne venu, il n'aurait plus qu'à la solidifier avant que survienne la dure saison.

Souvent, après une journée bien remplie, il s'arrêtait un moment pour contempler l'étendue sauvage qui s'offrait à ses yeux; il éprouvait alors un intense vertige de liberté et d'invincibilité. Puis, le cœur ayant ses raisons, après quatre années de vie en solitaire, il fonda d'amour pour Abéqua, une jeune Algonquine qui lui donna deux filles, Mikona et Émilienne. Le 5 janvier 1906, la destinée d'Étienne Desfossés bascula dans un abîme insondable. Forcé d'abandonner ses enfants, il en confia la garde aux sœurs missionnaires et disparut dans la nature.

* * *

1925

Rosaire Cardin, apprenti ébéniste de la région de Lanaudière, sentit le besoin impératif de partir vers de nouvelles contrées. À l'instar d'Étienne Desfossés, son destin le mena à Wabakin Station. Il y fit la rencontre d'Émilienne, une jeune couventine. Enseignante, recueillie et éduquée par les religieuses depuis sa naissance, Émilienne annonça à sa sœur Mikona qu'elle épouserait Rosaire et qu'elle quitterait définitivement Wabakin Station, son village natal, pour aller s'établir à Sainte-Anne-de-la-Rive avec son époux.

PREMIÈRE PARTIE

1

Sainte-Anne-de-la-Rive, vingt ans plus tard

En cette fin d'après-midi du 10 mars 1950, le soleil se fondait tout doucement derrière les bâtiments. Sur le tumultueux fleuve Saint-Laurent, d'impressionnants monceaux de glace brisés par la débâcle s'entassaient sur la grève et dans les anses, provoquant des déflagrations retentissantes. Au même moment, la puissante sirène de la Marine Industries de Sorel entraîna un déferlement d'ouvriers, pressés de regagner le confort de leur foyer après une journée de dur labeur.

Pourtant, à la boulangerie *Le Quignon* du village voisin, le départ du personnel fut quelque peu retardé.

— Oui, madame Loiseau, dans la boîte, je vous ai mis deux éclairs au chocolat et quatre trottoirs aux framboises.

— Les éclairs, Fleurette, les as-tu pris à' crème fouettée? Mon Joachim, y aime pas pantoute ceux à cossetarde, y trouve que ça fait pâteux sur la langue.

— Craignez rien, madame Loiseau! J'les ai vérifiés un par un pis y sont tous à la crème fouettée, vous avez pas à vous inquiéter. Ça va faire une piastre et trois quarts.

La propriétaire du magasin général posa distraitement sa grosse besace en toile sur le comptoir et en explora le fond pour tenter d'y repérer des pièces de monnaie.

— Tiens, v'là l'argent juste, ma belle Fleurette, pis merci ben. Ah oui, encore une affaire, t'es ben sûre qu'y sont frais d'à matin, les éclairs, hein?

— Certaine, madame Loiseau ! Vous savez ben que quand M. Hormidas dit à ses clients que c'est frais du jour, c'est frais du jour. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

La dame, satisfaite, tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Soulagée de voir cette cliente pointilleuse franchir enfin le seuil de la porte, Fleurette s'empessa de la verrouiller et de retourner l'écriteau qui indiquait maintenant « FERMÉ ».

Pendant ce temps, dans l'arrière-boutique, Hormidas Carpentier astiquait à n'en plus finir la spacieuse table de travail qui lui permettait de créer de magnifiques chefs-d'œuvre. Des gâteaux de noces d'une hauteur impressionnante jusqu'aux petites bouchées miniatures, exquises et raffinées, il n'était pas peu fier de la renommée de son entreprise. Pourtant, ce jour-là, il avait le cœur en miettes.

Si au moins je pouvais la faire changer d'idée, pensa-t-il.

Le tintement de la porte d'entrée le replongea dans la réalité.

— Bon, la dernière cliente vient de partir, je peux y aller.

Il souleva avec précaution le délicieux gâteau qu'il avait concocté pour l'occasion et sur lequel il avait inscrit « Bonne chance, Fleurette » et quitta sa cuisine pour rejoindre son personnel à l'avant du magasin.

Devant le comptoir, un petit conciliabule se tenait. Parmi les employés, il y avait Léo Milot. À cause d'une dyslexie sévère, Léo avait toujours éprouvé des difficultés d'apprentissage insurmontables dans ses études. Plus grand que la moyenne des garçons de son âge, il affichait une silhouette plutôt efflanquée en plus d'être affublé d'une dentition protubérante. Son entourage le surnommait Castor, ce qui avait contraint sa mère à le retirer de l'école très tôt puisque le pauvre enfant était devenu le souffre-douleur de sa classe. Certains s'amusaient même à répéter à tout vent que la maman de Léo était une sorcière depuis qu'il avait confié à un camarade qu'elle pouvait prédire l'avenir dans les cartes. Léo n'avait pas été choyé par la vie. Mais aujourd'hui, à trente-sept ans, fier de son boulot d'aide à la boulangerie et de celui de camelot, il se sentait utile et heureux.

Depuis qu'il avait quitté l'école, il distribuait fidèlement le journal aux villageois tous les matins avec un zèle et un sourire incomparables. Un jour, lors d'une courte visite à la boulangerie, M. Hormidas lui avait donné sa chance en lui confiant de petites tâches simples que le personnel n'avait pas le temps d'accomplir. Depuis, Léo se vouait hardiment à l'entretien du local. Avec entrain, il passait le balai, livrait les commandes, papotait avec les clients. M. Hormidas ne lui aurait jamais laissé la responsabilité de la caisse enregistreuse parce que Léo, comme certains disaient de lui, n'était pas assez fou pour mettre le feu, mais pas assez fin pour l'éteindre. Par contre, le commerçant lui offrait l'opportunité de mettre ses forces en valeur.

Il y avait aussi Rita, l'amie d'enfance de Fleurette. Cette jolie brunette aux yeux pétillants aurait pu rivaliser avec n'importe quelle vedette d'Hollywood par sa beauté et son charisme. Les deux compagnes se confiaient tous leurs secrets sans craindre les indiscretions.

Ce jour-là, le personnel de la boulangerie *Le Quignon* s'était rassemblé pour une raison particulière : Fleurette Cardin vivait sa dernière journée comme commis après quatre ans de loyaux services. Son patron et ses collègues avaient tenu à lui préparer une petite fête d'adieu. Et lorsque Fleurette vit M. Hormidas arriver avec le gâteau, elle en fut toute chavirée :

— Sainte bénite ! Monsieur Hormidas, vous avez préparé ce beau gâteau-là spécialement pour moi ?

— C'est la moindre des choses, ma belle fille, s'empressa d'ajouter le ventru pâtissier au visage bouffi et au tour de taille titanesque. Après toutes les heures que t'as travaillées ici, j'te dois ben ça... En tout cas, je peux te dire que tu vas nous manquer, ça, c'est certain. Quand je pense qu'en plus, y a Rita qui va partir elle aussi dans pas grand temps... Y faudra pas que j'traîne pour embaucher de la relève.

— Pas si vite, monsieur Hormidas, précisa Rita, j'suis pas à veille d'accoucher. J'ai juste six mois de faites. J'peux travailler au moins jusqu'au mois de mai si tout va ben.

Hormidas Carpentier retira de sous le comptoir une bouteille de vin de cerises et quatre coupes. Après avoir servi une rasade à chacun, il leva son verre :

— À ta santé, ma belle Fleurette ! Pis aussi à ta nouvelle vie. Je te souhaite une tralée d'enfants tout autour de la table. D'ailleurs, si j'ai ben compris tes motivations, c'est pour te consacrer à fonder une famille que tu lâches la *job* ?

— Oui, vous avez tout compris, monsieur Hormidas. Bon ben, à vot' santé ! lança Fleurette, les yeux pleins d'étoiles.

Le visage du boulanger devint tout à coup empreint d'une grande nostalgie. Il savait qu'après le départ de Fleurette, et celui de Rita par la suite, rien ne serait plus comme avant dans son établissement. Les clients appréciaient tellement leur bonne humeur et leur enthousiasme.

— Je vais m'ennuyer de vous autres, c'est certain, avoua Fleurette, émue. Mais pour tout de suite, moi, j'ai surtout hâte de commencer mes semis. Philippe m'a labouré un p'tit coin de terre derrière la maison, l'automne passé. Dès que le sol va être assez réchauffé, je vais pouvoir planter des fleurs pis des légumes. Astheure que je travaille plus, je vais avoir tout le temps pour m'occuper de mon jardin.

— Y faut dire aussi que les rénovations de votre maison vous ont accaparés pas mal depuis un an, Philippe et toi, précisa Rita.

— C'est ben vrai ! Quand Philippe a acheté le duplex juste avant notre mariage, les deux logements avaient grand besoin d'une cure de rajeunissement. Avec ma *job*, j'pouvais pas trop l'aider, c'était vraiment l'instant que je prenne du temps pour moi.

Mais la véritable raison du départ précipité de Fleurette n'avait aucun lien avec les rénovations ni avec le jardinage. Ce que la jeune femme à la taille délicate et aux petits yeux marron désirait plus que tout au monde, c'était d'avoir un enfant. Le couple avait tout tenté pour concevoir, mais en vain. Chaque mois, la déception emplissait leurs cœurs. Ainsi, sur les conseils de son médecin, Fleurette s'était alors résignée à quitter son emploi et à profiter d'un repos bénéfique à la conception.

— Bon, là, y faut que je parte, annonça-t-elle à ses collègues. J'dois me rendre à un rendez-vous important pis j'ai pas l'intention d'être en retard.

— Attends une minute ! l'intima son patron. J'allais oublier.

Il tourna la clé pour ouvrir le tiroir de sa vieille caisse enregistreuse et en retira une pile de billets qu'il tendit à la jeune femme. Il avait pris soin de mettre de côté ce petit pécule avant de ranger ses profits de la journée dans un sac de papier brun, comme il le faisait chaque jour, dès la fermeture.

— Tiens, c'est ta dernière paye, avec un p'tit bonus. J'te dois ben ça.

— Oh, merci, monsieur Hormidas ! répondit Fleurette, au bord des larmes.

Tous restèrent un long moment sans prononcer un seul mot, puis Fleurette lança spontanément :

— Bon, là, j'suis en train de vous retarder dans vot' ouvrage pis j'ai mon rendez-vous. Y faut vraiment que j'parte.

Chacun y alla d'un dernier conseil :

— En tout cas, attends pas la semaine des quatre jeudis pour revenir nous voir, la supplia son patron. C'est pas parce que tu travailles plus ici que tu peux pas venir nous faire un p'tit brin de causette de temps en temps.

— Oui, c'est promis, monsieur Hormidas !

Tous partagèrent des accolades chaleureuses. Fleurette ne put s'empêcher de lancer une œillade à sa grande amie Rita qui, quelques jours auparavant, lui avait parlé d'une tireuse de cartes stupéfiante qui habitait dans une vieille bicoque à la sortie du village.

— Elle m'a jetée à terre, lui avait précisé Rita. Tu vas voir, est vraiment bonne, a va pouvoir te dire des affaires que tu imagines même pas sur ton avenir. Pis, fais-toi z'en pas avec l'allure de sa maison, ça surprend un peu en l'apercevant, mais après une couple de minutes, on s'y fait. Je te jure, elle, a va te l'dire si t'es pour avoir des enfants.

* * *

Après avoir quitté la boulangerie, Alexandrine Loiseau retournait chez elle avec sa petite boîte blanche entourée d'une ficelle qui contenait des trottoirs aux framboises pour elle et des éclairs au chocolat pour son mari Joachim, propriétaire du magasin général. Sur son chemin, elle croisa la belle-mère de Rita. Alexandrine adorait partager ses commérages avec celle qu'elle considérait comme sa jumelle cosmique.

— Bien le bonjour, madame Champagne!

— Tiens, madame Loiseau! Quel bon vent vous amène? Vous devriez pas être en train de servir vos clients, à cette heure-ci?

— Oh, vous en faites pas, mon Joachim veille au grain. C'est que j'ai pas pu résister à tentation de me payer des p'tites douceurs, pis comme la boulangerie était à veille de fermer, ben, j'me suis hâtée d'y aller avant que ça ferme.

Alexandrine se pencha à l'oreille de sa compagne et lui chuchota:

— Vous savez pas la dernière nouvelle, ma'me Champagne?

— Non, pas encore, mais je sens qu'vous allez m'la dire, par exemple, ironisa Henriette, aussi cancanière que son interlocutrice.

— La p'tite Cardin lâche sa *job* à boulangerie! J'les ai entendus en parler entre eux autres dans le magasin.

— Non! Êtes-vous sûre de t'ça? Parce que Rita, ma bru, a m'en a pas parlé. Vous savez, elle pis Fleurette sont les deux meilleures amies du monde. Elles sont ensemble depuis qu'elles savent marcher pis parler. Elles se lâchent jamais d'une semelle, ces deux-là, tout le monde le sait. Ça fait que j'l'aurais su si...

— Êtes-vous en train d'me traiter de menteuse, vous là! s'offusqua la marchande.

— Pantoute, madame Loiseau! Mais y paraîtrait que son mari avait peur qu'elle se fasse bonimenter par les clients en manque de besoins, vous savez ce que je veux dire... Vous avez vu comme moi qu'elle est ben tournée, la p'tite dame. Elle a dû en faire pâtir, des jeunots, avant de jeter son dévolu sur son Philippe.

— À qui le dites-vous ! Surtout quand on sait qu'une femme qui travaille peut facilement devenir indépendante pis refaire sa vie sur un autre bord. C'est de valeur, parce que j'aimais ben ça quand c'est elle qui me servait, toujours souriante pis ben avenante.

— Ben, moi, mon Germain y est pas de même. Y fait confiance à Rita, sa p'tite femme. Il l'aime tellement, c'est beau de les voir. En tout cas, lui, il obligerait jamais sa femme à lâcher sa *job* pour la garder à maison.

Alexandrine Loiseau ravala une boutade, car elle connaissait très bien les petits penchants du fils d'Henriette Champagne. Souvent, dès que Rita partait pour le travail, le jeune tombeur se rendait au casse-croûte, à l'entrée du village, pour piquer une jasette avec la serveuse. Sans cesse en manque de caresses, Germain trouvait son plaisir ailleurs qu'à la maison. Et si jamais une figure familière se présentait au restaurant, son plan était coulé dans le béton : il agrippait un journal à portée de main pour simuler la recherche d'un emploi plus lucratif.

— De toute façon, ma'me Champagne, vot' bru est à veille de lâcher la *job*, elle aussi, vu que son temps est pas mal avancé...

— Ah, elle a encore un boutte à faire, elle accouche juste en juin. Mais j'me demande comment il va se débrouiller, M. Hormidas, quand ma bru va être partie. Est tellement travaillante, c'te p'tite femme-là ! C'est pas l'idiot de Léo qui va aider le patron à décorer ses pâtisseries ! s'esclaffa Henriette, dans un trémolo railleur.

— J'vas dire comme vous, soutint la marchande, c'est pas lui qui a inventé les boutons à quatre trous, hein... Ben là, va falloir que j'vous laisse, mon mari va se d'mander qu'est-cé que j'brette. À la revoyure, ma'me Champagne !

2

Dès qu'elle avait obtenu la précieuse information de son amie Rita, Fleurette s'était empressée de contacter la voyante pour prendre rendez-vous. Beaucoup moins crédule et naïve que Rita, elle avait tout de même cette curiosité qui la poussait à savoir... *Et si c'était possible qu'elle puisse deviner le futur des gens, elle pourrait peut-être...*

Et c'est précisément à ce rendez-vous que Fleurette se rendait après avoir quitté la boulangerie.

Celle que tout le monde surnommait « Madame Anita » habitait en retrait du village. Sa maison, juste après le rang croche, comme disaient les gens de la place, était située sur une petite route de terre battue qui épousait parfaitement les sinuosités du fleuve. Seuls quelques vieux chalets, construits sur pilotis pour résister aux crues printanières, subsistaient toujours et accueillaien à l'occasion des vacanciers, amateurs de pêche. Étant demeuré trop longtemps inhabité, le modeste logis de la clairvoyante ne payait pas de mine non plus. À la mort de l'ancien propriétaire, d'interminables procédures avaient eu lieu pour régler une succession. La maison, rongée par les intempéries et la moisissure, sans compter la vermine, avait finalement été mise en vente pour non-paiement des taxes. Ayant eu vent de cette « bonne affaire », Anita Milot, qui avait tenté par tous les moyens de remettre sa vie sur ses rails, avait aussitôt profité de cette chance, s'il en était une, et l'avait acquise pour une bouchée de pain.

Les murs extérieurs étaient recouverts de papier brique dont plusieurs sections laissaient à nu la structure de bois sous-jacente. À l'avant, sous le toit de tôle rongée par la rouille, les colonnes qui le retenaient menaçaient de s'effondrer à la moindre pression sur une galerie déglinguée, minée par la pourriture.

Fleurette, arrivée à l'adresse que Rita avait notée au dos d'une facture oubliée par un client, fut estomaquée en apercevant la maison.

— Sainte bénite ! Rita avait ben raison, l'endroit a l'air triste en bibite !

Sentant un frisson lui parcourir l'échine, elle fut tentée de rebrousser chemin. Mais se rappelant les paroles de son amie, qui avait souligné que la dame était très sympathique, Fleurette monta prudemment les trois marches qui risquaient de s'enfoncer à chacun de ses pas. Elle désirait plus que tout connaître la couleur de sa vie future. Hésitante, elle appuya sur la sonnette.

Après un long moment, la porte boursouflée par l'humidité s'ouvrit dans un affreux grincement et un gros matou noir en profita pour filer vers les hautes herbes à la recherche d'une proie. Fleurette recula, effarouchée.

— Vous en faites pas, articula la propriétaire des lieux en roulant ses « r », c'est mon chat *Orrion*, il *adore* chasser les *sourris* alors aussitôt qu'il a une chance de s'esquiver... mais *entrez*, mademoiselle, je vous attendais. Accrochez votre manteau sur la *patèrre* et suivez-moi.

Anita Milot, grande femme maigre à la longue chevelure noire et lisse, vieille fille oubliée de la gent masculine, avait été malmenée plus souvent qu'à son tour dans sa tendre enfance. Sa mère était morte peu après sa naissance et son père, devenu veuf, avait aussitôt décampé avec une autre femme. La jeune Anita avait traîné sa misère d'une famille d'accueil à une autre. Curieusement, elle roulait ses « r » en raison d'un petit accent latin acquis d'une famille italienne où elle avait demeuré un peu plus longtemps qu'ailleurs.

Elle n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'un homme l'avait agressée, la laissant pour compte avec un souvenir qui allait, neuf mois plus tard, porter le nom de Léo. Cet enfant, affecté d'un léger retard mental, était devenu sa principale raison de vivre.

Née le huit, du huitième mois 1888, la dame avait un jour découvert que dans la culture chinoise, le 8 était un nombre chanceux symbolisant la prospérité. Anita n'allait pas laisser passer cette opportunité et c'est ainsi qu'elle avait rapidement ouvert son « bureau de

consultation » à Sainte-Anne-de-la-Rive, dans le but précis de faire du capital en prédisant l'avenir aux habitants du village. Depuis, elle rafistolait un peu chaque année son humble logis acquis au prix de quelques centaines de dollars qu'elle partageait avec son fils Léo et ses quatre chats auxquels elle avait donné des noms liés à l'astrologie. Il y avait Cosmos, un chat de ruelle jaune tigré qu'elle avait recueilli un soir de tempête ; Orion, un gros mâle gourmand, toujours en quête de souris ou de mulots à se mettre sous la dent ; Cassiopée, la magnifique femelle à la robe blanche et au front gris perle ; sans oublier Pégase, le bébé de Cassiopée, un jeune minet tout gris, âgé de quelques semaines à peine.

M^{me} Anita guida Fleurette vers une pièce obscure et exiguë tout près de l'entrée. En entrant dans la chambrette, une forte odeur d'encens frappa la jeune cliente. Trois des quatre murs étaient recouverts d'une tapisserie désuète aux motifs de planètes, d'étoiles et de satellites. Tout avait été planifié pour créer une ambiance ésotérique. Au centre de la pièce reposaient deux chaises en bois entre lesquelles trônait une minuscule table ronde. Sur celle-ci, une nappe blanche répandait tout autour ses longues franges jusqu'au sol. Au mur du fond, devant lequel gisait un vieux fauteuil, l'unique fenêtre avait été dissimulée sous un rideau de couleur rouge sombre. Tout à côté, un petit meuble de bois servait à y déposer différents instruments utiles aux séances de spiritisme. Près d'un chandelier, Fleurette distingua des galets, un pendule, un jeu de tarot ainsi qu'une boule de cristal. Sous le meuble, une antique cafetière en grès ainsi qu'une tasse et un bocal contenant du thé en feuilles attendaient d'être utilisés de nouveau.

— Installez-vous bien *conforrrtablement*, ma *chërre* dame. Maintenant, vous allez me dévoiler deux choses, votre *prrenom* et *votrrre* âge.

M^{me} Anita fixait sa cliente d'un regard pénétrant. Fleurette en fut troublée. Qui était cette personne dotée d'un pouvoir divinatoire et qui pouvait dévoiler, à l'aide de simples objets, le destin des habitants de Sainte-Anne-de-la-Rive ? La clairvoyante perçut le malaise et tenta de rassurer sa cliente :

— Si vous me faites confiance, je *pourrrrai* guider vos pas vers une vie *harrmonieuse* et *heureuse*.

La sexagénaire portait une longue robe rouge grenat dissimulée au niveau des épaules sous un châle foncé. De gigantesques anneaux en argent pendaient à ses oreilles, étirées par le poids de telles parures. Plusieurs rangées de colliers de perles multicolores garnissaient son poitrail. Un rouge à lèvres écarlate, des yeux lourdement maquillés ainsi qu'un long foulard noué à la gitane derrière la nuque et qui retenait sa tignasse aussi noire que ses yeux complétaient sa tenue.

— Euh... mon nom, c'est Fleurette et j'ai dix-neuf ans. Ben, en réalité, je vais avoir vingt ans le...

— Non, non, *arrêtez!* Ne m'en dites pas plus, je n'ai pas à connaître votre date de naissance. Maintenant, *concentrez-vous* et tendez-moi *votre* main gauche. C'est la main du cœur, elle me *transmettra* l'énergie de votre aura. Plus vous vous *détendrez*, plus je serai en mesure de sonder *votre* subconscient.

Fleurette lui tendit la main gauche, anxieuse de connaître la suite. Pas très rassurée, elle se demanda ce qu'elle faisait à cet endroit plutôt sinistre. M^{me} Anita ferma les yeux. Après quelques longues et interminables secondes, apparemment figée en une espèce de transe, elle rouvrit les yeux et dit à sa cliente dans une voix monocorde :

— Je vois que vous êtes une personne *travaillante*, *déterminée*, quoiqu'un peu *trop* sensible. Attention, cela va vous jouer des *tourrs!* Je vois... je vois une pièce où il y a des odeurs de *sucreries*...

Fleurette s'étonna que la dame sût ce détail qu'elle n'avait aucunement dévoilé.

— Vous êtes de sang-mêlé. Vous le saviez ? poursuivit la voyante.

— Ben, je sais que mon grand-père avait épousé une Indienne, une Algonquine, à ce qu'on m'a raconté. Ça vient peut-être de là !

— Possible ! Maintenant, y a-t-il un médium que vous *préférer*ez que j'utilise pour continuer ? Les *cartes*, les feuilles de thé, le *tarot*...

— Ben, j'sais pas trop ! Y a mon amie Rita qui est venue vous voir, y a pas longtemps, pis elle a choisi le tarot. Je pense que je vais suivre son conseil. Elle a dit que vous étiez ben bonne là-dedans.

La femme sourit, le tarot était effectivement sa marotte et, délibérément, elle l'avait discrètement insufflé à sa cliente. Elle s'étira pour prendre le jeu de cartes sur le petit meuble et le tendit à Fleurette. Au même moment, un gros matou à la robe rayée de jaune et de blanc s'invita dans la pièce et s'installa confortablement au creux du vieux fauteuil miteux. Il fixait Fleurette d'un regard malin.

— Il s'appelle Cosmos. Il n'est pas méchant. Vous avez pas *peurr* des chats, *j'espèrre*? *Brrassez* les cartes sept fois et, ensuite, choisissez-en *trrois*.

Fleurette s'exécuta, impatiente d'obtenir des informations sur son avenir. La femme reprit le paquet et étala devant elle les trois cartes de sa cliente. Celles-ci représentaient de curieuses illustrations et portaient chacune un nom. Fleurette remarqua le Bateleur, le Chariot et l'Impératrice. Puis, plusieurs autres cartes suivirent. Au fur et à mesure qu'elle en ajoutait, M^{me} Anita les disposait de façon à former une espèce de pyramide. Après quelques manipulations et de savants calculs, la voyante dévoila enfin le fruit de ses prospections :

— Vous voyez, ici, il y a la *carrte* du Bateleur ainsi que celle de la *forrce* qui sont côte à côte, cela signifie que vous n'avez pas à vous soucier de *votrre* santé, tout va bien de ce côté. Par *contrrre*, vous *éprrouvez* en ce moment une grande *frrustration*. Vous *espérrez* avoir un enfant plus que tout au monde.

Fleurette sentit son regard s'embuer. La voyante s'en aperçut.

— Oh, ne vous en faites *surrtrout* pas, la rassura la médium, votre souhait se réalisera.

Fleurette, estomaquée devant ce qu'elle venait d'entendre, demanda des précisions :

— Quand ? Dans combien de temps ? Dites-le-moi, je vous en supplie !

— Désolée, je ne peux dire que ce que les *carrtes* veulent bien révéler, ma jeune dame, mais je vois à n'en pas douter la présence

d'un enfant, ça, je vous le *confirme*. Et côté argent, vous voyez, ici, l'Impératrice accompagne l'Empereur; vous ne manquerez jamais d'argent. Vous posséderez même *trois* maisons.

— Trois maisons! s'écria Fleurette en larguant un rire en cascade qui la fit s'étouffer. Excusez-moi, c'est la surprise, répliqua-t-elle, la voix encore entrecoupée de toussotements.

La voyante rajouta deux autres cartes afin de confirmer ce qu'elle discernait déjà.

— Vous vivrez un *grand* bonheur. Cependant, cela n'arrivera pas avant quelques années. Ici, je vois un jeune homme. Évitez-le, il *n'apportera* que des heurts à votre entourage. Aussi, je... je...

— Vous... vous quoi? Vous voyez quelque chose d'autre?

— Oui... euh... non... c'est que... *désirez*-vous vraiment connaître la suite? Parce que si vous le voulez, je peux m'arrêter ici et vous laisser à *votre* destin, c'est vous qui décidez...

La voyante avait trop parlé. Fleurette était si tourmentée qu'elle accepta de poursuivre la séance. Elle avait voulu franchir les barrières du temps, il lui fallait maintenant en assumer les conséquences.

— Non, allez-y! Au point où j'en suis...

— C'est comme vous voulez, je vous aurai *prévenue*. Je vois... de la maladie, une *grave* maladie. Un homme. Il est dans *votre* entourage immédiat.

— C'est qui? Je suppose que vous pouvez pas me le dire...

— Malheureusement non, même si je le voulais, je ne vois rien de plus. Dieu a tous les *droits* sur la vie et sur la *mort*. Il peut décider d'épargner cette *personne* ou de la rappeler à lui au moment voulu.

Fleurette en avait assez entendu. Cette femme, en quelques minutes à peine, lui avait offert le ciel et l'enfer sur un seul plateau. Oui, elle aurait un enfant, mais à quel prix? Et qui était ce jeune homme

qu'elle devait éviter à tout prix? Et cette autre personne qui allait connaître les affres de la maladie et peut-être la mort, serait-ce Philippe, l'homme de sa vie, ou encore son père ou son beau-père?

Fleurette était atterrée. Cette rencontre qu'elle avait imaginée amusante et pleine de surprises s'était avérée troublante et bouleversante. Revenant chez elle, elle repensait à tout ce que lui avait révélé la voyante. Ses prédictions s'entremêlaient dans sa tête, la dame avait dit tant de choses, mais certaines déclarations l'avaient particulièrement secouée. Sur le chemin du retour, elle décida de faire un saut chez Clémence, sa sœur aînée. Arrivée devant la riche demeure, elle monta les marches en pierres taillées et pressa le petit bouton qui actionna un joli carillon. Après quelques secondes, la porte s'ouvrit.

— Fleurette! Quelle belle surprise! Mais entre, voyons! l'invita Clémence. C'est pas dans tes habitudes de passer à cette heure-ci... J'espère qu'y a pas un problème chez vous?

— Non, t'inquiète pas. J'serai pas longtemps, je veux pas te déranger...

— Tu m'déranges jamais, voyons. Au contraire, tu tombes bien, j'avais besoin de compagnie. Mais d'où est-ce que tu viens? C'est presque l'heure du souper.

— J'arrive de chez M^{me} Anita, la voyante.

— Celle dont Rita t'avait tant parlé?

— Justement. Elle habite dans une vieille maison, j'dirais plutôt une cambuse, dans le rang croche au bout de la rue Principale; tu le connais, c'est le petit chemin de garnotte qui longe le bord du fleuve... Ben, imagine-toi donc qu'elle m'a prédit des affaires qui m'ont tellement chavirée que j'pouvais plus attendre pour t'en parler.

— Fleurette, mon Dieu, t'es vraiment bouleversée! Viens-t'en, on va s'asseoir dans le salon, on sera plus confortables pour jaser pis j'vas pouvoir garder un œil sur mes p'tits.

Gabrielle et Béatrice, âgées de trois ans, s'amusaient avec un jeu de blocs en bois sur le tapis du salon. Leur petit frère, Adrien junior, riait

aux éclats chaque fois que s'écroulait la haute construction que les jumelles avaient réussi à ériger de peine et de misère. En voyant leur tante, les filles se ruèrent sur elle pour recevoir des câlins.

— Matante Fleurette ! s'écrièrent-elles dans un même élan.

— Bonjour, mes amours ! Venez me faire un gros bécot, réclama Fleurette, qui leur vouait un attachement profond.

Adrien junior, qui fêterait son tout premier anniversaire de naissance un mois plus tard, ne voulut pas demeurer en reste. S'agrippant de toutes ses forces à la table basse, il exécuta quelques pas chancelants et réussit à s'approcher de sa marraine pour obtenir sa part de caresses. Le prenant sur ses genoux, Fleurette s'adossa confortablement sur le grand divan de style espagnol et poursuivit son récit :

— Ben, pour couper au plus court, elle m'a prédit que j'allais avoir un enfant.

Clémence avait toujours été très sceptique face aux sciences occultes, mais voyant l'optimisme qu'affichait sa sœur, elle n'eut pas le courage de briser le mince espoir auquel elle s'accrochait. Elle la laissa donc poursuivre.

— Tu sais que ça fait presque un an que Philippe et moi on essaie pis y a rien qui s'annonce. Mais elle, elle a vu un enfant dans les cartes de tarot.

— J'voudrais pas te décevoir, ma petite sœur, mais moi, j'serais pas surprise que certaines diseuses de bonne aventure prédisent à leurs clients ce qu'y veulent ben entendre. Moi, j'ai confiance que tu vas tomber enceinte un jour. Mais faudrait pas que tu te décourages si ça prend du temps... Sois patiente, Fleurette. On sait qu'y a des femmes qui partent pour la famille sur un clin d'œil, mais c'est pas de même pour tout le monde.

— Toi, ç'a été rapide, t'es tombée enceinte quatre mois après ton mariage avec Adrien.

L'évocation du nom d'Adrien ramena tout à coup Clémence dans le passé et quelques larmes qu'elle ne put retenir coulèrent sur ses joues.

— Adrien, mon cher Adrien... Réalises-tu, Fleurette, que mes enfants connaîtront jamais leur père ? Te rends-tu compte que j'suis déjà veuve à vingt-deux ans ? J'aurais jamais cru que...

Face à l'affliction de sa sœur, Fleurette cessa de se lamenter sur son sort.

— Excuse-moi, Clémence, j'aurais pas dû te parler de ça. Là, à cause de moi, t'es toute à l'envers.

— Ben non, tu y es pour rien, c'est juste que ça remue pas mal d'affaires. Tu sais, Adrien est encore bien présent dans ma tête pis dans mon cœur. Et à chaque fois que je regarde mon fils, je vois son père à travers son regard, il a la même étincelle au fond des yeux. J'essaie de pas trop y penser pour pas perturber les enfants, mais y a des fois où j'y arrive pas, Fleurette, c'est trop difficile. Si cet homme-là avait pu me décrocher la lune, il l'aurait fait, ajouta Clémence en refoulant des sanglots. On vivait confortablement parce que c'était un homme vaillant, infatigable, qui connaissait la valeur de l'argent. Tu sais, il disait parfois : « Tout le monde est pas né avec une cuiller en argent dans la bouche, il faut travailler pour pouvoir se la payer. »

Adrien Cournoyer avait toujours été fier de compter parmi les émissaires de l'une des plus prestigieuses compagnies d'importation de grains de café. Sa fortune personnelle n'avait d'égal que les innombrables heures de travail qu'il s'était imposé depuis tant d'années. Ainsi, l'acheteur avait parcouru les contrées les plus lointaines afin de négocier des prix qui écraseraient toute concurrence. Il s'enorgueillissait de savoir que son produit se retrouvait sur la table des familles les mieux nanties de la planète. Grâce à cet emploi, sa famille avait toujours été à l'abri de soucis financiers et avait même profité d'un train de vie assez prestigieux.

Adrien revenait de Colombie le matin du 24 décembre 1948 pour fêter Noël avec les siens lorsque l'avion qui le ramenait au pays avait traversé une violente tempête et s'était écrasé peu de temps après le décollage, faisant des dizaines de morts et plusieurs blessés. Le nom d'Adrien Cournoyer avait figuré sur la liste des victimes. Pendant ce temps, enceinte de cinq mois, la femme d'Adrien attendait patiemment son retour afin de célébrer Noël en compagnie de toute sa famille.

Elle avait été anéantie lorsqu'un jeune policier avait frappé à sa porte pour lui annoncer la terrible nouvelle en cette veille de Noël. Avant de repartir, il lui avait remis un petit colis. Clémence, inconsolable, avait ouvert la boîte pour y découvrir les lunettes brisées de son époux, la montre-bracelet qu'elle lui avait offerte à son anniversaire ainsi que son jonc de mariage. Aujourd'hui, le cœur fracturé à jamais, elle essayait de panser ses blessures du mieux qu'elle pouvait.

— Ton mari avait raison, la réconforta Fleurette. Si on fait pas les efforts qu'y faut, ben, on s'contente d'un p'tit pain. Mais là, essaie de pas trop y penser, tu te fais du mal pour rien. Là, je vais devoir y aller, Philippe va s'inquiéter. J'te raconterai la suite la prochaine fois, parce que la voyante m'a dit plein d'autres affaires qui m'ont pas mal chavirée. On s'en reparle...

* * *

— Bon, te v'là enfin ! s'exclama Philippe d'un ton moqueur. Y est pas trop tôt ! La p'tite fête s'est prolongée plus tard que tu le pensais, à la boulangerie ?

— Oui, un peu, mais tu te rappelles pas que je devais passer chez la voyante après le travail ?

— C'est ben vrai, j'avais oublié. Ton *boss* a-tu essayé de t'faire changer d'idée à propos de ton départ ?

— Non, pantoute. Y savait que ma décision était prise pis que c'était coulé dans le béton. Mais ça m'a fait ben gros de la peine de les quitter. M. Hormidas est tellement gentil... pis le grand Léo, malgré qu'y est innocent, y va me manquer. Quant à Rita, ben, on va continuer de se voir comme avant. J'lâche mon travail, pas mes amis...

— T'as raison. En tout cas, j'suis ben content que tu sois revenue à maison pour de bon, ma belle fleur, on va pouvoir se concentrer sur notre projet de faire des bébés. Pis, pour en revenir à ta voyante, qu'est-ce qu'elle t'a prédit de beau ?

— Son nom, c'est Anita Milot. C'était écrit sur la petite pancarte clouée au mur à côté de sa porte : *Anita Milot, cartomancienne*. Pis savais-tu la meilleure ? Elle est la mère de Léo, le gars qui travaillait

avec moi à la boulangerie ! En repartant, j'ai vu un portrait de famille dans le couloir, chez elle, pis quand j'ai reconnu Léo sur la photo, ça a fait deux plus deux dans ma tête pis j'ai compris que M^{me} Anita était sa mère. Ça m'étonne qu'il m'en a jamais parlé. En tout cas... elle m'a prédit plein d'affaires ; des bonnes, mais aussi des moins bonnes.

Ce dont personne ne se doutait, c'est que M^{me} Anita jouissait d'une source intarissable de renseignements à propos de tous les secrets des gens du village de Sainte-Anne-de-la-Rive et cette source n'était nulle autre que son fils, Léo. Celui-ci, chaque jour, au retour du travail, se confiait à sa mère comme un livre ouvert en lui racontant, bien candiement et dans les moindres détails, ce qu'avaient dit les clients de la journée et ce qu'il avait vu. Celle-ci n'avait plus qu'à réunir ces échos pour concocter un avenir taillé sur mesure à ses clients et devenir aussitôt la meilleure diseuse de bonne aventure de la région.

— J'en doute même pas, se moqua gentiment Philippe, mais tu me raconteras toute ça pendant qu'on mange parce que je commence à avoir l'estomac proche des talons. T'as vu l'heure qu'il est ?

Fleurette, en ce vendredi maigre et jeûne, avait prévu un filet d'aiglefin. Tout en apprêtant son poisson, elle s'efforça de mémoriser tout ce que la voyante lui avait dit. Pendant le repas, elle raconta à Philippe que la dame lui avait prédit qu'elle aurait un enfant.

— Pars pas en peur, là, c'est une diseuse de bonne aventure, pas une prophète. Si elle dit vrai, c'est ben tant mieux, mais...

Lui coupant la parole, Fleurette s'empressa de continuer :

— Pis elle m'a dit qu'on va avoir trois maisons au cours de notre vie. Ça, c'est drôle parce qu'on arrive tout juste à payer celle-là, j'vois pas comment on pourrait en avoir deux autres...

— Ben justement, ton histoire ressemble pas mal plus à un château de cartes pis le jour où y va s'effondrer, ben...

— Bon, v'là ton p'tit côté négatif qui ressort ! M^{me} Anita m'a parlé aussi d'un homme, je dirais plutôt une connaissance, qui va avoir une mauvaise influence sur moi pis aussi d'une personne de mon entourage qui va être gravement malade.

— Ben oui! C'est ben certain qu'a va te dire que quelqu'un, à qu'que part, va être malade. Ça prend pas la tête à Papineau pour pouvoir dire une affaire de même! Pis ensuite, qu'est-cé qu'a t'a dit d'autre, ta voyante?

— Ah oui, a m'a dit que je vas faire une rencontre inattendue... c'est de même qu'a m'a dit ça. Mais ça, ça m'intrigue, par exemple...

Philippe afficha une moue contrariée. Dans son esprit, il imaginait déjà un rival séducteur, beau comme un Apollon, chercher à s'immiscer dans leur couple.

J'commencerais pas à m'faire des misères avec ça... mais j'vas quand même veiller au grain, on sait jamais..., songea Philippe, un peu troublé.

— Pis là, tu le croiras pas, renchérit Fleurette, elle a découvert que j'ai du sang indien pis aussi que je travaillais soit dans un restaurant ou dans un endroit où il y a du pain et des gâteaux. Sainte bénite! J'y pense, ça pourrait-tu être Léo qui...

— En plus de t'ça, Fleurette, regarde tes ongles, t'as encore de la farine en dessous! T'en as même encore un peu ici, se moqua son époux en balayant une trace de farine oubliée sur sa tempe.

— Oups, j'te donne raison pour ça... mais dis-moi donc d'abord comment elle a fait pour deviner que ma grand-mère était indienne, hein?

— C'est ben simple, elle a remarqué tes beaux cheveux noir de jais, tes p'tits yeux en amande, tes pommettes saillantes pis ton p'tit caractère fougueux, lui répondit Philippe, d'une voix langoureuse. Justement, qu'est-ce que tu dirais si, avant souper, on allait faire un bébé? Si ta M^{me} Anita dit qu'on va en avoir un, faudrait ben penser à faire c'qui faut, tu penses pas, ma p'tite fleur des champs?

— Mmm... si c'est ça que tu proposes au menu pour souper, ça me paraît intéressant...

3

À Sainte-Victoire, village voisin de Sainte-Anne-de-la-Rive, une petite fête se préparait chez Zéphirin Letendre, le père de Philippe.

— Louis, rends-toi donc utile à place de flâner! le sermonna son paternel. Va clairer la galerie pis l'entrée avant que la visite arrive, y a un tapon de glace drette devant les marches d'escalier. Faudrait pas que ta sœur glisse là-dessus, a s'en vient avec le gâteau de fête de ta mère. Si a tombe, j'donne pas cher du gâteau ni de ta peau, mon gars! Eh, bâtard! On est rendu quasiment à fin de mars pis y a encore de la maudite neige partout.

Louis lâcha un soupir d'exaspération, s'excusa auprès d'Amélie, sa blonde, et s'exécuta. Quand Zéphirin donnait un ordre, valait mieux obéir sinon... Il sortit aussitôt, empoigna la pelle carrée laissée en permanence sur le balcon, à côté de la porte, et commença à briser l'épaisse plaque de glace qui résistait encore malgré le chaud soleil de ce 27 mars. Pendant qu'il piochait, une automobile monta le chemin privé qui menait à la ferme des Letendre. Le jeune garçon reconnut son frère Philippe et sa belle-sœur Fleurette.

— Eh! Salut, le frangin! lui cria Philippe en descendant de sa voiture. Dis-moi donc, c'est-tu des boutons de chaleur qui t'ont poussé dans le visage? Ta blonde te travaille, hein! ajouta-t-il pour asticoter son frerot.

— T'es pas drôle, le frère! T'as pas à parler parce qu'à mon âge, t'avais la face comme une terre en labour, toi aussi. Pis c'est pas le temps d'méccœurer, le père est su' mon dos depuis à matin, y arrête pas de chialer pis de faire des sparages. Ça doit être la fête à m'man qui le tараude.

— Choque-toi pas, p'tit frère, tu sais ben que j'aime ça t'étriver. Pis fais-toi z'en pas avec p'pa, quand Rose va arriver, y va se calmer. Ah, pis tes boutons, t'en fais pas, y vont disparaître. Tu vois, regarde comme j'suis devenu beau bonhomme! ajouta Philippe, taquin. Coudon, ta blonde... est pas avec toi?

— Amélie? Est en dedans avec m'man, tantôt a l'a aidée à beurrer les sandwiches pis là, a s'occupe d'amuser Suzanne pis Michel. Rose les a laissés icitte à cause qu'y aurait pas eu assez de place dans son char pour ramener Raoul pis sa famille. Pis là, elle pis Simon sont partis à Dorval pour aller les chercher. Leur avion est supposé atterrir à midi, ça fait qu'y vont être icitte vers trois ou quatre heures. En même temps, Simon va arrêter à boulangerie *Le Quignon*, à Sainte-Anne-de-la-Rive, pour ramasser le gâteau que p'pa a commandé.

Louis se hâta de dégager l'entrée avant que Simon et Rose reviennent avec Raoul et sa marmaille. Philippe et Fleurette entrèrent rejoindre Gracia qui célébrait ce jour-là ses quarante-six ans. Zéphirin, qui avait toujours éprouvé beaucoup de difficulté à mémoriser les dates d'anniversaire, s'était pour une fois souvenu de celle de sa femme. Et cette fois-ci, se sentant redevable, il avait déployé tous les efforts nécessaires pour être à la hauteur. Aujourd'hui, la famille Letendre allait être enfin réunie à la ferme du rang Prescott, à Sainte-Victoire.

Zéphirin et Gracia, chacun à leur façon, étaient fiers de leurs quatre rejetons. Raoul, l'aîné, vingt-six ans, blond aux yeux bleus tout comme son père, se passionnait pour la photographie. L'année de ses dix-sept ans, un petit boulot qu'il avait déniché chez un photographe de Montréal lui avait assuré tout l'argent de poche dont il avait besoin. Comme Sainte-Victoire était à bonne distance de la métropole, son patron avait proposé de lui enseigner le métier en lui offrant le gîte et le couvert moyennant quelques légers services. Ayant suffisamment amélioré ses compétences, Raoul avait décroché un emploi prometteur à la Gendarmerie royale du Canada comme photographe de scènes de crime. Quelques mois après son embauche, son patron lui avait offert une promotion. Toutefois, pour accéder à ce poste prometteur, il devait accepter de s'expatrier à Grand Marais, au Manitoba. Le salaire aidant, la période de réflexion avait été de courte durée et il avait accepté. Le 19 décembre 1942, un an

après son arrivée au Manitoba, Raoul avait épousé Jennifer Roberts, une jolie enseignante, blonde aux yeux bleus, tout comme lui. Elle lui avait donné deux garçons, Matthew, âgé de six ans, et James, cinq ans. Le couple ne venait à Sainte-Victoire que très rarement et, chaque fois, Gracia insistait pour les garder sous son toit quelques jours de plus.

L'unique fille de la famille se prénomait Rose. La jeune femme de vingt-cinq ans, coquette et féminine à souhait, avait hérité de sa mère des yeux d'un brun ambré et de soyeux cheveux noirs qu'elle portait souvent remontés et attachés avec un petit ruban agencé à sa tenue. Avec trois frères qui ne cessaient de la taquiner et de l'étriver, elle avait développé avec le temps une audace et un sens de la répartie peu commun. Colérique à ses heures, elle n'avait pas froid aux yeux et savait très bien tirer son épingle du jeu.

Louis, le petit dernier, avait les yeux bleus de son père, mais le caractère enjoué de sa mère. À seize ans, il n'avait que peu d'affinités avec son frère Raoul, car il n'avait que huit ans lorsque celui-ci avait quitté le Québec pour aller travailler au Manitoba. Ainsi, il l'avait toujours considéré comme un oncle plutôt qu'un frère. Par contre, ses liens avec Philippe et Rose étaient beaucoup plus harmonieux. Louis avait toujours détesté l'école, ce qui avait incité son père, dans un urgent besoin de main-d'œuvre, à l'en retirer prématurément pour lui confier des responsabilités à la ferme. L'adolescent aux yeux bleu de mer possédait de grandes qualités qu'Amélie, sa petite amie, n'avait pas tardé à découvrir. Doux et attentionné, il avait rapidement conquis son cœur.

Après le départ de Raoul vers l'Ouest canadien, Philippe avait joué un rôle de grand frère auprès de Rose, pourtant son aînée. Grand et svelte, il protégeait sa sœur contre les véhémences de leur père. Pour Rose, Philippe était plus qu'un frère, il était son ami, son confident et souventes fois son complice comme lorsque, adolescente, elle avait fumé sa première cigarette. Philippe s'était alors empressé de dire à son père qu'il avait demandé à Rose de tenir son mégot pendant qu'il rattachait son manteau.

— Les v'là! s'écria Louis qui scrutait le chemin depuis la fenêtre du salon.

— Déjà! s'étonna Gracia. L'avion a dû atterrir en avance.

Le temps de le dire, la voiture se vida de ses passagers qui s'agglutinèrent sur la galerie en attendant qu'on leur ouvre la porte. Rose menait la parade, les bras chargés d'une boîte aux dimensions démesurées que lui avait confiée avec précaution M. Hormidas.

— Rentrez! Rentrez! cria Gracia en ouvrant la porte toute grande. Restez pas dehors, y fait frette, on se penserait en plein mois de janvier! Dégraissez-vous pis venez vous assir dans cuisine.

Rose, suivie de Raoul, de Jennifer et de leurs garçons, James et Matthew, s'engouffrèrent dans la maison. Le temps de ramasser le reste des bagages, Simon entra à son tour, les bras aussi chargés que son épouse. L'accueil fut des plus chaleureux. Après avoir distribué des tonnes de câlins et de bisous, Gracia les invita à s'asseoir dans la salle à manger, l'endroit qu'elle privilégiait pour les réunions de famille. Autour d'une longue table entourée de toute une collection de chaises, chacun trouvait sa place dans cette pièce chaleureuse aux arômes de vanille et de cannelle. Trois berçantes attendaient, dans leur coin, de trouver preneur. Zéphirin, sans perdre une minute, se dirigea vers un petit meuble vieillot qu'il appelait par habitude son « cabinet à boisson ». Cette armoire, fermée en permanence, contenait des spiritueux que le père ne servait qu'à de rares occasions. Saisissant avec précaution l'un de ces précieux flacons, il revint parmi les siens pour annoncer :

— Hum... hum... aujourd'hui, c'est une journée spéciale. C'est la fête à vot' mère, pis en plus, pour une fois, toute la famille est réunie, ce qui est une affaire rare. Ça fait que ça vaut la peine de mouiller ça! Qui c'est qui veut une p'tite ponce de gin ou ben un pousse-café? Pour ceux qui aiment pas le gin, j'ai aussi un bon p'tit *mix* fait avec du rye pis du Coke.

— Wow, le père, vous vous lâchez lousse! fit Louis, tout sourire, pressé de goûter ce fameux cocktail.

— Pour toi, Louis, pis pour ta blonde, y a du Coke pis du Ginger Ale. T'as pas encore tes seize ans, prends pas le beurre à pognée!

Louis, offusqué, avait cru un moment que son père, cette fois-ci, passerait outre les principes familiaux puisque c'était une journée spéciale. Il allait pourtant se contenter d'une boisson gazeuse.

— Pis, mon Raoul, comment c'est que tu t'débrouilles par chez vous, dans l'Manitoba ? s'informa Gracia.

— Ben, y a d'la *job* en masse, expliqua le fils. J'fais beaucoup d'*overtime*, mais ça fait mon affaire parce que Jenny et moi, on est sur un *deal* pour acheter un ranch. On aime les chevaux pis on a la place pour installer des enclos. *Anyway*, c't'un rêve qu'on caresse pour le moment, on verra ben où ça va nous mener. En attendant, on met de l'argent de côté.

— Si j'peux t'donner un conseil, mon gars, intervint Zéphirin, si vraiment tu rêves d'avoir un ranch, ben embarque dans le train pendant qu'y passe, parce qu'après y va être trop tard. Ça sera plus le temps de dire « j'aurais dû ».

— J'vas essayer d'me rappeler de votre conseil, le père.

S'adressant à Philippe, Raoul s'informa :

— Pis toi, le frère, qu'est-ce que t'attends pour faire des p'tits ? Attends pas qu'y t'reste plus de mine dans l'crayon...

Fleurette fut piquée au vif. Elle savait que Raoul, sans vouloir le blesser, venait de frapper son frère en plein cœur. À l'instar de leur propre père, l'aîné n'avait jamais pris de gants blancs pour dire ce qu'il avait à dire. Cette force de caractère l'avait sans doute aidé à obtenir l'emploi prestigieux qu'il occupait aujourd'hui, mais parfois, cette attitude blessait les personnes à qui il s'adressait. Philippe, beau joueur, répliqua :

— On veut prendre le temps de ben s'installer avant d'élever une famille. T'sais, ça fait juste un an qu'on est mariés pis on veut pas mettre la charrue avant les bœufs, ça fait qu'on prend notre temps. Le duplex rapporte un peu avec le loyer d'en haut pis ça nous permet de mettre de l'argent de côté, parce qu'on n'a pas l'intention de vivre là toute notre vie. Mon locataire est pas reposant, pis la maison est vieille et mal isolée, ça fait que...

Pendant que les hommes parlaient, Jennifer, dans un français très rudimentaire, s'informa auprès de Fleurette :

— So, pas de *baby* encore, Fleurette? *Take your time, you're so young!* Tu voulez trop, *maybe*.

Fleurette inspira profondément. Peu importe de qui provenaient les remarques à propos de cette cruelle absence de progéniture, Fleurette en était toujours profondément blessée. Sans le savoir et avec les meilleures intentions du monde, Jennifer venait de creuser une brèche dans une relation déjà trop fragilisée.

— Non, pas encore, mais on fait tout ce qui faut pour ça. En tout cas, j'vois que vous autres, vous avez pas entraîné pour en faire, riposta Fleurette, minée par une grande frustration.

Mais Jennifer avait déjà détourné son attention vers ses deux rejetons, Matthew et James, qui s'amusaient à tirer sur le balancier de l'horloge grand-père, au salon, dans l'espoir, sans doute, que le temps passe plus vite et que quelqu'un s'occupe d'eux. Leurs cousins, Suzanne et Michel, étaient encore trop petits pour partager une activité intéressante avec eux.

Les discussions s'étirèrent jusqu'au souper. Pendant le repas, Matthew et James devinrent incontestablement le seul sujet de conversation de Jennifer. Fleurette, lasse d'entendre les extravagances de celle-ci, s'était déjà tournée vers Rose pour aborder des sujets beaucoup plus passionnants à ses yeux.

Gracia, consciente de la brouille qui s'installait insidieusement entre les deux belles-sœurs, ne savait plus quoi faire pour atténuer cette atmosphère de plus en plus explosive. Elle tenta de changer radicalement le sujet de la conversation en s'adressant aux trois femmes :

— Ça va être bientôt le temps des semailles. Avez-vous commencé à tirer des plans pour le potager ?

— J'aurais tellement aimé faire un petit jardin dans ma cour, mais le p'tit coin que Philippe a labouré à l'automne est complètement à l'ombre pis y a pas de place ailleurs, confia Fleurette. Y a rien qui va pousser là.

— Tu sais qu'on peut faire pousser beaucoup de légumes sur un balcon, l'informa Rose. T'as qu'à partir tes semis à l'intérieur dans des pots que tu pourras installer sur la galerie au mois de mai.

— Ton idée est bonne, Rose, sauf que les semis pis moi...

Jennifer, voulant partager son expérience personnelle, s'immisça dans la conversation :

— C'est *easy*, Fleurette, si tu as *un window* au soleil, tu prends juste *du* terre et de l'eau.

— Ça, je l'avais compris, répliqua Fleurette, excédée.

— T'inquiète pas, ajouta Rose pour adoucir l'atmosphère qui s'envenimait, j'irai t'aider dans le temps comme dans le temps. Tu vas voir, c'est pas compliqué pantoute.

Le ton de la conversation s'était enfin apaisé autour de la table lorsque Zéphirin apparut avec le gâteau. Tous entonnèrent la petite ritournelle d'anniversaire, ce qui remit un peu d'enthousiasme. Gracia profita de cet instant de félicité. Ravie, elle les écoutait chanter et l'émotion se lisait sur son visage. Puis elle se leva, remercia sa famille et servit à tous une généreuse portion de gâteau recouverte de crème glacée. Après avoir terminé son dessert, Zéphirin sortit de sa poche une toute petite boîte emballée dans un joli papier rose et la présenta à son épouse. Celle-ci, les yeux embués par les larmes, ouvrit délicatement l'écrin. Il contenait deux petits cœurs en or, unis par une aigue-marine, sa pierre de naissance, le tout suspendu sur une chaîne dorée. Peu habituée à ces élans de romantisme de la part de son conjoint, elle était sans mot.

— C'est pas grand-chose, bafouilla Zéphirin, en tortillant sa serviette de table, mais c'est d'bon cœur.

— Zéphirin, voyons, c'est un cadeau magnifique. En plus, t'as mis des efforts pour me préparer une fête d'anniversaire, pis ça, venant de toi, ça me touche beaucoup. Je t'aime, mon mari !

Gracia s'approcha de son époux et lui offrit un chaste baiser, se refusant à tout épanchement sensuel devant ses enfants. Prenant

la relève, Raoul s'empressa de sortir de la poche de son veston une enveloppe qu'il remit à sa mère. Celle-ci contenait deux billets pour assister à un concert d'opéra donné par les Variétés lyriques au Monument national. Raoul avait commandé ces billets par l'entremise d'un ancien collègue de Montréal.

— Ah, merci ben, mon gars! Eille! On va sortir comme les gens riches et célèbres! Va falloir que j'aille m'acheter une nouvelle parure, par exemple. J'peux pas sortir de même, j'ai rien que du vieux dans mon garde-robe.

— Gâtez-vous donc, m'man, pour une fois. Vous pensez toujours rien qu'aux autres, souligna Philippe.

Il décocha une œillade à Fleurette qui acquiesça dans le même sens que son mari. Gracia ne gardait jamais rien pour elle, mais tout pour les siens.

Philippe, à son tour, offrit à sa mère un souper à l'hôtel Saurel, sur la rue du Roi, à Sorel.

— Vous allez voir, l'informa Fleurette, c'est chaleureux, l'ambiance est romantique, la nourriture, excellente et les prix sont abordables. Pis le cadeau est pour vous deux, précisa-t-elle à son beau-père en riant. On va pas vous séparer, ça ferait trop de peine à vot' femme.

— Parlez-moi de t'ça! approuva Zéphirin, satisfait. Mais là, c'est-y le genre d'endroit où y vont nous servir trois, quatre p'tites carottes en croix? Moi, ça me prend un repas de bûcheron, comme y disent dans le nord. Ta mère me donne tout le temps des demi-portions. Baptême! J'suis rendu tout décharné.

— P'pa, soyez pas trop dur avec m'man, vous savez ben qu'elle fait ça pour votre santé... Mais j'vous promets qu'à l'hôtel Saurel, vous allez pouvoir remplir vot' dent creuse, c'est moi qui vous l'dis.

Gracia était ravie. Soudain, son visage s'assombrit:

— On peut pas partir comme ça à l'heure du train, les vaches attendent pas...

Aussitôt, Rose ne perdit pas une seconde pour répliquer :

— Vous inquiétez pas, m'man, on a pensé à toute. Pour votre cadeau, Simon pis moi, on va venir s'occuper de la traite pendant que vous allez être partis. Tout est arrangé. Simon va aller faire le train pis moi, pendant ce temps-là, j'vas vous concocter une petite recette que vous pourrez déguster le lendemain avec un p'tit verre de vin. Ça va-tu faire votre bonheur, ça ?

— Oh, ben là, j'peux pas dire non à une belle offre de même ! Que c'est t'en penses, mon homme ?

— Vu d'même, j'ai rien à redire !

Trop tôt dans la soirée, épuisée par le long voyage en avion et le décalage horaire, Jennifer bâillait. Gracia, voyant cela, libéra ses invités en leur offrant de s'installer dans la chambre d'amis et de se mettre à leur aise.

— *Thank you so much*, madame Letendre, répondit la bru, *le soirée était famous but mes kids sont exhausted* et moi aussi *j'ai fatiguée tellement ! Sorry for...*

— Y a pas de trouble, la rassura sa belle-mère. J'comprends ça... Fais comme chez vous pis si y te manque que'que chose, t'as juste à m'crier.

Jennifer n'avait pas bien saisi la dernière expression de son hôtesse, mais trop fatiguée pour demander des explications, elle se dirigea vers sa chambre sans quémander son reste.

Après le départ des invités, la maîtresse de maison, fourbue, remit la cuisine en ordre et prépara la table pour le déjeuner du lendemain. Elle alla ensuite rejoindre son époux, déjà endormi depuis un long moment. Lorsque l'horloge sonna minuit, Gracia n'avait pas encore réussi à s'endormir. Elle repassait dans sa tête cette journée d'anniversaire et s'attristait de ces petits malaises qui s'étaient installés à propos de tout et de rien entre les membres de sa famille. Comme le moment où Fleurette s'était sentie triste de ne pouvoir annoncer une grossesse, celui où Jennifer, comme chaque fois qu'ils se rencontraient, avait voulu

en mettre plein la vue sur l'éducation des enfants. Gracia aurait voulu régler tous leurs différends en claquant des doigts, mais... elle finit par s'endormir aux premières lueurs du matin.

Trois jours plus tard, très tôt, Raoul et les siens quittèrent Sainte-Victoire non sans avoir promis de revenir à Noël pour célébrer les Fêtes en famille. Le soir venu, pendant que Zéphirin et Gracia partageaient un succulent repas en tête à tête au restaurant de l'hôtel Saurel, Fleurette surveillait ses frites sur la cuisinière tout en fulminant contre sa belle-sœur :

— Ah... je te jure qu'elle a pas mis longtemps à me renoter qu'on n'a pas encore de p'tits à nous autres...

— Reviens pas encore là-dessus, Fleurette. Va falloir que tu prennes ta pilule, Jennifer est comme ça, tu le sais, t'a changeras pas. C'est pas pour être malfaisante qu'elle...

— Je l'sais, mais ça m'atteint à chaque fois. Pis arrête de prendre sa part. Elle pourrait réfléchir un peu pis se mettre à ma place. Elle devrait comprendre que ça me fait de la peine quand elle revient sur le sujet. J'suis pas obligée de les endurer, ses commentaires. La prochaine fois qu'a va venir par ici, j'y réserve un chien de ma chienne. A va perdre sa superbe, j't'en passe un papier.

— Là, tu vas trop loin, Fleurette, arrête ça !

Fleurette, ulcérée de constater que son mari demeurerait campé sur ses positions, se retourna vivement pour le semoncer. Dans un geste précipité, elle accrocha le poêlon rempli d'huile bouillante. Aussitôt, une flamme s'étira pour lécher le coin de l'armoire, ce qui provoqua une flambée impressionnante.

— Y a le feu ! hurla-t-elle. Vite, Philippe, appelle les pompiers !

S'ensuivit un branle-bas de combat étourdissant. En attendant que les sapeurs arrivent, Fleurette tenta d'éteindre l'incendie en l'aspergeant de farine. Rien n'y fit. Philippe eut le réflexe de jeter la nappe sur le brasier. Soulagé de voir que les flammes avaient diminué de moitié, il se rua aussitôt dans sa chambre, saisit l'épaisse courteline qui

trônait sur le lit et, sitôt revenu sur le lieu du sinistre, la largua avec précision sur la cuisinière afin d'étouffer les flammes qui résistaient encore.

Le feu semblait sous contrôle lorsque les pompiers arrivèrent. Le chef fit rapidement un constat de la situation pendant que deux de ses subordonnés s'assuraient qu'il ne subsistait plus aucune flammèche ou escarbille qui aurait pu se raviver et transformer la maison en un désolant tas de cendres.

— Quel gâchis ! gémissait Fleurette. On a jeté dans le feu la belle courtepoinette que maman nous avait donnée en cadeau de fiançailles. Elle avait pris des mois à la confectionner. Elle va me tuer quand elle va savoir qu'il n'en reste plus qu'un lambeau.

— Je pense, madame, que vot' mère va être plutôt heureuse de voir que vous êtes encore vivante. Vous auriez pu y passer si ça n'avait pas été de la présence d'esprit de votre mari. Il a bien agi en étouffant le feu avec des couvertures. Là, on a fait le tour et tout est bien éteint. Vous avez plus à vous inquiéter.

Les pompiers retournèrent à la caserne. Fleurette, pantoise, n'osait regarder son mari, se rappelant que tout était de sa faute. Si elle ne s'était pas emportée contre sa belle-sœur, tout cela ne serait pas arrivé. Mais Philippe, compatissant, s'approcha et la serra sur son cœur.

— T'en fais pas, chérie, un jour, on va en avoir, un enfant, nous autres aussi...

— Ouais, quand les poules vont avoir des dents... Réalises-tu que ça va faire un an dans un mois qu'on est mariés pis y a rien de nouveau qui s'présente ? Un an, Philippe ! C'est pas normal. Y faudra que j'prenne rendez-vous avec le D^r Tellier.

— Si ça peut te rassurer, va le voir, mais j'vois pas c'qu'il pourrait te dire de plus que la dernière fois. Toi, tu devrais te trouver un autre centre d'intérêt !

— Ah ! Tu vas pas m'rabâcher ça, toi aussi. Après tout, oui... peut-être que t'as raison. Maintenant que j'ai quitté la boulangerie,

je vais pouvoir me concentrer sur d'autres projets. Tiens ! Je vais dessiner le plan de mon potager. D'ailleurs, Rose a promis de venir m'aider à faire un jardin, au printemps.

— Un jardin ? Où c'est que tu vas le planter, ton jardin ?

— Su'l balcon. À moins que t'aies une autre solution...

Le mois d'avril avait débuté sous une fine pluie qui perdurait depuis trois jours. Le ciel d'un gris uniforme ne laissait entrevoir aucune éclaircie à court terme. Un peu avant l'heure du souper, Fleurette s'installa à la table de cuisine pour rédiger sa liste d'épicerie. Irritée par un cliquetis incessant qui semblait provenir de nulle part, elle s'approcha de la fenêtre pour savoir ce qui causait ce curieux *plouc, plouc* qui lui tournait les nerfs en boule. Tout s'expliqua lorsqu'elle vit les gouttes de pluie qui dégouлинаient depuis la corniche du hangar jusque sur le couvercle de la poubelle. Étrangement, ce vieux bâtiment lui sembla tout à coup aussi dérangement qu'un dinosaure au milieu d'un champ de fraises. Il avait pris une ampleur démesurée puisqu'il accaparait, à lui seul, la moitié de la superficie du terrain.

J'me demande comment ça se fait que ça tient encore debout, tellement c'est délabré. Moi qui rêvais de voir un beau jardin par ma fenêtre ! À la place, toute c'que j'vois, c'est une vieille remise toute croche, une poubelle cabossée pis un tas de vieux pneus.

Sa réflexion la ramena vers sa belle-sœur Rose qui lui avait suggéré de partir des semis en pots dans la maison. Cette idée lui dessina un sourire. C'est à cet instant que la sonnette de la porte tinta. Elle alla ouvrir.

— S'cusez de vous déranger, fit le locataire du logement d'en haut. Est-ce que vot' mari est là ? Y a un problème avec ma toilette, la clenche est cassée pis l'eau arrête pas d'couler.

— Mon Dieu, est-ce que ça coule à terre ?

— À qui le dites-vous ! Y a de l'eau partout sur le plancher. Faut faire vite.

— Sainte bénite ! Laissez-moi penser deux minutes... Écoutez, remontez chez vous pis fermez la pompe d'arrivée d'eau, ça va limiter les dégâts, y en a d'jà assez de même. Aussitôt que mon mari va rentrer, j'le mets au courant. Mais ça sera pas avant une bonne heure qu'y va pouvoir vous réparer ça, y peut pas laisser le magasin comme ça, vous savez. Pis y faut au moins y donner le temps de descendre de Sainte-Victoire. J'veux ben croire que c'est la porte à côté, mais...

— Bon, j'comprends, jeta le locataire, mécontent. J'vas attendre, j'ai pas trop le choix...

Après le départ de son locataire, Fleurette était contrariée. Elle estimait que son logis n'était pas beaucoup plus confortable qu'il y a un an, lorsque Philippe l'avait acheté d'un certain Omer Noël. Cet ancien ouvrier de la Marine Industries, heureux de prendre sa retraite après plusieurs années de service, avait vendu son duplex pour retourner dans sa famille, à Shawinigan. Malgré des réparations majeures et quelques améliorations apportées à la bâtisse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le logis n'offrait encore aucun attrait, aucun charme. De plus, le locataire était bruyant, quémandait à tout moment la réparation de ceci ou de cela ou tardait à payer son loyer, prétextant toujours une bonne raison. Tous ces irritants excédaient Fleurette. Elle tenta d'oublier ces contrariétés en allant retoucher sa coiffure et son maquillage avant que son mari arrive. Elle venait d'approcher son visage du miroir lorsqu'une goutte d'eau lui tomba sur le front. Levant la tête, elle aperçut à son grand désarroi une énorme poche d'eau qui s'était formée au plafond.

— Sainte bénite ! C'est de là que venait le *plouc, plouc* que j'entendais tout à l'heure. Moi qui pensais que ça venait du vieux hangar.

Cette nouvelle catastrophe n'allait pas amender son état d'esprit déjà trop éprouvé. C'est ce que Philippe découvrit ce jour-là dès qu'il mit le pied dans la maison :

— Bonjour, ma belle fleur !

— Salut ! lui répondit sèchement Fleurette. Devine quoi ? J'pense que tu vas pas t'ennuyer dans les prochains jours, mon amour.

— Comment ça ? demanda Philippe, craintif, car en observant la mine renfrognée de son épouse, il sentit qu'une tuile s'apprêtait à lui tomber sur la tête.

— Ben, y a le locataire qui t'attend. Y patiente depuis une heure pour que tu répares sa toilette qui a débordé. Pis l'eau a eu le temps de s'infiltrer pis de former une belle poche d'eau au plafond de notre salle de bain, pis j't'assure qu'est su'l bord de crever parce que ça dégoûte déjà. Ça, c'est sans compter l'armoire de cuisine qui a passé au feu l'autre jour pis qui est pas encore réparée. J'me demande ben quand c'est que tu vas prendre le temps de souffler.

Philippe ne se laissa pas désarmer par une aussi longue liste de tâches. D'un naturel optimiste, il décida de prendre les choses une à une.

— Bon, pour astheure, j'vas me changer pis j'monte chez le locataire.

— Attends, Philippe... Sainte bénite ! On peut jamais prendre du temps pour se raconter nos journées. Le gars d'en haut vient à tout bout de champ bousculer notre routine. C'est tannant en s'il vous plaît, tu trouves pas, toi ? S'cusez-moi, y a ci, s'cusez-moi, y a ça...

— Chérie, faut que tu comprennes que c'est un revenu dont on peut pas se passer en ce moment. Regarde dans mes mains. Tu vois-tu une baguette magique ? T'sais, l'argent, j'peux pas la faire apparaître ! Je sais que c'est pas toujours plaisant d'endurer un locataire, surtout lui, mais c'te p'tite rentrée d'argent là nous aide ben gros à payer notre hypothèque. Tu sais, quand j'l'aurai toute raplombée en dehors comme en dedans, c'te maison-là, on va être capable de la vendre à un bon prix pis s'en payer une à ton goût. Mais pour tout de suite, on n'a pas les moyens.

— On n'aura jamais les moyens puisque j'ai quitté mon emploi. Astheure, y a juste ton salaire qui rentre pis c'est pas la mer à boire, si tu veux mon avis.

Les mots étaient lâchés. Philippe, froissé dans son orgueil, ne mit qu'une demi-seconde pour riposter :

— Ben, j'suis désolé de pas pouvoir t'apporter autant d'argent que tu l'aurais souhaité, mais y est un peu trop tard pour y penser pis tu

vas devoir faire avec ça parce que j'suis pas un ingénieur ni un avocat, mais un commis d'épicerie qui aime son travail pis qui en est fier. Si ça fait pas ton affaire, ben fallait y penser avant de m'épouser. Là, j'm'en vas aller réparer la toilette du gars d'en haut. Si j'y donne un bon service, y va pas penser à déménager pour aller s'établir ailleurs. Ça va être déjà ça de pris.

Fleurette, consciente de l'injure qu'elle venait d'infliger à son mari, courut s'enfermer dans sa chambre et s'effondra en pleurs sur son lit. Elle regrettait tellement les idioties qu'elle venait de lui servir sans réfléchir, mais le mal était fait. Couchée sur le dos, elle porta son regard sur une craquelure du plafond. Philippe, en installant le beau plafonnier qu'elle avait commandé dans le catalogue de Simpson, avait malencontreusement abîmé une section de plâtre tout autour du luminaire. Ceci la fit réfléchir.

Il avait eu tellement de misère à l'installer, et tout ça pour me faire plaisir... Je suis un monstre d'égoïsme. Philippe se tue à l'ouvrage toute la journée, pis chaque soir, après le souper, il se remet aussitôt dans les rénovations pour m'offrir une maison confortable. Pis moi, tout ce que je trouve à lui dire, c'est des stupidités...

Elle se releva, replaça une mèche de cheveux et retourna à la cuisine au moment où son mari rentrait. La voyant affairée au poêle, il lui dit :

— Bon, c'est réglé! Y avait vraiment un problème avec la chaîne de la cuvette. Je l'ai changée, ça fait que là, le locataire devrait nous laisser tranquille pour un bout de temps. Y en a même profité pour me payer son mois d'avril. Vaut mieux tard que jamais, comme dirait mon père.

Philippe se lava les mains et s'approcha de sa belle pour lui déposer un roucoulant baiser dans le cou avant de lui dire :

— Chérie, j'te demande d'être patiente. Tu vas voir, notre situation va s'améliorer avec le temps. C'est certain qu'à l'épicerie de Sainte-Victoire, j'ai pas ben gros d'avenir, mais j'ai pensé que j'pourrais peut-être tenter ma chance chez Steinberg, à Montréal?

— À Montréal! Es-tu devenu fou? C'est ben trop loin!

— Pas tant que ça, pis c'est une ben grosse compagnie, y a beaucoup de chances d'avancement, pis j'ai même entendu dire qu'ils engagent de c'temps-citte.

Fleurette, surprise de cette volte-face de la part de son mari, éprouva un grand vertige.

— J'sais pas trop, nos habitudes vont toutes être chamboulées. C'est impensable, tu vas devoir partir beaucoup trop tôt le matin pis tu vas rentrer tard, le soir, après ta journée de travail. Si tu calcules le surplus d'essence à payer, les lunches à faire tous les matins, ce serait comme changer quatre trente sous pour une piastre... Philippe, je te demande pardon, j'pensais pas ce que je t'ai dit tantôt. Pour vrai, j'suis fière de toi et j'sais que t'adores ton travail. Alors change rien, on va s'arranger, comme tu dis.

* * *

Fleurette se réveilla tout doucement. Les rayons du soleil de mai inondaient son lit. Elle s'étira longuement et, en se retournant, trouva la place vide à côté d'elle. Philippe, qui en profitait souvent le dimanche pour traîner au lit près de sa douce moitié, n'y était plus. Soudain, un bruit de casseroles lui parvint de la cuisine, suivi d'un arôme subtil de bacon grillé.

Y a mon p'tit doigt qui me dit qu'y se passe que'que chose dans la cuisine, comprit-elle, touchée par le geste de son amoureux.

Elle se rappela que c'était le 14 mai, jour de leur tout premier anniversaire de mariage. Aussitôt, une image émergea de ses pensées ; elle revit cette jeune fille qui, le matin de ses noces, avait piqué quelques fleurs naturelles dans sa chevelure remontée en chignon. Elle y avait joint une magnifique ombrelle décorée de fleurs de soie et de rubans de satin. Sa robe en dentelle de guipure laissait percevoir une doublure satinée d'un bleu très doux, donnant à la tenue nuptiale une teinte de ciel sans nuages. Elle se revoyait, Fleurette Cardin, monter la grande allée pour rejoindre ce jeune garçon qui, avec sa petite mèche de cheveux indomptable qui lui glissait sur le front comme son idole, Tony Curtis, était venu à bout de ses dernières réticences.

Philippe entra dans la chambre, soutirant brusquement Fleurette de sa rêverie. Il déposa sur ses genoux un plateau garni de croissants, d'œufs au bacon, de confiture aux petits fruits et d'une magnifique rose rouge.

— Bon anniversaire, mon amour ! lui lança-t-il, énamouré.

Fleurette fut sous le charme.

— Oh, mon chéri, bon anniversaire ! Je t'aime très fort ! Tu t'es souvenu de la date ! Sainte bénite, là, tu m'surprends, toi qui as pas de mémoire pour les dates, comme ton père... T'as même coupé une fraise en forme de cœur ! Chéri, tu t'es donné tout ce trouble-là juste pour moi ?

— Ben oui, qu'est-ce que tu veux, je t'aime comme un fou. Pis si y fallait que j'te perde un jour, j'pense que j'y survivrais pas.

— Moi, j'pense que oui parce que j'suis pas toujours facile à vivre, j'passe mon temps à chialer pis à me lamenter à propos de toute. Tu dois être tanné, des fois, de m'entendre.

— Ben non, ma p'tite fleur, j'suis pas tanné. Tu vois, j'ai pas besoin de m'acheter une radio pour avoir une musique de fond dans' maison, t'es là...

— Oh, toi ! pouffa Fleurette, incapable de refouler un fou rire. Mais le pire, c'est que je t'ai pas encore donné d'enfant, pis ça, j'sais que ça te tourmente. Peut-être que si t'avais épousé une autre que moi, t'aurais déjà...

— Fleurette Letendre ! la coupa son mari, j'veux plus jamais que tu penses ça. On sait pas, c'est peut-être moi qui suis pas capable...

Fleurette remarqua la consternation dans le regard de son mari. À son tour, elle s'empressa de le rassurer :

— T'as raison, on le saura peut-être jamais, ça fait qu'on va changer de sujet. Pis c'est pas vrai qu'on va gaspiller notre premier anniversaire de mariage en se créant des misères. Bon, y faut que j'm'habille. Si on traîne trop, on va être en retard pour la messe de onze heures.

— On a encore du temps, lui susurra Philippe avec un regard séducteur, qu'est-ce que tu dirais de....

La sonnerie du téléphone coupa court à leurs ébats. Émilienne annonçait à sa fille qu'elle les invitait à dîner au retour de la messe :

— Clémence va être là avec ses enfants. Tout mon monde va être présent parce qu'y faut bien fêter ça, un premier anniversaire de mariage ! Alors, j'compte sur vous pour être là.

* * *

Vers midi, la cuisine des Cardin était encombrée. Sur le comptoir, des plats de boustifaille, de desserts et de petites bouchées de toutes sortes occupaient toute la place. Debout près de la table, Rosaire s'informa des préférences de ses invités en matière de cocktail :

— Bon, qui c'est qui prend un p'tit quelque chose à boire ? J'ai du rye, du rhum, du vin pis d'la bière.

Clémence, vêtue d'un chic chemisier en dentelle de Bruges, cadeau d'Adrien, son défunt mari, n'aurait manqué la petite fête de famille pour rien au monde. Sans une once de prétention, elle affectionnait la mode des grands couturiers et adorait être bien mise. Cette habitude venait sans doute des nombreuses soirées mondaines auxquelles elle avait assisté en compagnie de son époux, du temps de son vivant.

— Moi, p'pa, commanda la jeune femme, j'te prendrais un p'tit verre de vin blanc. J'ai ben d'la misère avec le fort, ça me fait tourner la tête.

Se retournant vers Fleurette, qui jouait dans les cheveux de son beau Philippe, elle ajouta :

— En tout cas, à vous voir tous les deux, on peut dire que le mariage vous réussit bien. Dire que ça fait déjà un an. J'oublierai jamais la première affaire que t'as dit à ton mari en mettant les pieds sur le terrain, quand vous avez emménagé dans votre duplex. T'as dit : « Astheure que le terrain nous appartient, tu vas m'faire disparaître

au plus sacrant la vierge qui trône au fond du bain à pattes, su'l gazon. C'est assez pour faire fuir les oiseaux.» On avait tellement ri, te rappelles-tu ?

— La statue dans la grotte artificielle ? C'est sûr que j'm'en rappelle, acquiesça Fleurette. C'est l'ancien propriétaire qui avait installé ça à la demande de sa femme. Elle croyait que la vierge protégeait leur maison contre les catastrophes. C'est bizarre, mais depuis qu'on s'en est débarrassée, j'ai toujours gardé l'impression que la Sainte Mère m'en a voulu de l'avoir fait disparaître. J'pouvais pas faire autrement, c'te statue-là me donnait des frissons, a me faisait peur rien qu'à y penser. La peinture de son visage était tout écaillée, elle avait même perdu un œil... C'est peut-être pour ça que j'tombe pas enceinte. Elle a voulu me punir d'y avoir fait prendre le bord des poubelles.

— Franchement, Fleurette ! s'esclaffa Clémence. C'est vrai que si tu crois aux prédictions de ta voyante, ça me surprend pas que tu puisses croire que la statue t'a jeté un mauvais sort.

— Ben, justement, parlant de M^{me} Anita, j'sais pus si j'devrais y faire confiance. Parce que jusqu'ici, rien de ce qu'elle m'avait prédit est arrivé.

— Qu'est-ce qu'elle t'avait prédit ? s'informa Émilienne. D'ailleurs, j'suis surprise d'apprendre que tu fondes tes espoirs sur des expériences ésotériques. J'te pensais plus terre à terre, ma fille.

— Ben, j'y crois pas vraiment, mentit Fleurette. J'y suis allée par curiosité, mais surtout pour faire plaisir à Rita qui arrêta pas d'm'achaler avec ça, mais on dirait que j'me suis fait prendre au jeu et par l'envie de connaître mon avenir. Pis là, m'man, t'en reviendras pas, elle m'a prédit que Philippe pis moi, on aurait trois maisons. Tu t'imagines ! On a d'la misère à payer celle-là... En tout cas, si jamais ça se concrétise, ajouta-t-elle en rigolant, vous viendrez tous me faire des excuses su'l perron de l'église.

Rosaire et Philippe bavardaient un peu plus loin tandis que Gabrielle, Béatrice et Junior s'amusaient avec des petites autos en bois que leur grand-père avait fabriqué avec des morceaux de merisier séché.

Rosaire avait écouté d'une oreille la discussion qui s'animait entre les femmes. Il s'excusa auprès de son gendre et s'approcha, sentant que le moment était opportun pour annoncer à tous sa dernière lubie.

— Émilienne, si on se mettait à table, j'commence à avoir l'estomac qui gargouille.

— Ben oui, mon homme, tout est prêt. Approchez-vous, j'vous sers dans pas long.

Tous se mirent à table et la discussion repartit de plus belle.

— Comme ça, s'informa Rosaire à son gendre, tes rénovations achèvent ? Y doit pus te rester grand-chose à faire ?

— C'est comme vous dites, beau-père. Le logement d'en haut est quasiment terminé. Mais comme on dit souvent, c'est pas fini tant que c'est pas fini. Finalement, mon père avait ben raison : acheter une maison à revenus, c't'un investissement parce que ma maison a pris du galon en joual vert. Quand j'vas vendre, j'vas pouvoir récupérer c'que j'ai investi dans les réparations des deux étages.

— Ton père a vu juste, mon gars, tu pouvais pas avoir un meilleur départ dans' vie. Vu qu'on parle de maison, Émilienne, sers donc une p'tite *shot* de vin à tout le monde parce que j'voudrais annoncer une affaire aux enfants.

Les invités se toisèrent, se demandant bien de quoi il s'agissait, mais personne ne semblait connaître ni d'Ève ni d'Adam ce que manigançait le chef de famille. Dès que tout le monde fut servi, Rosaire se hâta de tous les mettre au parfum.

— Je vais d'abord souhaiter un bon anniversaire de mariage à Fleurette et Philippe !

Tous levèrent leur verre à la santé et à la prospérité du jeune couple.

— Astheure, j'vous annonce que j'ai décidé, pour cette occasion ben spéciale, de donner en cadeau à Fleurette mon terrain double, celui à côté de la maison. Y sert à personne pis j'commence à être tanné de l'entretenir. Ça fait que j'ai décidé de vous en faire profiter tu suite plutôt qu'après ma mort.

— Ben voyons donc, p'pa ! s'opposa Fleurette. Tu vas pas déjà commencer à parler de partir, t'as juste quarante-sept ans, sainte bénite ! Pis de toute façon, ça a pas d'allure, c'est un cadeau ben trop gros ! Qu'est-ce qu'on va faire d'un terrain quand on a déjà une maison d'l'autre bord de la rue ? Pis Clémence, dans tout ça, y as-tu pensé ?

Fleurette était embarrassée face à sa sœur. Elle se faisait offrir un terrain sur un plateau d'argent tandis que Clémence ne recevait aucun équivalent. Pourtant, ses parents avaient toujours fait preuve de justice envers leurs filles et affirmé qu'ils répartiraient tout leur avoir équitablement lorsque viendrait le temps de quitter cette terre.

— J'peux pas accepter ça, p'pa. C'est pas juste et...

— Attends, Fleurette, l'interrompt son aînée. J'suis au courant et on en a discuté ensemble avant que t'arrives. Tu sais que j'suis pas à plaindre. La maison où j'habite vaut plus d'argent que j'en aurai jamais besoin. Et à la mort d'Adrien, j'ai bénéficié d'une prime d'assurance plus que généreuse. J'suis pas en peine, je t'assure.

Fleurette ne trouvait pas d'arguments pour répliquer. Son père avait vraiment pensé à tout. Clémence était fortunée. Elle possédait en effet une maison cossue qui valait plusieurs fois celle de Philippe et Fleurette. Et pour cette raison, elle avait soutenu d'emblée le geste de son père. À son tour, Philippe se montra réticent. Tout comme son épouse, il considérait cette donation comme une iniquité face à sa belle-sœur.

— Beau-père, j'comprends que votre offre s'adresse à ma femme pis que j'ai pas un mot à dire là-dedans, mais j'me sens mal à l'aise devant tout ça. D'abord parce que, comme l'a dit vot' fille, c'est un trop gros cadeau. Pis ensuite, ben, on a déjà notre maison. Votre générosité nous touche, mais...

— Y a pas de mais, Philippe. T'es un gars travaillant, tu prends ben soin de ma fille, tu mérites d'avoir mieux. Tu m'cacheras pas que vous êtes pas mal à l'étroit dans votre logement, non ? Pis si jamais y avait un p'tit qui s'présentait, ou pire encore, des bessons, où c'est que vous les mettriez ? Y a même pas deux chambres dans votre p'tit coqueron.

— Rendus là, on trouvera ben une solution, l'beau-père, vous en faites pas pour ça, les bureaux ont des tiroirs..., rigola Philippe.

— Barre à clou! Sois donc pas si entêté, le gendre. Tu l'as dit toi-même que ta maison avait pris pas mal de valeur depuis que tu l'as rénover. T'as juste à la mettre à vendre. Ça va te procurer l'argent pour te construire à ton goût. Pas bête, ça, hein!

— Ben là, le beau-père, vous me titillez pas mal! C'est sûr que l'idée m'travaille... Ben, on va jongler à ça, ma femme pis moi, pis a vous dira betôt si on accepte votre offre.

— Ça marche, le gendre! J'attends ta réponse...

* * *

Le mois de mai écoulait ses dernières journées. Fleurette, accoudée à la fenêtre du salon, fixait les pissenlits et le chiendent qui poussaient allègrement sur la pelouse rasée par le piétinement des enfants du locataire.

Deux semaines de réflexion n'avaient pas suffi à la convaincre d'accepter le cadeau inopiné de son père. Mais il en était autrement pour Philippe qui, de plus en plus intéressé par la transaction, avait tourné l'affaire dans tous les sens et analysé son budget de façon à réussir à persuader sa femme d'accepter cette offre tombée du ciel. Ce jour-là, il essaya une fois de plus de la faire changer d'idée en allant la retrouver au salon où, après dix minutes de négociations, il risqua une dernière solution :

— Chérie, ta sœur t'a dit qu'elle est d'accord avec le projet. Dans quelle langue veux-tu qu'elle te le dise, joual vert?

— Elle pouvait pas dire non, elle était devant le fait accompli.

— Non, elle en avait discuté avec ton père avant qu'on arrive, c'est pas une raison. On dirait que c'est toi qui veux pas. Pourtant, t'aimes pas ça, icitte, t'arrêtes pas de l'répéter. Le locataire te tombe sur les nerfs, pis...

— C'est bon, t'as gagné, Philippe. C'est juste que tout ça va trop vite. Mais t'as raison, on pourrait y construire la maison de nos rêves.

— Bon, enfin, t'es raisonnable. N'empêche que c'est pas demain matin qu'on va déménager, tu vas avoir en masse le temps de t'faire à l'idée. Il faut d'abord que j'mette une pancarte à vendre. Parce qu'y faut vendre ici avant d'commencer à construire l'autre bord d'la rue. J'veux pas m'ramasser avec deux propriétés à payer... pis pour ça, ben, faut qu'y ait des acheteurs. Pis ça, c'pas encore faite !

— Comment ça ? s'inquiéta Fleurette.

— Ben, faut qu'le coup d'œil soit agréable. Ça veut dire qu'y faut renipper un peu, créer une atmosphère accueillante pour le visiteur.

— Sainte bénite ! Y va y avoir d'l'ouvrage à faire icitte, pour rendre ça beau, comme tu dis...

— Fleurette, t'es pas d'bonne foi, là. Aide-moi un peu ! Plus vite on vend le duplex, plus vite tu vas te retrouver dans ta nouvelle maison. Essaie de te l'imaginer, un peu ! Une belle grande galerie qui fait presque le tour, pis collée sur la maison de tes parents, en plus. Tu vas pouvoir dessiner les plans pour la cuisine, la salle à manger, pis on va avoir trois chambres à coucher : une pour nous pis deux autres pour nos futurs enfants. C'est-y pas beau, ça ?

— Faudrait commencer par faire des p'tits..., ajouta Fleurette, sur un ton mélancolique.

— Inquiète-toi pas avec ça, le bon Dieu s'en occupe. En attendant, qu'est-cé tu dirais d'aller annoncer la bonne nouvelle à tes parents ?

— Je me change pis j'arrive !

En ce jeudi, premier jour de juin, l'excitation avait atteint son paroxysme pour Rosaire Cardin. Il s'apprêtait à concéder à sa fille, pour un montant symbolique de un dollar, le lot inoccupé qui jouxtait sa maison. Fleurette Cardin Letendre allait devenir de ce fait la nouvelle propriétaire de ladite parcelle de terrain. Le rendez-vous avait été fixé pour deux heures, chez le notaire du village.

Âgé d'à peine trente ans et fraîchement sorti de l'Université Laval avec en poche une maîtrise en droit notarial, M^e François Lafortune, notaire de profession, avait ouvert son étude en septembre 1948 dans sa maison privée, sur la rue Principale, à Sainte-Anne-de-la-Rive. Le jeune diplômé maigrichon ne dépassait pas cinq pieds de hauteur. Ses cheveux noirs, séparés en plein centre par une raie tracée à la perfection, étaient lissés à la graisse capillaire vers l'arrière de son crâne. Il arborait avec fierté une fine moustache aux extrémités pointues.

— Venez! C'est par ici! hurla Rosaire à son gendre, après avoir contourné la maison.

Il avait lu la note vissée sur la porte d'entrée principale qui indiquait « Passez par le côté ». Sur l'étroit balcon qui donnait accès à l'entrée de côté, Rosaire lut une seconde note qui indiquait « Sonnez et entrez ».

— Barre à clou! Y est donc ben caché, le notaire! Y va-tu y avoir une autre note en dedans pour nous dire de nous asseoir pis d'attendre?

Le trio prit place dans le petit salon qui faisait office de salle d'attente.

— Là, j'suppose qu'y va nous faire attendre une demi-heure, grogna l'homme.

— P’pa, sainte bénite, soyez un peu patient, le supplia Fleurette. Y a déjà un client dans son bureau, j’ les entends parler.

Les récriminations de Rosaire furent interrompues par un jeune homme qui sortit enfin du bureau du notaire après lui avoir adressé d’interminables remerciements.

Enfin, y est pas trop tôt..., pensa Rosaire.

— Messieurs, madame, entrez ! les invita M^e Lafortune. On sera plus à l’aise dans mon bureau.

Rosaire, Fleurette et son époux suivirent le petit homme au visage insondable. Vêtu d’une chemise blanche bien empesée, d’un complet de couleur foncée et d’une cravate hors de prix, le notable se prenait au jeu. En arrivant dans la pièce qu’il appelait d’un air condescendant son « étude », Rosaire put noter le raffinement de la décoration qu’offrait la petite salle ; des tentures coûteuses ainsi qu’un pupitre en acajou assorti d’une chaise d’où émanait une forte odeur de cuir véritable. Devant le gros meuble, deux chaises en cuir capitonné servaient à accueillir les clients. Au mur, un diplôme dans un encadrement garni de feuilles d’or et une toile de Jean-Paul Lemieux conféraient à la pièce une touche de bourgeoisie.

— Prenez un siège, je vous en prie, insista le notaire en rapprochant une petite chaise de bois laissée en permanence dans un coin de la pièce en cas de besoin.

Philippe s’installa sur la chaise et laissa les meilleures places à sa femme et à son beau-père.

— Alors, que puis-je faire pour vous ? demanda avec orgueil François Lafortune.

— Ben, comme j’vous l’ai expliqué au téléphone, répéta Rosaire tout en refoulant une agressivité montante, j’voudrais vendre mon terrain double à ma fille pour une piastre. Pis, ben entendu, j’veux mettre ça ben clair sur papier, pour sa descendance. Vous me suivez ?

— Bien certainement, mon cher monsieur Cardin. Et ce sera pour moi un plaisir de vous rendre ce petit service.

— Après que j'aurai reçu la facture, j'vous dirai si c'était un p'tit service, grogna le quadragénaire.

La rencontre se déroula dans un calme précaire. Mais juste avant de signer au bas du long formulaire, Rosaire eut une hésitation. Il soumit une dernière requête à M^e Lafortune :

— Y a une condition à laquelle je tiens mordicus pis j'me demande si j'ferais pas mieux de vous faire mettre ça noir sur blanc...

— Exprimez-vous, cher monsieur, répondit son vis-à-vis avec un soupçon d'exaspération. Tant que vous n'avez pas signé, il en est encore temps.

— Ben, rapport que sur le terrain que j'vends à ma fille, y a un tilleul, un chêne pis un frêne. C'est-y possible de mettre une condition qui dirait que tous les futurs propriétaires du lot devront en prendre soin ? Vous savez, ces arbres-là, à part le gros tilleul, j'les ai plantés quand mes filles sont venues au monde pis je les ai choisis parce que leur nom commence par les mêmes lettres que les prénoms de mes filles. Y a un chêne pour Clémence pis un frêne pour Fleurette. Y faudrait pas que...

Le notaire écoutait baratiner Rosaire tout en jetant un œil à sa montre-bracelet, sachant qu'un autre client allait se pointer dans quelques minutes.

— Monsieur Cardin, l'interrompt le petit homme de derrière son bureau, tout d'abord, votre condition, on appelle cela une clause et...

— Écoutez, appelez ça comme vous voulez en autant que ça sera écrit noir sur blanc su'l papier. On s'comprend-tu ?

— Bien, c'est-à-dire que, évidemment, mon cher monsieur Cardin, répondit le notable avec un soupir d'agacement, vous comprendrez que...

— Ben moi, c'que j'comprends, c'est que c'est pas que'que chose de faisable, hein ? supposa Rosaire. D'abord, passez-moi vot' crayon, m'en vas vous signer ça drette là.

Le notaire, décontenancé, lui tendit sa plume. Examinant l'objet de plus près, Rosaire ne put ravalier un commentaire :

— Eh, barre à clou ! On rit plus. Vous avez une maudite belle plume ! C'est-tu à force d'avoir déplumé tous vos clients qu'vous pouvez vous payer ça ? pouffa Rosaire en se tapant sur la cuisse.

Remarquant que son interlocuteur n'appréciait guère son genre d'humour, il s'arrêta net. *Surtout, ris pas, le notaire, la face va te craquer*, prononça-t-il intérieurement sans permettre aux mots de franchir ses lèvres.

Comment est-ce possible d'être aussi borné ? pensa le notaire, de son côté. *Il aurait pu aussi planter des ronces, dont la première lettre débute par un « R » comme Rosaire.*

— Papa ! Je t'en prie, chuchota Fleurette, embarrassée par l'attitude inconvenante de son père.

Reprenant son sérieux après avoir examiné le précieux objet dans tous les sens pour l'admirer, Rosaire se décida enfin à signer le document qui désignait maintenant sa fille comme propriétaire du lot adjacent à sa maison.

— Et maintenant, à vous de signer, proposa M^e Lafortune, en s'adressant à Fleurette, qui s'exécuta sans perdre une seconde.

Après quelques poignées de main, le notaire reconduisit ses clients à la porte et leur souhaita tout le succès espéré. Aussitôt à l'extérieur, Fleurette enlaça son père.

— Merci, papa, du fond du cœur. J'te remercierai jamais assez.

— Voyons, y a rien là, ma fille. Tu sais, quand on est arrivé icitte, ta mère pis moi, dans l'été 1928, y avait pas un maudit végétal qui poussait su'l terrain à part des p'tits fouets pis du chiendent. On en a sué un chien d'coup, ta mère pis moi, pour embellir ce lot-là. Mais astheure qu'y est à vous autres, j'me fie sur toi pour qu'y garde sa belle allure.

— Crains pas, p'pa, j'vas prendre soin de tes arbres comme s'ils étaient mes bébés... en attendant d'en avoir un pour de vrai...

6

Rita Champagne avait quitté son emploi à la boulangerie *Le Quignon* quelques semaines après le départ de Fleurette. Le D^r Tellier avait estimé la date de son accouchement pour la mi-juin, mais comme la future maman vivait une maternité précaire, le médecin avait jugé bon de la mettre au repos dès les premiers jours d'avril. Depuis, Rita se mourait d'ennui. Elle invita Fleurette, en ce dimanche après-midi, à jouer une partie de Parcheesi. Bien installées à la table de la cuisine, elles avançaient leurs pions en discutant de tout et de rien lorsque Rita consulta son amie à propos d'une incertitude :

— On n'a pas encore choisi le parrain et la marraine du bébé. Germain aimerait bien que j'prenne sa mère, mais elle est veuve. Y aurait mes parents, mais ils sont trop vieux, pis leur santé se dégrade.

Fleurette croyait que son amie s'apprêtait à lui confier le rôle de marraine de son bébé, mais dut refouler son excitation, car Rita changea de sujet :

— L'important pour tout de suite, c'est de prendre soin de moi pour que mon bébé arrive en pleine santé. Le D^r Tellier m'a dit que si j'écoute ses conseils, tout devrait ben aller.

— Tu peux y faire confiance, c'est un ben bon docteur, la rassura Fleurette, dépitée de l'issue de la conversation.

— Je l'espère ben, y a mis au monde la moitié du village...

Ulric Tellier, médecin de famille, soixantenaire, avait contribué à la naissance des deux dernières générations des familles de Sainte-Anne-de-la-Rive. Ce grand et solide gaillard de forte stature arborait avec un brin de fierté une couronne de cheveux blancs clairsemés

qui témoignaient de ses quarante années de pratique médicale. Son imposante moustache qui s'étirait vers le ciel de chaque côté de son visage lui conférait une allure de philosophe. L'homme aux petites lunettes de métal et au visage bon enfant avait le cœur débordant d'empathie et d'altruisme. Il affectionnait les petites conversations à la sauvette avec ses patients pour parler de voyages ou tout simplement pour prendre des nouvelles de leur famille. Toujours bien habillé, il faisait preuve néanmoins d'une sobriété remarquable. Malgré sa bonne fortune, il ne portait comme seuls bijoux qu'une montre-bracelet de bonne qualité et une petite croix suspendue à une chaîne à son cou, témoignage de sa grande ferveur chrétienne.

Le 3 avril 1913, âgé de vingt-cinq ans, il avait uni sa destinée à une jeune fille de Chicoutimi, la jolie Amanda Guilbert. Mais la santé de la jeune femme s'avérant défaillante, le couple n'avait pas eu d'enfants. Et en 1940, après vingt-sept ans de mariage, son épouse était décédée d'un cancer à la suite d'un long calvaire qui avait perduré pendant deux années.

— Ben moi, la dernière fois que je l'ai consulté, il m'a rassuré en me disant qu'y voyait rien qui pourrait empêcher la famille. En tout cas, toi, t'es chanceuse, t'es tombée enceinte un mois après t'être mariée pis tu vas accoucher betôt d'un beau bébé. En plus, t'as un mari qui t'aime, qu'est-cé tu peux demander d'plus à la vie ?

Le cœur de Rita se serra et son regard glissa vers ses mains jointes. Fleurette remarqua le changement d'attitude de son amie.

— Qu'est-ce que t'as ? Tu fais une drôle de tête...

— C'est rien... Ben, pour être franche, ça va pas trop ben ces temps-ci avec Germain. J'sais pas c'qu'il a, je le trouve distant.

— Tu t'fais des scénarios, comme toujours. Germain, il t'aime, voyons.

— Oui, je l'sais, mais il a quelque chose de changé, y est pas comme avant...

— Avant quoi ? demanda Fleurette.

— Avant ma grossesse. Peut-être qu’il me trouve plus aussi attirante astheure que j’suis grosse comme une charrue...

— Toi, tu m’fais rire avec tes drôles de comparaisons, s’esclaffa Fleurette avec sympathie. Dis donc pas des niaiseries de même, t’es une fille magnifique, je t’assure. Germain serait fou d’aller voir ailleurs. Y est où, justement, celui-là ?

— Y est allé acheter le *Montréal-Matin* en sortant d’la messe. Y m’a dit de pas l’attendre, rapport qu’y voulait marcher jusqu’au casse-croûte pis que ça me fatiguerait trop d’marcher jusque-là. Ça fait que j’suis revenue directement à maison. C’est à croire qu’il a trouvé des *chums* pour jaser au restaurant, parce qu’y est pas encore revenu. À matin, il m’a annoncé qu’il voulait se trouver un autre emploi. Y est tanné de travailler à Marine Industries, ça fait qu’il fouille les p’tites annonces pour dénicher quelque chose de mieux.

Fleurette ne fut aucunement surprise de cette déclaration. Depuis qu’elle connaissait Germain Champagne, il n’avait cessé de voltiger d’un emploi à un autre. Journalier à la Marine Industries depuis à peine quelques mois, il ne cessait de se plaindre des mauvaises conditions de travail et de la lourdeur de la tâche. Et lors de la dernière mise à pied, il avait été heureux de pouvoir profiter de ces vacances imposées pour aller flâner au casse-croûte du village.

Depuis, des rumeurs couraient dans le voisinage rapportant que le jeune homme avait l’esprit plutôt frivole. Alexandrine, l’épouse de Joachim Loiseau, marchand général, n’était pas étrangère à tous ces persiflages et lorsqu’une cliente se présentait au magasin, elle en profitait pour clabauder sur le dos des absents.

— Le p’tit Champagne, racontait la marchande à qui voulait bien l’écouter, y ment comme un vendeur d’encyclopédies en plus d’être couraillieux. Je l’ai aperçu une couple de fois en train de baratiner devant des jeunes filles. Faut dire que les demoiselles en question étaient pas accoutrées comme des couventines.

Tous ces commérages n'avaient pas encore abouti aux oreilles de Rita qui n'y voyait qu'un ciel bleu sans nuages. Néanmoins, cela n'empêchait pas Fleurette de veiller au grain afin d'éviter à son amie une trop grande désillusion.

— Pourtant, jugea Fleurette, y me semble qu'ils sont ben traités à la Marine Industries. Quand je pense que tous les gars du village rêvent de s'faire engager là. Ton mari est privilégié, y sait pas la chance qu'il a...

— Fleurette, j'vas te confier un secret pis j'veux que tu gardes ça pour toi, OK?

— Croix de bois, croix de fer, si j'mens, j'vas en enfer.

— Ça roule pas rond entre lui pis moi, ces temps-ci, confia-t-elle à sa meilleure amie. On dirait qu'y m'aime plus, pis astheure que j'suis su'l bord d'accoucher, on dirait que c'est pire. Ça me tue, Fleurette, j'suis certaine qu'il me cache quelque chose, ou pire encore, quelqu'un...

La jeune femme éclata en sanglots.

— Pense plus à tout ça, pense plutôt à ton bébé qui s'en vient, la réconforta Fleurette. Attends, j'vas aller t'chercher un verre d'eau, ça va te faire du bien.

Fleurette se dirigea vers le comptoir en poursuivant d'une voix énergique :

— Arrête de t'faire des misères, c'est peut-être juste tes hormones qui t'jouent des tours. Là, on va finir notre Parcheesi pis après on va aller s'asseoir sur ta galerie pour profiter du beau soleil pendant qu'y est encore là. Qu'est-ce que t'en dis?

Fleurette n'entendit comme seule réponse qu'un long gémissement. Se retournant, elle vit Rita debout, les jambes écartées, l'affolement dans le regard.

— Oh, mon Dieu ! J'ai perdu mes eaux pis Germain qui est pas encore arrivé !

Fleurette, paniquée devant la situation, essaya de réfléchir à une solution.

— Sainte bénite! Bouge pas, dit-elle à son amie qui s'énervait de minute en minute. J'appelle ma mère, elle va nous dire quoi faire.

Émilienne arriva quelques instants plus tard. Elle trouva Rita en panique.

— Ça va bien aller, Rita. Si tu veux, je vais téléphoner à tes parents qui pourront t'amener à l'hôpital. Tout va bien se passer.

Les Beaulieu arrivèrent rapidement et repartirent aussitôt avec leur fille.

* * *

Après le souper, Fleurette profitait de la douce soirée en compagnie de Philippe sur la galerie lorsque le téléphone sonna. Songeant à son amie, elle bondit sur l'appareil.

— Allô, Rita?

— Salut, oui, c'est moi.

— Sainte bénite, Rita, est-ce que tout va bien? J'étais tellement inquiète!

— Ben oui, voyons! J'suis pas partie pour l'abattoir, fais un vœu!

— Une fille? avança Fleurette.

— Oui, une belle fille, pis en pleine santé, à part ça. Fleurette, tu devrais voir comment est belle.

Fleurette partageait la joie de son amie, mais en même temps, un sentiment qu'elle ne pouvait identifier la rongait subtilement de l'intérieur. Une jalousie nouvelle envers celle à qui elle avait toujours tout confié, une ombre sur leur amitié. Elle se sentait désorientée face à ses valeurs profondes. Rita s'était mariée trois mois après elle et, déjà, elle avait une fille. Fleurette avait beaucoup de mal à assimiler ce dur coup du sort.

Voyons, qu'est-ce qui m'arrive? pensa-t-elle. Je devrais être contente pour Rita, pourtant...

— Félicitations, Rita! Germain est avec toi?

— Oui, y est ici, à côté de moi, et y prend ben soin de moi. Pis y est tellement fier de sa fille, tu devrais le voir...

— Tant mieux, j'suis contente pour toi! Bon, je te laisse, tu dois être épuisée. Philippe et moi, on ira te voir après souper. Si t'es assez en forme pour avoir d'la visite, ben sûr!

— Certain! J'vous attends!

* * *

En ce 11 juin, quelques jours avant la date présumée par le Dr Tellier, Rita avait accouché d'une belle fille qui allait porter le prénom de Lucie. Maintenant revenue à la maison, la jeune maman reprenait des forces grâce à l'aide de sa mère qui s'était imposée, le temps des relevailles. Quant à Germain, il se tenait coi, repoussant à plus tard ses rendez-vous clandestins. Pour l'instant, sa nouvelle condition de père occupait toutes ses pensées. Étonnamment, ce changement de rôle avait ébranlé quelque chose en lui. Il devait maintenant faire face à ses responsabilités de manière plus sérieuse. Ce minuscule bourgeois humain avait transformé sa façon de voir la vie. Et c'est à ce moment précis qu'il comprit que le petit être qu'il tenait entre ses bras allait peut-être lui éviter la conscription, car la guerre semblait imminente entre les États-Unis et la Corée...

— Maudit calvaire ! s'écria Zéphirin en voyant la photo d'un bataillon de soldats dans *Le Devoir*.

— Voyons, baisse le ton, mon homme, l'avertit Gracia, tu vas avoir encore des brûlements d'estomac en t'emportant de même. Qu'est-cé qui te turlupine comme ça, pour l'amour ?

— Ben, c'est rapport qu'y a encore une maudite guerre qui va nous sauter dans face, sauf que c'te fois-citte, c'est contre la Corée.

— Ça nous regarde pas, nous autres, ça se passe de l'autre bord.

— Ouais, mais tu sais ben qu'on finit toujours par être mêlé à ça d'une manière ou d'une autre. Qu'est-cé qu'y va arriver avec Louis si jamais y a une conscription obligatoire, hein ? Une chance qu'il a pas encore l'âge d'y aller. Mais si ça dure le moins du monde, ça se peut qu'y soye appelé... surtout qu'y est pas marié pis qu'y a pas d'enfant.

Zéphirin serra les lèvres pour cacher une douleur qui risquerait de dévoiler sa faiblesse. Il avait peur pour son plus jeune. Orgueilleux et fier de sa descendance, cet homme rigide et autoritaire agissait toujours selon des principes bien ancrés. Ce trait de caractère l'avait d'ailleurs souvent poussé à lever la main sur ses gars pour leur faire comprendre le bon sens, comme il disait. Il voulait en faire des hommes affranchis et responsables, des hommes capables de le seconder et, dans un avenir proche, de prendre les rênes de l'entreprise familiale. Ah oui... l'entreprise familiale, la terre dont il avait hérité grâce au droit d'aînesse. Sa ferme, avec tous les bâtiments, l'étable abritant un cheptel de quarante-deux vaches laitières, la grange pleine à craquer de beau foin frais, la porcherie, le poulailler et la maison paternelle... oui, cette maison bâtie sur un coteau par son grand-père et dont il

était fier. Elle était imposante par ses deux étages et son toit à quatre versants. Sa terre, il l'avait menée à bout de bras afin de traverser sans trop de pertes des hivers rigoureux, des printemps trop froids ou des étés presque sans pluie, et tout ça, parfois, pour ne ramasser que des grenailles, l'automne venu.

— Le premier ministre Saint-Laurent l'a dit à radio, hier, qu'y aurait pas de conscription comme la dernière fois, le rassura son épouse.

— Bon sang de bonsoir, Gracia ! Tu sais ben que c'est juste du parlementage, tout ça. Même si y est premier ministre, c'est un politicien avant toute, y est pas mieux que les autres quand y est question de s'sortir de la marde dans laquelle y s'est fourré. Pis les politiciens, c'est comme les poteaux de télégraphe, à minute qu'y rentrent, ben, y commencent déjà à pourrir. Lui comme tous les autres avant lui.

Ce déchaînement acrimonieux avait métamorphosé le visage de Zéphirin. Sa figure s'était empourprée, de gros plis crispés étaient apparus sur son front et son cœur battait à tout rompre.

— Calme-toi un peu, Zéphirin, le raisonna sa femme. Je dois t'avouer que tout ça me tараude un peu moi aussi. Si fallait que notre gars soit appelé sous les drapeaux... Mais y a aussi le rationnement qui m'inquiète. J'espère que ça fera pas comme à la dernière guerre ; on avait de la misère à se procurer l'essentiel comme du sucre pis de la farine. N'empêche qu'on est ben chanceux d'vivre sur une terre parce que la dernière fois, au moins, on n'a pas manqué d'œufs, de lait, de légumes pis de viande. C'était une autre paire de manches pour les gens de la ville.

— J'pense pas qu'on va revivre ça, ma femme. En tout cas, ce qui m'inquiète le plus, moi, c'est Louis parce qu'ils vont aller chercher les plus alertes en premier. Baptême ! Si y fallait...

Zéphirin se tut. Appuyé à la fenêtre, il regardait dehors, une boule au fond de la gorge l'empêchant de continuer. Près de la galerie, des boutons de rose se déployaient déjà pour étaler leurs premiers pétales d'un rose soutenu. Mais le fermier n'en voyait que les épines. Se tournant vers sa femme, il poursuivit :

— Quant à Raoul, y est à l'abri d'un enrôlement obligatoire parce que lui, y est marié pis y a des p'tits. Philippe, par exemple, y a pas encore d'enfant sous sa responsabilité... En tout cas, qui vivra verra, comme on dit...

Partout, les gens craignaient de revivre des pénuries. Depuis quelques semaines, les nouvelles à la radio n'étaient pas très reluisantes. On parlait de plus en plus de la guerre en Corée, ce qui avait incité les gens à s'approvisionner en denrées de toutes sortes. Ce phénomène avait amorcé une hausse substantielle des prix sur plusieurs produits de grande nécessité.

— On est pas sortis de l'auberge, Gracia. Va falloir être vigilants pis pas gaspiller le pain quotidien. Bon, j'm'en vas aller faire le train. Tu diras à Louis de venir me rejoindre à l'étable quand y rentrera, j'ai une vache qui s'est blessée à une patte pis j'vas avoir besoin de lui pour la déménager de place.

Zéphirin avait attendu son fils à l'étable, mais Louis ne s'y était pas présenté. Il était rentré plus tard qu'à l'habitude. Muni d'un énorme paquetage de couleur vert kaki, il avait pu échapper au regard de ses parents en filant directement dans sa chambre pour se changer de vêtements. Lorsqu'il revint à la cuisine, il semblait exalté.

— Où c'est que t'es allé courailler, baptême ? l'engueula son père. Tu parles d'une heure pour rentrer ! Icitte, c'est pas un restaurant pis ta mère, c'est pas une servante. C'est la dernière fois qu'on t'attend pour manger. La prochaine fois, tu passeras en dessous de la table. Regarde-moi quand j'te parle !

Louis fuyait le regard de son père. Forcé d'avouer d'où il revenait, il se racla la gorge et, rassemblant tout son courage, lâcha le morceau :

— P'pa, m'man, j'me suis enrôlé dans l'armée.

— Quoi ! hurla le père, rouge de colère. Répète-moi donc ça, j'suis pas certain d'avoir ben entendu !

— Vous avez compris, p'pa, marmonna le fils, d'un air circonspect. Ça sert à rien d'vous fâcher, j'ai d'jà donné mon nom. J'veux voir du pays pis apprendre un métier. J'passerai pas ma vie su'a terre.

— Ben bâtard de baptême ! On aura toute entendu. Mon fils qui va aller s'faire tirer d'sus dans les Europes quand il a toute icitte tout cru dans l'bec.

— Ben y est là, l'problème, p'pa. J'ai le goût d'me prouver, de connaître autre chose que d'traire les vaches pis d'torcher les cochons.

Brusquement, le visage de Zéphirin blêmit et un malaise faillit le faire tomber à la renverse. Gracia se leva juste à temps pour l'empêcher de s'écrouler.

— Aide-moi, Louis, on va l'assir icitte, sur la chaise. Bonne sainte Anne, Zéphirin, tu devrais pas t'emporter d'même, pense à ton cœur ! Louis, va me chercher une guenille d'eau frette, vite !

Après que son père eut repris des couleurs, Louis tenta de se sortir au moins un peu du boubier dans lequel il s'était enfoncé.

— P'pa, faut pas vous inquiéter d'même. Vous pensez ben qu'y vont nous former, y nous enverront pas su'a ligne de front sans nous avoir entraînés. Pis ben souvent, c'est pour des missions de paix que l'Canada nous envoie de l'autre bord. Là, en plus, j'vas apprendre un métier pis le maniement d'armes.

— Y a ben une chose qui est sûre, en tout cas, c'est qu'y vont t'apprendre à obéir pis à respecter l'autorité parce que ça, c'est pas qu'que chose que t'es capable de faire, lui reprocha Zéphirin, encore au bout de son souffle.

— Bon, si on se mettait à table, commanda Gracia, tourmentée par les derniers événements. Quand on a l'estomac vide, y a pas moyen d'avoir les idées claires. Pis toi, Louis, tu vas m'donner plusse de détails pour me rassurer parce que là, j'ai l'cœur qui m'fait mal en pas pour rire.

Les premières minutes du repas se déroulèrent dans un profond silence. Mais le père de famille n'était pas encore allé au bout de son questionnement et cela l'empêchait de manger en toute quiétude. Il ne tarda pas à exploser :

— As-tu pensé qui c'est qui va m'aider sur la ferme avec tout l'ouvrage qui a à faire icitte ? Pis y a une autre affaire que j'comprends pas pis que j'aimerais ben que tu m'expliques, toi qui es si fin !

— Quoi ? riposta Louis avec insolence.

Il appréhendait cette question depuis le début de leur altercation. Gracia redoutait les colères de son mari. Lorsqu'il s'emportait, il perdait le contrôle de sa force musculaire et courait le risque de blesser ses enfants. Voyant que le ton montait, elle s'interposa :

— Louis, arrête de provoquer ton père. Si y s'choque, viens pas te plaindre.

— Explique-moi donc comment t'as faite pour qu'y t'acceptent ? le défia Zéphirin. T'as même pas seize ans.

Sachant que le gouvernement n'autorisait la conscription qu'à partir de dix-huit ans, Louis avait prévu le coup en déjouant le règlement. Mais depuis quelques jours, il s'était résigné à avouer cette inconduite à ses parents. Il leur devait au moins cela. Même s'il savait que son paternel allait assurément lui servir une solide correction en espérant lui faire entendre raison, il était trop tard, Louis avait le formulaire signé de sa main dans son bagage.

— Ben, euh... j'me suis procuré un faux certificat de naissance pis des faux papiers. J'connais un gars qui...

Avant d'avoir pu terminer sa phrase, une gifle musclée retentit sur le visage décomposé du jeune homme. Insulté et rouge de colère, Louis se leva, monta chercher son bagage et claqua la porte. Gracia fondit en larmes tandis que son mari, anéanti, rageait sur sa pièce de viande pour la couper. Soudain, envahi par un grand désarroi, il frappa la table d'un violent coup de poing et quitta la cuisine. Gracia demeura seule à pleurer sur l'avenir précaire de son fils :

— Maudite misère...

Alexandrine Loiseau, absorbée dans un placotage enflammé avec deux de ses plus fidèles clientes, n'avait pas vu Fleurette entrer dans le magasin. En l'apercevant, Joachim s'empressa d'aller au-devant de sa cliente. Entouré de jolies créatures du bon Dieu, comme il aimait les appeler, le marchand perdait tous ses moyens. Inconsciemment, il fixait les longues boucles que la jeune femme portait librement sur ses frêles épaules. Celle-ci le remarqua. Amusée, elle se contenta de saluer gentiment le vieil homme :

— Bonjour, monsieur Loiseau ! Ça paraît qu'on est en juillet, on crève de chaleur !

— À qui le dites-vous, mam'zelle Fleurette ! Que puis-je faire pour vous, aujourd'hui ? demanda le propriétaire, tout fringant.

Tournant la tête vers sa femme, il s'aperçut qu'Alexandrine lui jetait un regard courroucé. Cette œillade furibonde venait d'anéantir tous ses espoirs de batifolage.

— J'suis plus une demoiselle, monsieur Loiseau. Oubliez pas que ça fait un an qu'on est mariés, Philippe et moi.

— Ben oui ! S'cusez-moi, madame Fleurette. Vous avez tellement l'air jeune, j'vous prends encore pour une p'tite fille. J'vous ai vue grandir, vous savez...

— C'est vrai. Pis peut-être que rendue à un certain âge, j'serai ben contente de passer pour une demoiselle. Bon, si on revenait à nos moutons, trancha Fleurette qui connaissait trop bien le petit

côté charmeur du commerçant. J'aurais besoin d'une boîte de savon à lessive Oxidol, une moppe, une brosse d'acier, un bon savon à plancher pis un gallon de vinaigre.

— Bonyeu! Vous vous lancez dans le grand ménage, à ce que j'peux voir!

— On peut rien vous cacher, monsieur Loiseau. On s'apprête à mettre notre duplex à vendre pis j'voudrais qu'y brille comme un sou neuf quand les premiers visiteurs vont s'pointer. Ça fait que j'ai besoin d'un bon savon assez fort pour tout décrasser. J'veux que ça reluisse d'un boutte à l'autre d'la maison.

Pendant que le marchand général préparait la commande de sa cliente, l'attention de celle-ci fut attirée par une discussion qui allait bon train à l'autre bout du comptoir.

— J'vous l'dis vrai comme j'suis là, je l'ai vue de mes propres yeux se déhancher devant le p'tit Champagne. Vous auriez dû la voir, elle était grimée comme une guidoune, pis la jupe qu'elle portait a pas coûté cher de matériel, j'vous en passe un papier. Pis lui, ben, ç'avait l'air de pas y déplaire pantoute... M'a dire comme on dit, le jeune coq, y savait où regarder, pis c'était pas dans les prunelles de la jeune fille qu'y regardait, le p'tit sacripant! Quand je pense que sa femme vient d'avoir un p'tit...

La marchande pouvait aisément anéantir une réputation en quelques minutes. Mais cette fois-là, elle avait dû faire preuve de retenue pour éviter que ses cancans ne parviennent aux oreilles d'Henriette Champagne, sa comparse, puisque celle-ci était nulle autre que la mère de Germain. Fleurette était ahurie de ce qu'elle venait d'entendre. Connaissant trop bien la réputation de commère d'Alexandrine Loiseau, elle n'allait certainement pas en parler à Rita avant d'avoir la certitude du bien-fondé de cette nouvelle.

* * *

Joachim Loiseau s'était toujours délecté d'écouter les bavardages de sa femme, mais ses valeurs lui défendaient d'en colporter la moindre virgule. Ce petit bonhomme grassouillet aux yeux bleus et au crâne

presque entièrement dégarni était foncièrement bon. Derrière de fines lunettes de métal, le septuagénaire cachait un regard taquin, mais totalement dépourvu de méchanceté.

Le 26 mai 1898, il avait épousé Alexandrine Laperle, une fille du village, grande femme à la frêle silhouette. Aujourd'hui âgée de soixante-douze ans, la marchande portait ses cheveux gris remontés en une toque serrée, ce qui lui donnait un air revêché. Alexandrine avait donné naissance à deux filles. L'aînée, infirmière de profession, s'était établie à Montréal, à quelques pâtés de maisons de l'hôpital Notre-Dame, où elle travaillait. La cadette demeurait plus à l'ouest de l'île et avait épousé, à l'instar de ses parents, un commerçant bien en vue. Alexandrine et Joachim étaient sereins face à l'avenir de leurs filles. Ils les savaient heureuses, même s'ils ne les voyaient que très rarement, celles-ci étant toujours trop occupées par leurs carrières respectives pour visiter leurs parents.

Alexandrine Loiseau trouvait son bonheur dans son rôle de compagne bien plus que d'épouse énamourée. Les gens du village disaient d'eux qu'ils formaient un bien étrange couple. Leur vie se déroulait comme un long fleuve tranquille dans leur petit logis de quatre pièces, situé au deuxième étage du magasin général. Côté cour, la chambre des parents faisait face à une toute petite chambre qui avait vu grandir les deux filles du couple. En avant, Alexandrine jouissait d'une cuisine bien aménagée avec son lot d'armoires qui s'élevaient jusqu'au plafond. Une petite table en bois à deux battants que l'on remontait à l'occasion pour recevoir de la visite à souper trônait au beau milieu de la pièce. Attenant à la cuisine, un salon de dimension réduite, mais pourvu d'une large fenêtre qui donnait sur la rue Principale. Cela servait bien les appétences d'Alexandrine qui y avait installé sa berçante de façon à pouvoir reluquer les passants, sur le trottoir, ainsi que les voisins, ce qui lui permettait d'être à l'affût de tout bon potin à répandre dans la communauté.

La fierté de Joachim se résumait à une chose, son magasin général, le lieu de rencontre par excellence des villageois. Le bâtiment, aussi vieux que l'était son propriétaire, affichait une immense enseigne de Coca-Cola sur la façade. Au-dessus de la marquise, un imposant écriteau de bois affichait en toutes lettres :

MAGASIN GÉNÉRAL JOACHIM LOISEAU

La devanture était munie d'un long balcon en planches sur lequel le commerçant exposait en permanence une pyramide de caisses de bois contenant des fruits et des légumes de saison. L'automne venu, les clients y trouvaient des brassées de bois de chauffage et, si la nature avait été généreuse, une montagne de légumes racines, de citrouilles et de courges aux formes et aux couleurs aussi étranges que variées.

Joachim tenait mordicus à garder le cachet d'antan dans son entreprise. Le magasin général de Sainte-Anne-de-la-Rive était en tous points conforme à ceux qui avaient constitué l'histoire au tournant du siècle. Joachim était un nostalgique. Il abominait les nouvelles tendances et le modernisme d'après-guerre. La décoration du local ainsi que la disposition des comptoirs et des étalages étaient l'œuvre de son père et absolument rien n'avait été modifié jusqu'à ce jour. Joachim avait même conservé la vieille caisse enregistreuse que son père avait achetée lorsqu'il avait ouvert son magasin vers les années 1890. Pour ouvrir le tiroir-caisse, le commerçant devait tourner une clé qui générait un son de cloche. Ce bruit caractéristique reflétait l'âme de l'entreprise, disait son propriétaire. Et alors qu'émergeaient un peu partout des marchés modernes et des grandes surfaces affichant des prix éclipsant toute compétition, Joachim persistait à ne rien changer même s'il était conscient que l'avenir du magasin était depuis un certain temps sur le respirateur artificiel.

— Oh, j'oubliais, ajouta Fleurette, en s'adressant à Joachim, mettez-moi donc une bouteille d'huile à lampe, on n'est jamais à l'abri des pannes de courant. Pis vous mettez tout ça sur mon compte, Philippe va venir vous payer ça à la fin de la semaine.

— Y a pas d'problème, ma p'tite madame, pis vous saluerez vot' mari d'ma part.

— Certain, j'vas y faire le message. À la revoyure, monsieur Loiseau !

Au retour, Fleurette songeait à ce qu'elle avait entendu au magasin quelques instants plus tôt et n'en revenait tout simplement pas. Sa grande amie Rita, cette petite tornade sur deux pattes, cette fille extraordinaire, dynamique, drôle, se faisait jouer dans le dos par son mari... Non, ça ne pouvait pas être possible. Pourtant, ce n'était pas la

première fois que Fleurette entendait des commérages sur les présumées escapades de Germain Champagne. Elle se promet de faire la lumière sur toute cette histoire...

* * *

*Marie-Madeleine, son p'tit jupon de laine
Sa p'tite robe carreautee, son p'tit jupon piqué...*

Fleurette avait remonté ses cheveux avec un joli fichu noué sur le dessus de sa tête afin de les protéger de la poussière et des fils d'araignée. Elle balayait vigoureusement le plancher rugueux de la remise en fredonnant ce refrain d'Ovila Légaré qui lui revenait sans cesse à l'esprit depuis la veille. Un peu plus tôt, en ce premier jour de juillet destiné à célébrer l'anniversaire de la reine Victoria, elle avait entrepris un nettoyage en profondeur de ce bâtiment décrépît qui agonisait dans la cour arrière de la maison. Depuis que le couple avait emménagé dans leur duplex, cette tâche ardue avait toujours été reléguée au dernier rang de leurs priorités, mais comme ils espéraient recevoir prochainement la visite d'acheteurs sérieux, il valait mieux que tout soit prêt pour les accueillir.

Après avoir jeté aux ordures une vieille fenêtre brisée, une chaudière de métal percée ainsi qu'une foule d'outils inutiles ou démodés, elle avait découvert sous un amoncellement de planches pourries deux chaises Adirondack dont l'une avait une patte endommagée.

— Elles ont encore du charme, avait hésité la jeune femme, ça me brise le cœur de les jeter aux ordures. Mais c'est trop encombrant à déménager, sans savoir si je vais m'en servir dans ma nouvelle maison. Bah... on en achètera de nouvelles en temps et lieu, celles-là sont pas mal maganées.

De peine et de misère, Fleurette avait traîné les deux chaises jusque sur le bord de la rue avec un tas d'autres rebuts.

— Ouf! Astheure que la remise a un peu d'allure, j'vas entreprendre le dedans d'la maison, souffla la jeune femme, fourbue.

Dans un excès de zèle, elle s'efforça d'insuffler à chaque pièce de la maison une petite touche de fraîcheur et une ambiance chaleureuse.

À genoux, elle frottait vigoureusement une plinthe dans sa chambre, lorsque quelques éclats de peinture se détachèrent, découvrant d'anciens vestiges de couleur verte et bleue.

— Sainte bénite ! J'me demande combien y a eu de couches de peinture là-dessous ? s'étonna Fleurette en se rappelant que le bâtiment était centenaire.

Cette maison, Philippe l'avait payée de ses maigres économies pour lui offrir un toit confortable au retour de leur voyage de noces. Oui, elle était délabrée, mais avait satisfait jusqu'à maintenant aux exigences de ce jeune couple passionné et plein de projets d'avenir. Fleurette ramassa le petit tas de résidus qu'elle alla jeter avec les autres ordures au bord de la rue. Ce qu'elle y découvrit l'étonna.

— Où sont passées les deux chaises de jardin ? Je viens pourtant juste de les mettre aux vidanges...

Elle en déduisit qu'un promeneur avait dû tomber sous leur charme et les avait emportées chez lui.

— Tant mieux. Au moins, elles serviront à quelqu'un qui en a vraiment besoin.

Heureuse d'avoir contribué au bonheur d'un passant, elle retourna à l'intérieur pour trier quelques vieilleries. Parmi celles-ci, un petit coffre de bois que l'ancien propriétaire avait abandonné sur place, ne sachant trop quoi en faire. Depuis tout ce temps, le caisson avait traîné au fond d'une armoire. Fleurette le posa sur la table.

— Sainte bénite, y était pas attaché à ses souvenirs, M. Noël !

Le coffret en érable piqué était orné sur le dessus d'une gerbe de roses sculptée à même la pièce de bois. Une petite poignée en céramique peinte à la main permettait d'en soulever le couvercle. Un peu plus bas, sur la façade, deux minuscules tiroirs disposés côte à côte pouvaient accueillir du papier à lettres, des enveloppes ou encore des timbres-poste.

Fleurette livrait une solide cure de renaissance à ce joyau archaïque lorsque son mari entra en sifflotant *Tennessee Waltz*. Philippe était un admirateur inconditionnel de la chanteuse Patti Page.

— Joual vert, Fleurette, à te voir bardasser de même, tu vas être au coton avant la fin de la journée!

— Tiens donc! Tu veux que j'économise mes énergies? Aurais-tu des idées croches, toi?

— Y en tient qu'à toi, ma chérie... mais pour tu suite, j'ai une besogne à finir, y faut que je peinture ma pancarte « Maison à vendre » si j'veux pouvoir la planter sur le terrain, en avant. Plus vite ça sera faite, plus vite on aura des acheteurs.

— Maintenant que j'sais qu'on part betôt, j'ai tellement hâte, Philippe, que ça m'empêche de dormir.

— J'ai un bon remède pour ça, pis ça marche à tout coup...

— Mon p'tit doigt me dit que je l'connais déjà, ton p'tit remède...

* * *

Quatre jours plus tard, alors que Fleurette s'apprêtait à mettre au four une tarte aux œufs, la sonnette de la porte d'entrée retentit chez les Letendre. Elle sursauta.

— Pas le locataire, encore! Y a pas choisi son heure, lui...

Elle alla ouvrir. Une femme qu'elle n'avait jamais vue dans le quartier s'éloignait en lui adressant un sourire. Fleurette, étonnée, se demanda si c'était bien cette femme qui avait sonné à sa porte. Elle allait rentrer lorsqu'elle aperçut une enveloppe qui dépassait de sa boîte aux lettres.

— Tiens, c'est drôle, j'avais pourtant vu le facteur passer tout droit ce matin...

Elle récupéra son courrier, étonnée de voir qu'il n'y avait aucune adresse ni aucun timbre-poste sur l'enveloppe. Elle s'empressa de l'ouvrir. Elle en sortit une feuille qu'elle déplia pour en lire le contenu.

Bonjour,

Je suis nouvelle dans le village. Veuillez excuser mon audace, mais, lors d'une visite de reconnaissance du quartier, j'ai vu que vous aviez déposé deux chaises de jardin au bord de la rue. J'en ai conclu que vous vouliez sans doute vous en défaire. J'espère que c'était le cas.

Je les ai prises pour les offrir à ma mère qui est malade et qui vit seule à la campagne. Elle adore marcher jusqu'au bord de l'eau pour contempler la nature. Et tout ce qu'elle a pour s'asseoir est une vieille souche. Cela ne me rassure pas de la voir en équilibre sur ce banc de fortune. Et comme les vôtres semblaient en bon état, sauf une patte que je me ferai une joie de réparer, je me suis dit que l'occasion était parfaite pour donner une seconde vie à ce mobilier défraîchi.

Lorsque je lui ai apporté les chaises, elle en était ravie. Elle peut maintenant admirer en toute sécurité les canards sur la rivière. Elle a insisté pour que je vous remercie.

Alors merci mille fois !

Fleurette n'en revenait pas. Ces meubles qui traînaient dans le hangar depuis tant d'années et qui achevaient leur vie utile en compagnie de vieux châssis pourris, d'outils tout rouillés et de vieilleries allaient cette fois-ci ouvrir leurs bras tout grands à une vieille dame souffrante pour lui assurer quelques moments de pur bonheur.

Enchantée, elle retourna à la cuisine pour vérifier la cuisson de sa tarte aux œufs lorsque le téléphone sonna.

— Bonté divine ! C'est à croire que personne veut que j'finisse ma tarte aujourd'hui !

Elle alla répondre.

— Oui, allô !

— Bonjour ! Puis-je parler avec le propriétaire des lieux, s'il vous plaît ?

— Euh... il est pas encore arrivé de travailler. Est-ce que je peux prendre le message ?

— Oui, madame, dites-lui que j'serais intéressé à acheter sa maison. Je voudrais discuter avec lui du moment qui lui conviendrait le mieux pour une visite des lieux.

— Oh ! Euh... je lui fais le message sans faute, articula Fleurette sur un ton précipité.

Après avoir raccroché le combiné, elle fut saisie d'un affolement incontrôlable. Excitée, elle arpentait la maison du salon à la cuisine, incapable de raisonner. Lorsque son époux rentra du travail, elle se rua vers lui pour lui annoncer la nouvelle :

— ...pis le monsieur m'a dit au téléphone qu'il était très très intéressé, termina-t-elle. Bonté divine, j'ai même pas fini mon barda. Philippe, on dirait que tout va trop vite, que j'suis pas prête à quitter notre maison. Quand je pense que c'est elle qui a accueilli nos toutes premières heures de vie à deux...

Fleurette tremblait et une étrange mélancolie s'était emparée d'elle. Des larmes embrouillèrent sa vue.

— Voyons, ma petite fleur, prends pas ça de même. T'es trop sensible. On va pouvoir commencer à construire notre nouvelle maison plus vite que prévu. T'es pas contente ?

— C'est pas ça, Philippe. C'est qu'on dirait que j'avais commencé à m'attacher à c'te maison-là. Notre premier foyer, même si c'était vieux pis toute croche, même si les planchers craquaient de partout, je m'y sentais bien et en sécurité. Pis t'as tellement travaillé pour la rendre belle, pour que j'y sois heureuse... J'commençais tout juste à découvrir son âme. Tu sais, le bonhomme Noël pis sa femme ont vécu ici longtemps. Pis le beau petit coffre qu'ils ont laissé ici, si y pouvait parler, y en aurait des secrets à raconter...

— Fais pas ta sentimentale, Fleurette, tu vas me briser le cœur. Moi aussi, j'me sens un peu chaviré en dedans. Tu sais, c'est ici que j'ai fait mes premières armes. Mon père voulait jamais qu'on touche à ses outils. J'savais même pas planter un clou drette quand je t'ai connue.

En tout cas, j'peux être fier de moi, c'que j'ai faite icitte, c'est peut-être un peu croche, mais c'est solide en ti-pépère. J'plains le gars qui va vouloir défaire les cloisons que j'ai ajoutées, sans parler des planchers que j'ai solidifiés avec des vis à tous les six pouces... Mais là, faut penser à l'avenir, ma femme, pis à notre nouvelle maison. On va y mettre de l'huile de coude pis on va se bâtir un beau chez nous tout neuf avec des planchers aussi drettes qu'un plancher d'église.

— J'imagine déjà la couleur des murs.

— Tu les mettras d'la couleur que tu veux, mon amour, mais j'mettrais ma main au feu qu'y va y en avoir des bleus...

— En parlant de feu, on dirait que ça sent le brûlé... Oh! Mon Dieu! ma tarte aux œufs!

* * *

Le mardi 18 juillet, jour de canicule, Philippe et son épouse se rendirent une fois de plus chez le notaire Lafortune.

— Chère madame Letendre, monsieur Letendre, les accueillit le notaire avec le sourire. Entrez et suivez-moi dans mon bureau, M. Paquette est déjà là! Monsieur Letendre, on dirait que vous devenez un client assidu, si je puis me permettre?

— Si c'est pour conclure une bonne affaire, y a pas d'trouble, avança Philippe, se rappelant sa dernière visite en compagnie de son beau-père.

En entrant dans la pièce exiguë réservée aux activités notariales, Philippe y aperçut un petit bonhomme en complet et cravate qui, impatient, consultait sa montre. Des souliers reluisants et une montre de prix annonçaient un individu de bonne fortune. L'homme avait aperçu, sur le bureau du notaire, un cendrier en verre taillé dans lequel traînait un mégot de cigare. Il comprit alors qu'il pourrait s'accorder ce petit plaisir personnel.

— Vous permettez que j'allume un cigare? demanda-t-il au notaire qui prenait place derrière son bureau. Vous savez, c'est un cigare cubain et...

— Faites, si cela n'incommodé pas madame, le coupa le notaire d'une voix tranchante.

— Non, allez-y, j'en ai vu d'autres, consentit Fleurette face au manque de délicatesse de l'inconnu.

— Alors, venons-en au fait, poursuivit François Lafortune. Je crois que vous êtes tous ici pour conclure un contrat de vente de propriété, n'est-ce pas ?

— Ben, comme j'veous l'ai expliqué au téléphone, amorça Philippe, j'vends mon duplex à ce monsieur ici présent pis j'voudrais que ça soit fait en bonne et due forme.

La petite réunion fut de courte durée, l'atmosphère enfumée n'aidant pas la cause. Les papiers furent signés de part et d'autre et les poignées de main conclurent l'affaire, accompagnées de souhaits de bonne chance.

* * *

— Où c'est qui est mon *sample* ? demanda Rosaire à son gendre. Ça me l'prend si j'veux couper mes morceaux toutes de la même longueur.

— J'l'ai pas vu, l'beau-père. Vous l'aviez mis sur l'dessus de l'esca-beau y a pas deux minutes.

— Barre à clou ! J'passe mon temps à chercher c'te maudit boutte de planche là. J'pense que j'vas me l'accrocher dans l'cou, si ça continue, plaisanta-t-il.

Rosaire et Philippe étaient on ne peut plus heureux. La construction de la nouvelle maison les comblait de bonheur. Rosaire avait quelqu'un à qui enseigner tout son savoir et Philippe, de son côté, absorbait comme une éponge tous les trucs du métier et les recommandations de son maître.

— Émilienne ! cria Rosaire à sa femme qui, de sa fenêtre, supervisait le chantier tout à côté. T'aurais pas vu un boutte de planche long de même ? fit-il en écartant ses mains pour en indiquer la longueur.

Émilienne sautait à pieds joints sur toutes les opportunités qui lui étaient offertes de prodiguer ses savants conseils. Sa formation d'enseignante et son petit travers perfectionniste jouaient assurément un grand rôle dans la façon dont elle s'intéressait aux activités de son époux. Rien n'était jamais assez parfait pour elle et, souvent, une subtile suggestion de sa part lui apportait toute la satisfaction recherchée. Agacé, l'artisan du bois se soumettait aux modifications apportées par sa femme. Il allait ensuite se réfugier dans son atelier pour évacuer son exaspération sur le sablage d'une pièce de bois.

— Un bout de planche ? Non, j'l'ai pas vu. Si tu le serrais toujours à même place, comme je te l'avais conseillé, tu le trouverais. Moi, quand je...

Sentant venir la petite leçon de moralité, Rosaire s'empessa de changer de sujet :

— Chérie, la coupa-t-il, feignant une soudaine surdité, irais-tu nous chercher une bonne bière froide ? Si on s'hydrate pas betôt, avec la chaleur qui nous tombe dessus aujourd'hui, on va avoir l'air de deux raisins secs, Philippe pis moi.

— L'alcool, mon homme, t'apprendras que ça hydrate pas, au contraire, ça déshydrate, j'vais vous préparer un gros pichet de limonade bien froide. Ça, ça va vous faire du bien.

— Ben oui..., marmonna Rosaire. Coudon, où c'est que j'l'ai mis, c'te baptême de *sample*-là !

— Tenez, l'beau-père, j'l'ai trouvé ! s'exclama Philippe, y était tombé en arrière de la brouette.

La construction avançait à toute allure. De jour en jour, les murs s'érigeaient, les portes et fenêtres se dessinaient, les cloisons apparaissaient au gré de l'imagination et des plans de Fleurette. La jeune épouse était émerveillée devant le savoir-faire de son père et la vaillance de l'élú de son cœur. Elle le regardait travailler tout en admirant la petite mèche rebelle qui pendait sur son front maculé de sueur et de bran de scie.

Je t'aime, mon amour, pensa-t-elle.

Puis, posant son regard sur la cour, elle remarqua trois écureuils qui jouaient à cache-cache sur les branches du gros chêne. Cette agitation effaroucha un lièvre qui disparut aussitôt sous une talle d'asclépiades dont les légers parachutes de soie s'envolèrent dans toutes les directions, emportés par la brise. Sur la corde à linge, deux tourterelles tristes se confiaient l'une à l'autre. Cela la fit sourire et elle s'imagina soudain au cœur de la forêt de Blanche-Neige, là où les petits animaux lui donnaient rendez-vous.

Émilienne arriva enfin avec un grand plateau sur lequel reposaient un cruchon de boisson bien fraîche et quatre gobelets.

— Prenez donc un p'tit *break*, ordonna-t-elle aux travailleurs, vous trimez dur depuis à matin sans vous arrêter, vous êtes quand même pas aux travaux forcés ! Servez-vous un grand verre de limonade, ça va vous refroidir les sens. Quant à moi, je sais ben pas c'qui m'arrive, on dirait que j'ai l'feu au corps. Pendant que j'préparais les breuvages, j'me suis mise à transpirer tout d'un coup, tellement que j'étais toute en sueur. Va falloir que j'consulte le D^r Tellier parce que ça fait plusieurs fois que ça m'arrive. Bonté divine ! Ça peut pas être mon retour d'âge, j'ai juste quarante-quatre ans...

— Si t'arrêtais de nous asticoter tout le temps, proposa Rosaire en lançant un clin d'œil taquin à Philippe, t'aurais moins chaud.

— Vous autres, rétorqua Émilienne en rigolant, quand y a des femmes autour, c'est en bas de la ceinture que vous avez des chaleurs. Fleurette, viens donc m'aider à préparer le souper, ici, y a trop de cerveaux en ébullition.

— Tout de suite, m'man.

9

Les journées s'écoulaient et la construction avançait à grands pas. Ce jour-là, Fleurette profita du moment où elle était seule à l'intérieur avec sa mère pour lui faire part de la conversation qu'elle avait saisie au magasin général quelque temps auparavant.

— ... Ensuite, j'ai entendu M^{me} Loiseau raconter à des clientes qu'elle avait aperçu Germain Champagne faire les yeux doux à une fille, mais j'ai vite compris que c'te fille-là, c'était pas Rita. Est-ce que tu crois que j'devrais lui en parler ?

— Jamais de la vie, Fleurette, tu ferais une bêtise. Imagine-toi une seule minute que M^{me} Loiseau se serait méprise sur ce qu'elle a vu, tu risquerais de briser votre amitié et peut-être aussi le ménage de Rita. Pauvre petite ! Tu connais pourtant la réputation de M^{me} Loiseau, tu devrais te méfier de ses colportages !

— Ouais, t'as sûrement raison. Mais ça m'empêchera pas de faire ma p'tite enquête. Tu sais, m'man, comme on dit souvent, y a pas de fumée sans feu. D'ailleurs, j'ai jamais compris ce que Rita pouvait trouver à Germain.

— T'as sûrement déjà entendu cette phrase : « Chaque torchon trouve sa guenille. » Ça a un fond de vérité, tu penses pas ?

— M'man, Germain est bel homme, mais c'est quand même pas un dieu grec. Le problème, c'est qu'y aime trop la compagnie des autres femmes. Quand j'ai vu que Rita s'amourachait de lui, j'ai su tout de suite que les problèmes tarderaient pas à se montrer, un jour ou l'autre. Justement, on est le 6 août, aujourd'hui, c'est leur premier anniversaire de mariage. J'espère au moins qu'il l'a pas oublié, le sans-cœur.

Fleurette était triste. Elle ne pouvait concevoir que sa meilleure amie se fasse jouer dans le dos par son mari. Elle se promet donc, malgré les réticences d'Émilienne, de tenter de sauver le ménage de Rita. Elle estimait trop son amie pour la laisser se débrouiller seule avec ses problèmes, même si son outrecuidance l'avait souvent plongée dans l'embarras. Et si, certains jours, elle avait éprouvé de la jalousie envers Rita depuis que celle-ci avait mis au monde un enfant, Fleurette l'aimait trop pour la laisser tomber.

— En tout cas, la prévint sa mère, viens pas dire que je t'aurai pas avertie. Si tu te mêles pas de tes affaires, ça va encore te tomber sur l'nez. En attendant, rends-toi utile pis viens m'ouvrir la porte.

Fleurette savait trop bien que ses présomptions étaient solides. Elle avait vu souventes fois Germain Champagne lorgner les jeunes filles au village. Et lorsqu'il rentrait chez lui, le soir, il était tout sucre devant sa dulcinée qu'il surnommait « bébé » à tour de bras.

Germain, enfant unique, gâté par une mère protectrice, avait un an de moins que son épouse, mais sa grande taille et sa musculature imposante évinçaient ce détail. Ses jolies boucles châtaines tombaient en cascade sur son front et cachaient des yeux bleus expressifs en même temps qu'une légère cicatrice située près de son œil gauche, conséquence d'un accident de travail. Mais ce séducteur charismatique semblait posséder une double personnalité, car, seul avec sa femme, il devenait misogyne et la violence verbale était omniprésente. Possessif et jaloux à l'extrême, il affirmait haut et fort qu'il ne survivrait pas à la perte de sa Rita même s'il se permettait, sitôt sorti de chez lui, de faire les yeux doux à la gent féminine, pâmée à la vue de ce grand châtain. Fleurette en avait eu la preuve, un certain après-midi, lorsqu'elle s'était rendue au casse-croûte *Bebop* pour manger un club sandwich avec sa sœur Clémence. Elles avaient alors aperçu Germain assis à un tabouret au comptoir devant son journal, en train de *flirter* avec la jeune serveuse. Elle se rappela la scène.

— Si tu veux mon avis, avait commenté Clémence en voyant la serveuse se trémousser comme ça, c'est pas la fille la plus *stuck-up* de la place!

— Je t'avoue que non, avait ajouté Fleurette en se retournant pour être témoin de la scène. Pis le Germain en profite, ben entendu ! Rita m'a raconté qu'il venait ici souvent pour acheter *La Patrie* dans l'espoir de dénicher une bonne *job* payante dans les petites annonces. J'ai l'impression qu'y vient ici pour chercher autre chose qu'une *job*, le salaud. Mais comme dirait l'autre, tu peux magasiner sans acheter.

— Retourne-toi pas, Fleurette, il se lève.

— Il s'en va ?

— J'sais pas trop, il attend... Non, il s'est installé à une banquette. C'est bizarre, ça.

— Peut-être qu'on s' imagine des affaires, il veut peut-être juste consulter son journal tranquille...

— Ben là, j'te confirme que c'est pas son journal qu'il veut consulter, c'est la serveuse, elle vient de s'asseoir à côté de lui pour prendre sa pause-café.

— Ben voyons donc ! En tout cas, faudrait pas que mon Philippe agisse de même parce que ça passerait pas. Finis-tu ton Coke qu'on s'en aille, je viens de me rappeler quelque chose pis là, j'suis toute à l'envers.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ben, c'est la voyante, madame Anita, tu te rappelles ? Elle m'avait parlé d'un jeune homme à éviter. Cet homme n'allait apporter que des désagréments autour de moi, qu'elle m'avait dit.

— Oui, je me souviens. Mais comment Germain pourrait t'apporter des problèmes ? C'est pas ton mari.

— Ça fait rien, y est ben mieux de filer doux avec Rita, s'était emportée Fleurette.

— C'est rendu que tu parles toute seule, maintenant ! l'interrogea Émilienne. Quand tu reviendras sur terre, pourrais-tu m'ouvrir la porte ?

Fleurette, perdue dans ses pensées, n'avait pas vu sa mère qui attendait, les bras chargés d'un plateau de nourriture, que sa fille lui vienne en aide.

— Oh, excuse-moi, maman, j'étais rendue loin.

— J'ai ben vu ça. Apporte le pain croûté, on va souper sur la table de pique-nique dehors pour profiter de la belle température. D'ailleurs, les hommes doivent être affamés, y ont donné une méchante bourrée depuis à matin.

La table fut mise en un temps record. Tous s'attablèrent et Rosaire, après avoir récité le bénédicité, servit à ses convives une bonne assiettée de jambon aux ananas accompagné d'un petit vin blanc qu'il avait personnellement choisi, la veille, à la Commission des liqueurs.

— Quand j'ai dit au commis que ma femme allait faire cuire un jambon, il m'a assuré que ce vin-là était le meilleur pour accompagner du porc. Pis là, on va l'boire à la construction de votre nouvelle maison, proposa Rosaire en se tournant vers Philippe et Fleurette.

— Chin! chin!

Tout le monde leva son verre et trinquait à la bonne réussite de ce grand projet. Le jambon, les patates jaunes et les petites fèves du jardin d'Émilienne sustentèrent les convives. Rosaire fut contraint de détacher son bouton de pantalon, ce qui ne passa pas inaperçu aux yeux de sa femme.

— T'as encore vu plus grand que ta panse, mon homme. Ta deuxième assiettée était de trop, j'te l'avais dit...

Rosaire se mordit les lèvres pour ne pas répliquer que ce qui était de trop, c'était la petite morale à cinq cennes qu'elle venait de lui servir.

— Émie, tu fais tellement du bon manger que j'en ai même pas laissé un p'tit peu pour le quêteux, conclut-il en promenant son quignon de pain de ménage sur le pourtour de son assiette.

Les hommes se levèrent, repus, et firent tranquillement le tour du chantier en sirotant une infusion de thé.

— Ouais, ben, astheure que la charpente est montée pis que l'eau pis l'électricité sont installées, exposa Rosaire, vous allez betôt pouvoir vous établir. On devrait être capable de finir le revêtement extérieur d'ici la fin du mois d'août. Quand j'pense que quand j'ai connu mon Émie, en Abitibi, on n'avait même pas d'eau courante. On a découvert ça en arrivant icitte, à Sainte-Anne.

— On va être pas mal choyés, l'beau-père, avoua Philippe, des rêves et des projets plein la tête. Icitte, ça va être notre p'tit paradis. Betôt, va falloir emménager parce qu'y faut libérer le duplex pour le premier jour de septembre. C'est ça qui est écrit dans le contrat.

— Approchez-vous, j'ai apporté le dessert, cria Émilienne en déposant sur la table de pique-nique un plateau en verre taillé sur lequel tiédissait un succulent gâteau renversé aux pêches.

— On va en profiter pendant que c'est le temps des pêches, précisa-t-elle. De c'temps-ci, sont succulentes et juteuses. Pis y sont pas chères, en plus.

Fleurette la suivait de près avec un pichet de crème du pays. Elle alla s'asseoir. Les hommes avaient déplacé la table à mi-chemin entre les deux terrains.

— J'suis tellement heureuse ! J'arrête pas d'avoir des visions de mon prochain jardin. Il va y avoir des fleurs partout, un immense potager, j'vas installer des nichoirs pour les oiseaux...

Puis tout à coup, son humeur changea. La lumière dans son regard s'assombrit. Émilienne comprit aussitôt ce qui saccageait le bonheur de sa fille. Il n'y avait pas d'enfants qui s'amusaient dans ce petit royaume que Fleurette se promettait de créer sur son terrain.

— Tu sais, lui dit sa mère, chaque jour suffit sa peine. Si le bon Dieu t'a pas encore accordé le bonheur d'enfanter, peut-être qu'Il jugeait qu'Il vous fallait attendre encore un peu. Aurais-tu imaginé un bébé se traîner à terre dans le bran de scie, la poussière, les clous et

les planches? lança-t-elle à la blague pour faire sourire sa fille. Quand la construction de ta maison sera terminée, vous allez avoir tout votre temps pour faire le plus mignon des bébés, tu penses pas?

— M'man, j'aimerais tellement pouvoir te croire!

* * *

Juste avant d'arracher la page du mois d'août du calendrier, les Letendre emménagèrent dans leurs nouveaux quartiers. Mis à part quelques légères tâches de finition, la maison avait enfin fière allure. À la demande de sa femme, Philippe avait installé des volets à chaque fenêtre. Rosaire y avait découpé des trèfles dans les planches de pin, apportant une touche de fantaisie. Fleurette les avait peints en bleu pour les agencer aux boiseries des fenêtres et de la porte d'entrée. Le déménagement fut rapide et efficace, d'autant plus que Philippe avait profité de la présence de son beau-frère Simon et de sa sœur Rose. Rosaire avait offert sa camionnette pour transporter les gros meubles. Philippe aurait bien sûr apprécié les bras musclés de son petit frère Louis si celui-ci n'avait pas déjà grossi les rangs de l'Armée canadienne.

En ce samedi 26 août, on pendit la crémaillère chez les Letendre. L'heure était maintenant aux célébrations. Fleurette avait invité plusieurs amis, dont Rita, mais celle-ci avait catégoriquement refusé l'invitation. Offusquée parce que Fleurette ne lui avait pas téléphoné pour lui offrir ses souhaits d'anniversaire de mariage trois semaines auparavant, elle lui en voulait encore terriblement, d'autant plus que Germain n'avait pas daigné s'en souvenir, lui non plus, alléguant qu'il avait eu l'esprit trop occupé par sa recherche d'emploi. En cette journée qu'elle avait tant espérée remplie d'amour et de romance, la pauvre femme avait été délaissée par tout son entourage. Le lendemain, Germain avait tenté de réparer les pots cassés en lui proposant une activité plutôt charnelle, ce qui allait satisfaire ses propres besoins bien plus que ceux de son épouse.

— Je te demande pardon, bébé, lui avait-il susurré langoureusement, tu sais ben que j'oublie jamais ta fête, mais là, c'était le premier anniversaire de notre mariage, j'pas encore habitué, tu sais...

Son plaidoyer avait coulé comme un galet dans la rivière des mensonges. Rita n'était pas dupe à ce point et avait flairé la tromperie, car il avait abdiqué trop facilement :

— Ah, pis t'as raison, j'ai pas d'excuses, t'es contente, là ! avait-il simplement ajouté, à bout d'arguments solides.

Depuis cette escarmouche, Rita était demeurée sur les dents. Et le jour où elle avait reçu l'invitation de Fleurette, la coupe avait débordé. Elle avait alors téléphoné à son amie pour régler ses comptes :

— Tu t'es déguisée en courant d'air le jour de mon anniversaire de mariage. Même pas un téléphone. Pis tu penses que j'vas courir ventre à terre pour aller à ta pendaïson de crémaillère !

— Tu me remets le change juste à cause de ça ?

— Ça se pourrait, qu'est-ce que t'en penses ?

— Rita, sainte bénite ! La vengeance, c'est jamais une bonne affaire, tu le sais ? Pis si tu te rappelles, parce que je vois que t'as de la mémoire pour certaines choses, on était dans le gros de la construction pis oui, je t'avoue que j'ai oublié parce que j'en avais plein le pompon de toutes sortes d'affaires à penser. Fallait planifier, commander les matériaux pis tout le bataclan. Déjà qu'on était à bout de patience, Philippe pis moi, on avait nos problèmes à régler, nous autres aussi... En tout cas, si on passait l'éponge pis que tu acceptais de venir à ma petite fête, j'serais ben contente. Tu veux ?

— Non, pis de toute façon, Lucie file pas depuis quelques jours, j'pense qu'elle couve quelque chose. J'préfère pas sortir.

La petite fête eut lieu sans la présence de Rita et Fleurette demeura profondément chagrinée. La nouvelle chaumière fut remplie d'invités. Outre les membres de la famille Letendre, les Cardin prirent aussi part à la fête. Un succulent souper arrosé d'un champagne bon marché satisfait tous les convives et les hôtes reçurent des présents choisis avec circonspection. Rose et Simon leur offrirent un ensemble complet d'outils à main pour le jardinage.

— Ça fait assez longtemps que tu nous rebats les oreilles avec tes projets de jardin, la taquina Rose, qu'on t'a équipée comme une pro. Si t'as pas de succès avec tes carottes, tu pourras pas dire que t'étais mal outillée.

Rosaire, pour sa part, avait bricolé deux magnifiques nichoirs en bois de pin pour accueillir des familles de mésanges et de sittelles, ainsi qu'une jolie mangeoire destinée à offrir des graines de tournesol aux cardinaux, aux chardonnerets et aux geais bleus qui allaient assurément découvrir le futur jardin de Fleurette.

Zéphirin, dont la patience n'était pas la vertu première, avait attendu fébrilement la fin du repas pour informer son fils qu'il avait besoin de son aide à l'extérieur. Philippe, discipliné, le suivit sans ajouter la moindre réplique, comme il avait appris à le faire depuis qu'il était tout petit. En arrivant près du véhicule de son père, il aperçut dans la boîte du camion un objet démesuré recouvert d'une toile. Il haussa les sourcils, étonné :

— Qu'est-ce que c'est, p'pa ?

— Enlève la couverture pis arrête de poser des questions, lui ordonna Zéphirin, toujours aussi radical.

Philippe s'exécuta. En tirant sur la bâche, il découvrit une rutilante tondeuse à gazon mécanique, équipée d'un rouleau à lames tranchantes.

— Avec ça, mon gars, tu vas avoir la plus belle pelouse du quartier.

— C'est ben trop cher, vous auriez pas dû, p'pa !

— Si t'en veux pas, dis-lé tu suite, j'vas aller la reporter au magasin de fer, rétorqua le père, sarcastique.

— Ben non, p'pa, j'suis ben content, vous savez ben ! Vous me faites un gros plaisir, là.

Philippe serra fermement la main de son père et le remercia. Zéphirin se racla la gorge, embarrassé par ce simple geste de gratitude.

Tout jeune, il avait rarement reçu de l'affection en retour d'une bonne action. Il ne pouvait donc donner à ses enfants ce qu'il ne connaissait pas et il recevait toujours les éloges avec désagrément.

Après le départ des convives, les hôtes montèrent se coucher. Philippe, après avoir tendrement étreint son épouse, s'assoupit presque aussitôt. Fleurette, incapable de trouver le sommeil, observait par la fenêtre les branches du gros tilleul dont les feuilles virevoltaient dans tous les sens, fouettées par le vent. Elle devrait encore attendre tout l'automne et tout l'hiver avant de pouvoir sarcler son jardin, attirer des oiseaux aux mangeoires et cultiver de magnifiques plates-bandes de fleurs. Puis Rita occupa ses pensées. Son absence l'avait chagrinée. Le cœur brisé, elle se faufila entre les draps, enlaça son mari et s'endormit.

De fortes rafales sifflaient entre les branches en ce début d'octobre. Elles arrachaient déjà les premières feuilles que le manque de clarté avait colorées de rouge, de jaune et d'ocre. L'automne déployait son éventail de couleurs tout en délogeant l'été du calendrier.

Philippe jeta une bûche d'érable dans le foyer.

— Bon sang ! T'es pas gelée, Fleurette ? Y fait frette comme chez l'diable, icitte, à matin. Un bon billot ben sec, ça va ramener un peu de chaleur ici dedans.

La jeune femme, assise dans sa berçante, tout près de l'âtre, terminait son café en attendant que son époux parte pour le travail. Soudain, elle se rappela :

— Ah non ! J'avais promis à m'man de l'accompagner chez le D^r Tellier à matin. J'ai tout juste le temps d'aller m'habiller.

Elle se leva en hâte et monta à sa chambre pour revêtir des vêtements plus chauds.

— Tu veux que j'aille vous reconduire ? lui offrit Philippe. C'est sur mon chemin pis y vente à écorner les bœufs, à matin.

— Non, t'es ben fin, mais c'est juste à côté. Pis du vent, ça a jamais tué personne, se moqua Fleurette. En plus, ça va te mettre en retard pour l'ouvrage parce que j'suis pas prête.

Une heure plus tard, Émilienne et sa fille arrivèrent chez le médecin, qui les reçut avec enthousiasme :

— Bonjour, chères dames ! Assoyez-vous, ce ne sera pas très long, je termine avec mon patient et j'suis à vous.

Les femmes replacèrent leur coiffure malmenée par les tourbillons de vent et s'installèrent près d'une petite table sur laquelle des magazines traînaient pêle-mêle. Fleurette en choisit un qu'elle feuilleta pour passer le temps. Son attention fut attirée par un article qui promouvait la méthode Ogino, une pratique dite fiable et basée sur les jours du mois où la fécondité est à son paroxysme. Certaines femmes privilégiaient cette formule afin de procréer, d'autres, pour contrecarrer adroitement les revendications de l'Église catholique.

— C'est pas croyable ! formula Fleurette. Quand je pense qu'y a des femmes qui font tout pour pas avoir d'enfants pendant que moi, j'essaie par tous les moyens de tomber enceinte.

— Profite donc de tes jeunes années, lui conseilla sa mère en extirpant son poudrier du fond de son sac à main.

Elle ouvrit l'écrin de métal et, approchant le minuscule miroir encastré dans le couvercle, elle serra les lèvres dans un rictus statique afin de bien en démarquer le contour.

Après avoir rangé son poudrier, satisfaite de cette retouche, elle ajouta :

— Tu vas voir, la vie passe tellement vite ! Regarde-moi, aujourd'hui, le docteur va sûrement m'apprendre que j'ai atteint mon retour d'âge. Te rends-tu compte que je suis déjà une p'tite vieille à quarante-quatre ans ? Prends donc les choses une par une et...

La porte du cabinet s'ouvrit pour libérer la patiente précédente. Mais lorsque Fleurette et sa mère reconnurent son visage, un réflexe instantané les poussa à se cacher la figure derrière leur magazine. Hélas, elles avaient été prises de vitesse par la volubile Alexandrine Loiseau.

— Bien le bonjour, madame Cardin ! Bonjour, mam'zelle Fleurette ! claironna la marchande en s'approchant des deux dames.

Veux-tu ben me dire qu'est-cé qu'ils ont tous à m'appeler mademoiselle ? s'offusqua Fleurette. Ça fait toujours ben un an que j'suis mariée, sainte bénite !

— Tiens, pendant que je vous ai, Fleurette, avez-vous su la nouvelle à propos de la p'tite Champagne ? Je sais que c'est une de vos connaissances...

— Non ! J'espère qu'il lui est rien arrivé, s'inquiéta la jeune femme.

Depuis la pendaïson de crémaillère, Fleurette n'avait eu aucune nouvelle de son amie et cela l'attristait beaucoup.

— Ben, elle attend du nouveau. Vous vous rendez compte ? Un deuxième bébé en route pis le premier est encore aux couches... Y perdent pas de temps, ces deux-là...

Fleurette figea. Dans les derniers jours, elle avait ressenti une certaine mélancolie face à l'absence prolongée de Rita, mais soudainement, cette mélancolie venait de se muer en une jalousie malsaine. Elle enviait son amie, elle enviait sa chance d'avoir bientôt une tralée d'enfants pendus à ses tabliers. Mais ce qui choquait le plus Fleurette était d'avoir appris la nouvelle par quelqu'un d'autre que celle qui se considérait comme sa meilleure amie.

— C'est elle qui vous l'a dit ? demanda Fleurette.

— Ben, pas directement, je dois l'avouer. J'ai entendu sa belle-mère annoncer la nouvelle à une de mes clientes, au magasin. Vous savez, j'voulais pas entendre, mais si le bon Dieu m'a donné des oreilles, c'est pour m'en servir, vous pensez pas ? Pis en plus, M^{me} Champagne est ressortie du magasin avec des racines de gingembre. Vous savez, j'suis pas née d'la dernière pluie, j'ai vite compris que sa belle-fille avait des nausées pis que c'était pas causé par le mal de mer, s'esclaffa la grande femme, oubliant pour un moment qu'elle se trouvait dans une salle d'attente où patientaient des gens en quête de repos et de quiétude.

Sa voix claironnante exaspéra un vieil homme qui attendait son tour, assis dans un coin de la petite pièce. Celui-ci jeta un regard courroucé à Alexandrine qui, indifférente, reprit de plus belle :

— Pis vous, madame Fleurette, c'est pour quand ? Astheure que vous êtes dans votre nouvelle maison, y aura d'la place en masse pour la relève, non ?

Au moment où Fleurette allait prononcer des mots qu'elle aurait sûrement regrettés par la suite, le D^r Tellier interpella la prochaine patiente.

— Vous allez m'excuser, chuchota poliment Émilienne devant la commère, mais l'docteur m'attend. On aura certainement la chance de bavarder plus longtemps lorsque je passerai au magasin.

Après le départ de la marchande, Fleurette alla se rasseoir en soupirant d'aise. Elle avait eu l'impression de suffoquer pendant cette courte réunion qui lui avait pourtant paru une éternité. Mais l'image de Rita occupait déjà son esprit. Que s'était-il passé pour que leur amitié ait fondu au point qu'elle ne veuille plus lui parler ? Comment une chose aussi merveilleuse que la venue d'un enfant avait-elle pu ronger une amitié si solide ? Fleurette comprit alors qu'elle était peut-être elle-même la cause de cet imbroglio. La jalousie qu'elle avait exprimée envers son amie avait ébranlé la complicité qui les soudait l'une à l'autre. Parce qu'elle n'avait pas encore conçu l'enfant dont elle rêvait depuis presque dix-huit mois déjà, elle tenait inconsciemment Rita responsable de cet échec. Son introspection fut interrompue soudainement par la voix du docteur :

— Prenez soin de vous, madame Cardin, et n'oubliez pas mes conseils !

— Oui, oui, docteur, vous inquiétez pas, je vais suivre vos instructions à la lettre. Merci encore.

Émilienne alla rejoindre sa fille, qu'elle trouva penaude. Sur le chemin du retour, elle chercha à en connaître le motif :

— Qu'est-ce que t'as ? T'as l'air piteuse...

— Ben, euh... c'est à cause de M^{me} Loiseau. Ça m'a choquée d'apprendre par elle que Rita est enceinte de son deuxième. M'man, j'pas fière de l'dire, mais on dirait que j'suis jalouse. Oui, tu vas me dire que j'ai pas le droit d'lui en vouloir. C'est pour ça qu'y faut que j'entreprenne une bonne réflexion sur mon comportement envers mon amie. Je vais devoir aller m'excuser.

— C'est vrai. Tu parles en fille sage et j'suis fière de toi, ma grande. Justement, tu me fais penser qu'il faut que j'écrive à ta tante Mikona, celle qui est religieuse au couvent de La Sarre. C'est son anniversaire de naissance le 18 octobre et, si je veux que ma lettre arrive à temps, il faudra que je m'y mette bientôt.

* * *

Fleurette tint parole et, dès le lendemain, armée de tout son courage, elle se rendit chez Rita, d'abord pour la féliciter de la venue prochaine d'un nouvel enfant, mais aussi pour confesser la jalousie qu'elle avait ressentie envers son amie. Rita, comme elle l'avait fait si souvent auparavant, l'accueillit avec une grande sincérité. Devant un café au lait, elle lui raconta comment elle avait annoncé sa grossesse à Germain :

— ...Pis tu me croiras pas, y a même pas bronché. J'te l'dis, Fleurette, un visage de glace. C'était comme s'il était pas heureux d'apprendre la nouvelle. Y m'a répliqué : « Où c'est que tu penses que j'vas trouver l'argent pour nourrir un autre enfant ? » Ben, j'y ai répondu drette de même qu'y était un peu trop tard pour y penser, qu'il aurait dû réfléchir avant de me faire un p'tit. Mais tu sais ben que toute ce qu'y voyait, lui, c'est qu'avec deux flos, il allait perdre encore un peu de sa liberté pis que ses escapades au *Bebop* allaient prendre le bord.

Fleurette, qui attendait toujours l'instant propice pour confier à Rita ses élans de jalousie, fut stupéfiée de savoir que son amie était déjà au courant des galipettes de Germain. Voyant le visage médusé de Fleurette, Rita admit :

— Fais pas c'te face-là, oui, j'savais depuis un bon moment qu'il...

Elle détourna les yeux et une larme jaillit qu'elle essuya furtivement avant de poursuivre :

— Si tu veux tout savoir, j'suis au courant. J'sais toute. J'le sais que Germain couraille.

Fleurette demeura sans mot. Son amie poursuivit :

— Ben oui, qu'est-ce que tu croyais ? Que je voyais pas ce qui se passait ? J'suis pas aveugle, Fleurette, j'suis juste une lâche pis une peureuse. J'ai pas le cran d'le laisser. Pis astheure que j'ai des enfants, ben, y est trop tard pour agir. Ces enfants-là ont besoin d'leur père.

Fleurette ravala de travers. Aucune réplique qui aurait pu un tant soit peu sembler intelligente en ce moment embarrassant ne lui venait à l'esprit. Rita ressentit son malaise et la rassura :

— Fais-toi z'en pas, j'vas passer au travers. J'suis pas la première à qui ça arrive, non ? En tout cas, toi, ton mari est fidèle, t'auras pas à te demander chaque soir s'il va rentrer à l'heure prévue ou encore s'il est ailleurs...

— J'sais pas quoi te dire, Rita...

— Y a rien à dire. Pis c'est pour ça que j'avais pas le cœur à répandre la nouvelle de ma grossesse. Pis c'est pour ça que j't'ai pas appelée pour te l'dire. Mais là, j'suis ben contente qu'on soit redevenues amies. Dis-moi donc, en passant, comment t'as su que j'étais encore enceinte ?

— J'ai croisé Alexandrine Loiseau au cabinet du D^r Tellier.

— Ben là, j'comprends tout.

Rita était contrariée, car elle sut dès lors que grâce au talent de rapporteuse d'Alexandrine Loiseau, la nouvelle devait déjà faire des gorges chaudes au village.

Les femmes poursuivirent leur discussion, allant d'un sujet à l'autre sans tenir compte du temps qui passait. Fleurette allait aborder le sujet de son malaise face à la grossesse de Rita lorsque la sonnerie du téléphone interrompit la conversation.

— Allô ! fit Rita.

— Bonjour, madame ! J'suis Roméo Hurtubise, *foreman* à la Marine Industries. Je voudrais parler à votre mari.

— Mon mari ! Y est pas à *job* ?

— Non, madame. Y est pas rentré depuis deux jours pis y a pas appelé pour justifier son absence. Si vous le voyez, dites-lui que si y rappelle pas d'ici la fin de son quart de travail, ben, j'vas être dans l'obligation de l'mettre à la porte. C'est pas la première fois qu'y nous fait ce coup-là, vous savez.

— C'est correct, j'lui fais le message, monsieur... euh... comment déjà ?

— Hurtubise, madame.

Fleurette, flairant une chicane de ménage, décida d'écourter sa visite. Elle quitta son amie en lui promettant de revenir bientôt.

* * *

À la fin de l'après-midi, à l'heure exacte où sa femme s'attendait à le voir arriver, Germain entra, tout souriant. Après avoir accroché sa casquette, il s'affala sur sa chaise, à la cuisine, et attendit sa pitance. Rita, appuyée au comptoir, les bras croisés, le toisait. Germain sentit la soupe chaude.

— Qu'est-cé que t'as à me dévisager de même ? On dirait que t'as mordu dans un citron.

— Où t'étais ? le sonda la jeune femme.

— Comment ça, ou j'étais ? À *job*, voyons...

— Germain Champagne, prends-moi pas pour une truite ! D'où c'est que tu d'viens ? reformula Rita, en proie à une rage soudaine.

— Ben, de la *job*, c't'affaire, j'viens d'te l'dire !

S'ensuivit une querelle que Rita n'allait pas oublier de sitôt. Lorsqu'il sut que son patron avait téléphoné, Germain dut admettre qu'il était

allé jouer aux cartes chez un gars de Sorel. Pour justifier cette bévue, il prétendit que, de temps en temps, cette activité clandestine lui était salutaire pour contrer l'anxiété engendrée par son emploi «si exigeant». À présent, peu d'alternatives s'offraient à la maman de la petite Lucie. Soit elle abreuvait son mari d'injures, risquant qu'il claque la porte à jamais et qu'elle et ses enfants se retrouvent sans ressources, soit elle balayait ce nouveau conflit sous le tapis avec tous les autres. Cette dernière solution lui parut, pour l'instant, la plus raisonnable. Rita allait encore une fois passer l'éponge.

— Ça sent donc ben bon, icitte ! Qu'est-cé t'as faite cuire ? s'informa Rosaire, en passant de l'atelier à la maison.

— J'ai fait infuser de la sauge dans un peu d'eau bouillante. C'est le D^r Tellier qui m'a donné ce truc-là. Il dit que c'est efficace contre les bouffées de chaleur.

— Les quoi ?

— Les bouffées de chaleur, Rosaire. Ta petite femme est rendue à son retour d'âge. Le docteur m'a expliqué que tout ça, c'est causé par un dérèglement hormonal.

— Un déré... quoi ?

— Un dérèglement hormonal. Ça veut dire que mes hormones sont toutes détraquées. Ce serait trop compliqué à t'expliquer, mais le docteur a dit que mes humeurs jouent aux montagnes russes pis c'est pour ça que des fois, tout d'un coup, j'ai ben chaud pis deux minutes après, j'suis gelée. Ça veut aussi dire que des fois, j'vas avoir les oreilles dans le crin, mais que tu dois pas m'en vouloir parce que si j'déraille certains jours, ça va être à cause des hormones. Pis c'est pour ça que je prépare une décoction de feuilles de sauge. C'est censé adoucir mes humeurs.

— Barre à clou, Émie ! Ça m'fait peur, ton affaire d'hormones... Toi, si douce, tu vas-tu te transformer en démons du jour au lendemain ?

— Crains pas, mon homme, tant qu'y va y avoir de l'amour dans nos cœurs, y a rien ni personne pis encore moins la ménopause qui va venir briser l'harmonie qu'on a créée entre nous deux depuis vingt-deux ans.

— Ouf! tu me rassures! Si c'est comme ça, j'vas aller finir l'écritoire en pin que le maire m'a commandé pour le bureau de poste.

— C'est ça. Moi, je vais en profiter pour écrire à ma sœur, à La Sarre. C'est bientôt sa fête, j'voudrais ben que mes souhaits arrivent à temps.

Émilienne se dirigea vers le buffet de la salle à manger. Elle en sortit un joli papier aux motifs de bouquets de lavande. Elle commença à rédiger sa lettre dans un français impeccable, s'efforçant de trouver les mots qui exprimaient le plus objectivement ses pensées. Sa formation d'enseignante l'avait toujours poussée à maintenir un langage soigné lorsqu'elle écrivait ses lettres. Après quelques ratures, elle y alla d'une main assurée :

Chère Mikona,

J'espère que tu vas bien. Il y a déjà trop longtemps qu'on ne s'est pas parlé. Je m'ennuie terriblement de toi. Encore aujourd'hui, j'ai de la difficulté à saisir les motivations qui t'ont menée à prendre le voile et à consacrer ton existence à Dieu même si je te sais dévouée à ta mission d'enseigner aux jeunes enfants.

Mais là n'est pas le but de ma lettre. Je t'écris pour te souhaiter un bon anniversaire puisque c'est ta fête dans moins de trois jours. Ici, tout le monde va bien. Clémence remonte la côte tout doucement depuis la mort tragique d'Adrien. Heureusement que ses trois petits amours lui apportent le soleil qui illumine ses journées. Quant à Fleurette, elle désire ardemment concevoir un enfant, mais, comme tu sais, les voies de Dieu sont impénétrables et elle ne s'explique pas pourquoi le Seigneur lui refuse les joies de l'enfantement. Si tu vivais plus près de nous, je te l'enverrais, sachant que tu trouverais les mots pour la reconforter.

Je voulais te dire aussi que j'ai l'intention de proposer à Rosaire de faire une courte escapade à La Sarre au printemps prochain. Je suis certaine qu'il ne me refusera pas ce petit plaisir. J'en profiterai pour aller te saluer et te serrer dans mes bras.

J'aimerais aussi revoir l'endroit où nous sommes nées. Bien sûr, je parle de la cabane de bois où nos parents ont vécu et où nous avons vu le jour toutes les deux. Je meurs d'envie de savoir ce qui s'est véritablement passé le jour de la mort de maman et ce qui est advenu de notre père. J'espère trouver là-bas des réponses. Sinon, je mettrai un point final à cette quête qui m'embrume l'esprit depuis tant d'années. Oh, je ne me fais pas trop d'illusions. Si je n'arrive pas à résoudre ce mystère, j'aurai eu au moins le bonheur de te revoir et de revisiter l'endroit où je suis née. D'ici là, porte-toi bien, je t'embrasse,

Ta sœur qui t'aime très fort,

Émie xx

Émilienne plia en trois la seule et unique feuille qui composait sa missive. Elle déposa la lettre dans une enveloppe qu'elle adressa au nom de « Sœur Marie-Hermine ». Ce nouveau nom avait été attribué à Mikona lorsqu'elle avait prononcé ses vœux perpétuels. Elle attrapa son manteau, déposa sa lettre précieusement dans sa poche et fila à l'atelier pour informer son mari qu'elle allait faire des courses. En entrant, elle aperçut ce dernier tirant à bout de bras sur une latte de chêne remise dans les combles par-dessus une collection de planches d'essences différentes.

— Rosaire, pour l'amour, tu vas te blesser ! Attends, je vais t'aider.

— Non, laisse, c'est trop forçant pour une femme, ordonna Rosaire en tirant un bon coup.

Soudain, tout le lot de planches déboula dans un vacarme assourdissant. Après que la poussière fut retombée, Rosaire se tourna vers sa femme, les cheveux couverts de bran de scie et de poussière.

— Avais-tu oublié de m'dire de quoi pour que tu reviennes me voir dans mon beau royaume? gouailla-t-il dans une quinte de toux causée par les débris qui flottaient encore dans la pièce.

L'ébéniste aimait qualifier de « royaume » l'endroit où il créait de véritables œuvres d'art en bois, allant des meubles exclusifs aux jouets créatifs en passant par une collection d'articles utiles à la vie de tous les jours. Travailleur solitaire, il affectionnait cependant les petites visites inattendues, surtout lorsque la visiteuse s'appelait Émilienne.

— J'suis venue quêter un p'tit bisou, pis te dire de pas t'inquiéter, que j'allais faire quelques courses. Aussi, ben, y avait une chose dont j'voulais te parler.

— Vas-y, Émie, j'suis tout ouïe.

— Ça fait longtemps que ça me trotte dans la tête, j'voudrais retourner à l'endroit où je suis née.

— À La Sarre! Barre à clou, c'est pas la porte à côté, ça!

— Non, je le sais, mais y a longtemps que j'y pense pis j'aimerais tellement y aller. Fais-moi plaisir, mon beau Rosaire... parce que t'as pas oublié, j'espère, que c'est là que notre roman d'amour a commencé...

— Émilienne Cardin, c'est pas loyal de m'prendre par les sentiments de même parce que tu sais d'avance que j'vas dire oui, confessa son mari en lui offrant un sourire de vaincu.

Il se frotta le menton en guise de réflexion. Ce geste lui assurait qu'il était encore et toujours maître des décisions sous son toit, même si sa femme finissait toujours par le faire flancher.

— Ouais, ça peut se faire. Sauf que j'vas devoir piger dans l'vieux gagné. Pis j'pourrais pas partir tout de suite, j'ai des commandes de meubles à livrer betôt. Ça peut-tu attendre encore un p'tit boutte?

— Ben oui, j'avais pensé partir au printemps prochain. De toute façon, on approche novembre pis dans le nord, y doit déjà y avoir de la neige, j'veux pas risquer qu'on soit pris dans une tempête, là-bas. Au printemps, disons au début d'avril, ce sera plus agréable, non?

— Tu me l’fais pas dire. Ben, j’ai rien contre ça, ma femme. Ça fait qu’au printemps, j’vas passer au garage à Ovila pour qu’y fasse un *check-up* su’ mon *truck*. C’est de la route en ti-pépère, ça, madame. Ça va prendre un char en ordre, pis...

— Pars pas en peur, Rosaire, laisse-moi le temps de placer un mot. On n’ira pas en camion, j’avais pensé y aller en train, c’est ben plus rapide. Si tu te souviens, quand on est arrivés ici en vingt-huit, ça avait pris quatre jours pour descendre. Faut dire que les deux chevaux qui tiraient la voiture étaient déjà pas mal au bout de leur vie utile. On se demandait tout le temps s’ils allaient lever les pattes avant qu’on parvienne à destination, tu t’appelles?

— Si j’m’en rappelle? J’oublierai jamais ça! l’assura Rosaire en riant. J’pensais jamais qu’on arriverait à Sainte-Anne-de-la-Rive avec tous nos morceaux pis tous nos bagages. Mais là, combien de temps t’as prévu de partir?

— On partirait trois ou quatre jours, tout au plus.

— Ben, ça va pour moi, ma belle Émie. Ça fait que prépare tes bagages, au printemps, on part pour le nord!

Émilienne sortit de l’atelier, le sourire aux lèvres. Se dirigeant vers le magasin général, elle se demanda tout de même si elle aurait à passer au confessionnal le dimanche suivant pour avoir caché à son mari qu’elle avait déjà annoncé son voyage dans la lettre qu’elle s’apprêtait à poster.

* * *

— *Boat* à ouelle! Le temps se crotte, bougonna Ovila Ouellet en entrant précipitamment chez le marchand général. On s’penserait au mois de février.

Le garagiste de Sainte-Anne-de-la-Rive n’avait assurément pas bâti sa clientèle grâce à son franc-parler, mais plutôt à sa grande expertise. Les gens venaient de loin pour faire appel à ses talents de mécanicien aguerri.

— Vous allez devoir pratiquer vot' patience, l'apaisa Alexandrine, l'hiver est même pas commencé. Pis consolez-vous, oubliez pas qu'on n'a pas eu l'été des Indiens encore...

— Ouais, reste que c'est toujours trop de bonne heure pour moé, les frettes. J'vas être obligé de commencer à chauffer mon garage pis c'est pas mal moins agréable que quand la porte est toute grande ouverte pis que le soleil me chauffe le bas d'la colonne.

— Qu'est-cé que j'peux vous servir aujourd'hui, m'sieur Ouellet ?

— Ben, j'ai besoin d'une fiole de mercurochrome. *Boat* à ouelle ! j'passe mon temps à me couper partout avec des bouttes de métal, pis ce produit-là est ben efficace pour aider à guérir. Vous mettez aussi un pot de miel. Vous savez, murmura le mécanicien à l'oreille de la marchande, tous les matins en me levant, j'me prépare un p'tit boire avec une cuillerée de miel dans du brandy, ça ramasse son Canayen, ça, madame. Ah oui, vous mettez aussi deux p'tits bâtons de cannelle, ça y donne du goût...

— Ensuite de t'ça ?

— J'cré ben que ça va être toute. Mettez ça sur mon compte, j'vas venir vous payer au complet samedi matin. Ça va-tu pour vous ?

— Y a pas d'inquiétude, mon cher monsieur, ajouta Alexandrine, avenante.

Le garagiste remonta le collet de son manteau, enfonça sa casquette de tweed jusqu'aux oreilles et se dirigea vers la sortie d'un pas accéléré.

— À la revoyure, ma'me Loiseau !

— Eh, attendez ! Vous oubliez votre marchandise.

— Oups ! Merci ben. Faut que j'me dépêche, mon employé est tout seul au garage. Vous savez, c'est le p'tit Simon Martel, de Sainte-Victoire. Même si y est ben compétent pis fiable, les *jobs* de mécanique, vous savez, ça peut parfois cacher des dangers d'accident, surtout qu'on manipule d'l'essence pis d'l'huile à moteur. Bon, j'me sauve, vous saluerez vot' mari !

— J’lui fais le message sans faute.

Le garagiste, en libérant le plancher à la vitesse de l’éclair, faillit renverser Émilienne qui entrait au même moment.

— Monsieur Ouellet ! Bien le bonjour ! le salua poliment la cliente, en s’agrippant au cadre de porte pour éviter de perdre l’équilibre.

Ovila Ouellet, mécanicien quadragénaire au visage rougi par une haute pression non contrôlée, affichait un sourire troué par l’absence de quatre incisives. Une casquette, portée en permanence, dissimulait son crâne dégarni. Ami de longue date de Rosaire Cardin, il allait souvent lui rendre de petites visites à son atelier d’ébénisterie, quand le boulot au garage lui en laissait le temps. Les deux copains passaient alors de longues minutes à refaire le monde en calant une bière « tablette », adossés à l’établi. Ovila avait ouvert son garage en 1922, à la sortie du village, après que ses parents et ses cinq frères et sœurs eurent quitté la belle province pour s’établir aux États-Unis. L’exode des Québécois vers la Nouvelle-Angleterre, au début du siècle, avait considérablement diminué, mais les rumeurs persistaient selon lesquelles plusieurs familles jouissaient là-bas d’une richesse enviable. Cela incitait encore quelques audacieux à tenter l’aventure.

Émilienne se dirigea vers le comptoir-caisse où l’attendait Joachim Loiseau.

— Madame Cardin ! Quel bon vent vous amène !

— Bonjour, monsieur Loiseau ! Votre femme est-elle ici ? J’aurais besoin de lui parler.

— Vous venez de la manquer, elle vient tout juste de monter pour faire sa comptabilité. Mais j’ai peut-être aller la chercher si vous voulez.

— Non, non, dérangez-la pas, c’est pas nécessaire, j’avais juste besoin d’un p’tit conseil entre femmes. Aussi, j’ai une lettre à poster, si vous voulez bien...

Le temps qu'Émilienne retrouve la lettre à remettre au marchand, Alexandrine, qui avait reconnu la voix de la cliente, s'empessa de descendre au rez-de-chaussée. Elle n'allait pas manquer une si belle occasion de refaire ses provisions de cancans.

— Tiens ! Madame Cardin, est-ce que je peux vous aider ? précisa-t-elle en lançant une paire d'yeux insistants à son conjoint.

Celui-ci s'éclipsa aussitôt pour aller faire le tri dans l'arrière-boutique. Voyant la raison de la présence d'Émilienne, Alexandrine prit les devants :

— Donnez-moi votre lettre, je vais la mettre tout de suite avec le prochain ramassage.

— C'est pas croyable comme le service postal est efficace de nos jours, vous trouvez pas ? formula la cliente, se forçant à être agréable.

— Oh, vous savez, c'est encore mieux dans les grandes villes, ils ont des beaux bureaux de poste plus modernes, c'est pas comme ici.

Émilienne avait entendu parler de ces nouvelles succursales postales que le gouvernement avait fait construire un peu partout. Mais elle connaissait aussi la ténacité de Joachim Loiseau à préserver mordicus l'ambiance d'antan de son magasin. Et cela faisait bien l'affaire de ses clients qui adoraient s'y retrouver pour un brin de jasette.

Jetant un regard fureteur sur la missive, elle s'interrogea :

— Vous avez de la famille à La Sarre ? C'est pas la porte à côté, ça !

— Ma sœur qui est sœur habite là-bas, au couvent. J'lui écris pour lui souhaiter une bonne fête.

— Pis prendre des nouvelles de votre famille, j'suppose ?

— Hum... oui, oui, bien sûr...

Émilienne ne voulait surtout pas tomber dans le piège de la commerçante en étalant sa vie privée. Elle sauta du coq à l'âne :

— Pendant qu'on est seules, vous et moi, auriez-vous des trucs contre les chaleurs de vieille femme ?

— Oh, vous savez, j’suis rendue à soixante-et-douze, c’est de l’histoire du passé, ça. D’autant plus que j’ai eu la grande opération y a ben des années, j’serais ben en peine de vous aider. Mais y a une recette que j’m rappelle, attendez... ouais, ça me r’vient, vous faites infuser une tasse de fleurs d’aubépine dans un gallon d’eau bouillante pendant dix minutes, pis vous en buvez une tasse tous les jours en vous levant. Ça, madame, ça vous protège contre les chaleurs et l’irritabilité.

Pour ce qui est de l’irritabilité, Émilienne se dit que la marchande n’avait certainement pas abusé de cette potion. Par contre, pour ses chaleurs, elle était prête à tout essayer pour en réduire les effets déplaisants.

— J'aurais jamais dû y dire oui ! bougonnait Gracia en sortant d'un tiroir les vêtements de son mari qu'elle étalait un à un sur son lit.

Quelques jours auparavant, elle avait accepté avec beaucoup de réticence l'invitation de son fils Raoul qui désirait les recevoir à Grand Marais, au Manitoba. Même s'il payait toutes les dépenses occasionnées par un tel voyage, la peur de monter dans un avion avait plongé Gracia dans un état d'anxiété sans précédent et, ce matin, l'angoisse était à son paroxysme.

— Arrête de jongler, lui répondit Zéphirin en joignant son costume des grands jours à la montagne de vêtements étalés sur la couchette. Tu te fais du sang de cochon pour rien, tu vas voir, le voyage va ben se passer. T'sais, des avions, y en tombent pas à toutes les jours.

— J'sais ben, mais c'est plus fort que moi, j'ai peur sans bon sens de ces gros engins-là. C'est tellement énorme que j'comprends pas comment ça peut flotter dans les airs.

Gracia pliait méticuleusement les chemises et les pantalons de son mari afin de les ranger dans la valise ouverte sur le lit. Mais son esprit était préoccupé. Zéphirin l'observait du coin de l'œil.

— Gracia, ça fait deux fois que tu plies pis que tu déplies la même chemise. Arrête de ruminer pis pense plutôt à ton fils que t'as pas revu depuis huit mois. Y est pas mal fin de nous payer ce voyage-là pour souligner mes cinquante ans ! Y était pas obligé de le faire. Ah oui, oublie pas de mettre deux ou trois combines pis des petits corps en masse, ça doit pas être chaud dans ce coin-là. Pis penses-tu que

j'devrais aussi apporter mes *overalls*? Parce qu'astheure que Raoul a des chevaux, il va ben vouloir me faire visiter son écurie. J'suis pas pour rentrer là-dedans en habit du dimanche!

Il retira sa médaille scapulaire accrochée à sa camisole et l'épinglea au sous-vêtement propre que son épouse venait de placer dans l'énorme valise en carton bouilli, relique de leur voyage de noces. Il avait toujours eu la conviction profonde que cette médaille le protégeait contre tout ce qui pouvait menacer les siens.

— Tu penses pas qu'on aurait dû faire notre testament avant de partir? questionna Gracia.

— Là, ma femme, tu charries un peu trop. On s'en va pas à l'abattoir! Changement de propos, j'ai pensé à toute pour icitte. Simon m'a dit qu'y va venir s'occuper des animaux, voir aux bâtiments pis faire le train tous les jours pendant qu'on va être partis. Rose, Philippe pis Fleurette, eux autres, vont voir à la maison, ramasser la malle pis ouvrir un peu pour aérer. Ça fait que t'as pas à t'en faire, tout est sous contrôle. Pis si l'avion tombe, ajouta Zéphirin d'un air sérieux, ben, y s'arrangeront avec le barda. De toute façon, on sera plus là pis...

Zéphirin n'avait pas terminé sa phrase que son épouse, prise d'une légère indisposition, se cramponna au montant du lit pour éviter de tomber.

— Mon Dieu, Gracia! Assis-toi, t'es toute pâle! Scuse-moi, j'ai pas voulu te faire des peurs. C'est ma faute aussi, avec mes histoires d'avion qui tombe... Sais-tu c'qui te changerait les idées? Vu qu'on part juste dans deux jours, ben demain, on va aller su' la Catherine à Montréal, pis tu vas aller t'acheter une belle robe chez *Morgan's* pis un beau petit chapeau pour le voyage. J'ai envie que tu te gâtes un peu pis ça va te faire juste du bien de t'concentrer sur autre chose qu'un écrasement d'avion.

— Hum, tu t'sens lousse, mon vieux! T'as pas l'habitude de desserrer ton portefeuille vite de même!

— Quand y faut, y faut, rétorqua le quinquagénaire en lui offrant un petit clin d'œil coquin.

Gracia terminait de boucler les valises lorsqu'elle entendit frapper vigoureusement à la porte d'entrée. Quelques secondes plus tard, une voix forte s'éleva :

— Coudon, y a-tu quelqu'un icitte ? M'man ! P'pa !

— Par la bonne sainte Anne ! C'est Louis ! s'écria Gracia, dont le cœur battait la chamade. Zéphirin ! Descends vite, on a d'la belle visite !

Elle dévala les marches presque sans les toucher. Son fils, qu'elle n'avait pas revu depuis qu'il avait quitté la maison en catastrophe, cinq mois plus tôt, pour grossir les rangs de l'Armée canadienne, se tenait devant elle, droit comme un pied de céleri. Il avait fière allure dans son costume de militaire.

— Que t'es beau, mon gars ! s'exclama sa mère, alors que de grosses larmes d'appréhension dévalaient ses joues rougies.

Elle le scrutait des pieds à la tête, en totale admiration. Elle tentait de comprendre comment, en si peu de temps, ce jeune adolescent distrait et rêveur avait pu changer à ce point. Tous les remords et les regrets qu'elle avait accumulés pendant ces cinq mois disparurent comme par magie.

— Mais comment ça se fait que t'es ici pour l'amour du ciel ? As-tu déserté l'armée ?

— Ben non, m'man, lui expliqua son fils en pouffant de rire. J'ai eu une permission pour venir vous voir. Quand j'ai expliqué à mon caporal-chef que mon père allait célébrer ses cinquante ans, il m'a permis de prendre une journée de congé pour venir fêter ça avec vous autres. Ça fait que, me v'là ! J'espère au moins que l'père va être content d'me voir...

Louis n'avait pas encore refermé la porte derrière lui que Rose, Simon et leurs deux rejetons, Michel et Suzanne, firent irruption dans la maison. Rose, en voyant son frerot, demeura interdite.

— Ah, ben, sainte pitoune! Les enfants, regardez don' qui c'est qui est là! annonça-t-elle. Mononcle Louis en personne! Qu'est-cé tu fais dans les parages, mon p'tit frère? Y t'ont-tu mis dehors d'l'armée parce que t'étais pas domptable?

— Ben non, tu serais ben trop contente. Pis toi, t'es toujours aussi haïssable, t'as pas changé, rétorqua aussitôt en rigolant son jeune frère dont l'allure tenait maintenant plus d'un homme affranchi que d'une recrue.

Louis, même s'il n'était dans l'armée que depuis peu, avait gagné du galon quant à sa prestance et ses interactions sociales. Il avait mûri et acquis une certaine sagesse, ce qui lui apportait plus de crédibilité face à son entourage. Tous allaient dorénavant devoir prendre ses opinions avec sérieux, son père y compris.

— Bon, ben, j'cré ben que vous vous êtes passé le mot pour venir voir vot' père aujourd'hui, s'exclama Gracia, à son plus grand bonheur. Pis toi, Simon, ton *boss* t'a donné congé?

— Ouais, M. Ouellet me devait du temps. J'en ai profité pour le prendre vu que c'est une journée ben spéciale, précisa-t-il en livrant un clin d'œil à sa belle-mère.

— Y manque juste Fleurette, remarqua Gracia. J'vas l'appeler tu suite pour qu'ils se joignent à nous autres dès que Philippe va avoir fini sa journée. Dieu du ciel! Une chance que j'avais prévu une couple de p'tits plats au cas où...

Chaque année, lors des anniversaires des parents, les enfants Letendre ne rataient jamais l'occasion de se rassembler à la maison familiale. Zéphirin et Gracia les recevaient toujours à bras ouverts et celle-ci garnissait la table d'une profusion de plats appétissants et réconfortants.

— M'man, la rassura Rose, vous savez ben qu'on n'a jamais manqué un anniversaire pis c'est pas demain la veille qu'on va le faire.

— C'est ben sûr, j'vous espérais, mais cette fois-ci, par exemple, s'excusa Gracia, j'ai pas fait grand-chose à manger parce que vous savez qu'on part après-demain pour aller chez Raoul, dans le Manitoba, et...

Pendant que Gracia se confondait en excuses de recevoir ses enfants à la sauvette, Zéphirin apparut enfin au haut de l'escalier.

— Arrive, Zéphirin, s'impacienta sa femme, les enfants sont ici ! Qu'est-cé tu traînassais en haut, pour l'amour ?

Surpris de l'arrivée soudaine de son cadet, il avait tardé à descendre afin de préparer son face-à-face avec le fils qu'il avait presque désavoué la dernière fois qu'ils s'étaient parlé.

— Vo' mère, prétexta Zéphirin pour dissimuler sa frustration, est comme un chien fou depuis qu'a sait qu'on va partir en voyage. Elle a l'esprit ailleurs pis elle est convaincue que ses dernières heures sont comptées. Si y en un icitte qu'y est capable de la raisonner, gênez-vous pas !

— Prenez pas au sérieux ce que vot' père vient de dire, se défendit Gracia. J'suis pas encore prête à mourir.

Une voix familière, venant du porche, résonna jusqu'à l'intérieur :

— Non, mourez pas tu suite, belle-maman ! cria Fleurette en poussant sur la porte, les bras chargés d'une large boîte. Avant que vous trépassiez, prenez le temps de goûter à ce beau gâteau de fête que j'viens d'aller chercher à la boulangerie *Le Quignon*.

— Fleurette ! Quelle belle surprise ! J'm'apprêtais à vous téléphoner, annonça sa belle-mère, y manquait juste vous deux. Philippe, t'as pu te libérer toi aussi ! Coudon, c'est pas des *jobs* que vous avez, les gars, c'est des positions !

— On fait c'qui faut pour ça, précisa Philippe.

— Mmm ! Ce gâteau-là sera peut-être mon dernier dessert sur terre, enchaîna la maîtresse de maison en faisant allusion à sa prochaine incursion dans le ciel canadien. J'avais pas eu le temps de faire un dessert, ça tombe à point ! Mais restez pas dans porte, rentrez, voyons ! Dégraissez-vous pis tirez-vous une chaise dans' salle à manger. Fleurette, laisse-moi te débarrasser du gâteau, je vas le mettre au frigidaire tout de suite.

Les deux femmes se dirigèrent à la cuisine. Gracia en profita pour prendre des nouvelles du pâtissier :

— Pis, ton ancien patron, euh... comment qu'il s'appelle, déjà ?

— M. Hormidas.

— C'est ça. Comment il se débrouille depuis que t'es partie ?

— Oh, comme on dit souvent, belle-maman, quand on n'est plus là, la terre continue de tourner ! Mais quand M. Hormidas a su que mon amie Rita attendait encore un p'tit, y a fallu qu'il engage un nouveau commis parce qu'il voulait pas se retrouver encore une fois en manque de personnel comme au mois de mars quand Rita pis moi, on est parties toutes les deux presque en même temps.

— Ouais, y a dû être un peu dans le trouble...

— C'est sûr ! Changement de propos, imaginez-vous donc que quand je lui ai dit que le gâteau était pour mon beau-père, y est allé en arrière chercher un gros 50 en pâte d'amande pis il l'a rajouté sur le dessus du gâteau. C'est pas toute, y m'a rien chargé de plus ! Y est tellement généreux, cet homme-là, j'pense à lui souvent, pis au grand Léo aussi. Ils me manquent beaucoup... Assez parlé de moi, si vous me disiez ce qui vous tracasse, je vous sens soucieuse. Pis j'ai pour mon dire que c'est pas juste le voyage en avion qui vous tarabuste à ce point-là...

— Ah, c'est ben certain que le voyage... mais t'as raison, ma belle fille y a pas juste ça...

— Allez-y, belle-maman, la rassura Fleurette. Vous pouvez tout me dire. À moins, ben sûr, que ça soit à propos de quelque chose qui me regarde pas.

— Ben, c'est que ça va pas fort entre Zéphirin pis mon p'tit Louis. La dernière fois qu'ils se sont parlé, tu l'sais, ça s'est terminé par une querelle pis Louis est parti en claquant la porte. Pis ça, mon mari l'a pas pris. Depuis ce temps-là, il lui en veut terriblement.

Une boule d'émotion l'empêcha de poursuivre et quelques larmes demeurèrent prisonnières de ses longs cils.

— J'ai pas besoin de vous dire que le temps arrange les choses, l'encouragea sa bru. M. Letendre est foncièrement une bonne personne, il pourra pas lui en vouloir éternellement.

— C'est vrai que Zéphirin a beaucoup d'amour à donner, mais y sait pas comment le faire. Tu vois, à matin, j'pensais qu'il aurait sauté de joie en voyant son fils retontir ici, mais ç'a pas été le cas. Y a été frette comme un glaçon. Pis là, j'ai ben peur que ça revire au vinaigre.

— Écoutez, je vas demander à Philippe de parler à son père. Est-ce que ça va vous rassurer un peu ?

— J'sais pas trop... peut-être ben. Ça peut pas faire de tort, en tout cas. Philippe, c'est un doux, y sait parler au monde. D'ailleurs, son père a toujours faite confiance à son bon jugement. En tout cas, merci ben, ma belle Fleurette !

Comme elles quittaient la cuisine, la petite Suzanne, suivie de son frère Michel, arriva en courant pour quémander quelques biscuits.

— Ça va vous couper l'appétit, mes p'tits poussins, expliqua la grand-maman. Patientez encore un p'tit peu, on va manger dans pas longtemps.

Gracia prit les bambins par la main et les conduisit à la salle à manger après leur avoir prodigué de tendres câlins. Fleurette observait la scène en rêvant au jour où ses propres enfants recevraient à leur tour les caresses de grand-maman Letendre.

Le repas se déroula en deux temps. Au début, les convives partagèrent les derniers événements de l'actualité, s'interrompant à tout moment pour renchérir avec un détail croustillant. Louis, qui s'était résolu à oublier la petite escarmouche qu'il avait eue avec son père, participait aux échanges et profitait de l'occasion pour leur raconter comment c'était dans l'armée. Les questions fusaient de toutes parts : « Est-ce que vous mangez bien ? T'es-tu fait de nouveaux amis ? Ton commandant est pas trop dur avec vous autres ? » Louis s'empressait de les rassurer :

— L'armée, c'est pas un camp de concentration ! On est très bien traités, on apprend un métier pis on est fiers de servir not' pays.

— Tu veux dire servir de chair à canon ! lâcha Zéphirin.

Ses paroles jetèrent un froid glacial sur la petite réunion de famille. Plus personne ne parlait. Louis, réalisant que la conversation s'envenimait, tenta de calmer les ardeurs de son paternel en exposant, d'une voix posée, les avantages qu'apportait le fait de servir sa nation.

— Vous savez, p'pa, y faudrait pas vous imaginer le pire. Ben sûr, y en a qui tombent au combat, mais la plupart reviennent, pis avec les grands honneurs à part ça. Eux autres, y font preuve de patriotisme.

— Essaye pas de m'endormir avec tes mots d'une piasse et quart. Si un jour, tu te maries pis que t'as des enfants, tu reviendras me dire comment tu te sens si y en a un qui vient t'annoncer qu'y s'en va l'autre bord se faire tirer dessus, s'emporta le père.

— Prenez pas ça de même, p'pa...

Zéphirin, furieux, se leva d'un trait et quitta la salle à manger. Après avoir empoigné sa bougrine, il fila directement dans son garage, grimpa sur son tracteur et prit la direction du champ de maïs.

— Y est allé s'aérer l'esprit, ça va peut-être le calmer un peu, formula Gracia. Sauf que, comme je le connais, y va en avoir pour un bon boutte avant de surmonter son tourment. Ça fait que Rose pis Fleurette, venez donc m'aider, on va servir le gâteau aux enfants, y tiennent pus en place.

Il ne restait plus que quelques jours avant que décembre ne se pointe. Zéphirin s'était arrêté au beau milieu du champ gelé et dévasté de ses cultures. Du haut de son tracteur, d'aussi loin que portait son regard, il ne voyait que désolation. Il regardait sa terre, cette terre que son père avait cultivée à la sueur de son front et dont il avait hérité puisqu'il était l'aîné. Et aujourd'hui, il faisait face à son destin. Raoul, le plus vieux, avait déménagé ses pénates à l'autre bout du pays, Rose vivait sur la terre de son mari, Philippe rêvait d'ouvrir un jour sa propre épicerie et Louis, son seul et dernier espoir, s'était enrôlé dans l'armée pour y apprendre un « vrai » métier, comme il avait si bien précisé, et n'allait certainement pas revenir pour soigner veaux, vaches et cochons.

Zéphirin conclut que sa seule option était de vendre la terre. Sans relêve et vieillissant, il n'avait plus d'autre choix. Consterné, il fondit en larmes. Il devait à présent accepter la fatalité : vendre sa ferme, ses bâtiments, son cheptel, sa maison, cette maison où il avait fait ses premiers pas et où, une génération plus tard, ses propres enfants avaient marché dans les siens. Il se rappela que, du haut de la colline, il avait souvent contemplé les couchers de soleil sur ses champs de blé, de maïs et de seigle et, chaque fois, il en avait profité pour remercier le Seigneur de lui accorder ces moments de grâce.

Seul au beau milieu de son champ déserté, il poussa un hurlement de désespoir. Son cri provoqua une envolée d'outardes, descendues au sol pour picorer leur repas du soir. Zéphirin songea qu'elles devaient sûrement être les dernières à partir pour le long voyage. Il prit soudain conscience que le moment était peut-être venu, pour lui aussi, de voler vers de nouveaux univers. Après avoir respiré un bon coup, il reprit le chemin de la maison.

Lorsqu'il y entra, tous se turent, un ange passa. Puis, pour briser ce silence inconfortable, Gracia s'écria :

— Chantez tous en chœur avec moi ! « Bonne fête, Zéphirin, bonne fête, Zéphirin, bonne... »

Le repas ne fut pas des plus festifs, mais Zéphirin avait compris qu'il devait à présent s'en remettre au destin. Il se dirigea vers son fils Louis, lui tendit la main et lui fit jurer de faire attention à lui si jamais une guerre se déclarait.

Rapidement, l'ambiance s'apaisa sous le toit des Letendre. Gracia offrit à son mari un présent emballé dans un joli papier cadeau. Zéphirin, ému, le déchira pour découvrir un petit écrin tapissé de velours. En l'ouvrant, il trouva une magnifique chevalière.

— C'est de moi et de tous tes enfants, l'informa Gracia.

Il posa un regard sur chacun et remercia Dieu de lui accorder ce grand privilège d'avoir une famille unie. Il pleura un bon coup.

Dès les premiers jours de décembre, une importante bordée de neige avait officiellement amorcé la saison hivernale. Le temps froid

avait incité Zéphirin à entreprendre l'inventaire de ses biens depuis qu'il s'était enfin résigné à vendre sa ferme dès l'arrivée du printemps. Pour le vieux couple Letendre, cette année 1950 allait se terminer dans une atmosphère de désespérance.

* * *

La neige tombait de façon soutenue. Les flocons, comme d'énormes boules de ouate, recouvraient déjà la crèche en bois de grange installée par le bedeau les jours précédents. Le village de Sainte-Anne-de-la-Rive exhibait des allures de carte postale. Sur le terrain de l'église, les arbres scintillaient de milliers de petites ampoules multicolores et un puissant projecteur inondait la flèche et le clocher de son faisceau lumineux.

Dans le sanctuaire, la messe de minuit allait débiter sous peu. Sur le parvis, les fidèles se serraient la pince en s'offrant des « Joyeux Noël » et des « Bonne année » avant de s'engouffrer à l'intérieur pour se réchauffer et se recueillir. Les plus riches se rendaient directement à leur banc « réservé » tandis que certains retardataires rageaient à l'extérieur, espérant trouver un endroit pour se stationner et, une fois entrés à l'intérieur, une place assise.

L'office avait été sublime, à l'image des années précédentes. Le curé Galarneau en avait profité pour rappeler à ses paroissiens que Noël était un temps de paix, d'amour et de fraternité. La chorale des petits chanteurs du village avait ravi les fidèles par la beauté de ses chants.

Dès que le *Ite missa est* fut prononcé, la horde de fidèles vida le lieu sacré pour s'engouffrer dans les foyers et s'empiffrer de bons petits plats.

Au-dessus de la maison d'Émilienne, la cheminée fumait. Fleurette avait déjà enfourné les tourtières et la dinde. La grande table qui trônait dans la salle à manger était parée du chic service de vaisselle réservé aux grandes occasions. Fleurette disposait minutieusement les ustensiles pour chaque convive lorsque la porte s'ouvrit, créant un nuage de vapeur blanche.

— Eh, que ça sent bon ici ! exprima Émilienne en entrant dans la pièce.

— C'est la tourtière pis le ragoût de pattes, m'man. Pis attendez qu'on fasse réchauffer la tarte au sucre pis le pouding chômeur, ça va attirer tout le village.

— J'en demande pas tant, on va déjà être assez de monde comme ça...

— T'es ben fine d'être restée pour tout préparer, ma fille, articula Rosaire, affamé.

— Y a rien là, p'pa, demain, j'irai à messe de neuf heures. Ça sera pas aussi grandiose, mais j'aurai fait mes dévotions.

Quelques minutes plus tard, Clémence entra, accompagnée de ses trois enfants.

— Bonté divine! Vous avez pas vu le monticule de neige qui s'est accumulée devant l'entrée. J'ai eu d'la misère à passer par-dessus avec le traîneau pis les trois p'tits assis dedans.

— Donne-moi deux minutes, j'vas aller te débayer ça dans le temps de l'dire, assura Philippe. Les filles, dit-il en s'adressant aux jumelles, ça vous tente-tu de v'nir m'aider?

Gabrielle et Béatrice, encore tout habillées, acceptèrent avec joie d'accompagner leur oncle qu'elles trouvaient toujours drôle et amusant.

— Junior dort à poings fermés, fit Clémence. J'vas aller le coucher sur ton lit, m'man, si tu permets...

— Ben oui, ma fille, y va être ben au chaud dans la pile de manteaux.

Après avoir mis la dernière touche à la décoration de ses plats, Émilienne invita tout le monde à la salle à manger :

— Approchez-vous pendant que c'est chaud! Rosaire, veux-tu servir le vin?

Rosaire n'allait pas se le faire dire deux fois. Après le repas, le vin fit rapidement place au gin et à la vodka. Lorsque arriva le moment du départ, aux petites heures de la nuit, les invités furent confrontés à un

impressionnant mur de neige formé par la poudrerie devant la porte. Comme le gros gin avait coulé à flots durant toute la veillée, aucun des hommes n'était en état de pelleter sans risquer un incident fâcheux. Émilienne proposa donc de garder son monde à coucher.

— M'man, on reste juste la porte à côté, la rassura Fleurette.

— Je sais ben, mais là, y a pas un homme ici qui est capable de mettre un pied devant l'autre, encore moins d'aller pelleter. Pis ce serait amusant de se retrouver tous ensemble, demain matin, pour déjeuner, comme dans le bon vieux temps. Ça fait si longtemps que c'est pas arrivé... Y a de la place en masse pis j'ai des jaquettes pour tout le monde.

— Même pour moi ? s'enquit Philippe, en titubant.

— Même pour toi, Philippe, si t'insistes, rétorqua la belle-mère avec un sourire affectueux.

Émilienne se tourna vers son mari.

— Demain matin, Rosaire, tu feras un bon pousse-café à tous ceux qui auront la gueule de bois. Vous allez voir que ce petit boire-là, ça ramène son Canayen...

Bon ! Astheure qu'avril est bien installé, y est plus que temps de me retrousser les manches pis de redonner un peu de couleurs à cette cour-là, pensa Fleurette en jetant un coup d'œil sur le terrain dénudé derrière la maison.

La jeune femme avait passé tout l'hiver à peaufiner l'intérieur de son nouveau logis. Maintenant que la température des dernières semaines était plus que clémente, elle souhaitait entreprendre au plus tôt l'aménagement de sa cour arrière. Voyant à travers la fenêtre ce grand carré de gazon jauni par la neige et la glace et jonché de débris de matériaux de construction, elle sentit une vague de découragement. Puis, apercevant quelques végétaux qui, par miracle, avaient survécu au va-et-vient incessant des ouvriers sur la pelouse, elle sortit sur la galerie pour les observer de plus près. Dehors, les oiseaux s'affairaient déjà à bâtir leur nid.

Tiens, se dit-elle en s'adressant à une grive qui ramassait des brindilles d'herbe séchées, *t'es dans la construction, toi aussi !* Cette pensée la fit rire. En suivant du regard l'oiseau qui fila sur une branche du tilleul, elle aperçut plus haut dans le ciel une volée d'outardes.

— Là, c'est le printemps qui est arrivé pour de bon. J'vas enfin pouvoir me mettre à genoux, les deux mains dans la terre.

Elle se rappela que sa sœur lui avait promis de l'aider à démarrer son jardin, le printemps venu. Elle lui téléphona.

— Salut, Clémence, c'est moi !

— Salut, ma petite sœur ! Y fait tellement beau, j'suppose que t'es prête à planter tes carottes ?

— T'as frappé dans le mille ! rétorqua Fleurette, étonnée de la perspicacité de son aînée. J'sais qu'y a des affaires qu'on doit pas planter trop tôt, mais j'me fie à ton savoir pis j'aimerais ben que tu viennes me montrer comment partir mes semis parce que là, j'sais pas pantoute par où commencer.

— Inquiète-toi pas, j'arrive avec les enfants.

* * *

Pendant ce temps, au magasin général, Joachim Loiseau avait, lui aussi, entrepris des travaux de rénovation. Juché en haut de son escabeau, il appliquait une couche de peinture fraîche à son enseigne extérieure. Avec les années, les rayons ardents du soleil l'avaient décolorée et le marchand avait entrepris de lui redonner un air de jeunesse.

— Excusez-moi, monsieur !

Joachim tourna la tête de gauche à droite, mais ne vit personne.

— Ici, en bas !

Joachim baissa les yeux et aperçut un étranger, un grand gaillard dont les épais cheveux noirs débordaient de sa casquette.

— Oh, pardon, j'vous avais pas vu arriver, se défendit le marchand. Qu'est-ce que j'peux faire pour vous ?

— Pourriez-vous me dire si on loue des chambres dans le coin ?

— Euh... ben, y aurait peut-être chez M^{me} Rousseau, la logeuse. Elle tient une maison de pension à quelques enjambées d'ici. J'sais qu'elle loue des chambres à des gens de passage, mais là, j'sais pas si elle en a une de libre en ce moment. Vous êtes nouveau dans le coin ?

— Oui, mais c'est temporaire. On m'a envoyé ici pour diriger un chantier de construction. Y va se bâtir betôt un nouveau quartier

résidentiel à la sortie de votre village pis comme j'en suis le contre-maître, ben, y va falloir que j'm'installe ici pour un p'tit bout de temps. C'est pour ça que j'dois trouver une place à coucher au plus coupant, vous comprenez ? Ah, pis j'me suis même pas présenté, mon nom, c'est Pierre Bourgeois, contremaître de chantier, pour vous servir !

— Moi, c'est Joachim Loiseau, marchand général. C'est moi le propriétaire de ce beau magasin. Ma femme, Alexandrine, est là des fois pour m'assister pis faire la conversation aux habitués de la place. Vous savez, mes clients aiment ben se ramasser icitte pour échanger, surtout si y s'est passé que'que chose de spécial dans l'village.

— Bon, ben, j'vous laisse à vot' peinture. Aussitôt que j'serai installé dans l'coin, j'viendrai vous rendre une petite visite parce que j'vas avoir besoin de plusieurs affaires si j'veux manger, ben entendu.

— Ça me fera plaisir de vous servir, monsieur Bourgeois. Au revoir !

Pierre Bourgeois quitta son interlocuteur et se dirigea sans perdre un instant chez la veuve Rousseau, espérant y trouver le gîte et le couvert, le temps de dénicher un logis plus approprié. Sur son chemin, il croisa une jeune femme d'allure élégante. Aussitôt, il remarqua ses beaux yeux pers et ses boucles aux reflets rougeoyants. Courtois, il la salua gentiment, lui offrit son plus beau sourire et poursuivit sa route. La jeune dame sentit soudain son cœur chavirer et son esprit s'embrouiller. Cette jeune dame se prénomma Clémence Cardin.

Aussitôt arrivée chez sa sœur, Clémence lui raconta, tout émue :

— J'te l'dis, Fleurette, y est beau comme un dieu. Il a des yeux pers et des cheveux d'un beau noir. Pis t'aurais dû voir comment il me regardait !

— Tu sais quoi ? devina Fleurette, j'pense que ton deuil est fait. T'es prête à passer à autre chose, ma sœur. À voir tes yeux, j'comprends qu'la flamme de l'amour vient de se rallumer.

— Tu crois ? Ben, peut-être que t'as raison, après tout. Tu sais, ça va faire trois ans au mois de décembre qu'Adrien est décédé. Y est temps que j'pense à refaire ma vie. Mais là, on s'est juste croisés sur la rue, faudrait pas croire...

— Non, mais y a un début à tout.

* * *

Le lendemain matin, Clémence n'avait pas réussi à effacer de son esprit le doux regard de l'inconnu qu'elle avait rencontré la veille. Mais chaque fois, l'image d'Adrien s'imposait et cela la troublait.

— Bonté divine, ça fait assez longtemps maintenant, j'devrais plus me sentir coupable de m'intéresser à quelqu'un, se dit-elle.

Sentant la culpabilité la submerger, elle décida d'aller se recueillir sur la tombe de son défunt mari, espérant qu'il lui enverrait une indication, un signe d'approbation. Arrivée sur place, et après quelques secondes de recueillement, elle murmura :

— Ça fait assez longtemps que je vis mon deuil, Adrien chéri. J'espère que tu ne m'en voudras pas, mais il est grand temps que je pense à moi et aux enfants. Ils ont tant besoin d'un père.

À quelques pas de là, sur la rue Principale, Pierre Bourgeois marchait avec assurance vers le magasin général où il avait promis de venir se ravitailler en nourriture et en produits d'entretien ménager. En passant devant le cimetière, il reconnut la jeune femme qu'il avait saluée le jour précédent. Il ralentit le pas, puis s'arrêta devant la haute clôture de métal qui ceinturait le lieu funeste.

— C'est elle, murmura le contremaître. Pis elle est seule. C'est le moment ou jamais.

Il s'approcha discrètement pour ne pas l'effaroucher, car elle semblait absorbée dans ses pensées les plus secrètes. Il remarqua sa jolie robe en mousseline, cintrée à la taille et sur laquelle elle avait revêtu un boléro en suédine. Sur sa tête, un petit bibi cachait ses cheveux remontés. La jeune femme tenait dans ses mains un bouquet de glaïeuls qu'elle

avait prévu déposer au pied du monument de granit. Pierre s'était immobilisé, un peu à l'écart. Il y demeura quelques longs moments pour admirer plus longtemps la créature de ses rêves.

Elle a dû perdre un être cher, il y a probablement très peu de temps, pensa-t-il. Je devrai agir avec délicatesse. Elle est si belle... mais son visage exprime tant de tristesse...

Il s'avança encore un peu plus, mais le craquement d'une branche morte sous ses pas alerta Clémence qui se retourna. Elle se souvint alors de sa rencontre de la veille et, dans un élan de civilité, elle amorça la conversation :

— Bonjour !

— Bonjour, mademoiselle ! Désolé, je voulais pas vous importuner.

— Vous me dérangez pas, je vous assure. Vous venez voir un proche, vous aussi ?

— Non, pour être franc, je vous avais remarquée en passant sur la rue et j'me suis permis de croire en ma chance de pouvoir vous connaître davantage.

Il jeta furtivement un œil sur l'épithaphe gravée sur le monument.

POUR TOUJOURS DANS NOS PENSÉES
ADRIEN COURNOYER
2 JANVIER 1926 – 24 DÉCEMBRE 1948

— C'est votre mari ? demanda Pierre, en remarquant le prénom masculin sur la pierre.

— Oui... Il a perdu la vie dans un accident d'avion, ça va faire trois ans aux Fêtes.

— Oh... je... je suis désolé... veuillez accepter mes condoléances !

— Merci beaucoup, mais ne vous en faites pas pour moi, le temps finit par guérir les blessures. Au début, j'pensais pas que j'passerais au travers, mais maintenant, j'suis à nouveau capable de croire en l'avenir, ajouta-t-elle en lui offrant le plus beau des sourires.

— Je suppose qu'il aimait les glaïeuls?

— C'était sa fleur préférée. Y avait pas meilleur que lui pour les cultiver.

— Vous faites preuve de délicatesse...

— Merci. Mais qu'est-ce que vous faites dans les parages si vous avez pas de mort à visiter? lança-t-elle sans réfléchir.

— Euh... eh bien, je... je m'en allais au magasin général, balbutia le jeune homme. Et c'est en passant devant le cimetière que je vous ai aperçue, alors je m'suis dit...

Voyant le malaise qui s'installait, Clémence se défendit:

— S'cusez mon insolence, j'avais pas être indiscrete. J'ai pas réfléchi avant de parler, ça m'arrive parfois.

— Ça va, vous êtes pardonnée, lui sourit Pierre, voyant qu'elle ne savait plus comment se sortir de cette gaucherie. Et pour vous le prouver, que diriez-vous si je vous offrais de partager un bon café en agréable compagnie?

— Euh... oui... non, euh... je veux dire... d'accord, j'accepte avec plaisir!

* * *

— Pis je vous dis qu'elle s'en allait su' un moyen temps! relata Alexandrine à une connaissance à la sortie de l'église. Pis à' menute que l'prêtre a prononcé le *Ite missa est*, ben j'ai vu le p'tit Champagne sortir en coup de vent. Y a même laissé une senteur d'Aqua Velva dans son sillage.

La femme la regardait, perplexe.

— Ben oui, cette odeur-là... tout le monde connaît ça, c'est celle-là que porte mon mari. Ça sent tellement bon. En tout cas, c'était sûrement pas pour aller acheter des billets d'autobus qu'y s'était parfumé de même, le petit maudit.

— Sa femme était pas avec lui? demanda son interlocutrice, curieuse.

— Non, elle attend son deuxième, a filait peut-être pas assez pour assister à l'office. A doit avoir un bon six mois de faites, à l'heure qu'y est là. Pis son courailleur de mari a sûrement pas insisté pour qu'a vienne avec lui, il aurait pas pu se permettre d'aller faire le coq devant la nouvelle cuvée de p'tites jeunesses.

La horde de fidèles avait quitté le lieu saint, sauf quelques retardataires. Émilienne, demeurée dans l'enceinte, s'agenouilla pour faire son signe de croix. Elle pouvait maintenant respirer tout à son aise puisque son âme était pure. Il ne lui restait plus qu'un *Je vous salue, Marie* à réciter pour qu'il ne subsiste plus aucune trace des petites médisances qu'elle avait confessées au curé Galarneau juste avant l'office. Elle quitta l'église sans perdre une seconde. Alexandrine l'aperçut et coupa court à la conversation :

— Faut que j'vous laisse, madame Brochu, j'dois parler à une amie qui vient tout juste de sortir de l'église.

La marchande dévala les marches à la poursuite d'Émilienne.

— Madame Cardin ! Madame Cardin !

Émilienne se retourna. En apercevant Alexandrine trotter derrière elle, une pensée l'assaillit. *Non, pas maintenant !* Elle regretta aussitôt ses paroles : *Bon, ça y est, j'veais devoir retourner à confesse avant dimanche prochain.* Affichant une joie dissimulée, elle la salua :

— Madame Loiseau ! S'cusez moi, j'vous avais pas entendue. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci ! J'voulais prendre de vos nouvelles... Vot' mari est pas venu à messe avec vous ?

— Non, il a une mauvaise toux, il est resté à maison. Y va suivre la messe à radio. Une fois n'est pas coutume, comme on dit, hein !

— Ben sûr, ben sûr ! Saviez-vous qu'on a un nouveau venu dans les parages ? annonça-t-elle en préambule.

Le chat venait de sortir du sac. La cancanière du village avait trouvé une oreille attentive afin de répandre ses ragots.

— Non, rétorqua Émilienne, ces temps-ci, j'suis dans le gros ménage du printemps, ça fait que j'ai pas ben ben le temps de m'informer de c'qui se passe autour...

— Ben, j'vas vous rendre ce service-là. Y a un nouveau venu dans la place, c'est un type qui vient de Montréal. Y paraît qu'y est contre-maître pis y est ici pour diriger un chantier de construction, juste à l' sortie du village. Un quartier résidentiel, qu'y m'a dit.

— Un quartier résidentiel ? Ça va être bon pour vot' commerce, ça.

— À qui le dites-vous ! Déjà qu'il est venu dès le lendemain de son arrivée pis il a fait toute une commande : du lait, du pain, du beurre en plus de toute c'que ça prend pour remplir un garde-manger, pis vous savez comme moi que ça en prend, des affaires...

— Mais où c'est qu'y va rester ? Y a pas d'hôtel ni d'auberge à Sainte-Anne-de-la-Rive.

— Il a trouvé refuge chez la veuve Rousseau. Ç'a l'air que ça fait son affaire parce que c'est là qu'y s'est installé, pour un boutte, en tout cas. Mais j'peux vous dire que sa présence au village laissera pas les vieilles filles indifférentes. Il a un de ces regards à faire fondre un iceberg pis...

— J'm'excuse, mais j'vas être obligée de vous couper ça court, madame Loiseau, parce que j'ai une soupe à préparer pour mon Rosaire. On dit qu'y a rien de meilleur qu'un bon bouillon de poulet pour ramener un homme qui a le rhume.

— Faites donc ! Pis j'espère que vot' mari va se rétablir betôt. À la revoyure, madame Cardin ! Pis si vous repassez, on a reçu des belles asperges toutes fraîches, pis pas chères à part ça.

— C'est bon, je passerai peut-être demain, conclut Émilienne pour mettre fin à leur entretien.

Le jeudi suivant, Fleurette et Philippe, accompagnés de Rosaire et Émilienne, profitèrent de cette journée d'avril particulièrement chaude pour se rendre à pied chez Clémence. Le petit Adrien y célébrait son deuxième anniversaire de naissance et Fleurette n'allait pas manquer cette occasion de gâter son filleul. Elle adulait cet enfant au minois angélique et le chérissait depuis le jour où sa sœur avait demandé au couple de devenir ses parrain et marraine. Et aujourd'hui, elle attendait avec impatience le moment de lui offrir son cadeau de fête.

Apercevant les visiteurs à l'entrée de la cour, les jumelles s'élancèrent à leur rencontre.

— Grand-maman Émie! s'écria Béatrice en se précipitant sur sa grand-mère. C'est la fête à Junior aujourd'hui et maman a préparé plein de surprises.

— Chut! C'est un secret, grommela Gabrielle à sa sœur en lui servant un regard furibond, parle pas si fort.

Clémence, déjà installée au jardin, profitait du tonifiant soleil d'avril qui hâlait doucement sa peau sans la brûler. Tout près d'elle, Adrien junior promenait son camion Tonka à travers les chemins qu'il avait tracés dans le carré de sable. Des voix familières l'extirpèrent tout à coup de son monde imaginaire. Relevant les yeux, il reconnut sa tante Fleurette. Courant vers elle pour l'étreindre, il trébucha contre la bordure surélevée du carré de sable et tomba face contre terre. Aussitôt, tous coururent vers lui. Clémence, en relevant son

fil, découvrit une petite écorchure sur son nez. Béatrice, attirée par les pleurs d'Adrien, s'était approchée de la victime. Apercevant une longue traînée de sang qui coulait de ses narines, elle s'écria :

— Maman, Junior saigne du nez !

Découvrant la panique dans le visage de sa sœur, Adrien se mit à hurler au point où son visage devint tout cramoisi. Fleurette sortit un mouchoir de sa sacoche et tamponna délicatement le nez du petit blessé.

— C'est rien, mon ange ! lui dit-elle en secouant ses vêtements souillés de terre. Astheure, pince ton nez comme moi et fais-moi un gros bisou fort, fort, fort.

Encore ébranlé, le jeune enfant s'exécuta en imitant le geste contorsionné de sa marraine.

— Voilà, maintenant, t'es guéri ! rigola Fleurette en lui ébouriffant les cheveux.

Le jeune garçon, hoquetant, retourna dans son univers de camionneur. Lorsque le calme fut revenu, Clémence s'informa :

— Pis, quoi de neuf chez vous ?

— Vous devinerez jamais, déclara Émilienne. Alexandrine Loiseau m'a apostrophée en sortant de la messe, dimanche passé. Elle m'a parlé d'un étranger qui, apparemment, vient de s'établir au village, y a pas une semaine. Y paraît qu'il est ici pour superviser un chantier de construction à' sortie du village, entre ici pis le chemin de Sainte-Victoire. Avez-vous eu connaissance de ça, vous autres ?

— Pantoute ! affirma Philippe. J'travail à Sainte-Victoire pis si c'était vrai, y a des clients qui en auraient parlé. Vous savez, Sainte-Victoire, c'est la porte à côté. Pis c'est pareil comme icitte, si y s'passe de quoi, tout le monde finit par le savoir.

Clémence était silencieuse. Elle se demandait comment elle allait dévoiler sa brève idylle avec cet étranger dont tout le monde parlait. Après tout, elle avait encore droit à l'amour. Embarrassée, elle confessa :

- Ben, je sais qui c'est.
- Comment ça ? Tu le connais ? questionna sa mère, curieuse.
- Oui, euh... j'veux dire pas vraiment, pas encore... Il m'a invitée à prendre un café au restaurant jeudi passé.
- Ah, ben, joual vert ! se réjouit Philippe. La belle-sœur qui sort enfin de sa grotte. Y était temps en titi que tu te remettes à magasiner !
- Philippe a raison, approuva Fleurette, enthousiasmée d'apprendre la nouvelle. J'te l'aurais pas dit de cette façon-là, précisa-t-elle en fusillant son mari du regard, mais ton deuil, tu l'as fait pis on l'sait que tu l'as aimé, ton Adrien. D'ailleurs, nous autres aussi, on l'aimait beaucoup. Mais là, y est plus que temps que tu penses à toi. Pour en revenir à nos moutons, c'est-tu vrai que c'est un gars de la construction ?
- Oui, c'est vrai, il me l'a dit, soutint Clémence. Pis c'est pas toute, il a été nommé contremaître du chantier en question, à sortie du village. C'est pour ça qu'il a été envoyé ici. Il va même être responsable de toute une équipe d'employés. C'est pas rien !
- Voyons, Clémence ! T'es vite en affaires, j'trouve ! s'offusqua sa mère. Quand même qu'y serait le roi d'Angleterre, c'est pas une raison pour s'amouracher d'un étranger. Tu l'connais pas, ce gars-là, prends pas le beurre à poignée, ma fille.
- M'man ! J'ai jamais dit que j'irais me jeter dans son lit le premier jour ! J'vas apprendre à le connaître pis après, j'verrai si ça pourrait aller plus loin.
- Y paraîtrait qu'il loue une chambre chez la veuve Rousseau, ajouta Émilienne pour consolider la piètre opinion qu'elle avait de cet individu. C'est M^{me} Loiseau qui m'a dit ça, aussi.
- M'man, on sait tous que quand ça vient de la marchande...
- En tout cas, ma fille, sois prudente. Y pourrait t'attirer dans sa chambre plus vite que tu l'penses...
- Rosaire, installé à l'écart dans une grosse chaise Adirondack, feuilletait tranquillement la dernière édition de *La Presse*, abandonnée là par

sa fille depuis le matin. Clémence affectionnait ce moment privilégié où, après son déjeuner, elle allait siroter un deuxième café au jardin en lisant les actualités. Voyant un titre en grosses lettres noires, Rosaire jugea que ce sujet de grande importance méritait d'être commenté :

— Ça va mal en maudit en Corée du Sud, déclama-t-il pour éviter que la brise n'emporte son propos. J'ai ben l'impression qu'y a de nos soldats qui vont devoir partir de l'autre bord. C'est écrit icitte que la Chine s'est liée à la Corée du Nord pis là, ça pète de tout bord, tout côté dans la vallée de Ka...

Il approcha son visage de la feuille de journal et plissa les yeux pour mieux lire le nom, car sa vision lui causait de plus en plus de soucis.

— Ka... pyong. C'est ben ça, Kapyong. Une chance que t'es marié, Philippe, parce que sinon, tu serais dans les premiers à être appelé si jamais y avait une autre conscription... T'es encore jeune, tu sais. Quand ils ont besoin de militaires, y se gênent pas pour ramasser tous ceux qui peuvent servir à la cause. Quoique... si le conflit dégénère le moins, y se gêneront pas pour venir chercher les pères de famille avec...

Le commentaire de Rosaire tomba comme une douche froide sur ses invités. Clémence, pour désamorcer la tension créée par les propos de son père, invita les enfants à s'approcher :

— Si on chantait tous ensemble ? « Bonne fête à Junior, bonne... »

Après le petit refrain de circonstance, Philippe fila vers sa voiture pour en revenir quelques minutes après avec un énorme colis de forme irrégulière qu'il déposa sur la pelouse devant son filleul. Junior, intimidé devant tant d'attention, courut se réfugier contre sa mère.

— C'est pour toi, le cadeau, mon trésor ! lui confia sa marraine. Vas-y, arrache le papier.

Hésitant, le bambin entreprit de retirer de petits fragments de papier, un à la fois. Lorsqu'il aperçut enfin le joli tricycle bleu royal, ses yeux s'illuminèrent.

— Embarque dessus, maman va te tenir, l'assura Clémence.

Elle le poussa doucement sur une courte distance et, tout à coup, le minois de l'enfant s'émerveilla. Il venait de découvrir une nouvelle compétence.

— Quoi de plus beau que la frimousse d'un enfant ! s'exclama Émilienne en caressant du regard son petit-fils.

Elle remarqua la déception sur le visage assombri de la plus jeune de ses filles et comprit alors que ses paroles l'avaient chagrinée. Elle songea que si l'infertilité était la destinée de Fleurette, celle-ci allait devoir trouver son bonheur en misant sur d'autres champs d'intérêt comme adhérer à une cause humanitaire ou évoluer dans une profession où elle pourrait assouvir son trop-plein d'amour pour les tout-petits.

— En plus de t'ça, précisa Rosaire, qui avait repris la lecture de son journal, c'est écrit qu'au mois de mai, y vont envoyer en Corée une unité d'infanterie avec des blindés. Encore de nos p'tits jeunes qui vont aller s'faire démembrer pour leur patrie. J'vous dis que ça prend du courage pis du sang-froid pour décider de partir au front.

Pour une seconde fois en quelques minutes, le spectre de la conscription venait hanter l'esprit de Philippe. Il eut un pincement au cœur en songeant à son frère cadet. Et comme beaucoup d'autres hommes de son âge, il songea que si les événements devaient s'envenimer, son beau-frère Simon et lui-même pourraient être obligés d'aller rejoindre Louis sous les drapeaux. Il pria intérieurement pour que le pire ne se produise jamais.

* * *

Le lendemain, Philippe rentra chez lui au terme d'une journée d'ouvrage plutôt déstabilisante.

— Sainte bénite, Philippe ! T'as ben l'air abattu ! s'étonna sa femme.

— Y a de quoi ! Ils ont annoncé à radio qu'un bataillon de soldats canadiens va partir pour la Corée dans pas long pour soutenir les troupes qui sont déjà au front. Les clients parlaient juste de ça au magasin. Ça m'a fait filer tout croche toute la journée.

— Pourquoi ? Ça te regarde pas !

— Ben arrive en ville, Fleurette ! Qu'est-cé que tu fais de mon frère Louis ?

— Oh, scuse-moi, j'avais pas songé à lui. Ouais, t'as raison de t'en faire, mon chéri. Penses-tu qu'il pourrait faire partie du groupe ?

— Possible... j'sais pas. Pis c'est pas toute. Les clients ont déjà commencé à vider les tablettes au magasin juste au cas où la nourriture viendrait à manquer comme pendant la dernière guerre. Tu dois sûrement t'en rappeler un peu, du temps que tu vivais chez tes parents avant qu'on se marie ! C'était la folie furieuse.

Fleurette hocha la tête en signe d'acquiescement.

— J'espère vraiment qu'on revivra pas ça de sitôt. Dis, si on prenait un p'tit verre de vin en soupant ? Ça nous remonterait le moral...

— Ben, certain, ma belle fleur. Pis j'vas prendre toute c'qui va suivre après...

* * *

Deux semaines plus tard, le 4 mai 1951, le gouvernement canadien déploya un contingent issu du Royal 22^e Régiment dans le port de Pusan, au pied des hautes montagnes de la péninsule coréenne, afin de soutenir les troupes déjà en place. Cette mission s'avérait féroce et implacable. Dû à l'urgence de la situation, les jeunes militaires envoyés au front en renfort n'avaient eu droit qu'à un entraînement abrégé. Ils allaient devoir user de stratégie, une fois rendus là-bas, afin de servir leur pays sans y laisser leur carcasse.

Parmi eux, dans le rang des désignés, il y avait un jeune garçon natif de Sainte-Victoire qui, selon les registres officiels de l'Armée canadienne, venait d'avoir ses dix-huit ans. Il portait le nom de Louis Letendre.

Depuis qu'elle avait inauguré sa nouvelle maison, Fleurette n'avait revu son amie Rita qu'à quelques rares occasions. Préoccupée par le climat malsain qui régnait au sein du couple Champagne, elle avait délibérément espacé les visites chez son amie, évitant ainsi de se retrouver au beau milieu d'une chicane de ménage. Le temps passait, le printemps avait succédé à l'hiver.

Or, en ce jour de la fin juin, un incident changea le cours des choses lorsque Fleurette reçut un appel de Rita.

— Allô, Fleurette.

— Rita! Qu'est-ce que tu fais de bon? Ça fait un bout qu'on s'est pas parlé...

— J'suis à l'Hôtel-Dieu de Sorel. J'pourrai pas te parler longtemps, mais...

— T'es malade? demanda Fleurette, soudain inquiète.

— Ben non, idiot, s'esclaffa son amie, je viens d'accoucher.

Constatant que les semaines et les mois s'étaient écoulés à un rythme effréné, Fleurette resta bouche bée. Tant de temps venait de passer. Et Rita qui lui annonçait l'arrivée de son nouveau poupon. Encore une fois, ses émotions oscillaient entre le ravissement et la jalousie. Était-elle heureuse pour son amie ou plutôt envieuse de la savoir maman pour une seconde fois?

— Fais un vœu! revendiqua Rita.

— Une autre fille...

— Non, cette fois, c'est un garçon. On va l'appeler Thomas. Mais si tu viens à l'hôpital, on pourra jaser plus. J'en ai encore pour un couple de jours ici, pis ça me ferait tellement plaisir de t'voir.

— Euh... là, tu suite, j'peux pas, y a personne pour venir me reconduire à Sorel. Philippe travaille. À moins que je demande à mon père...

Une heure plus tard, Rosaire laissait sa fille à l'entrée principale de l'Hôtel-Dieu de Sorel.

— Comme ça, je te reprends ici, à la porte dans une heure exactement ?

— Oui. Merci encore, p'pa. À tantôt !

Fleurette monta à l'étage de la puériculture. En passant devant la maternité, elle découvrit une collection de berceaux dans lesquels dormaient des nouveau-nés sous de petites couvertures roses et bleues. Son cœur se serra. Elle songea qu'une autre année s'était écoulée sans qu'elle puisse annoncer une grossesse à son mari. Même la méthode Ogino qu'elle et Philippe avaient suivie pendant plusieurs mois consécutifs n'avait pas suscité de miracle. Elle prit conscience qu'elle se rapprochait insidieusement du moment fatidique où le médecin lui annoncerait qu'elle était maintenant trop vieille pour enfanter. Derrière la grande vitrine, une dame en sarrau blanc s'approcha et articula avec un sourire :

— Quel est le nom de la mère ?

— Euh... Rita Beaulieu.

La puéricultrice chercha un petit moment puis s'arrêta devant une couchette identifiée au nom de Beaulieu-Champagne. Elle souleva l'enfant avec délicatesse et l'approcha de la vitre. Fleurette ne put s'empêcher de verser une larme devant ce petit être fragile et si mignon. Elle était bouleversée. Remerciant l'infirmière, elle poursuivit son chemin dans le long couloir jusqu'au poste de garde.

— Bonjour, je viens voir Rita Beaulieu.

— C'est juste derrière vous, chambre 409.

— Merci !

Fleurette hésita à entrer. Quelle tangente leur conversation allait-elle prendre ? Ce n'était vraiment pas le moment d'étaler sa jalousie devant cette nouvelle maman dont le cœur devait déborder d'euphorie et de bonheur.

Prise en otage entre l'idée d'entrer et celle de fuir à toutes jambes, elle entendit crier :

— Entre, Fleurette !

De sa chambre, Rita avait reconnu la voix de son amie. Il était maintenant trop tard pour reculer. Fleurette entra.

— J'avais tellement hâte de te voir ! lui dit la jeune patiente, resplendissante. As-tu vu mon fils à la pouponnière ?

— Oui, c'est un beau bébé !

Une rivalité malsaine avait empêché la visiteuse d'encenser les qualités de l'enfant, d'avouer à la mère que son rejeton était tout simplement magnifique. Maintenant, Fleurette s'en voulait et éprouvait de la honte face à son vil comportement. Voyant qu'elles étaient seules dans la chambre, elle sentit l'urgence de réparer ses fautes :

— Rita, j'aimerais qu'on se parle une bonne fois pour toutes. J'ai pas été honnête avec toi ces derniers temps pis y a encore des affaires que je veux t'avouer depuis longtemps mais à chaque fois, y a toujours quelqu'un qui arrive ou quelque chose qui s passe qui fait qu'on peut jamais se parler...

Rita opina d'un regard compatissant. Elle avait remarqué chez son amie cette frilosité qui la rebutait. Une longue discussion s'enclencha. Fleurette, cherchant parfois les mots justes, avoua son vice avec la plus grande franchise. Elle admit que les grossesses de Rita avaient enfiévré sa jalousie et altéré sa bonne conscience. Elle avait même convenu avoir délibérément ignoré l'anniversaire de mariage de Rita. Une heure chargée en émotions s'écoula et, à l'instant où Rita allait à son tour confier ses pensées les plus profondes, Henriette Champagne fit irruption dans la pièce :

— Bonjour, ma belle-fille! Tiens, je t'ai apporté des fleurs. Comment ça va, à matin? Pas trop maganée?

— Ah, ça va fatiguée, répondit la nouvelle maman, contrariée par l'arrivée de cette visiteuse accaparante. Vous vous rappelez la tireuse de cartes? Elle m'avait prédit que j'aurais un garçon, ben, elle avait raison. Elle a utilisé le jeu de l'aiguille et...

— L'aiguille! J'connais ça, ma chère, j'suis venue au monde avant toi, attesta sa belle-mère d'un ton distant. Mais ce truc-là, j'y crois pas trop parce que ça m'avait prédit une fille pis j'ai eu un gars, ça fait que...

Henriette Champagne ne voulait pas l'avouer, mais elle était terriblement superstitieuse. De plus, elle avait une peur bleue des morts et des revenants. Un jour, elle avait confié à certaines de ses connaissances, qui avaient juré de ne le répéter à personne, qu'une nuit, son défunt mari lui était apparu dans la porte de sa chambre. Depuis, elle se tenait loin de tout ce qui touchait au spiritisme de crainte que son mari ne vienne la hanter une fois de plus.

— T'avais pas besoin d'une diseuse de bonne aventure pour savoir si c'est un gars ou une fille, se justifia-t-elle. J'aurais pu te le dire si tu me l'avais demandé. Juste à voir comment tu le portais, ton bébé, je savais que c'était un garçon.

La vanité d'Henriette Champagne élaboussait toutes les conversations lorsqu'elle parlait de son fils chéri.

— Mon Germain, il a de la testostérone plein les veines, pis ça, ça fait des enfants forts, ma chère.

À l'entendre parler, Rita en était à se demander si elle-même avait eu quelque chose à voir avec la naissance de son fils. Consciente que ce n'était pas l'amour fou entre elle et Germain, elle s'était juré que jamais personne ne mettrait des obstacles entre elle et ses enfants.

Fleurette écoutait la conversation depuis un bon moment et les images de Germain, l'œil aiguisé, courant la galipote, ne l'impressionnaient pas du tout.

Si elle savait que son fils va traîner au casse-croûte, elle l'encenserait un peu moins, songea-t-elle.

La grande aiguille avait parcouru un tour complet sur le cadran lorsque Fleurette regarda sa montre.

— Sainte bénite ! Rita, faut que j'y aille, mon père doit m'attendre en bas, il a dit qu'il revenait me chercher dans une heure.

— Ben, je te remercie d'être passée, Fleurette.

Faisant allusion à la belle-mère qui semblait s'incruster, Rita ajouta :

— Je te téléphone tantôt, on pourra continuer notre conversation.

— Ben, j'serai pas chez nous. Ce soir, on s'en va à la fête d'anniversaire de Simon, mon beau-frère.

— OK, ben, prends soin de toi, on se rappelle.

Délestée du poids de sa confession, le cœur léger, Fleurette descendit les trois étages à toute vitesse. Tout au long de sa course, elle s'adressa au Seigneur : *P'tit Jésus, accordez-moi le bonheur d'être maman. J vous jure d'en prendre soin et de l'aimer comme c'est pas possible d'aimer un enfant.*

* * *

Rose avait mis les bouchées doubles afin que la maison soit propre comme un sou neuf. Elle venait tout juste de terminer lorsque la sonnette de la porte retentit. Michel et Suzanne coururent ouvrir à leurs grands-parents.

— Bonjour, mes p'tits poussins ! On n'est pas trop de bonne heure, j'espère ? demanda Gracia à sa fille qui venait les accueillir.

— Ben non, m'man, la rassura Rose. Vous êtes toujours les bienvenus, à n'importe quelle heure, vous savez ben !

— Ton homme est pas arrivé ? questionna Zéphirin.

— Oh, y devrait pas tarder. Vous connaissez le père Ouellet ! Si y a encore d'la *job* à finir au garage, y laissera pas partir Simon tant que

ça sera pas faite. C't'homme-là a des principes ben arrêtés pis quand y dit de quoi, il le dédit pas. Et si le client a besoin de son char à soir, Simon est pas sorti du bois.

Une heure plus tard, Simon rentra chez lui. Il remarqua le ton acerbe de la conversation qui se déroulait dans la cuisine et il n'en fut pas étonné. Chez les Letendre, les réunions de famille se terminaient malheureusement trop souvent dans la discorde et la chamaillerie. Et, trop souvent encore, Zéphirin en était l'instigateur. Simon demeura un long moment à l'écart, derrière la cloison, pour écouter et ainsi trouver la meilleure façon d'intervenir.

— Qu'est-ce que tu t'imaginais ? vociférait Zéphirin. Qu'il s'en allait se faire bronzer au bord de la Méditerranée ? Bâtard !

Simon, entendant ces paroles, n'avait plus le cœur à la petite fête qui, s'il n'agissait pas, allait vraisemblablement tourner au vinaigre. Gracia pleurait. Rose, dans tous ses états, essayait de calmer son père qui n'avait toujours pas accepté que Louis se soit enrôlé.

— P'pa, il vit sa vie, le raisonna sa fille. Vous pourrez rien y changer. Vous vous faites juste du mal à y tenir tête comme ça. Donnez-y une chance, un peu.

— Y en a eu une, chance, pis toute une, à part ça, maugréa le père. Il aurait pu hériter de toute la terre s'il avait voulu parce que Raoul, ça l'intéressait pas. Toute y serait revenu à lui. Mais non, monsieur a préféré aller jouer au soldat, baptême !

— Zéphirin, soutint son épouse, Louis avait besoin de se prouver qu'il est capable de réaliser des grandes choses, d'avancer dans la vie par lui-même. C'est pas icitte à la ferme, en soignant des cochons, qu'il aurait pu le faire.

— Ah ben ça, c'est le boutte du boutte ! T'es-tu en train de dire que le métier que j'fais, ça vaut pas d'la marde ? T'es-tu en train de renier la terre qui vous a nourris, toi pis tes enfants ?

Zéphirin, révolté devant cette dissension familiale, asséna sur la table un violent coup de poing. Le choc fit tomber un verre qui se fracassa en tombant sur le sol. Le petit Michel, paniqué, se rua sur sa mère en pleurant.

— P’pa ! Prenez sur vous, voyons ! le tempéra Rose, vous effrayez les enfants.

Simon sentit l’urgence d’intervenir avant que la situation ne s’envenime davantage. Il entra dans la cuisine.

— Simon ! s’exclama Rose, je t’avais pas entendu arriver.

— Pour être franc, avoua-t-il, ça fait un p’tit bout de temps que j’suis arrivé, mais j’osais pas m’en mêler, ça concerne ta famille... Mais là, si je me trompe pas, l’beau-père, j’cré que, en plus de vous inquiéter pour Louis, c’est l’idée de vendre vot’ terre qui vous met dans un état pareil. Pis je vous donne raison, y en a qui seraient dans cet état-là pour ben moins que ça. Votre terre pis votre famille, ça représente votre raison de vivre. Dites-moi si j’m trompe.

La voix flegmatique de Simon avait momentanément apaisé le quinquagénaire dont les mains tremblantes exprimaient un grand désarroi. Tout avait été dit. Son gendre avait lu en lui aussi clairement que dans un livre ouvert.

— Ça sera pas facile de vous défaire de votre bien, ajouta le gendre. Pis de savoir vot’ plus jeune garçon pris entre deux feux de l’autre bord de l’Atlantique, ça aide pas la cause non plus. Mais faut faire confiance au bon Dieu, il va le protéger. Louis, c’est un bon catholique, le Seigneur va veiller sur lui, craignez pas.

Depuis qu’ils avaient appris l’assignation de Louis à aller combattre outre-mer, l’angoisse était omniprésente chez les Letendre, mais les paroles de Simon apaisèrent leurs craintes et l’ambiance redevint un peu plus sereine.

Il ne manquait plus que Philippe et Fleurette. Rose profita de l’accalmie pour dresser la table et servir les enfants qui, troublés par la discussion enflammée, étaient devenus agités et turbulents.

— Bonsoir, la compagnie ! s'écria Philippe, en entrant précipitamment dans la maison.

En percevant les visages décomposés, il changea d'attitude.

— Oups, j'arrive pas dans le bon moment, je pense...

Rose, voyant le malaise qui s'installait, prit le taureau par les cornes :

— Tiens, en parlant du loup ! lança-t-elle, en affichant un grand sourire pour désamorcer la tension. On s'demandait justement c'qui vous retardait.

— Rien de particulier, expliqua Fleurette. Aussitôt que Philippe est arrivé, on s'est en venus. C'est juste qu'on suivait un gros tracteur qui prenait toute la place sur le chemin Sainte-Victoire. On n'a pas eu le choix de patienter derrière jusqu'à tant qu'y rentre dans son champ parce que vous savez comme moi que la route est étroite dans ce coin-là.

— Bon ! Mettez-vous à table, annonça Rose. Simon, sers donc du vin à nos invités, on va trinquer à ta fête !

Pendant le repas, la conversation basculait à tout moment entre la vente de la ferme et la guerre en Corée. Mais, contre toute attente, Zéphirin et son épouse assimilaient tout doucement leur nouveau destin. Et même si Zéphirin avait mené sa barque d'une main de fer pendant toute sa vie, il y avait assez d'amour et de compassion dans le cœur de ses proches pour lui redonner l'énergie nécessaire à un nouveau départ.

16

Dès le lundi matin, Fleurette se rendit à l'Hôtel-Dieu de Sorel pour rendre une seconde visite à son amie Rita. À son arrivée, elle vit la jeune maman en train d'allaiter son nouveau-né.

— Salut ! Oh, j'm'excuse, j'peux revenir plus tard...

— Salut, Fleurette ! Non, non, entre, on va enfin pouvoir placoter, j'attends pas de visite, cette fois, à part toi, rigola-t-elle.

— Tu sors quand ?

— Demain, j'espère, si tout est correct.

— Germain est pas venu ?

— Y est venu hier soir, après sa *job*, mais y est pas resté longtemps, y m'a dit qu'il avait un mal de tête à fendre le crâne. Y dit que c'est à cause des machines de Marine Industries, y a toujours une odeur d'essence qui donne des migraines aux *jobbers* qui travaillent autour.

— Ouais, je peux comprendre, répondit la visiteuse.

Fleurette n'était pas dupe. Elle doutait de la véracité du nouvel argument que Germain avait servi à sa femme.

— Ton bébé est vraiment magnifique. Il te ressemble, tu sais...

Fleurette était sincère. Puis elle changea de sujet, ne sachant trop ce qu'elle aurait pu ajouter. Elle tenta d'en savoir un peu plus sur les états d'âme de celle qui avait partagé ses jeux depuis l'enfance :

— Rita, est-ce que je peux te poser une question indiscrète ?

— Ça dépend de ce que c'est, se moqua Rita.

— Es-tu heureuse... avec Germain ?

— J'm'en contente ! Tu sais, c'est le père de mes enfants...

Fleurette ne voulait surtout pas déterrer un monstre. Voyant son amie nager dans l'enchantement avec son poupon calé au creux de ses bras, elle s'interdit de briser un si grand moment.

— C'est juste que ces derniers temps, j'ai remarqué que t'avais l'air plus préoccupée que d'ordinaire. Avec tout c'que tu vis en ce moment, j'me disais que t'aurais peut-être besoin de parler... à une amie.

Le long silence qui suivit persuada Fleurette qu'elle venait de toucher une corde sensible. Elle opta pour une stratégie moins directe :

— Tu sais, depuis que je t'ai confié, l'autre jour, que j'avais été jalouse de toi parce que t'étais enceinte, je me sens beaucoup mieux.

Rita l'écoutait sans l'interrompre.

— Pendant qu'on rêvait d'avoir un bébé, toi, t'en faisais un par année. Je t'en ai voulu beaucoup, je te l'ai dit, pis j'en suis pas fière pantoute. Mais là, c'est toi qui m'inquiètes. T'as perdu ta douce folie qui faisait rire tout le monde à la boulangerie. Pis ça, ça me manque.

Rita appréciait plus que jamais la chance qu'elle avait d'avoir mis au monde deux beaux enfants. Pourtant, elle était consciente que son plus grand défi était loin d'être gagné. Il consistait maintenant à ramener son mari auprès d'elle pour que le bonheur et la stabilité renaissent au sein de son couple.

— Fleurette, j't'avoue que t'es ben d'adon. T'as remarqué que c'est pas l'amour fou entre Germain pis moi. Astheure qu'il est père de deux enfants, y va peut-être changer sa vision de l'avenir, qui sait...

— Si tu veux en parler, j'suis là pour toi.

— Merci, Fleurette, mais ça va aller. Si jamais ça s'embrouille, promis, j'te l'dirai.

* * *

Le petit dernier venait d'avoir quatre mois. La même routine s'était vite réinstallée sous le toit des Champagne. Pour Rita, chaque jour ressemblait au précédent. La veille, encore une fois, elle avait soupe seule avec ses deux marmots puisque Germain n'était rentré que tard dans la soirée. Cette fois-là en fut une de trop. Irritée par ses absences répétées, elle décida de prendre les grands moyens. Elle téléphona à son lieu de travail.

— Écoute-moi ben, Germain Champagne, si t'es pas icitte quand le souper sera prête, tu vas passer en d'sour de la table, c'est moi qui te l'dis. J'ai pas rien que ça à faire, t'attendre. Tu m'dis que tu fais d'l'*overtime*, c'est drôle, mais j'en vois pas la trace sur tes chèques de paye.

— Voyons, bébé! Prends pas ça de même! Tu vois ben que j'suis à *job*, tu viens toi-même de m'appeler icitte.

— Là, oui, mais je sais que c'est pas toujours le cas. Pis arrête de m'appeler bébé! T'en as deux bébés icitte pis t'as même pas l'temps de t'en occuper. Lucie est encore aux couches pis je relève tout juste de l'accouchement de Thomas... J'pus capable, entends-tu ça, Germain, j'pus capable! gémit Rita en s'effondrant en larmes.

— C'est correct, c'est correct, j'finis mon chiffre pis j'm'en viens.

Germain était dans ses petits souliers. Malgré son penchant pour la gent féminine, il aimait sa femme; maladroitement, mais il l'aimait. Plus jeune que son épouse de sept mois, il manquait de maturité pour faire face à son devoir parental. Devenu orphelin de père dès l'âge de deux ans, il avait été aussitôt coupé de l'affection de sa mère, submergée par une dépression causée par la mort de son époux. Henriette, que la vanité n'étouffait pas, avait pallié cette sollicitation d'affection en offrant à son fils des biens matériels et des permissions futiles. Mais cela n'empêchait pas le jeune garçon de souffrir intérieurement d'un immense besoin d'amour. Germain était toujours vêtu comme une carte de mode et tous ses copains l'admiraient. Plus tard, à l'adolescence, ces atouts avaient attiré le regard des filles qui se pâmaient devant la coqueluche de l'école.

Rita était du nombre et, un jour, elle l'avait ensorcelé. Le plus beau gars de son école, elle l'avait emprisonné dans ses filets... Qu'elle était

heureuse ! Ce qu'elle ignorait cependant, c'est que l'égoïsme et l'outrecuidance de Germain allaient un jour menacer leur union. Et aujourd'hui, quatre mois après la naissance de son deuxième enfant, Rita prenait conscience que son couple se dirigeait tout droit vers un échec.

Deux bols de soupe aux pois tiédissaient sur la table lorsque enfin, elle entendit un bruit de clé dans la serrure de la porte d'entrée.

— Tiens, te v'là ! T'as pu te libérer ?

— Quand t'as appelé, je finissais, justement.

— Dépêche-toi de manger ta soupe, est en train de refroidir. Après ça, va falloir qu'on se parle, Germain.

— C'est vrai, moi aussi, j'ai des choses à te dire.

Le souper se déroula dans un mutisme embarrassant. Seul le bruit des ustensiles frappant le rebord des assiettes meublait l'atmosphère lourde de cette soirée d'octobre.

Après le repas, Germain chercha à retarder le moment tant redouté :

— Va t'occuper des p'tits, j'vas ôter la table pis faire la vaisselle.

Rita, éberluée, ne rajouta rien. Elle alla vers son fils qui pleurnichait dans son couffin, au bout de la table. Lucie, installée dans son parc, tout près, grugeait un biscuit *Arrowroot* que sa mère lui avait donné pour calmer sa rage de dents. La gamine avait chouiné une bonne partie de l'après-midi, ce qui avait écorché la patience de la maman. Et pour cause, ce soir-là, Germain allait devoir fournir un très bon argument pour se justifier de ses retards répétés. Tout en prenant soin de la petite, Rita entama la discussion :

— J'ai l'impression que tu m'aimes pus, que je t'intéresse pus. Même les préliminaires, y ont pris le bord, à toutes les fois qu'on fait l'amour. Tu t'jettes sur moi comme un vautour sur un animal blessé.

— Voyons, bébé, qu'est-ce que tu vas chercher là ?

— Appelle-moi pus bébé ! J'te l'ai dit cent fois, je déteste quand tu m'appelles de même.

— Pourtant, tu disais pas ça quand je t'ai connue...

— Dans ce temps-là, j'avais le sentiment d'être TON bébé. Astheure, j'ai l'impression de faire partie de ta collection.

Germain perdit soudainement sa face de conquérant. Il était surtout embarrassé, car les solutions pour se sortir de cette impasse ne lui venaient pas. Même si la naissance de son fils l'avait plongé dans une profonde introspection qui l'avait amené à admettre son penchant pour les aventures frivoles, s'il voyait une fille bien tournée sur la rue, il n'en fallait pas plus pour qu'il amorce la conversation et qu'il l'invite au casse-croûte du coin. Il trouvait toujours une bonne raison pour camoufler ses petites escapades clandestines. Mais aujourd'hui, il lui promet de changer et de mettre un terme à ses cabrioles :

— Rita, excuse-moi. C'est vrai que j'ai pas été correct avec toi, ces derniers temps. Je te promets qu'à l'avenir, je serai un bon mari et un bon père pour les enfants.

* * *

Le samedi suivant, au lever du lit, Rita aperçut un bout de papier sur la table de la cuisine et sur lequel Germain avait griffonné un petit message :

Partis chez Loiseau pour acheté du pin, il en restait pus.

— Mmm... lui qui adore traîner au lit le samedi, y est de bonne heure sur le piton, à matin ! C'est pas dans ses habitudes, ça. J'me demande ce qu'il manigance, encore.

Germain était parti avec de bonnes intentions. Pourtant, en entrant au magasin général, il aperçut une jeune fille coupée au couteau qui terminait de payer ses courses. Au moment où elle se retourna, Germain ne perdit pas une seconde pour s'épancher sur sa nouvelle proie :

— Bonjour, mademoiselle !

La jeune femme, de passage dans la région, ne prêta aucunement attention à ses avances et demanda à la marchande si elle vendait du café chaud.

— Non, pour ça, vous devrez aller au casse-croûte, dans le tournant du chemin, ils ont du bon café frais tous les matins.

— Est-ce que c'est loin d'ici ? demanda-t-elle.

Germain, flairant la bonne occasion, s'immisça dans la conversation :

— Si vous me permettez, j'y allais justement, on peut faire un bout de chemin ensemble. C'est tout près d'ici et ils servent des déjeuners à vous jeter à terre.

— Offert si gentiment, j'ai pas dire non !

La cliente céda devant l'audace et le charme du jeune homme. Ils partirent en direction du casse-croûte où ils partagèrent un copieux déjeuner. À son retour, une heure plus tard, Rita était en furie. Elle se demandait bien quelle serait la nouvelle excuse de son nigaud de mari.

— Bon, y est pas trop tôt ! Les enfants vont enfin avoir du pain pour déjeuner. Pis là, tu vas me dire que t'es allé à la boulangerie à Sainte-Anne pis que t'as dû attendre qu'y fassent cuire le pain avant de revenir !

— Ben non, franchement ! Pour vrai, j'suis allé au magasin général, mais y avait pus de pain frais, ça fait que j'ai dû aller revirer au casse-croûte parce que là, y en vendent aux clients, des fois. J'en ai acheté deux, comme ça, on n'en manquera pas.

— T'es rien qu'un menteur pis un hypocrite, Germain Champagne ! Tu m'prends-tu pour une tarte ? Dis-le donc que t'es allé au casse-croûte pour rencontrer j'sais pas qui au juste, peut-être une p'tite serveuse qui a pas la silhouette toute déglinguée par les grossesses.

— Qu'est-cé que tu vas chercher là ? J'ai été acheter du pain, ciboulot !

— Bon, ben, si t'as pas encore déjeuné, j'vas te servir, mon homme.

Rita lui présenta une portion si généreuse qu'un bûcheron affamé depuis trois jours n'aurait pas été capable de l'engloutir. Après avoir chipoté dans son plat pendant un bon moment, Germain s'efforça de vider son assiette, afin de ne pas se trahir.

— C'était délicieux, t'es une cuisinière sans pareille !

— Ben, si c'est si bon, j'vas t'en donner une autre assiettée, mon chéri, ajouta l'épouse, jouissant de sa douce vengeance.

Quelques jours plus tard, les commérages avaient tôt fait le tour du patelin et Rita avait eu écho d'un roucoulant déjeuner en tête à tête entre son mari et une jeune femme au casse-croûte *Bebop*. Cette rumeur, qui présageait un nouvel affrontement, plongea Rita dans un état d'abattement qui risquait de la propulser au cœur d'une profonde dépression.

L'hiver 1952 s'était imposé prématurément en déversant sa première chute de neige dès la fin novembre. Les tempêtes s'étaient succédé à un rythme accéléré au point où les villageois ne savaient plus où larguer cette manne blanche. À certains endroits, derrière des murs de neige, on ne devinait l'emplacement des maisons qu'en apercevant la colonne de fumée qui s'échappait de la cheminée.

Puis avril se montra enfin avec ses journées plus longues et plus lumineuses. Dès les premiers jours, les bourgeons éclataient partout sous la chaleur du soleil et les cerisiers étalaient déjà leur floraison dans une palette de blanc et de rose en offrande aux abeilles butineuses. C'était la renaissance. Dans le cœur d'Émilienne, l'excitation était à son paroxysme. Assise au piano, profitant de la chaleur bienfaisante d'un rayon de soleil qui lui réchauffait le dos, elle interprétait *Für Elise*, une bagatelle en *la* mineur de Beethoven. Elle appréciait la touche de romantisme des pièces de ce grand compositeur allemand. Elle enchaîna ensuite avec quelques airs connus en attendant le retour de son mari. Rosaire était allé livrer un secrétaire en merisier que le notaire Lafortune lui avait commandé et qu'il attendait avec impatience.

Émilienne avait enchaîné avec *Clair de lune* de Debussy lorsque Rosaire entra chez lui. Il se hâta de rejoindre son épouse au salon. Ne voulant pour rien au monde interrompre sa prestation, il attendit qu'elle eût terminé pour lui annoncer une bonne nouvelle :

— Émie, j'aime tellement t'écouter quand tu joues du piano ! Là, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Le notaire était tellement content de

son secrétaire qu'y m'a commandé une table pis six chaises pour sa salle à manger. C'est un gros contrat qui va me donner d'l'ouvrage pour une bonne partie du printemps. Émie... Émie, m'écoutes-tu ?

— Oh, excuse-moi, j'étais rendue ailleurs. Qu'est-ce que tu disais ?

— Laisse tomber, c'est pas important. Dis-moi plutôt qu'est-ce qui te chicote. Quand t'es songeuse de même, c'est qu'y a que'que chose que tu brûles de me dire. T'sais, j'te connais comme si je t'avais tricotée.

— C'est vrai que tu devines souvent ce qui me trotte dans la tête, mon bon Rosaire. Ben, je me disais que ça serait le temps qu'on discute du voyage dont je t'avais parlé à l'automne.

— Le voyage ? Où ça ?

— Voyons, Rosaire, à La Sarre !

— Barre à clou ! J'l'avais oublié, celui-là !

Émilienne eut un frisson. S'il fallait que ce projet qui lui tenait tant à cœur ne se concrétise pas, elle en serait dévastée.

— Y a pas de trouble, on va y aller, ça m'était juste sorti de l'idée, lui certifia son mari. Donne-moi juste le temps de me revirer de bord, faut que j'm'assure que le notaire peut se permettre d'attendre encore une semaine de plus pour son *set* de salle à manger. Si oui, on pourra partir.

Émilienne, fébrile, s'empressa d'écrire à Mikona pour lui annoncer qu'elle et son mari prendraient le train pour arriver à La Sarre le 7 avril, en après-midi. Heureuse de voir que son projet prenait vie, elle n'osait croire qu'enfin, elle allait bientôt fouler les traces de son passé. La Sarre, cette contrée de bâtisseurs, ce pays qui l'avait vue naître, allait peut-être lui livrer des secrets enterrés depuis longtemps.

* * *

— Rosaire, j’peux pas croire que demain, on sera à La Sarre, là où j’ai vécu toute ma jeunesse. J’suis tellement excitée que j’en ai des crampes au ventre. Savais-tu que nos dernières vacances remontent à une dizaine d’années ? On était allés à Old Orchard avec les filles...

— Oui, mais as-tu réalisé que la dernière fois qu’on a voyagé tout seuls en amoureux, c’est quand on est arrivés ici, toi pis moi, en 1928 ?

— C’est bien trop vrai ! Ben, ce sera comme un deuxième voyage de noces, mon amour !

Le lendemain, dès les premières lueurs du jour, le couple Cardin monta à bord du train en partance pour l’Abitibi. La locomotive, crachant un épais nuage noir, tira derrière elle une brochette de wagons remplis de voyageurs de commerce, de travailleurs forestiers rêvant d’un avenir prometteur et d’hommes d’affaires déterminés à faire fortune dans cette contrée lointaine qui amorçait son élan vers la prospérité. Émilienne, le coude appuyé contre le rebord de la fenêtre, observait le paysage citadin qui adoptait peu à peu une allure champêtre. Dans les villages, au rythme des arrêts aux gares, elle remarquait des brocanteurs qui offraient aux touristes les trésors des dernières décennies : des barattes à beurre devenues inutilisées, des laveuses à tordeur, des métiers à tisser qui avaient pris le chemin des greniers depuis l’avènement du prêt-à-porter, des lampes à huile, ainsi que toutes sortes d’objets devenus désuets, mais qui allaient sous peu redonner une âme au chalet rustique de voyageurs bien nantis. Un peu plus loin, à l’horizon, de larges bandes de forêts rasées par des travaux de coupe à blanc isolaient les villages les uns des autres telles d’énormes cicatrices.

Après un long et harassant périple sous un soleil ardent, entrecoupé de fréquents arrêts aux gares de Rouyn, Haileybury, North Bay et Senneterre, Rosaire et son épouse atteignirent enfin La Sarre, à l’heure où le soleil se montrait timide. Ils entrèrent dans une petite auberge en bois rond où un écriteau rudimentaire annonçait :

XAVIER BORDELEAU
AUBERGISTE

À l'intérieur du gîte, le décor singulier et l'odeur prenante de sapinage ramenèrent Émilienne à son jeune temps, alors qu'elle enseignait à Wabakin Station.

— Mon doux que ça sent bon ! évoqua-t-elle spontanément. Cette odeur particulière me rappelle tellement de souvenirs !

L'aubergiste, qui l'écoutait depuis un bon moment, précisa :

— Ça, madame, c'est l'odeur de la forêt. Tous ceux qui ont bûché icitte, au défrichage pis à construction du chemin de fer, ben, y ont c't'odeur-là tatouée dans l'cœur pis dans les tripes.

— Si tu venais faire ton tour dans mon atelier quand j'coupe du résineux, dit Rosaire à son épouse, tu verrais que ça sent aussi bon que ça...

Xavier Bordeleau observait ses clients. Ils étaient tirés à quatre épingles comme les gens des grandes villes et pourtant...

— Pardonnez mon indiscretion, s'enquit le logeur, êtes-vous de la place ?

Émilienne lui répondit avec un sourire complice :

— Plus maintenant, mais vous avez l'œil aiguisé, mon bon monsieur, je suis née ici.

— Pis moi, ben, c'est icitte que j'ai rencontré ma femme, en 1928, ajouta Rosaire en attachant son regard à celui de son épouse. J'ai travaillé pendant trois ans comme bûcheux pour bâtir vot' belle paroisse. Pis un jour, elle pis moi, ben, on s'est mariés. Pis le lendemain de notre mariage, on a quitté le village pour aller s'établir sur les bords du fleuve Saint-Laurent. On avait ouï dire que la vie était plus aisée dans le sud du pays.

— J'me disais aussi, rétorqua l'aubergiste en considérant Rosaire, que votre accent m'était pas étranger. Ça veut dire qu'on vous doit une fière chandelle pour avoir contribué, par vos vaillants coups de hache, à la naissance de notre beau village.

— Vous avez pas faux, monsieur. J'ai sué à m'en fendre le cœur pendant un peu plus de trois ans à débroussailler la forêt pour permettre que le chemin de fer s'ende jusqu'icitte. Pis c'est pas toute, j'vas vous conter de quoi. Saviez-vous que...

Rosaire avait trouvé le compagnon idéal pour échanger sur ses sujets de prédilection : la coupe de bois et la forêt. Émilienne, fourbue par le long voyage en train, commençait à s'impatienter. Elle trouva un argument pour interrompre la discussion qui prenait une allure d'éternité :

— Faudrait pas se coucher trop tard, mon chéri, on a une grosse journée demain.

Après avoir récupéré la clé de leur chambre, Rosaire monta derrière son épouse, hissant de marche en marche avec peine une énorme et lourde valise. Le voyage avait été épuisant et les deux visiteurs sombrèrent rapidement dans un profond sommeil.

* * *

Le lendemain matin, à la pointe du jour, ils descendirent au rez-de-chaussée pour s'enquérir de la direction à prendre pour se rendre au couvent de La Sarre. Après avoir englouti un copieux déjeuner gracieusement offert par l'aubergiste, celui-ci leur indiqua le chemin :

— C'est à quelques enjambées d'ici. En sortant, longez le trottoir de bois su' vot' droite pis au premier croisement du chemin, allez su' votre gauche. Le bâtiment est assez gros, vous pourrez pas le manquer.

— Ben, un gros merci pour le bon déjeuner que vous nous avez offert, le complimenta Rosaire en se caressant la bedaine tout en s'efforçant de refouler un rot. Ce repas-là ferait honneur à ceux qui ont défriché ce village, je vous en passe un papier !

— Permettez-moi une p'tite correction, mon cher monsieur Cardin, mais depuis trois ans, plus exactement le 17 août 1949, La Sarre porte fièrement le titre de ville. On peut pas arrêter le progrès, comme on dit !

Voyant que la conversation allait reprendre de plus belle entre les deux compères, Émilienne sentit l'urgence d'interrompre leur entretien :

— Hum, hum... Tu viens, Rosaire ? Ma sœur nous attend, t'as pas oublié...

Comme ils se dirigeaient vers la sortie, Émilienne eut soudain l'étrange conviction que l'aubergiste pourrait l'aider dans ses recherches.

— Dites-moi, monsieur Bordeleau, est-ce que le nom d'Étienne Desfossés vous dit quelque chose ?

— Hum... non, désolé, ça ne me dit rien du tout.

— Et la rivière White Fish, peut-être...

— Ah, ça, ben sûr que je connais ! Autrefois, le village portait le nom de Wabakin Station et le cours d'eau qui le traversait s'appelait la rivière White Fish ou encore la rivière du Poisson blanc. Mais depuis, elle a changé de nom et, aujourd'hui, on l'appelle la rivière La Sarre, tout comme la ville.

En entendant l'aubergiste prononcer le nom de White Fish, Émilienne se sentit tout à coup envahie par une excitation incontrôlable. Mikona avait souvent prononcé ce nom. Elle sentait maintenant que ses recherches pouvaient la mener à quelque chose de concret. Elle remercia le vieil homme et le couple prit la route vers le couvent.

Arrivée sur place, Émilienne sonna. De longues minutes s'écoulèrent avant qu'une jeune femme vêtue d'une tunique blanche et portant un voile gris vint leur ouvrir.

— Bonjour. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, ma sœur, répondit Émilienne, je viens voir une parente. Son nom est Mikona, elle m'attend.

La jeune religieuse réfléchit en levant les yeux vers le ciel, comme si la réponse s'y trouvait. Étonnée d'entendre un prénom autochtone, elle demanda :

— Vous avez bien dit Mikona... Ce nom ne me dit rien, je suis désolée.

— Oh non, pardonnez-moi, où ai-je la tête ? Je voulais dire sœur Marie-Hermine.

— Ah, Sœur Marie-Hermine, oui, bien sûr ! Elle vous attendait avec impatience. Je vais tout de suite la prévenir de votre arrivée.

La jeune religieuse au sourire taquin tourna les talons et se dirigea à petits pas saccadés vers un grand escalier tout en bois verni qu'elle grimpa en avalant les marches deux par deux. Quelques instants plus tard, Mikona apparut sur le palier de l'étage.

— Émilienne ! s'exclama-t-elle avec une retenue disciplinaire tout en descendant les marches une à une.

Les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Ça fait si longtemps, confia la plus jeune en prenant les mains de sa frangine entre les siennes. T'as l'air bien... T'es heureuse, ici ?

— Plus que jamais ! On me donne sans cesse de nouvelles tâches et de nouvelles responsabilités. Et depuis que La Sarre est officiellement reconnue en tant que ville, elle ne cesse de s'accroître. Ici, on a de plus en plus de travail à accomplir pour soutenir la communauté grandissante. Tu devrais voir nos enfants, ils sont tous tellement adorables.

— Tu enseignes toujours aux petits Algonquins ?

— Oui, absolument ! Ils viennent de plus en plus nombreux et, tu sais, maintenant, les enfants sont divisés par groupes d'âge. C'est plus agréable, mais surtout plus facile pour eux comme pour nous, les enseignantes. Moi, j'enseigne aux plus jeunes, ils sont tellement mignons. Tu devrais voir leur regard lorsque je leur apprends quelque chose de nouveau, ils ont des étoiles dans les yeux.

Émilienne se souvenait que lorsqu'elle était toute petite, ces étoiles dont Mikona parlait, elle ne les avait jamais aperçues, car depuis sa tendre enfance, il y avait cette blessure, ce vide profond dans son cœur et, à ce moment-là, elle en ignorait la véritable raison. Sa sœur aînée connaissait l'origine de son tourment et savait, pour l'avoir

vécu, qu'on ne peut enlever un enfant à ses parents sans y laisser une entaille profonde. La mort d'Abéqua et la fuite d'Étienne Desfossés qui en avait résulté avaient provoqué une déchirure dans le cœur de la petite Émilienne. Et aujourd'hui, sa visite à La Sarre y était pour quelque chose. Elle espérait trouver là des réponses à ses interrogations, demeurées jusqu'à ce jour irrésolues.

— Mikona, te souviens-tu de l'endroit où se trouvait la maison de nos parents ?

Mikona redoutait depuis longtemps ce moment, celui où sa jeune sœur voudrait tout savoir.

— Émie, tu ne devrais pas retourner là-bas. Tu n'y trouveras que la désillusion.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Je crois, petite sœur, lui confia la religieuse, que ta quête ne t'apportera que de la rancœur et une grande déception.

— Explique-toi, j'suis pas certaine de te suivre...

— Tu ignores tout de cette histoire parce que tu as quitté La Sarre très tôt, mais personne n'a jamais revu notre père. Pendant un temps, j'ai cherché à savoir ce qu'il était devenu. On m'a raconté qu'à la mort de maman, il se serait enfui dans les bois après avoir mis le feu à sa cabane et que, finalement, il se serait fait dévorer par les loups. D'autres disent que la cabane existe encore, mais qu'elle croule sous les ruines. Bien sûr, je n'y suis jamais retournée. Dieu m'a donné une autre mission, celle d'assurer aux enfants d'ici une éducation et une instruction à la hauteur de leurs ambitions futures. Et tout cela prend l'essentiel de mon temps. J'ai donc mis une croix sur cette histoire et, depuis, je fais tout en mon pouvoir pour oublier mon passé et regarder vers l'avenir.

Émilienne, déconcertée par les paroles de Mikona, pressentait maintenant que ce périple n'allait pas éclairer le mystère qui avait causé la mort de leur mère et, du même coup, la disparition de leur père. Elle osa une dernière tentative auprès de sa sœur :

— Peux-tu me dire, au moins, où est cette cabane ? Je veux vraiment m'y rendre et, si je ne trouve rien, je te promets de ne plus jamais t'en parler.

Après avoir hésité un moment, Mikona accepta de lui indiquer l'endroit.

— Écoute, Émilienne, c'est très vague dans mon souvenir, mais je crois me rappeler qu'à la sortie du village, il y avait un chemin en terre battue qui menait à la rivière White Fish. Un écriteau en indiquait la direction, mais je doute qu'il soit encore là, car depuis, le nom a été changé pour celui de rivière La Sarre. Une fois rendue au bord de l'eau, tu suivras sur ta droite un sentier qui te mènera au cœur de la forêt. De là, si ma mémoire est fidèle, tu devras marcher une bonne heure avant d'arriver à une cabane en rondins, si toutefois elle subsiste encore. Je n'en sais pas plus, je suis désolée.

Émilienne, fébrile, avait retrouvé un semblant d'espoir et s'empressa de remercier Mikona.

— Je te promets de te tenir au courant si je découvre quelque chose.

L'homme et la femme quittèrent le couvent et sillonnèrent le village jusqu'à ce qu'ils arrivent à un croisement où une planchette clouée au tronc d'un arbre indiquait « Rivière La Sarre ». Le couple emprunta le chemin qui, après tant d'années, s'éclipsait doucement sous la végétation. Après avoir marché à travers les broussailles, trébuché sur de grosses roches en saillie et enjambé des arbres déracinés par les tempêtes, ils atteignirent la rivière. Scrutant les alentours, Émilienne s'écria, émue :

— Mikona avait raison ! Regarde là-bas, à droite, il y a un sentier piétiné par des marcheurs. C'est sûrement de ce côté ! Rosaire, je pense qu'on est près du but. Faut pas traîner, le jour s'étire pis si on veut revenir avant la brunante, il faut se dépêcher.

Ils accélérèrent la cadence, encouragés par leurs efforts. Après une longue marche dans le sentier cahoteux, ils aboutirent devant les ruines d'un bâtiment.

— Tu trouveras pas grand-chose icitte, déduisit Rosaire. C'était probablement juste une cabane de trappeur, dans le temps... on va continuer, c'est peut-être un peu plus loin.

Une cabane de trappeur..., réfléchit Émilienne.

Ces mots résonnèrent dans sa tête comme un appel. Mikona lui avait confié que leur père était trappeur, qu'il assurait leur subsistance grâce à la chasse et à la pêche. Dans un regain d'espoir, elle fit le tour de l'emplacement sans rien trouver de significatif. Elle aurait tant souhaité découvrir un petit indice, une trace de son passé, mais, puisqu'elle avait quitté cet endroit dès les premiers jours de sa vie, il lui était impossible de se souvenir de quoi que ce soit. Elle se laissa choir sur une énorme roche plate recouverte de mousse.

— J'aurais dû m'en douter, on fait tout ça pour rien, soupira Émilienne en s'adressant à son mari.

Rosaire, attiré par la beauté d'un énorme champignon de forme étrange qui poussait à la base d'un tronc pourri, n'avait rien entendu.

Soudain, le visage d'Émilienne s'illumina. Elle poussa un cri de joie qui fit se retourner son compagnon.

— Qu'est-ce que t'as? demanda-t-il en voyant qu'elle le dévisageait. On dirait que t'as vu la Sainte Vierge! J'te fais-tu encore tant d'effet que ça?

— Tais-toi donc, idiot, rétorqua la femme en riant. Approche-toi au lieu de dire des bêtises. Regarde sur l'arbre...

Rosaire s'avança plus près et aperçut, sur l'immense épinette qui se dressait devant lui, un cœur gravé sur l'écorce ainsi que deux prénoms: Étienne et Abéqua. Émilienne fondit en larmes.

— C'est ici que je suis née, Rosaire, c'est ici que ma mère est morte en me donnant la vie.

Elle pleura un long moment, caressant la terre de ses mains nues. Elle avait vu le jour ici même, à cet endroit précis, au moment où

s'amorçaient les premiers fondements du territoire abitibien et, aujourd'hui, la colonisation et le progrès allaient bientôt effacer jusqu'au dernier vestige de son passé.

Le lendemain matin, à bord du train en partance pour Montréal, Émilienne regardait tomber la pluie en attendant le départ imminent. Ce séjour chargé d'émotions avait déclenché en elle un élan d'insatisfaction, car trop de questions étaient demeurées sans réponse. À ses côtés, Rosaire patientait en tâtonnant un petit bout de bois trouvé dans la forêt au hasard de leur randonnée. S'amusant à croire qu'il avait peut-être taillé cette éclisse de sa propre hache, plusieurs années auparavant, il savait déjà qu'elle allait servir de poignée pour un coffre qu'il allait fabriquer pour sa femme.

Le sifflement de la locomotive annonçant le départ fit sursauter Émilienne. Le train se mit lentement en marche dans un grincement assourdissant. Mais la voyageuse avait l'esprit ailleurs. Ses doigts caressaient un morceau d'écorce d'épinette sur lequel un cœur avait été gravé au couteau par un coureur des bois, il y avait très longtemps, et dans lequel apparaissaient deux prénoms si doux : Étienne et Abéqua...

— J'en reviens pas comme t'as pu transformer un terrain vague en un si beau jardin ! s'extasia Émilienne. Pis dans le temps de l'dire, à part ça !

— M'man, c'est pas difficile, expliqua Fleurette, c'est toi-même qui m'as appris à aimer la nature que le bon Dieu nous offre. T'as toujours adoré cultiver des fleurs, tu m'as appris à reconnaître les différentes espèces de plantes, d'oiseaux, de papillons...

— C'est vrai pis toi, t'as trouvé le moyen d'en tirer avantage. J'suis fière de toi, ma fille ! Et bien malin celui qui aurait prédit que c'est dans ton jardin que ta sœur prononcerait un jour un deuxième serment de mariage.

— Là, t'as ben raison, m'man. J'pensais pas que Clémence se remarierait un jour. Mais j'suis heureuse pour elle. Pierre est un bon gars, pis ça fait quand même plus qu'un an qu'ils se fréquentent sérieusement. Y était temps qu'il se décide à faire la grande demande. Mais là, j'suis pas sûre qu'on va avoir le temps de tout finir pour samedi.

— Ça devrait, y nous reste encore deux longues journées devant nous. Si la belle température persiste jusque-là, tout devrait être terminé à temps. La tonnelle sous laquelle les mariés vont entrer est déjà toute recouverte de chèvrefeuille, on pourrait y piquer des fleurs de dahlias tout le tour. T'en as tellement des belles près de la clôture, là-bas, qu'on aura juste l'embarras du choix. Y faudra mettre aussi des rangées de chaises devant la petite fontaine où les mariés échangeront leurs vœux, ce sera magique.

Les deux femmes se remirent au travail sans perdre une minute. Agenouillées dans le parterre, elles enfonçaient dans le sol des

boutures de fleurs annuelles de chaque côté d'une allée improvisée pour l'événement. La touffeur accablante de juillet donnait des misères à Émilienne, en proie à des bouffées de chaleur.

— Laisse, maman, lui proposa Fleurette, j'vas finir ce qui reste à planter pis ensuite, on ira prendre une bonne limonade bien glacée.

Pendant ce temps, à la luxueuse résidence de feu Adrien Cournoyer, une jeune femme renouait avec ses souvenirs en feuilletant son album de photos. L'une d'elles éveilla son attention. Sur la photographie, Adrien l'embrassait passionnément sur une plage de Cape Cod. Elle se souvenait avoir demandé à un promeneur de prendre ce cliché.

Cher Adrien, songea-t-elle, j'espère que de là-haut, tu approuves le geste que je m'appête à faire. Je voudrais tellement recevoir un signe de ta part, une preuve de ton assentiment. De savoir que tu es en accord avec ma décision d'épouser Pierre effacerait mes dernières réserves et plus rien ne m'empêcherait d'être heureuse à nouveau. Tu sais, il est merveilleux, tu aurais sans doute aimé l'avoir comme ami. C'est un homme tendre, comme tu l'étais, et je sens qu'il m'aime profondément et qu'il prendra soin de moi.

Elle referma tout doucement l'album de photos et une larme mouilla la couverture cartonnée.

— Maman ! Maman ! Est-ce qu'on peut mettre nos belles robes pour jouer aux princesses ? implora Béatrice, talonnée par Gabrielle.

— Non, mes trésors, vous risquez de les abîmer. Vous voudriez pas arriver à mon mariage avec des robes toutes sales, hein ?

— Non, mais est-ce qu'on pourra tenir ta traîne, à l'église ? ajouta Béatrice.

— Non plus, mais vous pourrez jeter des pétales de fleurs en papier devant moi lorsque j'avancerai dans la grande allée.

— Moi aussi ? enchaîna Junior, voyant ses sœurs folles de joie.

— Toi, mon amour, tu vas tenir le petit coussin qui contiendra nos anneaux de mariage.

— Un anneau?

— Oui, mon chéri, un anneau, c'est comme ça qu'on appelle la bague que je mettrai à mon doigt. Y en aura deux, un pour moi et un pour Pierre.

Le regard perplexe du bambin de trois ans exprimait toute la complexité de ce grand événement. Dans sa petite tête, plusieurs questions n'avaient pas encore trouvé réponse. Il tenta d'en résoudre une seconde :

— Maman, est-ce que Pierre sera mon nouveau papa?

Clémence s'attendait, un jour ou l'autre, à devoir répondre à cette question, mais pas si soudainement.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là, mon chéri, jamais personne ne va remplacer ton papa. Mais ce que je peux te dire, c'est que Pierre deviendra sûrement ton meilleur copain et si, un jour, tu as le goût de l'appeler papa, tu pourras le faire et Pierre en sera sûrement très content.

La petite causerie fut interrompue par le tintement du carillon de la porte. Clémence alla ouvrir.

— Tiens, papa, quelle belle surprise!

— Grand-papa! Grand-papa! s'écrièrent les enfants en l'apercevant.

— Salut, Clémence, j'ai fini le petit coffre à jouets que tu m'avais commandé. J'ai pensé te l'apporter parce que je voulais te parler.

Clémence, étonnée de cette visite impromptue, l'invita à s'asseoir à la cuisine et lui offrit une tasse de thé chaud :

— Si ça te fait rien, j'vas prendre un Coke. Y fait tellement chaud aujourd'hui que de quoi de frette va me faire du bien.

— Qu'est-ce qui me vaut ta visite?

— Rien de particulier, mais je voulais te parler de ta mère. Tu sais, le voyage en Abitibi l'a perturbée pas mal. Elle qui croyait retrouver des indices permettant de croire que son père serait encore vivant,

ben, elle a rien trouvé. Y avait pas un chat qui connaissait Étienne Desfossés. Pis la maison où elle est née, elle existe même plus, elle s'est effondrée ou quelqu'un y a mis le feu, on sait pas... On dirait que ça y a donné un coup de vieux, pis depuis ce temps-là, est tout le temps songeuse. En tout cas, ton mariage arrive juste au bon moment, ta mère est tellement occupée avec les préparatifs qu'elle a même pus le temps de jongler.

— Ouais, ben c'est triste que sa visite là-bas lui ait rien apporté de nouveau. Y avais-tu autre chose que tu voulais me dire, papa ?

— Non, à part que je voulais entendre de ta bouche que t'es heureuse pis que tu fais le bon choix. Tu sais, ça fait pas si longtemps que vous vous fréquentez, tous les deux, je...

— Papa, je t'arrête tout de suite, j'adore Pierre, lança-t-elle avec une conviction profonde. Je suis folle de lui et je sais qu'il m'aime autant que je l'aime. T'as vraiment pas à t'en faire, je t'assure.

En prononçant ces paroles, Clémence comprit alors qu'elle n'avait dorénavant plus besoin de l'assentiment d'Adrien. Ses propres mots venaient d'exprimer son désir profond et l'incertitude qui perdurait au fond d'elle depuis la rencontre de Pierre venait de s'envoler à tout jamais.

Adrien junior entra à vive allure dans la maison, faisant basculer dans un grand fracas le porte-parapluie à l'entrée du vestibule.

— Maman, j'ai faim !

Rosaire attrapa le gamin, le prit sur ses genoux et lui débita d'un ton moqueur :

— *Mange ta main, garde l'autre pour demain. Mange ton pied, garde l'autre pour danser.*

Le jeune Adrien éclata de rire puis, dans un gros effort de concentration, tenta de répéter la ritournelle du mieux qu'il pouvait.

Pendant ce temps, Clémence observait l'enfant et son grand-père. Elle ne put s'empêcher de songer que la venue d'un nouveau bébé

comblerait de bonheur celui qui, dans quelques heures à peine, allait devenir son époux. Âgée de seulement vingt-quatre ans, elle se dit qu'un avenir plein de promesses s'ouvrait maintenant à elle...

— Bon, astheure que j'suis rassuré, j'm'en vas à' maison, avoua Rosaire. Pis à soir, avant de m'coucher, j'vas prier le bon Dieu pour que samedi, Y nous apporte du soleil. Ça va être un ben grand jour...

Après le départ de son père, Clémence songea que cette visite inattendue était sans aucun doute le signe qu'elle avait demandé à Adrien. De plus, elle avait maintenant la bénédiction de son père.

* * *

Ce samedi 19 juillet fut radieux. Après la cérémonie du mariage, les invités se réunirent chez Fleurette, qui avait gentiment offert son jardin pour la réception. Ce cadre naturel ajoutait au charme de la célébration. Dans tous les recoins de la cour, des plates-bandes débordantes de fleurs s'épanouissaient sous le regard émerveillé des invités.

— Madame Letendre, vous avez vraiment créé un petit paradis, êtes-vous horticultrice? demanda la belle-sœur de Pierre, une des rares personnes invitées du côté des Bourgeois.

— Oh, vous savez, avoua Fleurette, j'ai pas de mérite parce que ma mère et ma sœur m'ont beaucoup aidée. Par contre, cultiver un jardin, c'est ce que j'aime le plus au monde. Vous savez, quand une chose nous passionne, ben, on peut pas faire autrement que de la réussir, expliqua la jeune femme, intimidée par cette grande dame à l'allure sophistiquée, au langage soigné et qui avait certainement un ou deux diplômes universitaires en poche.

— Avouez, ajouta l'invitée, qu'il y a des centaines d'heures de travail derrière ce chef-d'œuvre tout en couleurs et en parfums enivrants.

Un grincement strident, provenant des haut-parleurs, obligea les invités à se boucher les oreilles tellement le son était assourdissant. Tous se tournèrent vers Rosaire qui, pris en défaut, s'éloigna promptement du micro pour ensuite reprendre plus doucement :

— Excusez si j'ai écorché vos pauvres oreilles, j'suis pas mal plus à l'aise avec mon marteau qu'avec un micro...

Et, reprenant un air plus décontracté, il poursuivit avec une assurance retrouvée :

— Hum, hum... si on revenait à nos moutons ! Chers parents et amis, aujourd'hui est une journée ben spéciale, car on est tous réunis ici pour célébrer le mariage de ma fille Clémence et de Pierre Bourgeois. Que l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre comble leur cœur et qu'ils vivent dans le bonheur jusqu'à la fin de leurs jours. Je demanderais maintenant aux nouveaux mariés d'ouvrir le bal, le plancher de danse vous attend. Que la musique commence ! hurla encore une fois le père de la mariée, oubliant que son vieux micro n'appréciait pas les sons trop aigus.

La tête refoulée au creux des épaules et les mains plaquées sur les oreilles, une vingtaine de danseurs imitèrent les mariés et envahirent la plateforme que Rosaire avait improvisée la veille à l'aide de vieilles planches, vestiges d'un ancien hangar, et qu'il avait conservées pour un usage futur.

Pour l'occasion, il avait retenu les services d'un petit orchestre local. Les quatre jeunes musiciens amorcèrent le programme avec *Some Enchanted Evening* de Perry Como. Ils poursuivirent avec quelques valse entrecoupées de *rock-and-rolls* endiablés. Lorsqu'ils annoncèrent une pause bien méritée, Rosaire sortit son accordéon pour donner la réplique à Ovila Ouellet qui, le violon sur l'épaule, venait d'entamer un rigodon. Saisissant son gazou, Simon lança un défi aux joueurs de cuiller. La fête démarra sur les chapeaux de roue.

Mis à part les membres de la famille proche, Émilienne avait tenu à inviter quelques figures bien connues dans le village, dont le marchand général et sa femme, Ovila Ouellet, ainsi que le D^r Tellier qui, malgré ses soixante-deux ans bien sonnés, demeurait un personnage très apprécié dans les soirées mondaines pour ses talents de conteur. De plus, n'avait-il pas mis au monde les enfants de Rosaire et Émilienne en plus de ceux de Clémence ? Quelques invités triés sur le volet par Fleurette avaient aussi joint la horde de danseurs. Parmi eux, Hormidas Carpentier et son fidèle employé, Léo Milot, le fils de

la voyante. Fleurette avait travaillé à la boulangerie assez longtemps pour avoir développé un lien affectif particulier envers ceux qui y œuvraient. D'ailleurs, M. Carpentier avait tenu à offrir le gâteau de noces en cadeau aux nouveaux mariés. Rita et Germain étaient bien sûr du nombre des invités puisque depuis qu'elle était toute petite, les Cardin considéraient Rita comme un membre de la famille. Quant à Germain...

Le crépuscule annonça l'épilogue de cette mémorable journée. Les nouveaux mariés remercièrent chaleureusement tous les invités avant de s'engouffrer dans la rutilante Dodge Meadowbrook vert forêt que Pierre venait tout juste d'acquérir quelque temps avant le grand jour. Ainsi, les nouveaux époux purent allègrement sillonner les routes du Vermont, du New Hampshire et du Maine pour enfin se retrouver sur les plages sablonneuses d'Old Orchard.

— Pierre, demanda Clémence, est-ce que tout est prêt pour ce soir ?

— Presque, figura le nouveau marié. C'est juste que j'suis pas sûr qu'on va avoir assez de place pour asseoir tout le monde quand ça va commencer.

— Tu m'as pas dit que le match commence juste à neuf heures ? Parce que si c'est le cas, les enfants devraient être déjà couchés pis ça va libérer au moins deux ou trois places.

— Ouais, mais au cas où, j'vas installer deux caisses de bois avec un madrier dessus. On le mettra au fond de la pièce avec une couverture dessus pour éviter que les invités se prennent des échapes. Savais-tu qu'ils vont diffuser le match juste à partir de la troisième période ? C'est pour ça que ça commence si tard.

— Comment ça ?

— Ils sont futés, hein, à Radio-Canada ! Si tu veux voir le début de la partie, ben, faut que t'achètes un billet pis que tu te rendes au Forum. Sinon, à la télévision, tu vas voir juste la dernière période.

— C'est ben niaisieux, ça...

Des coups frappés à la porte interrompirent la discussion.

— Bonté divine ! soupira Clémence, pas déjà la visite ! J'avais pourtant précisé à tout le monde d'être ici pour huit heures pis là, y est juste sept heures.

Elle alla ouvrir. Rita, debout sur le seuil, soutenait le petit Thomas sur sa hanche tandis que de l'autre main, elle transportait un volumineux

sac à couches bondé de tout l'attirail d'une nouvelle maman. À ses côtés, la jeune Lucie tirait la jupe de sa mère en hurlant qu'elle voulait retourner à la maison.

— Rita ! Entre, je t'attendais, mentit l'hôtesse qui l'espérait au moins une heure plus tard. Germain est pas venu avec toi ?

— Oui, y s'en vient. Y est tellement bretteux que j'serais pas surprise qu'y soit en train de s'passer un p'tit coup de peigne dans sa belle crinière avant d'entrer. Fier-pet comme ça, ça se peut pas...

— Entre, va mettre tes affaires dans la chambre d'amis pis tu viendras me rejoindre dans la cuisine, on va se faire une petite partie de Yum en attendant les autres. On va avoir le temps, Fleurette et maman vont arriver juste à huit heures, l'avisait l'hôtesse, en appuyant perceptiblement sur ces dernières paroles afin que le message soit entendu.

— Certain ! répondit Rita, tu sais qu'au Yum, j'pas battable ! Le temps d'aller me décharger de tout mon bagage pis j'arrive.

Rita prit la direction de la chambre d'amis tandis que la petite Lucie, stimulée par la curiosité spontanée d'une bambine de deux ans, sillonnait déjà le corridor à la recherche d'un filon à explorer.

Quelques instants plus tard, Gabrielle se présenta dans la cuisine, l'air embêté, et chuchota à l'oreille de sa mère :

— Maman, Lucie est dans ta chambre, elle a fouillé dans ton coffre à bijoux et elle a mis ton beau collier de perles dans son cou.

Clémence se leva, irritée par le manque de vigilance de Rita. Conservant un stoïcisme et un calme digne d'un moine en prières, elle entra dans sa chambre tout doucement, mais en apercevant la petite Lucie qui se contemplait dans le long miroir sur pied en mimant les gestuelles des grandes vedettes, elle ne put que sourire. *Cette enfant est tellement mignonne*, se dit-elle. Elle replaça le bijou dans le coffre, prit doucement la fillette par la main et retourna à la cuisine. Rita s'y trouvait, assise à la table, prête à défendre son titre de championne au jeu de Yum.

Vers huit heures, le carillon se fit entendre.

— Ça doit être maman et Fleurette, annonça Clémence. Ils arrivent souvent ensemble tous les quatre dans l'auto de papa. Je reviens tout de suite, triche pas, hein ! dit-elle à la blague à son adversaire. Si c'est eux autres, on finira notre partie une autre fois.

Clémence alla accueillir les derniers invités. Après les salutations d'usage et les dernières nouvelles partagées, Clémence, Fleurette, Rita et Émilienne s'installèrent à la cuisine. Pierre, soulagé de voir enfin arriver ses amis, les invita au salon. Il avait trouvé l'attente insupportable. Seul avec Germain, il n'avait trouvé aucun sujet pertinent à partager avec ce jeune blanc-bec qui, dès son arrivée, avait découvert le fond du bol de croustilles.

En pénétrant dans le grand salon, quelques minutes à peine suffirent à Philippe et à Rosaire pour comprendre qu'une sérieuse partie de poker allait bientôt s'amorcer. Tous prirent place autour d'une table ronde recouverte d'un tapis de feutre vert foncé. Les joueurs s'empres-sèrent de fouiller leurs poches pour exhiber un généreux pécule. Le propriétaire des lieux avait été désigné maître de jeu. Il fut donc assigné à l'énonciation des règles.

— On fait la dernière mise pas plus tard qu'à neuf heures moins quart parce que la partie de hockey commence à neuf heures.

Il se leva, alla chercher une feuille de papier et un crayon.

— Astheure, j'vas marquer ce que chacun va miser à soir. Philippe, combien tu mets ?

— J'mets cinq piasses, j'ai pas plus, annonça Philippe.

— Moi, en toute, j'ai sept piasses et trente, compta Rosaire en remettant dans sa poche trois sous noirs. J'sortirai pas une cenne de plus, un homme averti en vaut deux, ajouta-t-il en riant.

Pierre, qui avait amplement les moyens de risquer plus gros, fut bon joueur et y alla de pair avec ses partenaires de jeu :

— Je mets huit piastres à l'enjeu. Pis m'a dire comme M. Cardin, quand y en aura plus, ben, y en aura plus.

Germain Champagne, égal à lui-même, sortit un billet de vingt dollars.

— Woh, le jeune! le sermonna Rosaire. On est pas icitte pour s'égorger ni pour s'enlever le pain de la bouche. J'ai du change pour ton vingt, si tu veux.

Germain, déçu, fut contraint à ne miser que dix dollars au jeu. La partie débuta enfin pendant qu'à la cuisine la discussion s'enflammait sur la façon d'élever les enfants. Fleurette, que la conversation n'atteignait que pour la torturer, étant la seule qui n'avait pas encore enfanté, écoutait distraitemment tout en tripotant les dés du jeu de Yum au creux de ses mains.

Pfff! pensa-t-elle. Rita vante sa manière d'élever ses enfants pis déjà, à deux ans, sa fille la mène par le bout du nez. Ça va être beau, à l'adolescence...

Leur conversation fut soudainement interrompue par un remue-ménage provenant du salon. Curieuses de savoir ce qui s'y passait, elles s'y rendirent pour constater que la partie de cartes venait de se terminer. Mis à part Germain qui rongait son frein dans un coin de la pièce, dépossédé de sa précieuse mise de dix dollars, les hommes s'affairaient maintenant à déplacer les meubles et la table de jeu pour profiter bien confortablement de la partie de hockey tant attendue. Tous les journaux avaient fait la promotion de cet événement d'envergure nationale. Pour la toute première fois, en cette soirée du 11 octobre 1952, Radio-Canada télédiffusait, en noir et blanc, la troisième période de la partie de hockey des Canadiens de Montréal. Cette fois, les joueurs du CH rencontraient les Red Wings de Détroit dans le deuxième match de la saison régulière. C'était également le deuxième match de toute l'histoire du Forum de Montréal.

Les chaises de cuisine, quelques fauteuils ainsi que le banc de fortune improvisé furent rapidement disposés comme au cinéma. Depuis l'arrivée de la télévision au Québec, le 6 septembre 1952, les Bourgeois avaient été les premiers au village à posséder un tel appareil. Le modèle RCA Victor qu'ils s'étaient procuré une semaine auparavant allait, ce soir-là, faire le bonheur des invités. Quand tout le monde fut assis, Pierre se leva pour tourner le bouton du téléviseur.

Après d'éternelles secondes, le petit écran s'alluma et le visage de René Lecavalier apparut. De sa riche voix de ténor, il annonça le début du match. Clémence se leva et se dirigea à la cuisine.

— Où c'est que tu t'en vas, encore ? l'interpella son mari. Tu vas manquer le début.

— Tu sais, moi, le hockey... J'm'en vas chercher d'autres *chips*, le bol est vide, c'est à croire que vous aviez pas soupé, blagua Clémence.

Pierre jeta furtivement un regard vers Germain qui, se sentant visé, scrutait le plafond à la recherche d'une irrégularité.

Clémence revint rapidement avec des boissons gazeuses pour tout le monde, un gros bol de *chips* « frisées » et un plat d'arachides en écales. La soirée allait maintenant pouvoir commencer.

— Ah ben joual vert ! s'exclama Philippe en fin connaisseur, c'est Jacques Plante qui est devant les buts à soir. On va gagner, c'est sûr !

— Calme-toi, le gendre, tempéra son beau-père, mets pas la charrue devant les bœufs, c'est encore égal, 1 à 1.

— En tout cas, le *coach* a ben faite de partir le jeu avec Elmer Lach. Contre Sinclair, c't'une maudite bonne décision, ça !

Les spectateurs, campés sur le bout de leur chaise, ne perdaient pas un mot du commentateur sportif. Les têtes suivaient la rondelle au fur et à mesure que le jeu évoluait entre les deux filets de la patinoire. Dans la pièce, l'atmosphère était explosive.

— Vas-y... vas-y ! hurla soudain Germain, faisant sursauter tout le monde. Billy Reay, ça, c'est un joueur ! Regardez-le monter au filet, vas-y, mon Reay !

Voyant l'excellent joueur de centre effectuer une montée vers le but adverse, les quatre fans du Tricolore se levèrent de leur chaise dans un seul élan et se mirent à scander : « *Let's go, Reay ! Let's go, Reay !* » Juste au moment où, dans un geste ultime, le joueur des Habs allait s'élancer, un cri perçant, provenant de la chambre des jumelles, sidéra les auditeurs qui se tournèrent d'un seul coup vers le couloir.

— Lance et compte ! hurla Germain, insensible à ce cri de détresse.

— Ah ben, bâtard ! Le Canadien vient de compter pis j'ai rien vu, grogna Rosaire qui n'avait quitté l'écran des yeux que quelques secondes.

Clémence, reconnaissant la voix de sa fille, courut voir ce qui se passait. Le hurlement avait réveillé Junior qui braillait maintenant à fendre l'âme. Clémence prit son fils dans ses bras afin de le calmer. De son côté, Rita se rendit dans la chambre d'amis pour constater que sa petite Lucie avait disparu.

— Clémence ! hurla-t-elle en panique, du fond du couloir. Où est Lucie ?

— Tout va bien, elle est ici, dans la chambre des filles, s'écria la maman des jumelles.

Rita s'amena en vitesse pour découvrir sa fille en larmes, au beau milieu de la pièce, tenant dans ses mains le corps sans tête de la poupée de porcelaine de Gabrielle. Embarrassée, elle se hâta de ramasser les débris de faïence qui parsemaient le sol, tout autour de la fillette.

Le fracas causé par l'incident avait réveillé les jumelles en sursaut. Gabrielle, apercevant la tête de sa poupée brisée en mille morceaux sur le plancher, avait lancé ce cri de détresse qui avait mis fin brusquement à la partie de hockey. Fleurette, poussée par la curiosité, s'était avancée dans l'embrasure de la porte et, comprenant ce qui venait de se passer, ne put retenir un commentaire :

— Coudon, Rita, comment ça se fait que ta petite dort pas encore pis qu'a baraude partout à l'heure qu'il est ?

— Ben, comme je l'ai expliqué à ta sœur, se défendit Rita, Lucie veut jamais dormir ailleurs. J'ai tout essayé, mais comme elle a le caractère entêté de son père, si je la force, elle se met à hurler pis c'est encore pire.

— Tu sais que si tu fais tous ses caprices, elle va t'embarquer su'a tête ça sera pas long, la moralisa Fleurette.

Le coup avait porté et les deux dissidentes se lancèrent de cruelles attaques personnelles.

— Eille, toi, ça va faire, les conseils ! rétorqua Rita. Qu'est-ce que tu connais à la façon d'élever des enfants ? Commence par en faire un pis on s'en reparlera.

L'insulte était de trop. Le visage de Fleurette devint tout à coup cramoisi. Ses traits se durcirent et son regard fusillait à présent celle qui l'avait suppliée, il n'y a pas si longtemps, de redevenir son amie. Elle s'approcha tout près de son opposante et lui balança sans réfléchir :

— J'aime mieux pas avoir d'enfants que d'en avoir pis de pas savoir comment les élever, tu sauras.

Une gifle monumentale surgit avant que Fleurette n'ait le temps de réagir. Insultée, elle fonça sur sa rivale, mais Émilienne, voyant la situation dégénérer, sépara aussitôt les deux belligérantes.

— Rita, Fleurette ! Ça suffit ! J'aurai affaire à vous parler tout à l'heure. Pour le moment, Rita, occupe-toi de ta fille, et toi, Fleurette, va donc faire du café, ça va te calmer.

Dès son arrivée chez Clémence, un peu plus tôt, la petite Lucie, dépourvue de toute malice, avait troqué d'un endroit à l'autre dans la maison en quête de découvertes. Pendant ce temps, sa mère, en grande conversation dans la cuisine, et le père, occupé à se refaire au black jack, ne s'étaient pas souciés de leur fille qui, à deux ans, avait devant elle tout un univers à explorer. La fillette avait donc profité du manque de vigilance de ses parents pour parcourir ce nouveau royaume. En entrant dans la chambre des filles, elle y avait découvert une caverne d'Ali Baba débordante de jouets fascinants. Et c'est ainsi que, incapable de s'endormir, elle s'était esquivée de la chambre d'amis pour retourner dans celle des filles. En voyant la poupée aux yeux expressifs et aux longs cheveux bouclés, son petit cœur d'enfant avait craqué et elle ne rêvait plus que de lui faire un gros câlin. C'est en s'étirant pour la saisir que la poupée tomba par terre et se brisa. Que pouvait-on reprocher à cet enfant qui ne possédait qu'une infime partie du trésor qu'elle avait eu sous les yeux ?

Après un bon moment, le calme revint chez les Bourgeois. Le match tant attendu s'était terminé au compte de 2 à 1 en faveur du Tricolore, devant des chaises vides. Rita avait pris ses cliques et ses claques et avait quitté les lieux avec sa marmaille. Les autres invités avaient suivi tout en se promettant de reparler de tout ça lorsque les tensions se seraient adoucies.

L'amitié entre Fleurette et Rita avait toujours évolué en montagnes russes. Des hauts et des bas fragilisaient sans cesse cette amitié si souvent éprouvée. Mais cette fois, le sujet de cette dernière altercation avait forcé Fleurette à méditer sur le véritable motif qui la poussait à agir de cette façon. Était-ce la jalousie, la désillusion ? Combien de fois avait-elle rêvé qu'elle et Rita se pavanaient fièrement, côte à côte, dans la rue, en poussant un landau. Combien de fois avait-elle imaginé leurs enfants jouant sur les balançoires pendant qu'elles bavardaient, assises sur un banc de parc.

Allait-elle encore une fois pouvoir se pardonner ?

— Docteur, j’pense que vous allez devoir me recommander à un psychologue, avoua Fleurette, en proie à une vive anxiété.

— Comment ça, ma belle fille, ça va pas ?

— Oh, pour le physique, ça va, le rassura-t-elle, mais pour le mental, va falloir y voir, j’pense ben... Je me reconnais plus pis des fois, j’pas fière pantoute de ma façon d’agir avec mon entourage. Même que j’pense que j’viens de perdre ma meilleure amie pour toujours.

La jeune patiente fondit en larmes.

— Explique-toi, Fleurette, proposa le médecin, confus, en lui tendant un mouchoir. J’ai bien peur de ne pas saisir c’que t’essaies de me dire.

— Ben, c’est rendu qu’aussitôt que quelqu’un autour de moi arrive avec des enfants où même s’ils font juste parler de bébés, ça m’obsède au point où on dirait que j’déviens complètement une autre personne. J’suis jalouse, même colérique, des fois. Pis à chaque fois, ben, j’le regrette. J’ai l’impression que, de ce temps icitte, j’fais juste ça, aller m’excuser à tout bout de champ pour les niaiseries que j’ai faites. Docteur, j’pense que j’ai besoin d’une aide morale !

— Voyons, voyons, Fleurette, faut pas dramatiser, la réconforta le médecin. C’est normal que tu te décourages et que tu t’impatientes de ne pas tomber enceinte. Comme je t’ai déjà expliqué, parfois, c’est long avant que la vie décide de se manifester. Si je te disais que ma mère a dû attendre six ans avant d’avoir son premier enfant ? Mais

l'attente en valait la peine parce qu'elle en a eu deux du coup. J'ai un frère jumeau, Nazaire, qui est comptable et qui habite à Montréal. Alors tu vois, tu ne perds rien pour attendre !

Fleurette le regarda avec un sourire narquois.

— Si je ne m'abuse, poursuivit le médecin, ça va bien faire trois ans et demi que vous êtes mariés, Philippe et toi, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma la jeune femme. Mais des fois, j'ai l'impression qu'il m'aime moins qu'avant à cause que je lui donne pas d'enfant.

— J'suis sûr que tu te fais des idées. Écoute, moi, je pense que t'as pas besoin de l'aide d'un psychologue. J'te dirais même que c'est tout à fait normal d'être un peu frustrée quand tu vois que toutes les autres femmes autour de toi ont des enfants et que, toi, tu n'y arrives pas encore. Donne-toi une chance. D'après l'examen que je t'ai fait, il y a un bon bout de temps, d'ailleurs, j'ai rien vu d'anormal, rien qui vous empêche de concevoir, en tout cas. Il vous faudra être patients. Mais si jamais ça ne fonctionne pas, savais-tu qu'il y a des alternatives ?

— Vous voulez dire l'adoption ? osa-t-elle avec un brin d'espérance dans la voix.

— Bien sûr ! Pourquoi pas ? Est-ce que toi ou ton mari avez des objections ou encore des idées préconçues devant cette solution, advenant le cas, bien sûr, où la fertilité ne soit jamais au rendez-vous ?

— Tellement pas, docteur ! Si vous saviez à quel point on désire un enfant tous les deux ! Peu importe la façon dont on va s'y prendre, on a une tonne d'amour à offrir et...

Elle s'interrompit brusquement, posant un regard vague sur l'imposante bibliothèque en noyer dont les tablettes ployaient sous le poids de bouquins scientifiques. Puis, après quelques secondes de réflexion, elle déclara, le regard brillant d'espoir :

— Savez-vous, docteur, je viens de comprendre d'où venait toute cette frustration et cette colère qui me grugeait par en dedans. C'est que j'étais persuadée qu'y avait pas de solution à notre problème. Faut dire qu'on avait jamais envisagé cette question, Philippe pis moi, mais

vous v'nez de m'offrir un peu d'espérance. Pis sainte bénite ! Si on n'est pas capable de concevoir un p'tit bébé, on va aller en chercher un déjà toute faite ! Pis j'peux vous dire tu suite que ce p'tit-là, y manquera jamais d'amour !

— Là, j'te reconnais, Fleurette. T'as toujours eu le cœur à bonne place et peu importe de quelle façon arrivera ton enfant, il aura la chance d'avoir des parents merveilleux.

Fleurette quitta le cabinet du D^r Tellier le sourire aux lèvres et les yeux remplis d'étincelles. Elle voguait à nouveau sur un nuage de beau temps, envoûtée par la conviction que son rêve de devenir une maman avait enfin toutes les chances de se réaliser.

* * *

Le vendredi suivant marquait un événement bien spécial pour tous les enfants du quartier, la fête de l'Halloween. Depuis la matinée et grâce à un talent créatif inimitable, Fleurette avait réussi à transformer sa demeure en un théâtre lugubre où les pierres tombales en carton et les petits fantômes en coton blanc suspendus aux branches donnaient le ton à la soirée qui s'annonçait trépidante. Dès sa journée de travail terminée, de retour à la maison, Philippe fut aussitôt réquisitionné par celle qui menait la barque plus souvent qu'à son tour :

— Philippe, enfin, t'es là ! J'aurais besoin de ton aide pour suspendre des vieux draps sur les branches de l'érable en avant. J'me sentais pas très habile pour grimper toute seule jusqu'en haut de l'escabeau.

— Bonjour, chérie, t'as passé une belle journée ?

— Oh, excuse-moi, bonjour, chéri ! Oui, j'ai eu une belle journée, mais là, j'suis crevée. J'ai pas arrêté de courir afin que tout soit prêt avant souper. Cette année, je veux célébrer l'Halloween comme jamais. La maison va être décorée partout et...

— T'es pas obligée d'en faire autant, la modéra son mari. Les enfants vont passer ici de toute façon, comme à chaque année. Donne-moi tes guenilles, je vas leur découper des yeux avant d'aller les accrocher aux branches.

La veille, après leur avoir sculpté des figures terrifiantes, Fleurette et son époux avaient disposé quelques citrouilles çà et là sur le balcon et sur les marches de l'escalier principal. Et pour acquiescer à la supplique de son épouse, Philippe avait fabriqué une croix avec deux bouts de planches et l'avait solidement piquée dans la pelouse derrière une tombe en papier mâché de fabrication artisanale. L'effet était saisissant. Ensuite, toujours sur l'ordre de son épouse, il avait installé des ampoules orange sur le pourtour de la galerie.

— Tu trouves pas que t'en fais trop ? lui reprocha-t-il en redescendant de l'escabeau.

— Peut-être, mais cette année, j'avais le goût de me lâcher lousse et d'en mettre plein la vue. D'ailleurs, on a acheté une tonne de bonbons, j'veux pas être obligée de les manger !

— Inquiète-toi pas pour ça, si c'est comme l'année passée, tu vas sûrement en manquer. En plus de tous les enfants du village, ta sœur Clémence va passer avec ses trois p'tits, pis Rita va probablement venir aussi avec les deux siens. Tu vas en avoir plein les bras !

— Oh, pour ce qui est de Rita, j pense pas qu'elle vienne se présenter ici après tout ce qu'on s'est dit la dernière fois qu'on s'est vues, chez ma sœur.

— Ça, c'est du passé. Pis Rita, c'est pas une fille rancunière, tu le sais. Moi, je te parie qu'elle va venir. Tu sauras me l'dire.

Cette soirée de l'Halloween battit tous les records de participation. La température clémente qui persistait depuis la mi-octobre suffit à insuffler à la population une frénésie sans précédent. Partout, des dizaines de petits pompiers, docteurs, fantômes et princesses sillonnèrent les rues du village en quête de friandises.

Vers huit heures, monstres, clowns et fées avaient déjà déserté la rue. Les lumières s'éteignaient les unes après les autres sous le portail des maisons environnantes. Fleurette, épuisée d'avoir accueilli autant d'enfants et distribué tout autant de friandises, s'assoupit quelques secondes sur une chaise d'appoint placée pour l'occasion tout près de

la porte d'entrée. Philippe s'approcha et lui massa le cou tendrement, ce petit geste la revigora. Elle lui sourit, mais ce sourire avait une couleur morose. Croyant savoir ce qui la tracassait, il lui demanda :

— T'as l'air songeuse, mon amour, pis j'ai une p'tite idée de ce qui te chicote. Ton amie Rita est pas venue pis ça te fait de la peine, c'est ça, hein ?

Fleurette ne répondit pas. Une boule au fond de la gorge l'empêchait de s'exprimer.

— T'en fais pas, les vraies amitiés, ça meurt jamais. Tu peux me croire, elle va te revenir.

— J'aimerais te croire, mais j'ai des doutes, répondit-elle en levant la tête vers son mari. Tout le monde est venu, ma sœur aussi, mais pas elle. J'vas devoir en faire mon deuil. Peu importe. Tu viens te coucher ?

Sachant d'avance qu'il n'aurait pas le dessus s'il insistait, il ajouta :

— Y est juste huit heures et demie, j'vas prendre une bonne douche pis j'vas feuilleter un peu le journal. J'irai te rejoindre plus tard, mais si par hasard tu t'endors pas...

Fleurette exprima un long bâillement au risque de se décrocher la mâchoire.

— J'ai compris, approuva le mari, compréhensif. Bonne nuit, mon amour !

Comme elle se dirigeait vers la salle de bain, la sonnette de la porte retentit.

— Coudon ! bougonna-t-elle, y vont-tu venir sonner jusqu'à demain matin ? Ils savent pas que le monde se couche à une certaine heure ? En plus de t'ça, j'ai éteint toutes les lumières dehors. Faut-tu être effronté...

Elle se dirigea d'un pas assuré vers la fenêtre du salon pour tenter de savoir qui sonnait à une heure si tardive. Elle ne vit personne.

— Ça doit être des adolescents en mal de mauvais coups.

Elle repartit vers le couloir qui menait à la salle de bain quand soudain, elle entendit des coups frappés à la porte.

— Ben là, sainte bénite, ça va faire ! Y vont savoir comment je m'appelle, les p'tits crétins.

En ouvrant la porte, elle tomba face à face avec un grand clown triste. Celui-ci tenait par la main un jeune enfant dissimulé sous un costume de coccinelle. Une carapace en plastique rouge agrémentée de pois blancs ainsi qu'une jolie capuche noire munie de courtes antennes complétaient l'accoutrement et donnaient au déguisement un effet réussi. Fleurette tomba sous le charme et toute l'exaspération qu'elle avait ressentie quelques minutes plus tôt se volatilisa comme par magie.

— Bonsoir, jolie coccinelle ! murmura-t-elle en se penchant à la hauteur de l'enfant.

— Un bonbon ou un sort ! prononça laborieusement la gamine d'à peine trois pieds de haut.

Fleurette cessa soudain de respirer. La petite voix d'enfant qu'elle venait d'entendre lui était familière. Elle leva la tête vers le clown triste.

— Rita ! C'est toi !

— Oui... c'est moi... Est-ce qu'on est les bienvenues ? marmonna la jeune femme dont le déguisement correspondait parfaitement à son humeur du moment.

Fleurette la serra dans ses bras.

— Bien sûr que t'es la bienvenue et tu le seras toujours. T'as le temps d'entrer deux minutes ? Je pense qu'on a des choses à se dire, toutes les deux.

— OK, mais pas longtemps, Germain m'attend. Y garde Thomas, pis comme tu sais, c'est pas le plus patient des hommes. En plus, la petite est fatiguée d'avoir marché toute la soirée pis j'ai pas besoin de t'appeler qu'elle veut jamais dormir ailleurs...

— Oh oui, ça, je le sais ! rétorqua Fleurette en riant. Écoute, on va aller dans la cuisine, on va installer la petite sur une grosse couverte à côté de nous et pendant qu'elle va s'amuser avec ses bonbons, on va discuter.

— Ça me va, mais juste un petit détail, t'as attaché ta blouse en jalouse...

Fleurette, surprise par cette remarque spontanée, jeta un coup d'œil à son vêtement. Elle s'aperçut que le dernier bouton pendait sans sa bouttonnière. En d'autres temps, elle se serait offusquée de la remarque, mais aujourd'hui, cela la fit bien rire.

Rita se confia à son amie et toutes deux réussirent à sauver leur amitié. La petite Lucie, aux pieds de sa maman, dormait déjà à poings fermés et rêvait à sa randonnée au pays des friandises...

C'était le calme plat chez les Cardin. Rosaire avait quitté la maison très tôt, en ce matin du 5 janvier, pour aller installer les nouvelles armoires de cuisine qu'un client lui avait commandées. De plus, la froidure qui sévissait depuis le lendemain du jour de l'An avait figé le paysage dans un coma désespérant. Émilienne, au matin de ses quarante-sept ans, avait la grisaille dans l'âme. Elle aurait dû se réjouir de cette journée d'anniversaire ; pourtant, le cœur n'y était pas. Réveillée depuis un bon moment, elle était demeurée étendue sur son lit, fixant les carreaux recouverts de givre. Sa première pensée, en s'éveillant, avait été pour sa mère. Depuis quelques jours, elle pensait à elle et une profonde mélancolie l'envahissait.

Je me demande si je lui ressemble, j'aurais tant aimé la connaître, je n'ai même pas la moindre photo d'elle.

Depuis leur retour de La Sarre, des doutes entourant la disparition de son père n'avaient cessé de la préoccuper. Ces incertitudes avaient suffi à assombrir sa journée qui débutait à peine.

Bon, j'ai assez traîné, y a de l'ouvrage qui m'attend. Allez, hop ! se dit-elle pour se secouer les puces.

Elle sauta hors du lit, enfila une petite laine par-dessus une robe d'intérieur et se dirigea à la cuisine. Elle mit de l'eau à bouillir pour un café bien chaud et fit griller deux épaisses tranches de pain de ménage. Après avoir avalé ses tartines de confiture aux framboises, elle se dirigea d'emblée vers le piano. Le vieil instrument, dont les notes jaunies portaient les marques du temps, avait été abandonné sur place par l'ancien propriétaire. Les nouveaux occupants avaient apprécié ce legs.

— Y paraît que la musique adoucit les mœurs, on va voir si ce qu'on dit est vrai..., soliloqua la femme au cœur aussi ébréché que les touches en ivoire de l'instrument.

Émilienne souleva délicatement le lourd couvercle qui protégeait le clavier de la poussière, prit place sur le petit banc pivotant et ouvrit son cahier sur le *Nocturne Opus 9* de Frédéric Chopin, un compositeur qu'elle affectionnait tout particulièrement. Ses doigts se posèrent minutieusement sur les touches. Elle commença tout doucement à jouer. Au moment où elle peinait à suivre le rythme du métronome sur un passage farci de triples croches, quelqu'un sonna à la porte. Contrariée, elle immobilisa le pendule et alla répondre.

— Clémence! Fleurette! Vous êtes de bonne heure su'l piton, à matin! s'exclama-t-elle, ravie de cette visite inopinée.

— Pierre commence à travailler juste à midi, expliqua Clémence, et quand j'ai dit que Fleurette pis moi, on souhaitait aller faire une p'tite visite surprise à notre mère, il a compris pourquoi et m'a offert de s'occuper des enfants. Parce qu'aujourd'hui, c'est une journée spéciale, non?

Émilienne afficha un sourire réjoui.

— Alors bonne fête, maman! s'écrièrent ses deux filles en même temps.

Elles s'approchèrent pour étreindre leur mère et déposer un baiser affectueux sur ses joues. L'aînée se dirigea ensuite vers la porte et fouilla dans son sac pour en sortir une boîte emballée dans un papier cadeau.

— Tiens, m'man, c'est de nous deux. C'est pas grand-chose, mais c'est de bon cœur.

— Ben, voyons donc! Vous êtes donc ben fines!

Elle dépla le papier en le manipulant avec soin pour éviter de le déchirer. Il allait devoir servir pour un prochain anniversaire. Depuis le déclenchement de la guerre en Corée, l'Armée canadienne n'avait

rien négligé afin de doter ses troupes des biens essentiels. Ceci avait provoqué d'importants rationnements dans les commerces. Et pour cause, la population avait pris l'habitude de récupérer tout ce qui pouvait l'être, le papier à cadeaux inclus.

Émilienne ouvrit la boîte.

— Des chocolats Laura Secord !

— Ben, on sait que l'chocolat, c'est ton p'tit péché mignon, surtout le noir...

Du bout des doigts, Émilienne saisit un morceau de ces affriolantes douceurs et le laissa fondre doucement sur sa langue.

— Ils sont à l'orange ! C'est ma saveur préférée. Vous me gâtez trop, les filles ! balbutia leur mère, la bouche pleine.

— C'est réciproque, m'man, lui répliqua Fleurette, tu nous as tellement gâtées, toi aussi. On est privilégiées, tu sais, d'avoir une maman affectueuse comme toi.

Émue par un discours aussi élogieux, Émilienne libéra quelques larmes qui glissèrent sur ses joues. Embarrassée par cette soudaine mélancolie, elle en confia la cause à ses filles :

— J'espère que vous êtes conscientes de la chance que vous avez d'avoir vos parents auprès de vous. Si vous saviez à quel point cela me manque de ne pas connaître les miens... Souvent, je pense à maman en me disant qu'elle m'a donné la vie en perdant la sienne. Mais bon, assez pleurniché, venez-vous-en dans la cuisine, un bon café fort, ça va nous ragaillardir.

— Tu sais, m'man, insista Clémence, tes parents, c'était aussi nos grands-parents. On aurait tellement aimé qu'ils connaissent nos enfants...

— NOS enfants ? reprit Fleurette. En tout cas, pour ce qui est des miens, faudra repasser...

Constatant la bourde qu'elle venait de faire, Clémence regretta aussitôt ses paroles. Sa jeune sœur se désolait de ne pouvoir concevoir un enfant, et elle, en un claquement de doigts, avait ravivé son tourment.

— Fleurette, excuse-moi ! Ça a sorti tout seul.

— Bah... fais-toi z'en pas, va ben falloir que j'me fasse à l'idée un jour.

Fleurette ramena promptement le sujet de leur conversation sur ses grands-parents, car trop de questions étaient encore demeurées sans réponses :

— M'man, tu nous as déjà dit qu'elle était morte à ta naissance. Est-ce qu'au moins tante Mikona t'a raconté un peu comment ils vivaient, dans le bois ?

— Oh, elle m'a raconté certains détails lorsqu'on étudiait toutes les deux au couvent de La Sarre, mais n'oubliez pas qu'elle avait seulement sept ans lorsque ça s'est passé. C'est curieux, je fais souvent le même rêve où je vois une femme, penchée au-dessus d'un berceau. Son corps est entouré d'un halo lumineux. C'est peut-être maman... Ma sœur se souvient que notre mère portait une jolie plume d'épervier dans ses cheveux. C'était sans doute pour symboliser sa naissance parce qu'elle m'a dit que le prénom Mikona signifie « petite plume » en algonquin.

Émilienne fit une pause, hocha la tête en tâtonnant son menton, comme pour se rappeler un détail, puis reprit de plus belle :

— C'est ça, je me souviens... Saviez-vous que le prénom de votre grand-mère, Abéqua, veut dire « fleur », en algonquin ? C'est en souvenir d'elle que je t'ai prénommée Fleurette. Tu vois, c'est peut-être de là que vient ton penchant pour l'horticulture ! plaisanta Émilienne en s'adressant à sa cadette.

Toutes les trois se mirent à rire de bon cœur. Fleurette profita de ce moment pour se renseigner sur son grand-père, cet aïeul mythique au passé troublant :

— M'man, parle-nous de grand-père Desfossés.

— Oh, je sais bien peu de choses sur sa vie. Ce que je sais, c'est tante Mikona qui me l'a raconté. Mais je crois me rappeler que...

Elle fouilla dans ses souvenirs puis, après un court moment, raconta :

— Votre grand-père était un aventurier. Selon ma sœur, il était beau comme un dieu. Trappeur, coureur des bois, il vivait de la chasse et de la pêche. Il faisait beaucoup de troc avec les Indiens et c'est comme ça qu'il a rencontré votre grand-mère Abéqua. On raconte que lorsqu'une Algonquine épousait un homme blanc, la tribu coupait tous les liens avec la jeune fille et celle-ci perdait pour toujours ses droits ancestraux. On la disait « exclue du Cercle sacré ».

— C'est ben cruel ! se plaignit Fleurette.

— Ça peut te sembler cruel, mais selon son peuple, c'était comme ça. Abéqua a quand même choisi de suivre votre grand-père Étienne. Ça, c'est de l'amour, hein, les filles ! Au moins, je peux dire que mes parents s'aimaient d'un amour fou. Mais y a quelque chose qui me chicote, c'est que Mikona m'a parlé d'une amulette en bois que maman avait offerte à notre père lorsqu'ils se sont connus et sur laquelle elle avait gravé des symboles avec un canif. Si je me souviens bien de c'qu'elle m'a dit, ça faisait référence aux sept enseignements sacrés des autochtones.

— Les sept enseignements... C'est quoi, ça ? demanda Clémence.

— C'était des valeurs humaines qui guidaient les actions et les décisions importantes des peuples autochtones. Ce pouvait être l'amour, le respect, le courage, la sagesse... Et y paraît que chacune de ces valeurs correspondait soit à un arbre, une plante ou un animal. Mais c'qui est curieux, c'est que cette amulette n'était pas dans la boîte qui a été remise à ma sœur lorsqu'on a été confiées aux religieuses.

— Peut-être qu'une bonne sœur l'a trouvée et l'a gardée, conclut Fleurette.

— Ça, c'est de la médisance, ma fille, lui reprocha gentiment Émilienne. Elle a sans doute été égarée, depuis le temps...

— Pis ensuite, interrogea Clémence, poussée par la curiosité, où est-ce qu'ils sont allés vivre ?

— En arrivant en Abitibi, au début du siècle, votre grand-père Étienne avait construit son refuge en pleine forêt, assez loin pour pas être repéré, parce qu'y faut pas oublier qu'il squattait cet emplacement sur des terres qui appartenaient au gouvernement. Il a défriché tout seul, à l'huile de bras, un p'tit bout de terrain juste assez grand pour y bâtir sa cabane. Après l'arrivée d'Abéqua, il a débroussaillé un peu plus large pour permettre à sa femme de cultiver un petit jardin. Ils devaient faire vite puisqu'ils savaient qu'un bébé s'annonçait dans les prochains mois.

— La vie devait pas être facile au fond des bois, tous seuls, sans rien ni personne pour les aider en cas de besoin, déplora Fleurette.

— Certainement pas ! D'ailleurs, ma sœur se souvient encore aujourd'hui que, l'hiver, il faisait terriblement froid dans la cabane. Les murs craquaient sous la froidure quand y avait des blizzards et la neige s'infiltrait par les fentes, un peu partout. Par chance, y manquait pas de bois pour se chauffer.

— Mais est-ce qu'ils mangeaient à leur faim, campés si loin du village ? Ils devaient être à des milles du magasin général...

— Oh, vous seriez étonnées de savoir tout ce qu'on peut trouver dans la nature, mes chers enfants. Vous en parlerez à votre père à son retour, car lui aussi a vécu plusieurs années dans le bois. Même s'il était logé et nourri, il connaissait tous les secrets de la vie en forêt. La nature abonde en une multitude de denrées qu'on peut consommer, à condition de pouvoir les différencier de celles qui sont toxiques. Et je pense qu'Étienne Desfossés avait une très bonne connaissance des plantes sauvages. En plus, oubliez pas que votre grand-mère Abéqua a été élevée sur une réserve. Ces peuples connaissent à fond toutes les richesses inestimables que recèle leur environnement. Abéqua cueillait des fruits, des racines et des feuillages avec lesquels elle devait sûrement concocter de délicieux bouillons et des tisanes réconfortantes. Mikona m'a raconté que lorsque notre père rapportait des produits de la pêche ou de la chasse, maman séchait la viande sur de

longs treillis construits avec des branches mortes et elle cuisait ensuite le gibier ou le poisson pour en faire de délicieux ragoûts de lièvre, de marmotte ou de...

— Ouache! Ça se mange, de la marmotte? demanda Fleurette, affichant une grimace de dégoût. Ça doit être dégueulasse!

— Tu te trompes, ma fille, y paraît même que c'est excellent. Pour être honnête, j'y ai jamais goûté, mais j'ai entendu dire qu'avec des p'tits oignons marinés, c'était pas mauvais du tout, blagua Émilienne.

— M'man, j'suis contente de te voir enfin sourire, se réjouit Clémence.

— J'avoue que ça me fait du bien de vous raconter tout ça. Et vous savez, en plus, ils avaient toujours sur la table du bon pain maison.

— Ben voyons donc! s'étonna Fleurette.

— Absolument, rétorqua la mère, avisée. Les Algonquins appelaient ça de la bannique. Tante Mikona en a mangé pendant toute son enfance. Abéqua broyait des grains de maïs entre deux pierres et, avec la farine ainsi obtenue, elle moulait un pain qu'elle enfouissait dans un trou rempli de braises ardentes.

— Wow! C'est pas croyable comment les gens de cette époque-là se débrouillaient avec presque rien, s'étonna Fleurette, saisie du regard émerveillé d'un enfant à qui on raconte une belle histoire.

— C'est pas tout! Mikona m'a raconté qu'Abéqua faisait pousser du maïs, des haricots et des courges dans son potager. Les membres de sa tribu surnommaient ces trois légumes «les trois sœurs» parce qu'à eux seuls, ils apportaient l'essentiel d'une saine alimentation. Alors vous voyez, même loin de toute civilisation, on peut arriver à bien se nourrir.

— Ouais, j'me demande bien qu'est-ce qu'ils mangeaient pour dessert..., fit Fleurette pour défier gentiment sa mère.

— Les fraises, framboises, bleuets et baies de toutes sortes abondent habituellement dans ces régions. Inutile de vous dire que les desserts

étaient certainement pas recouverts d'un riche glaçage au beurre avec des p'tites fleurs en pâte d'amande comme ceux de M. Hormidas, mais tout de même, ils avaient droit au respect de ceux qui les dégustaient.

— T'sais, m'man, observa Fleurette, j'aimerais bien apprendre la survie en forêt, on sait jamais quand ça peut nous servir, tous ces trucs.

Émilienne donna raison à sa fille. D'après sa propre philosophie, on n'en savait jamais trop et il était toujours souhaitable d'élargir ses connaissances générales. Celle qui avait commencé à enseigner dès l'âge de dix-sept ans ne le savait que trop bien.

Midi approchait. Émilienne, dont l'humeur avait repris du galon, invita ses filles à partager le repas du dîner.

— Non, m'man, refusa poliment Clémence. C'est pas qu'ça me tente pas, mais Pierre peut pas partir pour le travail sans avoir dîné. Il a ben des qualités, mais pour faire à manger, on repassera, tu comprends ?

— Oh oui, j'comprends très bien ! saisit sa mère en allant jeter un coup d'œil à l'extérieur. Soyez prudentes en vous en retournant, le temps a changé pis c'est pas beau pantoute dehors.

Le paysage avait pris des allures de tempête. Les filles, vêtues de leur manteau de chat sauvage, bottes de loup-marin et tuque de laine, affrontèrent, sur le chemin du retour, une intense poudrierie qui confondait la terre avec le ciel. Émilienne referma la porte derrière elles. Le front appuyé contre la fenêtre, elle regardait s'éloigner sa progéniture dans le chemin déjà embourbé, et comme l'oiseau qui surveille ses oisillons hors du nid, elle les suivit des yeux jusqu'à ce qu'elles disparaissent de son regard. Rassurée, elle fut prise d'un regain d'énergie et se dirigea vers la cuisine pour concocter un bon pot-au-feu pour le repas du soir. Soudain, une pensée assaillit son esprit : *Rosaire m'a même pas souhaité bonne fête avant de partir, à matin... C'est ben la première fois qu'il m'oublie...*

Il faisait entre chien et loup. Des arômes d'ail, d'origan et de laurier flottaient dans la maison. Une bûche d'érable crépitait dans l'âtre quand Rosaire arriva enfin. Il s'approcha derrière sa femme et déposa un baiser sur sa nuque :

— Bonjour, ma p'tite femme d'amour !

Émilienne se retourna, imperturbable. Rosaire n'allait pas s'en sortir à si bon compte.

— Pis, ton client, y étais-tu satisfait de ses armoires ?

— Certain ! Mais la *job* est pas finie, j'dois y retourner après souper, y a encore une couche de vernis à appliquer sur un des tiroirs. J'aurais-tu le temps de faire ça avant souper ? Ça va prendre juste cinq minutes.

— Ben oui, vas-y ! riposta son épouse sur un ton glacial.

Rosaire jouissait intérieurement, car il avait délibérément menti à sa femme. Il se dirigea d'un pas pressé vers son atelier. Le temps qu'Émilienne retourne à ses chaudrons, elle entendit un cri venant de l'extérieur :

— ÉMIE ! Ouvre-moi la porte !

— Coudon, qu'est-ce qu'il a à hurler de même ! maugréa la maîtresse des lieux.

En se précipitant vers la porte, elle aperçut son mari sur le balcon, les bras embourbés d'une imposante chaise berçante. Elle figea.

— Émie, qu'est-cé que t'attends, ouvre la porte ! tonnait Rosaire. Attends pas que j'me transforme en glaçon !

Elle ouvrit, éberluée.

— Mais veux-tu ben m'dire qu'est-cé que c'est ça ?

— Ben, c't'affaire, c'est ton cadeau, Émie, ton cadeau de fête.

Rosaire, essoufflé de tant d'efforts, déposa la chaise tout près de l'âtre et embrassa son épouse.

— Bonne fête, mon amour ! T'sais, plus que je te regarde pis plus que j'te trouve belle. T'es aussi *sexy* que le jour où je t'ai rencontrée.

— Rosaire... ça va faire, fit-elle, gênée.

L'ébéniste, fier de son chef-d'œuvre, prit place dans la berçante pour s'assurer qu'elle tanguait bien. En apercevant la boîte de chocolats Laura Secord qui traînait sur la petite table à côté de lui, il s'informa :

— T'as reçu des chocolats en cadeau ?

— C'est tes filles qui me les ont offerts. Elles m'ont fait une petite visite surprise à matin, pour mon anniversaire. Ça m'a fait tellement plaisir.

Rosaire allongea le bras pour saisir un chocolat.

— Rosaire, on va souper.

Il comprit, à l'humeur de son épouse, qu'il était temps pour lui de mettre les pendules à l'heure :

— Émie... t'sais, je t'avais pas oubliée, à matin, j'gardais ça pour à soir. J'voulais te surprendre. Pis tu sais ben que je t'aime à la folie ! T'es ma p'tite douceur, t'es encore meilleure que des chocolats Laura Secord.

— C'est bon, je te pardonne, lui répondit Émilienne, conciliante.

Rosaire, voyant l'humeur de son épouse se bonifier, tenta sa chance :

— Pis à soir, t'aurais pas le goût d'un autre genre de p'tites douceurs ?

— T'avais pas un tiroir à vernir, toi ?

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'anniversaire d'Émilienne. Mais un second événement allait cette fois réunir toute la parenté de la famille Cardin. Rosaire et Émilienne allaient célébrer leurs noces d'argent.

Clémence, qui avait accepté d'organiser la fête puisqu'elle était l'aînée, avait réservé un petit salon à l'hôtel Saurel, dans la ville voisine. Et en ce 22 janvier, en fin d'après-midi, à l'heure où s'amenuisaient les ultimes rayons de soleil, la première voiture à se présenter sur le terrain de l'hôtel fut la Dodge Meadowbrook de Pierre Bourgeois. Accompagné de son épouse et de ses trois enfants, il fut accueilli par Robert Lafrenière, le préposé aux événements, grand gaillard au corps filiforme et aux pieds démesurément courts. Clémence n'avait pu s'empêcher de se demander, en remarquant sa démarche, comment une personne si grande et avec des pieds si petits pouvait tenir debout.

— Madame Clémence Bourgeois, je présume ? s'informa l'employé sur un ton pédant.

L'homme, qui n'avait pas l'habitude de négocier des ententes avec la gent féminine, fut contraint de la traiter avec diligence et de taire ses comportements misogynes.

— Oui, monsieur. Et voici mon mari Pierre et mes trois enfants, Gabrielle, Béatrice et Adrien junior.

Les deux fillettes concédèrent au préposé un sourire poli. Quant au petit Adrien, fort de ses trois ans et demi bien sonnés, il lui présenta un regard chargé de méfiance et qui traduisait bien l'idée qu'il s'en faisait.

— Nous sommes un peu d'avance, mais je déteste faire attendre, expliqua Clémence.

— Ça ne cause pas de problème, chère madame, au contraire, la salle est prête depuis une bonne demi-heure et, comme vous l'avez expressément demandé, vingt-cinq ballons blancs ont été fixés un peu partout autour de la salle et une banderole a été suspendue au mur derrière les chaises des júbiléés. Ah oui... et une douce musique d'ambiance agrémentera l'atmosphère pendant le festin. Après le repas, s'il vous prend l'envie de danser, vos invités pourront à loisir se déplacer vers le cabaret qui se trouve à l'extrémité du couloir, près de l'entrée arrière.

— Tout me semble parfait. Vous avez bien mis des couverts pour vingt-huit personnes, n'est-ce pas ?

— Absolument, madame Bourgeois. Tout a été fait selon vos convenances et exigences. C'est vous qui payez, c'est vous qui exigez !

Clémence n'avait pas besoin de se faire rappeler que la facture était salée, mais le coût en valait la peine. Ses économies, ajoutées à la contribution de Philippe et de Fleurette, étaient suffisantes et il n'y avait rien de trop beau ou de trop cher pour faire plaisir à leurs parents.

Les invités se présentèrent tour à tour à l'adresse indiquée sur le petit carton d'invitation reçu quelques jours plus tôt. Philippe et son épouse, talonnés par quatre autres conviés, faisaient le pied de grue depuis un moment dans le hall d'entrée, cherchant la direction de la salle. Le préposé alla à leur rencontre et répéta son petit boniment :

— Bonjour ! Je suis Robert Lafrenière, préposé aux événements. C'est pour quoi exactement ? demanda-t-il sèchement.

— Euh... c'est pour le vingt-cinquième de Rosaire Cardin, l'informa Philippe.

— Je vois. Prenez le couloir à votre droite et c'est la deuxième salle à gauche.

En approchant de l'endroit indiqué par le préposé, Fleurette reconnut des voix familières.

— C'est ici, j viens d'entendre la voix de Clémence.

Ils entrèrent, suivis des quatre autres invités qui ne les avaient à aucun moment quittés d'une semelle. La salle était magnifiquement décorée. Devant chaque couvert, un petit carton indiquant le nom du convive était jumelé à une mini-bonbonnière remplie de menthes givrées. Fleurette alla retrouver sa sœur, occupée à réviser le menu pour s'assurer que tout était conforme à ce qu'elle avait commandé. Rapidement, plusieurs invités créèrent un petit attroupement devant la porte de la salle, attendant qu'on leur permette d'entrer.

— Venez, venez, faites comme chez vous ! fit Clémence en reconnaissant des parents et des amis de la famille. Cherchez votre nom sur les marque-places, ils vous diront où vous asseoir. Nos parents devraient plus tarder à arriver.

Quelques retardataires finirent par se présenter. En peu de temps, la salle était bondée. Tous attendaient, impatients, de voir se pointer les élus de la fête. Toutefois, l'attente fut de courte durée, car Robert Lafrenière apparut dans l'encadrement de la porte pour aviser que le couple Cardin venait d'arriver. Tout le monde se tut. À la seconde où Émilienne et Rosaire apparurent à l'entrée de la salle, tout le monde se leva et scanda :

— Bon anniversaire !

Rosaire, qui n'était pas très démonstratif lorsque venait le temps d'exprimer ses émotions, demeura sans mot. Il venait toutefois d'être touché en plein cœur. Quant à Émilienne, subjuguée par trop d'émotions, elle fondit en larmes. Pourtant, dans les jours précédents, elle s'était doutée qu'il se passait quelque chose parce que son entourage était trop occupé pour venir faire un tour ou pour prendre une tasse de thé en sa compagnie. Mais jamais elle n'aurait imaginé pareille démonstration d'amour. Elle était comblée.

Le souper se déroula dans la joie des retrouvailles. Bernard et Edmond, les deux frères cadets de Rosaire étaient de la fête. Comme ils ne s'étaient pas revus depuis plusieurs années, les trois compères partagèrent une foule de souvenirs. Pendant le repas, alimenté par quelques coupes de champagne, le tumulte incessant des conversations

fusa. Profitant d'une accalmie, Clémence choisit cet instant pour réclamer l'attention de l'auditoire et lire l'éloge qu'elle avait soigneusement rédigé quelques jours avant l'événement. Paralysée par la gêne, les mollets en guenille, elle amorça son discours :

— Hum, hum ! S'cusez-moi tout le monde, je demanderais quelques minutes de votre attention, car j'ai un petit message à vous lire. Il s'adresse à nos chers parents, annonça-t-elle en jetant un regard complice à Fleurette.

Aussitôt, un bon samaritain un peu éméché par l'alcool s'occupa de faire taire les récalcitrants.

— Taisez-vous ! Vas-y, ma belle Fe... Fleurette, on t'écoute.

Bernard, le frère de Rosaire, qui voguait allègrement sur une rivière de vin rouge depuis le début du repas, avait toujours confondu les prénoms de ses nièces. Son épouse lui rabaissa aussitôt le caquet :

— Bernard, elle s'appelle Clémence, pas Fleurette. Si tu te fermais le mâche-patates un peu, ça serait mieux pour tout le monde.

Lorsqu'elle réussit enfin à obtenir le silence, Clémence s'exécuta :

*Émilienne, Rosaire,
Vous avez partagé vingt-cinq années
Suite à une promesse d'amour éternel
Des années qui ont connu des difficultés
Mais aussi des moments exceptionnels*

*Le 22 janvier 1928
L'amour était au rendez-vous
Et aujourd'hui encore, il est toujours debout
Depuis, deux enfants sont arrivés
Pour combler votre couple uni dans la sérénité*

*Tant d'années passées sans trop vous abîmer
Une dévotion mutuelle maintes fois prouvée
Nous vous souhaitons tout le bonheur mérité
Et la joie d'aimer pour les prochaines années.*

Tout le monde se leva d'un seul élan pour applaudir les vedettes de la fête. Puis Rosaire, profitant d'une accalmie, y alla d'une déclaration pour remercier tout son monde. Se cramponnant à sa chaise pour éviter de trébucher sous l'effet de l'alcool, il se leva et, la bouche pâteuse, demanda l'attention de tous :

— Je... vous demande votre aaattention, je vou... voudrais... dire quelques mots. Je veux reme... remercier mes enfants pour la belle soirée qu'ils nous ont offert à m... ma femme et à moi. Émie, ma belle Émie, je... t'aurais jamais rencontrée si... si j'avais pas décidé de partir bûcher en Abitibi. T'es toute ma vie pis j'espère que le bon Dieu va me garder en s... santé pour qu'on puisse s'aimer encore l... longtemps. Je t'aime, mon Émie !

Se retenant à son épouse pour ne pas chuter, il l'embrassa passionnément.

Pendant que tout le monde applaudissait la laborieuse allocution de Rosaire, le petit Adrien était descendu de sa chaise. Il tirait la main de sa maman pour la prévenir qu'il devait se rendre au petit coin. Clémence, distraite par le discours de son père, ne comprit pas le message. Après maintes tentatives, le bambin décida de s'y rendre par lui-même. Sans que personne ne le voie s'échapper de la salle, il longea le grand couloir en quête d'une salle de toilette. Voyant un homme sortir d'une pièce, il en déduisit que c'était le bon endroit pour se soulager. Il y entra. Une douzaine d'hommes et de femmes, tous munis d'un tablier blanc et coiffés d'une toque, allaient et venaient en tous sens avec des plateaux chargés de gros morceaux de gâteau couverts de crème fouettée. Derrière un comptoir, d'autres personnes s'évertuaient à brasser une sauce au caramel, à flamber une bombe Alaska ou à parsemer des plats de petits fruits exotiques et de pétales en chocolat. Adrien flottait sur un nuage en meringue, il venait d'accéder au royaume des sucreries.

Mais sa petite échappée fut de courte durée lorsqu'il flaira une présence derrière lui. Il se retourna. Robert Lafrenière, le préposé aux événements, se tenait là, devant lui, tel un géant planté sur ses longues cannes au-dessus desquelles un tronc longiligne supportait une minuscule tête. On aurait dit une échalote en équilibre sur une pièce de dix sous tellement ses pieds étaient minuscules.

— Que fais-tu ici, jeune chenapan ? vociféra le géant.

Effrayé, Adrien poussa un hurlement si costaud qu'il fit sursauter un cuistot qui s'amenait avec un plateau rempli de gâteaux, petits fruits et bombes Alaska. Les pâtisseries valsèrent dans les airs pour échouer sur le plancher de la grande cuisine.

— Catastrophe ! s'écria le préposé qui fulminait devant ce gâchis.

Animé par une colère grandissante, il toisa l'enfant.

— Toi, mon p'tit snoreau, tu vas aller retrouver ta mère au plus... au plus... Voyant que ses employés le dardaient du regard, de gros mots demeurèrent emprisonnés derrière les lèvres épaisses et purpurines de Lafrenière.

Le préposé agrippa l'enfant et le souleva à sa hauteur. Adrien sentit alors le plancher s'affaisser sous ses pieds. Pris de panique, il fut incapable de retenir cette envie pressante qui l'avait mené à la catastrophe. Illico, une petite flaque jaunâtre se dessina sous ses pieds. À bout de ressources pour se sortir de cette impasse, il tenta un suprême effort en assénant à son persécuteur un vigoureux coup de bottine en bas de la ceinture. Le choc entraîna aussitôt chez le préposé une lamentation digne d'un opéra bouffe. Il n'eut d'autre choix que de libérer le jeune garçon qui détala comme un lièvre en chasse. Enfin de retour auprès de sa mère, Adrien remarqua que plusieurs personnes avaient déjà quitté l'endroit tandis que d'autres enfilèrent leurs manteaux et s'apprêtaient à en faire tout autant.

— Bonté divine ! Mais où est-ce que t'étais caché, mon p'tit coquin ? On te cherchait partout ! lui dit sa mère, énervée.

Sans prononcer un mot, le jeune Adrien, malicieux, souleva un coin de la longue nappe blanche qui s'étirait jusqu'au plancher et pointa l'index vers le dessous de la table.

— Ah, je comprends, tu jouais à cache-cache ! T'es un vrai p'tit ange, mon amour. Commence à mettre tes bottes et ton manteau, on s'en va à la maison.

Les invités partirent, rassasiés, le cœur imprégné de souvenirs, de retrouvailles et, surtout, de promesses de se revoir avant longtemps. Rosaire, ce jeune fils de fermier qui, jadis, dans un élan de témérité, avait quitté sa famille pour aller bûcher, était devenu le fier papa de deux enfants et de trois petits-enfants. Il avait le cœur débordant de reconnaissance et de bonheur.

Quant à Émilienne, elle était envoûtée par l'euphorie et l'ivresse des témoignages d'amour recueillis tout au long de cette soirée.

Et le soir venu, sur l'oreiller, elle et son époux se promirent de s'aimer passionnément pour encore vingt-cinq ans.

Philippe s'était réveillé avec les premières lueurs du jour. Ce matin, son père comptait sur lui, comme chaque année depuis presque dix ans, pour amorcer la saison des sucres. La cabane, construite par son arrière-grand-père, avait produit, bon an mal an et de génération en génération, des centaines de gallons de cet or liquide. Et aujourd'hui, elle allait encore une fois rassembler les membres de la famille Letendre sur une même tâche, celle d'unir leurs efforts afin de produire un sirop de la plus haute qualité et de combler par la même occasion leur dent sucrée.

Après être passé sous la douche et enfilé ses *overalls*, Philippe descendit à la cuisine où une odeur de bacon le faisait déjà saliver.

— Ouais, tu y vas pas avec le dos d'la cuiller, à matin, ma p'tite fleur !

— Avec la journée qu'tu vas abattre aujourd'hui, le prévint sa femme, t'as besoin d'avoir un bon fond dans l'estomac. Juste pour te rendre à' cabane en raquettes à partir d'la maison à ton père, tu vas déjà avoir l'estomac dans les talons que tu seras même pas encore arrivé au boutte du champ. C'est pour ça que ça te prend un bon déjeuner soutenant.

— Si tu le dis, admit son mari. J'me demande ben dans quel état d'esprit est mon père, à matin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, j'veux dire que c'est peut-être la dernière fois qu'y va faire les sucres. J'sais ben que ça fait un peu plus de deux ans qu'il parle de

vendre, mais, pendant ce temps-là, y vieillit pis j'vois qu'il a de plus en plus de misère à passer à travers ses journées. Betôt, y va falloir qu'y se décide pis qu'y prenne action parce que...

— C'est vrai, moi aussi j'avais remarqué qu'il a les traits tirés pis y grisonne sans bon sens. Y doit avoir le cœur en miettes, le pauvre homme.

Philippe termina son repas, mit ses bottes et son parka et prit la route de Sainte-Victoire. Assis au volant de sa voiture, il songeait à son père. L'anxiété que ressentait le vieil homme face à la vente de sa terre ne laissait pas son fils indifférent. Philippe arrivait à la ferme lorsqu'un brûlement d'estomac lui arracha une série de rots douloureux et malodorants. Pendant qu'il se stationnait, Gracia le surveillait par la fenêtre. Elle lui fit signe d'entrer.

— Bonjour, mon beau Philippe ! Tiens, je t'ai préparé un bon café chaud, tu vas en avoir besoin pour te réchauffer le dedans, d'icitte à' cabane. Ton père est déjà là-bas depuis six heures à matin.

— Joual vert, y a pas perdu de temps ! Simon est-tu là ?

— Non, il va arriver un p'tit peu plus tard avec Rose. Fallait qu'ils attendent que Michel soit parti pour l'école avant de s'en venir. Tu sais, quand t'as des p'tits, c'est pas mal plus long à te préparer.

— Non, m'man, je sais pas, rétorqua Philippe, amer.

Gracia sentit le malaise. Encore une fois, elle avait parlé sans réfléchir.

Ça m'apprendra de pas m'être tourné la langue sept fois avant de parler, j'ai encore fait de la peine à mon fils, pensa-t-elle, attristée. Elle s'empessa de changer de sujet :

— Rose va me laisser la p'tite Suzanne. À cinq ans, elle marchera jamais toute la longueur du champ d'icitte à' cabane, ça fait qu'ils vont me la laisser pour la journée pis y vont filer direct là-bas après.

Philippe siphonna sa dernière gorgée de café et se dirigea aussitôt vers le hangar où trois paires de raquettes, accrochées au mur,

servaient de support aux toiles d'araignées. Il en décrocha une paire qu'il fixa à ses bottes. Après avoir remonté son collet et resserré son foulard pour se protéger d'un vent de face, il longea le champ d'avoine couvert d'une épaisse couche de neige collante. Seuls des résidus de tiges coupées à l'automne précédent subsistaient pour rappeler le parfait alignement des rangs de graminées. Le jeune homme avançait avec peine, contournant les bosses et les crevasses créées par les labours gelés.

Pendant ce temps, dans la cabane, Zéphirin avait déjà nettoyé tous les ustensiles et les avait raccrochés minutieusement aux clous de six pouces plantés sur le grand mur du fond. La plupart des outils acéricoles avaient perdu leur brillance d'antan, mais cette usure n'affectait en rien leur qualité. « C'est encore bon, ça peut servir une autre année », se plaisait à répéter le fermier, d'une saison à l'autre.

Collé contre le mur, un solide établi courait sur toute sa longueur. Utile et accessible, il facilitait les tâches de nettoyage et d'embouteillage du précieux liquide. Au centre de la place, une immense cuve en tôle galvanisée allait bientôt recevoir des centaines de gallons d'eau d'érable prête à bouillir et à produire un sirop d'une incomparable saveur. Dans un coin, en retrait, un petit banc de bois offrait, en temps opportun, un répit à ceux qui l'avaient mérité. Et il y avait le « banc du lâche », comme l'appelait Zéphirin. C'était un billot grossier, de deux pieds de hauteur, qui provenait d'un érable pourri qu'il avait dû couper. Zéphirin l'avait installé dehors, à l'entrée de la cabane, et y envoyait ceux que l'effort rebutait.

« Arrête de bretter pis de t'pogner le moine, y a d'l'ouvrage à faire, icitte. Si t'es trop fatigué, va t'assir su'l banc du lâche, parce qu'à rien faire, tu nuis plusse qu'autre chose ! » avait-il si souvent répété à Louis avant qu'il parte pour l'armée. Maintenant, il aurait donné sa terre pour l'avoir à ses côtés.

J'ai été trop dur avec lui, ruminait l'homme, ravagé par le remords. Peut-être que si j'avais pas été si exigeant envers lui, y serait resté...

Enfin parvenu à la cabane, épuisé par la longue marche à travers champs, Philippe aperçut les raquettes de son père laissées à l'abandon sur la neige.

— Tiens, c'est drôle, y a pas l'habitude de laisser traîner ses raquettes...

Il entra dans la cabane. Déjà, le poêle ronronnait depuis quelques heures. Zéphirin était adossé à l'établi et frottait une écuelle depuis un bon moment. Son esprit était sur un autre continent.

— J'pense qu'y est propre vot' vaisseau, p'pa!

— Tiens, Philippe! répondit le père en s'efforçant de cacher sa détresse. Prêt pour abattre une grosse journée de travail, mon gars?

— Sûr que oui! Le temps doux qu'on a depuis une couple de jours va aider à la coulée, la neige est collante en masse.

Les propos de son fils ramenèrent Zéphirin dans le moment présent. Sur un des gros clous, il raccrocha l'écuelle dont il avait équipé la poignée d'un petit cordon de cuir. Prenant soudain conscience de l'ampleur de la corvée qui les attendait, il s'empessa de distribuer les tâches:

— Quand Simon va arriver, vous allez prendre la *sleigh* à Charbonneau. Le cheval est d'jà attelé pis la barrique est su'l traîneau.

Depuis toujours, il était coutume, entre cultivateurs, de s'échanger des services, mais aussi de partager des équipements agricoles. Zéphirin offrait toujours avec générosité son tracteur et sa charrette à son voisin Alfred Charbonneau lorsque arrivait le temps des foins et celui-ci, en retour, lui prêtait aimablement son cheval et son traîneau pour le temps des sucres. Charbonneau n'était pas perdant, recevant chaque année un gallon du succulent sirop d'érable de la ferme Letendre.

— J'pense que j'ai pas b'soin de vous expliquer l'ouvrage qu'y a à faire, avisa le cultivateur, vous la connaissez par cœur. Moi, quand la barrique va être pleine, j'vas revenir icitte pis j'vas la monter su'l ganoué. Là, Rose va m'aider pour le transvidage.

Simon et sa femme venaient tout juste d'arriver. Rose, adossée à la corde de bois pour retirer ses raquettes, avait entendu les propos de son père et ne tarda pas à répliquer :

— Sainte pitoune, p'pa ! Attendez au moins que j'enlève mes raquettes avant d'commencer à me faire travailler.

— Tiens, vous v'là, vous autres ! s'impacienta Zéphirin en rejoignant sa fille et son gendre sur le seuil de la porte. J'attendrai pas qu'les poules aillent des dents avant de partir ma journée. Envoyez ! Faut avancer pendant qu'y fait beau !

Simon n'aurait jamais osé s'immiscer entre le père et la fille, mais il trouvait que son beau-père n'y allait pas par quatre chemins quand il avait quelque chose à dire à sa fille. Il trouvait même que cela frôlait parfois l'acharnement.

— Ben là, p'pa, j'peux pas aller plus vite que l'violon. Y a fallu qu'j'aille reconduire Suzanne chez m'man.

Zéphirin avait toujours été dur et excessif dans sa manière de parler à ses enfants. Ce trait de caractère était bien ancré en lui et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait mettre des gants blancs. Même s'il admettait maintenant que son intolérance et sa nature implacable avaient contribué à l'éloignement de deux de ses fils, il affirmait à qui voulait l'entendre qu'il était trop tard pour changer le caractère d'un homme dans la cinquantaine.

La journée démarra sur les chapeaux de roue. Stimulé par l'enthousiasme de chacun, Zéphirin retrouva rapidement le sourire. Dans la cabane, le feu grondait et l'ambiance était exaltée. Rose, en attendant que son père revienne avec le chargement d'eau d'érable, préparait tous les accessoires qui allaient servir au bouillage et à l'embouteillage. Dehors, au creux de la forêt, Simon et Philippe cheminaient d'un érable à l'autre pour vider les seaux. Quelques semaines auparavant, les hommes avaient fait la tournée des sentiers. Zéphirin avait conduit le traîneau pendant que Simon, à l'aide d'un vilebrequin, avait percé les écorces et inséré dans chaque trou un chalumeau qui recueillerait l'eau d'érable. Ensuite, Philippe y avait accroché une chaudière de métal munie d'un couvercle. Et aujourd'hui, ils

obtiendraient cette sève sucrée pour la transformer en un sirop aux qualités inégalables et dont la réputation avait rapidement fait le tour du village.

À la fin de la journée, Philippe, Simon et Rose étaient repartis, exténués. Zéphirin les avait remerciés pour l'effort fourni en les prévenant qu'il allait rester encore un moment, le temps de finaliser certaines tâches. Après le départ des jeunes, il rangea chaudières et chalumeaux. Convaincu qu'il accomplissait ce geste pour la dernière fois, le cœur brisé, il astiqua l'établi et accrocha les ustensiles sur les gros clous crochis par le poids des années.

Il faut que tout soit en ordre pour le futur acheteur, pensa-t-il en se raclant la gorge pour évacuer la boule d'émotion qui l'étranglait. Lorsqu'il rentra chez lui, il faisait entre chien et loup. Sa femme l'attendait avec une bonne soupe chaude. Il en avala quelques cuillérées, mais lui trouva un goût de désillusion. Il repoussa son bol et monta se coucher.

Depuis son réveil, Clémence errait comme une âme en peine. La veille, Gabrielle et Béatrice avaient célébré leur sixième anniversaire de naissance. Aujourd'hui, une seule pensée affligeait la maman : *Déjà l'école en septembre... Je vais les perdre pour toujours. Leur vie va tellement changer, pis la mienne...*

La jeune mère vivait douloureusement cette situation hors de son contrôle. Que pouvait-elle y faire ? Pierre avait pourtant essayé de l'amadouer en lui exposant les avantages qu'apportait la socialisation :

— Elles vont se faire des amies ! Tu sais, dans le voisinage, les enfants sont toutes pas mal plus âgés qu'elles et c'est pas avec Adrien qu'elles vont apprendre à s'épanouir.

— Je le sais, t'as raison, mais ça va créer un grand vide dans la maison. Pis c'est ça qui me désole, parce que je sais ben que c'est un passage obligé.

— Ta sœur, elle en a pas, d'enfant, sa maison est pas mal plus vide que la tienne, tu penses pas ? Appelle-la donc ! Ça va te faire du bien d'en parler avec elle pis peut-être qu'elle pourra t'apporter une autre vision de la situation... Ça pourrait t'aider à passer au travers de ce mauvais moment.

Clémence décida de suivre le conseil de son époux et profita de ce samedi de congé pour lui laisser les enfants. Elle téléphona à sa sœur. Une dizaine de minutes plus tard, Fleurette dévalait en courant le petit passage en terre battue qui longeait la maison du D^r Tellier. Cette courte traverse escarpée et agrémentée de fines graminées

menait directement à la rampe de mise à l'eau des embarcations sur le fleuve Saint-Laurent. À peine parvenue sur la grève, elle aperçut sa sœur qui arrivait de la direction opposée.

— Clémence ! cria-t-elle en positionnant ses mains en porte-voix.

Elle agitait les bras dans les airs pour signifier sa présence. Lorsque Clémence arriva enfin à ses côtés, elle lui proposa :

— Tu viens ? On va aller s'asseoir un p'tit brin sur l'arbre mort, en haut de la plage. Tu vas voir, de là, le fleuve est magnifique pis on a une vue imprenable sur l'île de Grâce. On va en profiter pour jaser parce que là, faut que j'te dise, j'ai rien qu'une pensée qui me tараude tout le temps, c'est de savoir que mes filles vont partir à l'école en septembre. J'ai l'impression que j'vas les perdre pour toujours pis j't'avoue que ça me fend le cœur rien que d'y penser.

Elles prirent place sur l'imposant banc de fortune. L'arbre, déraciné par l'érosion et ballotté au fil du temps par les incessants reflux, avait terminé sa course, blanchi, jusqu'au pied des roseaux. Ces longues graminées ployaient sous l'effet de la brise légère et dessinaient une palissade naturelle entre les maisons et le rivage. Un peu partout, des débris de bois flotté disparaissaient peu à peu sous le sable grossier de la plage.

— Comme ça, questionna Fleurette, t'as de la misère à couper le cordon ?

— Ouais, j'aurais jamais cru que ce serait si difficile de les laisser aller. Ça fait quand même six ans qu'elles baraudent autour de moi du matin au soir.

— J'imagine ! Mais t'as encore Junior. Lui, tu vas l'avoir encore pour deux autres années avant qu'il commence l'école. Pis t'auras du temps pour toi, pour te gâter. Tiens, si tu veux, on viendra se promener ici plus souvent, la vue est tellement spectaculaire, ça nous fait oublier tous nos soucis.

— T'en manques pas, de solutions, toi, hein ! Je sais tout ça, Fleurette, mais c'est en dedans que ça se passe, c'est comme un grand vide.

Elle se tut quelques secondes avant de suggérer :

— Qu'est-ce que t'en dis si on va marcher nu-pieds dans l'eau, ça va peut-être me rafraîchir les idées ? On pourrait aller jusqu'à cette vieille barque échouée là-bas.

Fleurette accepta d'emblée puisque le soleil chauffait la peau, que l'eau d'un bleu azuré invitait à s'y tremper les orteils et que le doux ressac qui venait mourir sur la plage composait une trame sonore bienveillante. Clémence et sa sœur déambulèrent doucement entre les sillons dessinés sur le sable par les vaguelettes, déjouant les squelettes de bois de grève, les galets et les coquillages brisés.

— Dis-moi, s'informa Fleurette, est-ce que les filles ont apprécié le cadeau que Philippe et moi on leur a donné, hier ?

— Apprécié, tu dis ? Tu peux en être sûre ! Déjà, hier soir, il a fallu que je leur lise un premier chapitre. Quand je pense que, dans quelques mois, elles vont pouvoir le faire toutes seules.

— Bon, tu vois ! Tu commences enfin à voir du positif dans tout ça. J'vois même un brin de fierté au fond de tes yeux.

— Ouais, c'est ben sûr, même si je sais qu'elles vont me manquer, avoua la mère, la mine assombrie. En tout cas, se reprit-elle vivement, vous avez fait un très bon choix, les histoires de la Comtesse de Ségur sont populaires et tellement captivantes ! Gabrielle a choisi *Les malheurs de Sophie*. C'est ironique, ça lui ressemble tellement, elle qui est si grouillante et dissipée. Quant à Béatrice, elle a préféré *Les petites filles modèles*. Celle-là va faire une maîtresse d'école, j'en mettrais ma main au feu. Elle est beaucoup plus sérieuse que sa sœur. C'est drôle, hein, j'ai des jumelles identiques, mais elles ont une personnalité tellement différente l'une de l'autre...

— Maman dit toujours qu'on pourrait avoir douze enfants pis qu'y en auraient pas deux pareils, invoqua Fleurette.

— Ça doit être vrai ! Regarde-nous deux...

Les jeunes femmes arrivèrent enfin à la vieille barque, objectif ultime de leur parcours. Avant de rebrousser chemin, elles décidèrent de s'y

arrêter un moment pour reprendre leur souffle. Fleurette s'appuya avec précaution sur le flanc de l'embarcation qui semblait fragile et instable à cause de sa détérioration avancée et qui menaçait à tout moment de s'effondrer.

— Fais attention ! Ça a pas l'air solide.

Aussitôt dit, le bois céda et Fleurette s'affala au fond de la barque, embourbée dans les débris de planches pourries.

— Ayoye ! Sainte bénite ! J'me suis rentré une grosse épine de bois dans la main, se lamenta la jeune femme.

— Écoute ! fit Clémence.

— Quoi, écoute !

— Chut !

Elles s'arrêtèrent de parler. Un gémissement soudain se fit entendre, un son plaintif qui semblait tout près d'elles.

— On dirait que ça vient de la barque, s'étonna Clémence.

— T'as raison. Ça vient de là, dans le fond...

Elles retirèrent quelques morceaux de bois, des algues qui s'étaient accumulées avec le ressac ainsi qu'une accumulation de sable qui obstruait partiellement le fond de l'embarcation.

— Oh mon Dieu ! s'écria Fleurette. Viens voir ! Y a une poche de jute pis y a quelque chose qui bouge dedans.

— Attends, laisse-moi voir, commanda Clémence, qui se pencha au-dessus de la cavité.

Les gémissements se firent plus intenses. Puis, elle fut surprise par un timide jappement.

— C'est pas croyable ! C'est un petit chien ! Enlève la poche, doucement, pour pas l'effrayer.

Fleurette tira délicatement sur le sac en tissu. Deux chiots d'à peine quelques jours gisaient tout au fond de l'embarcation.

— J'pense qu'y en a un qui est mort, déplora Fleurette, les yeux larmoyants. Y bouge pas pantoute. Mon Dieu, c'est atroce !

Clémence, en voyant l'état végétatif de l'autre bête, ajouta :

— Celui-là est pas mort, mais y est pas fort. Regarde, c'est affreux ! On dirait qu'une de ses oreilles a été coupée avec des ciseaux. Faut pas avoir de cœur pour faire une chose aussi cruelle ! On va se dépêcher de rentrer pis on va le soigner du mieux qu'on peut. On verra c'qu'on en fera après.

La pauvre bête, nichée au creux des bras de Fleurette, ne bougeait pas d'un poil. Fleurette lui caressa doucement la tête. Le chiot la fixait, effarouché et, après un court moment, craintivement, il lui lécha la main. Elle sursauta.

— Tu m'as fait peur, toi, je savais pas si tu allais me mordre. Eh bien, je crois que tu as un bon caractère, tu feras un bon chien.

Elle imagina Clémence entrant chez elle avec le petit chien et lui dit :

— Toi, quand tes filles vont te voir arriver chez toi avec un chiot, t'es pas sortie de l'auberge !

— Oh, t'inquiète pas, c'est pas chez nous, c'est chez vous qu'il s'en va.

— Quoi ? Mais c'est toi qui l'as trouvé, il est à toi.

— Fleurette, j'ai déjà quatre moineaux à la maison qui réclament toute mon attention et je t'assure que mon mari en fait partie. Pis je sais aussi que toi, t'as de l'amour à donner et que t'attends juste d'en avoir l'occasion, pas vrai ? Ce p'tit chien-là va recevoir de toi une tonne d'affection et j'ai pas besoin de te dire qu'il en a grand besoin.

Fleurette sourit pendant que de grosses larmes dévalaient ses joues d'un rose radieux. Elle avait saisi l'allusion. Elle souleva doucement

le jeune rescapé qui tremblait de tout son corps et le colla contre sa poitrine. L'animal, recroquevillé, s'y abandonna en blottissant son museau humide dans le cou tout chaud de sa bienfaitrice.

Aussitôt arrivée chez elle, Fleurette fit couler doucement un mince filet d'eau par le boyau d'arrosage pour permettre à son nouvel ami à quatre pattes de s'abreuver. Philippe, qui avait profité de ce samedi pour besogner sur le moteur de sa voiture, vint la rejoindre.

— Qu'est-ce que t'as trouvé, encore ? lui demanda-t-il sur un ton taquin.

Fleurette rapportait souvent, au hasard de ses promenades au bord de l'eau, une nouvelle plante ou un oiseau blessé qu'elle jurait de soigner jusqu'à ce qu'il s'envole à nouveau. Elle possédait encore cet émerveillement et cette fascination qu'ont les enfants devant les beautés de la nature.

— C'est un bébé chien. Pis je t'assure qu'il est mal en point. Il avait un petit frère, mais lui, il a pas eu la chance du condamné pis y est mort noyé au fond du bateau.

— Quel bateau ?

— Attends que je t'explique. Y avait une vieille barque qui pourrissait au bord du fleuve, sur la grève. On avait décidé de marcher jusque-là, Clémence pis moi. Une chance qu'on s'y est rendues sinon le petit chien serait sûrement mort de faim ou de soif... Ça prend-tu des maudits voyous pour faire ça ! Imagine ! Ils les avaient enfermés dans une poche pour les noyer. C'est pas épouvantable, Philippe ? Pis comme si c'était pas assez, les salauds, ils leur ont coupé un bout d'oreille.

— Ouais, je me demande ben pourquoi ils les ont cachés dans le fond de la barque, comme tu dis, questionna Philippe.

— Je sais pas, moi ! Peut-être qu'ils voulaient pas laisser de traces. S'ils avaient jeté la poche dans le fleuve, elle aurait sans doute flotté et ils auraient été démasqués. En la cachant au fond du vieux rafiot,

personne ne serait au courant de rien et la marée montante ferait le reste du boulot en les emprisonnant sous l'eau. Oh, Philippe! Plus j'y pense, plus j'ai le cœur à l'envers... Dis, tu veux qu'on le garde?

Le visage implorant et les yeux brillants d'espoir, Fleurette était pendue à ses lèvres. Le verdict ne tarda pas à tomber. Philippe sentit qu'il n'avait d'autres choix que d'accepter.

— Youpi! Oh, merci, mon chéri! s'écria Fleurette en lui sautant au cou. Je savais que tu dirais oui, mais je voulais quand même ton accord parce que je suis consciente que ça causera beaucoup de soucis pour le soigner, le mettre propre, le dresser et...

— Ça va, ça va, intervint son mari en rigolant. Comment tu vas l'appeler, ton... pitou?

— Ben, si je considère qu'il a fait preuve de témérité et de courage en gémissant jusqu'à ce que quelqu'un l'entende et vienne à son secours, je dirais qu'il a la bravoure d'un scout. Alors oui, c'est comme ça qu'il va s'appeler. Qu'est-ce que t'en dis, Scout? lança Fleurette, d'une voix ferme et autoritaire.

En entendant ce curieux son, le chiot dressa aussitôt les oreilles et souleva la tête. Il n'avait aucune idée de tout le ressac d'amour qu'il s'appropriait à recevoir. Il n'avait encore rien vu...

Deux mois s'étaient écoulés depuis la découverte inopinée de Scout. La canopée avait déjà commencé à libérer des feuilles séchées et racornies. Elles quittaient les branches, une à une, en s'échouant ici et là sur les parterres, comme si elles réservaient la place en attendant le grand déversement d'octobre.

Rosaire apportait la touche finale à son dernier projet : une niche pour le nouveau pensionnaire de Fleurette. Le chiot tout frêle qu'elle avait sauvé in extremis au début de l'été s'était rapidement métamorphosé en un superbe golden retriever de quatorze livres débordant d'énergie. Fleurette était consciente que l'animal, âgé de seulement deux mois, atteindrait tout près de soixante-dix livres à l'âge adulte. La cohabitation avec un animal de cette envergure apporterait certainement son lot d'inconvénients. Il fallait prendre rapidement une décision avant que le temps froid ne se pointe.

— Tu devrais demander à ton père de construire une cabane pour Scout, avait proposé Philippe, quelques semaines auparavant. Il manie aisément les outils pis j'ai remarqué qu'y avait un tas de vieilles planches empilées derrière son atelier. J'suis sûr que ça lui ferait plaisir. Pis Scout sera plus confortable. T'sais, chez nous, à Sainte-Victoire, les chiens vivaient dehors.

Évidemment, Fleurette était consciente que son beau-père, si rigoureux envers ses propres enfants, n'aurait jamais offert une vie de rêve à un animal de compagnie.

Fleurette avait accueilli la proposition de son époux avec ambivalence. Même si elle comprenait la logique derrière cette suggestion, pour elle, il était inacceptable de laisser dehors, au froid et à la pluie,

un animal si adorable. Elle était tiraillée entre l'idée d'en prendre son parti ou de tenir tête à son mari. Pourtant, Philippe, lui si doux... Elle ne comprenait pas son comportement ni sa logique. Au fond, sa priorité n'était pas tant d'offrir un gîte de qualité à son chien, mais bien plutôt de construire un nid d'amour pour un futur enfant. Et pour cette raison, elle abdiqua pour éviter une querelle de ménage.

— C'est bon, j'lui demanderai.

Et c'est ainsi que Rosaire avait sorti égoïne, marteau et compagnie et s'était aussitôt mis à l'œuvre pour créer une magnifique niche pour Scout, le nouveau membre de la famille Letendre.

Ce matin-là, il appliquait la dernière couche de peinture au petit palace qu'il avait construit pour l'animal. Soudain, une douleur violente à la poitrine le fit s'écrouler au sol. Après un long moment, chambranlant, il se cramponna avec peine à son établi et réussit à se relever et à se diriger à l'extérieur. Avec toute l'énergie qui subsistait en lui, il râla :

— Émie ! Émie...

Il s'écroula de nouveau à quelques pieds de la galerie où Émilienne, assise sur la balancelle, savourait son café du matin sans même se douter du drame qui se déroulait sous ses yeux. Au même moment, Fleurette arrivait chez ses parents, curieuse de savoir où en était la construction de la niche. Lorsqu'elle aperçut son père étendu sur le sol au pied de l'escalier, elle poussa un cri de frayeur :

— Papaaa ! M'man ! P'pa est tombé ! Viens vite !

Émilienne se leva d'un bond et descendit les marches. Son mari gisait par terre, le visage livide.

— Mon Dieu ! Y a tombé juste devant moi pis j'ai rien vu. J'appelle le docteur, reste avec lui, ordonna la mère à sa fille.

Fleurette, tout près de son père, l'observait méticuleusement. Il avait lentement repris connaissance, mais son visage crispé témoignait d'une vive douleur.

— Papa, tu nous as fait une peur atroce. Quand je t'ai vu par terre, je te pensais mort.

— Je... je...

— Non, non, parle pas. Le D^r Tellier s'en vient.

S'il est chez lui..., pensa Fleurette, car il arrivait que le docteur s'absente pour une urgence. Et là, c'en était une.

Émilienne revint avec une débarbouillette d'eau fraîche. Elle lui épongea le front et la nuque.

— Le docteur s'en vient. En attendant, il a dit de ne pas bouger, il faut que tu restes étendu et que tu te reposes.

— Émie..., haleta le pauvre homme.

— Parle pas, Rosaire, je t'en prie, écoute-moi.

Il ferma les yeux, mais sa poitrine se soulevait au rythme d'un cœur en détresse. Émilienne, agenouillée tout près de son mari, priait tous les saints du ciel pour qu'ils viennent à son secours: *Bonne Sainte Vierge, p'tit Jésus, écoutez ma prière. J'veus ai pas souvent demandé des faveurs, mais aujourd'hui, je vous en supplie, sauvez mon mari.*

Une voiture surgit dans l'allée en soulevant un nuage de poussière. Au même moment, une bourrasque soudaine provoqua un tourbillon de feuilles mortes qui s'élevèrent pour disparaître derrière l'atelier de Rosaire. Fleurette eut un frisson d'horreur. Elle se rappela soudain les paroles de la voyante qui, trois ans auparavant, lui avait prédit qu'un homme de son entourage allait être gravement malade. La dame n'avait pas voulu préciser si la personne allait mourir, mais Fleurette savait lire entre les lignes.

Non, c'est pas vrai que mon père va mourir, pensa-t-elle.

Les larmes jaillirent de ses paupières comme un torrent dans une rivière indomptée. Fleurette ne pouvait plus s'arrêter. Émilienne aida le D^r Tellier à transporter le malade à l'intérieur du véhicule. Elle monta à ses côtés.

— Je t'appelle dès que j'ai du nouveau ! cria-t-elle à sa fille.

Quelques secondes plus tard, la voiture filait à toute allure en direction de l'Hôtel-Dieu de Sorel avec, à son bord, un homme en détresse respiratoire et une femme désespérée.

Dans l'après-midi, Fleurette attendait impatiemment des nouvelles de l'hôpital. Elle avait contacté Clémence et, toutes deux, devant un café refroidi, étaient anxieuses que le téléphone sonne.

— Ça se peut pas, y est ben trop jeune pour mourir, soutenait Fleurette, anéantie.

— Prends sur toi, petite sœur, le bon Dieu veille sur lui. Il va nous revenir tout pimpant, tu vas voir.

— Si seulement tu pouvais dire vrai, répliqua la cadette qui revoyait en pensée la voyante lorsqu'elle lui avait annoncé : « Je vois... de la maladie. Une grave maladie. Un homme. Il est dans votre entourage immédiat... »

Et elle se souvint que, lorsqu'elle lui avait demandé de qui il s'agissait, la voyante lui avait répondu : « Malheureusement, je ne le sais pas, parce que Dieu a tous les pouvoirs sur la vie et sur la mort. Il peut décider d'épargner cette personne ou de la rappeler à lui à tout moment. »

À cette pensée, Fleurette sentit un long frisson lui parcourir l'échine. Soudain, le téléphone retentit et fit sursauter les deux jeunes femmes. Clémence, plus solide moralement, prit l'initiative d'aller répondre.

— Clémence ! C'est ta mère. Tout va bien, votre père se remet tranquillement. Le docteur dit qu'il aurait pu y passer, mais qu'il a été chanceux qu'on intervienne à temps.

— Dieu merci ! Oh, maman, j'suis tellement soulagée !

Après s'être informée de l'état de son père, elle se tourna vers sa sœur pour la rassurer :

— Il a fait une petite crise cardiaque, son état reste fragile, mais on n'a pas à s'inquiéter. Ils vont le garder en observation toute la nuit.

— Est-ce qu'on peut aller le voir ? questionna Fleurette.

— Maman dit que c'est préférable d'attendre à demain. Comme son état est stable, demain matin, ils vont en profiter pour lui passer d'autres examens pis si tout est normal, ben, il pourra revenir à la maison. Sinon, on ira lui rendre visite demain soir.

— Quelle affaire ! déplora Fleurette. J'aurais pas dû lui demander de construire une cabane pour Scout. Ça l'a épuisé.

— Ben non, voyons, p'pa est ben plus solide que tu penses. C'est sûrement quelque chose d'anodin, ce qui lui arrive. En tout cas, on en saura plus demain. Moi, je te laisse parce que Pierre a dû revenir en catastrophe du travail pour garder les enfants, et là, il doit y retourner avant que la journée se termine.

— C'est bon, je te raccompagne à la porte. Merci encore, Clémence, pour ta présence et ton réconfort. Dans des moments comme ça, je sais pas où tu trouves tout cet aplomb, moi, je panique à tout coup.

— Je dois retenir de maman, elle est toujours si calme...

Après le départ de Clémence, Scout était retourné dans son panier. Fleurette, assise près de lui, l'observait.

— Toi, t'as pas de soucis. Tu peux dormir sur ta p'tite oreille.

Le chien leva la tête et posa un regard vers sa maîtresse. Puis, après avoir exécuté un tour sur lui-même, il se recoucha en petite boule en expirant un long souffle.

Le mois de septembre était bel et bien installé, il n'avait même pas daigné concéder une ultime journée de chaleur. Les arbres s'étaient dénudés de leur feuillage dans le temps de le dire. Des vents forts, du temps frisquet et des pluies torrentielles s'étaient succédé, ce qui avait radicalement mis un terme à la belle saison. La morosité s'était emparée des villageois. Mais pour certains, l'équinoxe d'automne était synonyme de fébrilité et d'agitation ; c'était le début de la saison de la chasse.

Ce soir-là, une effervescence soudaine semblait avoir pris le contrôle du cerveau de Philippe. Un bouillonnement incessant qui courait dans toutes les veines de son corps comme une démangeaison incontrôlable, celle que tout chasseur ressent à cette période de l'année, et qui poussa Philippe à faire part à son épouse de sa prochaine escapade.

— Sais-tu quoi, Fleurette ? C't'année, je pense que j'vas amener mon père à' chasse avec moi. Vu que ton père est pas encore assez en forme pour y aller, j'suis sûr que le mien, si j'm'y prends d'la bonne façon pour y demander, il va vouloir. Ça le changerait un peu de la traite des vaches.

— Ton père ! Y est jamais allé chasser. J'suis pas certaine qu'il va apprécier ton offre. D'ailleurs, avec sa grosse voix railleuse, y va faire fuir tout le gibier, se marra Fleurette.

— T'es pas drôle ! Y est pas si pire que ça, mon père. Tu sais, au fond, c'est un sensible, c'est juste qu'y veut pas qu'on le sache. J'sais pas pourquoi, mais j'ai le sentiment que si j'suis tout seul avec lui, il va

peut-être laisser tomber sa carapace. C'est pas un grand parleurs, ça, je l'sais, mais dans le bois, loin de toute, c'est surprenant de voir à quel point les langues se délient, parfois.

— Ouais, ça peut sembler une bonne idée. Comme ça, tu vas peut-être savoir pourquoi il a toujours été si sec avec vous autres, surtout avec Louis.

— T'as tout compris. En tout cas, j'espère au moins briser sa coquille pour savoir c'qu'il a dans le cœur.

Plusieurs jours et autant d'arguments vinrent à bout de l'entêtement de Zéphirin. Il finit par accepter l'invitation de son fils. Le matin du départ, le village était encore plongé dans l'obscurité lorsque Philippe se rendit chez son père. Gracia était déjà debout et l'attendait avec une grosse tasse de café bien chaud et sucré.

— Ton père est pas parlable à matin, l'informa-t-elle, dès son arrivée. J'aime autant te prévenir tu suite, y est à prendre avec des pincettes. Va surtout pas le provoquer, toi, j'ai pas envie d'être témoin d'une scène à matin.

— Non, m'man, promis, rétorqua le fils, conciliant. Ça doit être le stress de l'inconnu, j'peux le comprendre, y est jamais allé chasser. Y a pris soin des animaux toute sa vie pis là, y va devoir en tuer, c'est sûr que ça doit le troubler.

— Pourtant, icitte, il a souvent saigné des cochons pis décapité des poules ! s'expliqua difficilement Gracia.

— Ouais, mais faut croire que c'est pas pareil dans sa tête, m'man. Dis-moi donc, y es-tu parti s'équiper au magasin de sport, le père ?

— Espère-moi, j'vas aller voir ce que c'est qu'y brette en haut.

Pendant que Philippe attendait, il regardait l'image de saint Antoine accrochée au mur, au-dessus du buffet. Cela lui rappela une certaine journée d'hiver, alors qu'il n'avait que huit ans. Assis là même où il l'était aujourd'hui, il avait observé son père en train d'accrocher ce cadre orné de feuilles d'or. Sa mère lui avait alors appris les dons particuliers de ce personnage vénérable :

— Saint Antoine, mon gars, c'est le patron des objets perdus. Si jamais tu perds que'que chose de précieux, ben, tu peux l'implorer pis y va exaucer tes prières. C'est moi qui te l'dis !

Philippe regardait le cadre empoussiéré qui n'avait pas bougé de sa place depuis dix-huit ans et se demandait comment, à l'époque, il avait pu croire que ce personnage vêtu d'une longue tunique, encastré dans un cadre vitré, pouvait retrouver un objet égaré dans la maison par un des membres de la famille. Perdu dans ses pensées, il n'entendait pas son père arriver derrière lui.

— Bon, j'suis prêt ! articula l'apprenti chasseur.

Philippe se retourna et aperçut Zéphirin, croulant sous une tonne de bagages. Il tenta de le dérider :

— Cré maudit, p'pa, vous vous êtes ben grayé ! Y a pas un volatile qui va résister à vos charmes.

Les tentatives de Philippe pour amadouer son père ne furent pas concluantes. Toutefois, il songea qu'en pleine forêt la nature se chargerait de lui radoucir le cœur.

La camionnette de Zéphirin débordait de tout l'attirail d'un bon chasseur : deux carabines de calibre 22, deux gourdes d'eau potable, un casse-croûte pour la pause du dîner, une petite bouteille de gin pour redonner un coup de vigueur, des vêtements de rechange en prévision d'une averse soudaine, des bottes de caoutchouc, deux chaises pliantes, une bâche, des allumettes et quelques rondins pour alimenter un feu à l'heure du lunch, une lampe de poche pour les imprévus...

Après une heure de route sur un chemin de terre cahoteux, le véhicule s'immobilisa enfin. Devant eux, un étroit sentier, entravé par un gros arbre mort, menait à une clairière.

— On va laisser le *truck* icitte, fit le fils en descendant du véhicule, on y r'viendra pour dîner. Pour astheure, on va prendre la *trail* qu'on voit là-bas à gauche, on va faire un boutte de ce côté-là pis on r'viendra au *truck* quand l'appétit se fera sentir. Icitte, dans' clairière, c'est plus sûr pour faire un feu.

— C'est toi qui mènes, mon gars. Depuis le temps que tu chasses, tu dois savoir c'qu'y a à faire pis comment l'faire, non ?

— J'vous l'fais pas dire, p'pa. J'suis pas v'nu souvent par icitte, mais d'après une connaissance, d'la perdrix, y en a en masse dans le coin, c't'année. Bon, on y va ?

Les deux chasseurs attaquèrent le sentier parsemé de cailloux et de racines émergentes.

— Faites ben attention où vous marchez, p'pa, chuchota Philippe afin de ne pas amener la faune ailée. C'est plein de branches cassées pis de roches à fleur de terre. C'est pas le temps de contempler les nuages.

— T'en fais pas, l'fin finaud, j'suis venu au monde avant toi, j'ai déjà marché dans le...

En disant ces mots, Zéphirin trébucha sur une grosse pierre camouflée sous un amas de feuilles mortes. Il eut tout juste le temps de s'agripper à une branche pour éviter de s'étendre de tout son long sur le sol. Philippe n'osa prononcer un mot, il savait d'ores et déjà que son père, orgueilleux jusqu'aux tripes, devait déjà crouler sous la honte. Zéphirin secoua son pantalon et sa veste maculés de brindilles et reprit sa marche en évitant cependant de regarder son fils. Ils continuèrent lentement d'avancer, à l'affût d'un bruissement d'aile ou du gloussement d'une perdrix.

De chaque côté du chemin, des mousses, des lichens et des talles serrées de fougères couvraient la litière forestière. Un peu partout, des champignons aux formes biscornues ajoutaient des pointes de fantaisie au paysage indompté. Zéphirin marchait dans les pas de son fils, la carabine sur l'épaule, effleurant avec circonspection les amas de feuilles séchées qui craquaient sous ses bottes.

Sournoisement, le sentier se rétrécissait au fur et à mesure qu'ils progressaient au cœur de la forêt. À leur insu, les deux chasseurs se retrouvèrent soudain devant un carrefour. Cet embranchement imprévu sonna l'alerte dans l'esprit du plus jeune.

— Hum... y est pas supposé y avoir un croisement ici. Mon *chum* m'a ben dit que le chemin était direct pis y a même ajouté: « Tu peux pas te tromper, c't'un sentier en boucle, y va t'ramener à ton char. »

— Ouais, ben, j'vois pas de boucle icitte, moi, jura Zéphirin. J'vois plutôt qu'y a deux chemins. Toi qui es si fin, dis-moi donc lequel qu'on va choisir ?

— P'pa, soyez pas cynique, c'est pas le temps, s'impatienta Philippe, embarrassé.

Le doute commençait sérieusement à l'envahir et à fragiliser l'aplomb qu'il avait démontré au début de la journée.

— On va s'asseoir deux minutes pour réfléchir, proposa-t-il.

— Réfléchir à quoi, baptême ? Y est presque l'heure du dîner pis moi, j'ai l'estomac dans les talons. Si on avait apporté le lunch avec nous autres, au moins, on aurait pu manger, mais non, y fallait que tu...

— P'pa, ça donne rien de chialer parce que les bananes sont croches ! Là, y faut décider si on continue sur un de ces deux chemins-là ou si on r'tourne sur nos pas.

— Moi, je r'vire de bord, décida le père. J'ai même pas entendu le moindre « pit ! pit ! » de tes supposées perdrix. J'te gage qu'y en a même pas par icitte. On est dans un trou perdu, baptême !

— P'pa, arrêtez de blasphémer. À' chasse, faut être patient.

— J'ai déjà été assez patient de même. Si tu veux continuer, vas-y ! Moi, je démissionne.

Après avoir effectué un demi-tour sur lui-même et fait quelques pas, Zéphirin s'arrêta net. Il fixait le boisé et avait l'impression que la forêt s'était refermée sur lui. La piste qu'ils avaient foulée quelques minutes auparavant n'était plus qu'un layon piétiné par une famille de cerfs de Virginie en quête de leur pitance.

— Voyons, bâtard de bâtard ! grommela le père en fronçant les sourcils. Y avait un chemin tout à l'heure, où c'est qu'y est passé ?

Philippe, qui sentait le désarroi le submerger, n'avait pas le courage d'avouer à son paternel qu'il n'avait plus aucune idée de la direction à prendre.

Joual vert ! J'peux pas croire qu'on est perdus, se dit le jeune homme. Depuis le temps que j'vas chasser, j'ai jamais eu d'problème pour m'orienter dans le bois pis là, j'vas passer pour un imbécile aux yeux de mon père. Maudit torrieu ! Fallait que ça arrive aujourd'hui, pis avec lui, en plus.

Les deux hommes tentèrent quelques foulées dans la direction opposée pour s'apercevoir qu'ils n'étaient jamais passés par là. Ils rebroussèrent chemin pour revenir à la fourche où ils s'étaient arrêtés un peu plus tôt.

— Y est quelle heure, là ? grommela Zéphirin en jetant un œil à son poignet dénudé. Bâtard ! Y manquait pus rien que ça, on est partis tellement pressés à matin, baptême, que j'ai oublié de prendre ma montre.

— Y est deux heures et quart. Énervez-vous pas, le père, on a en masse le temps de retrouver notre chemin. Tiens, r'gardez, y a des baies de sureau par ici, ça va vous faire un p'tit fond en attendant, plaisanta Philippe.

Mais la boutade n'eut aucun effet sur le moral de son père, encore moins sur son visage qui exprimait toute la détresse qui s'emparait de son être. Assis sur une souche pourrie, la tête appuyée entre les mains, Zéphirin était rongé par la peur. Philippe était conscient que chaque minute perdue pouvait faire la différence entre la vie et la mort, car, en septembre, la pénombre s'installe très tôt, surtout en forêt. Il se ressaisit :

— Y faut agir, pis vite ! trancha le jeune chasseur, car l'inertie dont faisait preuve son père commençait à lui tomber sur les nerfs.

— Ben oui ! s'emporta le pauvre bougre. On pourrait peut-être se faire une p'tite partie de poker...

— P'pa, vous êtes pas drôle. Vous pouvez pas y mettre un peu d'bonne volonté pour m'aider, joual vert ?

C'était la première fois de sa vie que Philippe s'adressait si résolument à son père. Mais la situation délicate qu'ils vivaient le forçait à laisser de côté les politesses et à agir.

— C'est pas en restant icitte qu'on va s'en sortir. Moi, j'serais d'avis de prendre un des deux chemins. Ça va ben nous mener à que'que part. C'est un chemin, après toute !

Ils ramassèrent leur attirail et choisirent le chemin de droite. Selon son raisonnement, Philippe avait supposé que puisqu'ils étaient partis vers la gauche, le matin, ils s'étaient peut-être éloignés juste un petit peu de la *trail* principale et qu'en allant vers la droite, ils retomberaient assurément sur le bon sentier. Ils marchèrent sur une longue distance, l'un derrière l'autre, inquiets et désorientés. Soudain, Zéphirin s'arrêta. Il fixait un point, à l'horizon.

Philippe, n'entendant plus les bruits de pas derrière lui, supposa que son père avait débusqué une perdrix. Il s'immobilisa aussitôt pour éviter de piétiner le feuillage tombé au sol et se retourna.

— Là-bas, regarde ! s'écria son père. Y a une maison rouge ! Philippe, on est sauvés !

L'intense soulagement provoqué par cette découverte avait déclenché chez l'apprenti chasseur une euphorie proche du délire. De grosses larmes coulaient sur ses joues ridées, il riait et pleurait tout à la fois. Cette nouvelle perspective d'évacuation procura aux traqueurs de gibier suffisamment de fougue et de détermination pour poursuivre leur chemin jusqu'à la fameuse tache rouge aperçue par Zéphirin. Plus ils en approchaient, plus l'objet se précisait. Mais rapidement, l'allégresse fit place à la consternation. Aussitôt arrivés sur place, ils comprirent que ce qu'ils avaient aperçu n'était en fait qu'un vieux tacot de couleur rouge, rongé par la rouille et dont la carcasse trouée servait de refuge à une famille d'écureuils.

Un grand désespoir dissipa le filet d'optimisme qu'ils avaient réussi à conserver jusqu'ici. Constatant que le jour déclinait rapidement, ils furent contraints de continuer. Ils traversèrent donc une pinède où un

tapis d'aiguilles de pin rendait le pas doux et agréable. Mais rapidement, l'obscurité s'installa et l'espoir de retrouver leur chemin fondit comme neige au soleil. Philippe prit le taureau par les cornes :

— P'pa, on arrête ici. On n'ira pas plus loin à soir.

— Quoi ? Qu'est-cé ça veut dire, ça, on n'ira pas plus loin ? demanda Zéphirin pendant qu'un long frisson lui glaça le sang. On va toujours pas passer la nuit icitte !

— Faut croire que oui. On n'a pas le choix. Dans pas long, y va faire assez noir qu'on y verra rien. Ça va être plus dangereux de continuer que de rester icitte. Ça fait qu'on va trouver une place pour s'abriter pis on va attendre à demain matin pour essayer de trouver not' chemin à clarté.

— Ben, ça parle au yable ! tiqua Zéphirin, en posant ses fesses sur une souche couverte de mousse. Me v'là rendu à dormir à belle étoile, astheure, lança-t-il avec dérision.

Car, étrangement, la fatalité à laquelle il faisait face avait soudainement transformé l'homme de cinquante-deux ans. Il avait abdiqué. Avait-il le choix ? Son fils, plus solide psychologiquement, sentit plus que jamais l'urgence de faire preuve de *leadership* :

— Avant qu'y fasse nuit noire, on va chercher autour pour trouver un gros arbre dans lequel on pourra facilement monter. Pensez-vous que vous allez être capable de grimper, p'pa ?

— Au point où j'en suis, j'pas à l'étape de m'demander si j'suis capable, qu'est-cé t'en penses ? Si y faut que j'grimpe, j'vas grimper, fie-toi sur moi. Encore qu'y faut en trouver un avec des branches assez basses, j'ai pas vingt ans, moi...

Ils furetèrent tout autour et, au bout d'un moment, Philippe trouva l'arbre parfait, un érable dont la solidité du tronc contrastait avec sa ramure tordue et cambrée sous le poids des tempêtes et du verglas.

— Ouais! C'est là qu'on va dormir à soir, déclara Philippe, en cherchant une fourche pas trop haute et assez solide pour les supporter. Au moins, en haut, on va être à l'abri des renards pis des bêtes puantes.

— Si t'es si connaissant, dis-moi donc comment tu penses que j'vas faire pour dormir, à cheval sur une branche?

— Si vous remarquez, p'pa, vers la gauche, à peu près à quinze pieds de haut, y a une fourche ben large pis échancrée. On pourra s'écartiller dessus, dos à dos, pis j'vous garantis qu'on va être capables de roupiller un p'tit boutte chacun notre tour. C'est le meilleur hôtel que j'peux vous offrir pour astheure.

— Ouais..., fit Zéphirin, terrifié à la pensée de grimper si haut.

En se cramponnant à l'écorce rêche et crevassée du géant à moitié dépouillé de son feuillage, ils atteignirent la fourche sans trop d'égratignures. Assis dos à dos pour plus de stabilité, un devoir de survie poussa les deux chasseurs à méditer sur la façon de se sortir de ce pétrin, mais la fatigue et la nervosité avaient sapé toute leur énergie. Ils se mirent à grelotter de la tête aux pieds. La nuit arriva, avec son tumulte terrifiant, ses craquements et ses hurlements. De temps en temps, dans la noirceur, les deux hommes apercevaient des points brillants comme autant de paires d'yeux avides d'un bon repas.

* * *

Au petit matin, Philippe venait de s'assoupir lorsqu'un tressaillement le tira de son sommeil. Son père, adossé à lui, s'efforçait de taire ses sanglots.

— Ça va aller, p'pa. On va s'en sortir. À' clarté, on va retrouver notre chemin, j'vous l'promets, le calma le fils, éprouvé devant la faiblesse inhabituelle de son paternel.

Zéphirin inspira un bon coup. Puis, comme un barrage dont on ouvre toutes grandes les valves pour amoindrir la pression de l'eau, il ressentit soudain le besoin viscéral de confier à son fils les émotions depuis trop longtemps emprisonnées dans son cœur :

— J’pense à ta mère qui doit être morte d’inquiétude. Pour la première fois de ma vie, j’ai peur, Philippe. J’réalise que j’la reverrai peut-être pus jamais. J’aurais dû être plus aimant avec elle, pis avec mes enfants aussi. Jamais j’aurais pensé finir mes jours perdu au beau milieu d’une forêt. Oh, t’en fais pas, je t’en veux pas. J’sais ben que c’est pas de ta faute, c’qui nous arrive, mais c’est trop bête, tout ça... Si, au moins, j’avais profité de mes enfants au lieu de leur crier après tout le temps, Raoul pis Louis seraient peut-être pas partis à l’autre boutte du monde. Tout ça, c’est de ma faute, Philippe. J’étais borné, intolérant. Mais là, y est trop tard...

Le père, effondré, pleurait comme un enfant. Philippe tenta de se retourner afin de serrer son père dans ses bras, mais l’équilibre précaire dans lequel il était l’empêchait de bouger.

— Vous êtes trop dur avec vous, p’pa.

— Tu sais, quand j’étais jeune, mon père nous a élevés à la dure. Oublie pas qu’on était sept, chez nous. Quatre garçons pis trois filles. Moi, j’ai toujours rêvé d’avoir un chien à moi, mais y était pas question qu’un animal rentre chez nous. Mon père disait : « Les animaux de la ferme nous font vivre, mais pas les chiens, y sont juste un paquet de troubles. » Chez nous, les caresses, ça se traduisait par des claques en arrière de la tête, pis les « je t’aime » par un char de bêtises.

Philippe restait muet, il tentait de comprendre. Son père poursuivit :

— J’ai été ben dur avec vous autres, je l’sais pis je l’rerette. Quand j’étais p’tit, mon père me traitait tout le temps de sans-dessein, de bon à rien. Il avait réussi à me convaincre que j’pouvais rien faire de correct. Ça fait qu’un jour, j’m suis dit que j’allais y prouver que j’étais capable de réussir des choses dans la vie. C’est pour ça que j’ai été sévère avec vous autres. J’voulais tellement que vous réussissiez votre vie. J’voulais surtout pas faire des mauviettes avec mes gars. En tout cas, j’ai pas manqué mon coup dans le cas de ton frère Louis..., ajouta-t-il avec ironie. J’espère juste qu’y m’en veut pas trop, d’l’autre bord.

Il éclata en sanglots. Philippe ne savait plus quoi lui dire pour le consoler. Un long silence de sa part fit le travail. Puis le père ajouta :

— Tout ce que je demande au bon Dieu, c'est qu'y nous revienne en vie. J'te jure qu'on va y faire une fête comme t'en as jamais vu, mon gars.

La bulle était crevée. Philippe découvrait tout le ressentiment et la douleur enfouis dans le cœur de son paternel depuis tant d'années. Il comprenait aussi toute sa souffrance et sa bataille pour reconquérir une fierté et un honneur volé par son propre père dans sa plus tendre enfance.

— Là, j'suis gelé jusqu'aux os, l'avisa Zéphirin. Si au moins on s'était gardé une p'tite *shot* de rhum à s'envoyer derrière la cravate... Si ça continue de même, j'vas pogner mon coup de mort.

— Donnez-moi vos bas, ordonna tout à coup Philippe.

— Bâtard, que c'est tu veux faire avec mes bas ?

— J'ai des allumettes, on va les brûler, ça va nous réchauffer un peu. Comme c'est du coton, ça devrait prendre pis ça va nous permettre de *toffer* jusqu'à tant qu'y fasse un peu plus clair.

— Tiens, v'là mes bas. C'est brillant, ça, mon gars. J'sais pas c'que j'ferais si t'étais pas là...

Mais le peu de chaleur dégagé par les socquettes n'apporta pas le réconfort tant convoité. Zéphirin tremblait encore de tout son être. Dans un équilibre précaire et à force de tatillonner, Philippe réussit à se retourner. Une fois assis derrière son père, dans un élan d'affection, il l'entoura de ses bras et se blottit contre celui qui, dans le seul langage qu'il connaissait, venait de lui dire « je t'aime, mon fils ».

Le croassement d'un attroupement de corneilles tout près de leur abri de fortune sonna le départ. Père et fils reprirent la route en quête d'un espoir de retour.

* * *

Depuis la veille, c'était l'affolement à la ferme des Letendre. Constatant le sérieux retard des deux chasseurs, Gracia avait rapidement conclu à un accident. Convaincue qu'un drame s'était produit, elle avait téléphoné au local de la police provinciale dès le lendemain matin.

— Y devaient revenir hier avant le souper, avait-elle précisé aux policiers. Mon gars m'avait juré qu'y seraient de retour ben avant la noirceur. On les a espérés toute la nuitte, monsieur l'agent.

L'enquêteur-chef avait aussitôt mandaté ses hommes pour organiser une battue. Toute la matinée, des équipes de patrouilleurs sillonnèrent la région autour du secteur d'où étaient partis les chasseurs. Malheureusement, ces boisés pouvaient s'étendre sur des milles et des milles en direction nord. Le périmètre de recherche était immense et laissait peu d'espoir de réussite.

— Les chances de les retrouver sont assez minces, avait prévenu le sergent. Mais s'ils ont réussi à passer la nuit sans trop de problèmes, il y a de l'espoir.

Fleurette et Rose, qui avaient accompagné Gracia toute la nuit, se morfondaient d'inquiétude. Aux crises de larmes se succédaient de vives argumentations pour tenter de comprendre ce qui avait pu arriver à leurs hommes. La nuit avait été interminable, et Gracia, inconsolable.

Le soleil était déjà au zénith lorsque le téléphone sonna. Gracia se jeta sur l'appareil :

— Allô ! Quoi ? Vous les avez retrouvés ? Dieu merci ! Oui... oui, merci beaucoup, monsieur l'agent.

Elle raccrocha et se laissa choir sur une chaise, tout près d'elle.

— Ils les ont retrouvés ! souffla-t-elle, soulagée.

Trois heures plus tard, Zéphirin et son fils étaient de retour à la ferme où leurs proches les attendaient avec impatience pour les serrer dans leurs bras. Après leur avoir livré une sévère leçon de morale, Gracia leur servit un réconfortant bol de soupe chaude.

— Vite! Racontez-nous c’qui s’est passé, on était tous morts d’inquiétude, demanda Rose.

À tour de rôle, se coupant la parole, les deux rescapés relatèrent les événements des dernières heures :

— ... pis le lendemain, raconta Zéphirin, on est descendus de l’arbre pis on a recommencé à marcher. Un moment donné, on est arrivé à une clôture, une belle clôture, là, t’sais, comme pour les ranchs! On l’a longée. Y avait des chevaux de l’autre bord de la clôture, ça fait qu’on s’est dit qu’y devait certainement y avoir une maison pas loin...

— C’est là qu’on l’a aperçue! l’interrompt Philippe. C’tait pas une maison ordinaire, moi j’dirais plutôt un manoir. Vous auriez dû voir ça. Des tourelles aux quatre coins, deux cheminées en pierre pis la grosse Cadillac dans l’entrée.

— Oui, mais après, qu’est-cé vous avez faite? s’impatiait Gracia qui voulait tout savoir sur la seconde.

— Ben, on est allés sonner, poursuivit-il, pis on a expliqué au propriétaire qu’on s’était perdus dans l’bois. Sur le coup, en nous voyant arriver, la carabine à l’épaule, y a figé comme un poteau de clôture pis y a jamais voulu nous laisser entrer. C’est là qu’il a appelé la police. Une heure après, y sont venus nous cueillir. Mais c’est à ce moment-là qu’on a compris que c’est m’man qui les avait prévenus. Pas besoin de vous dire qu’on était soulagés. En tout cas, on a eu la peur de notre vie, pas vrai, p’pa?

Depuis un bon moment, Zéphirin avait cessé de parler. Il n’entendait même plus la voix de son fils qui, fier comme un paon, énumérait dans le moindre détail tous les obstacles et les embûches qu’ils avaient surmontés ensemble, tous les deux. Au fur et à mesure qu’il mémorisait dans sa tête les incidents des dernières heures, il prenait conscience que s’il était encore vivant, c’était en grande partie grâce à la ténacité et l’esprit combatif de son fils. Dans un louable effort de modestie, l’homme, qui n’avait jamais accepté que quiconque lui dicte sa conduite, coupa court à la narration de son fils et, d’une voix touchante, il exprima ce que depuis toujours son cœur avait refusé d’avouer :

— Faut que j'vous dise une affaire. J'dois donner à César c'qui lui revient. Si on est icitte à soir, c'est grâce à mon fils qui a fait preuve de courage pis d'audace. Y a su se débrouiller en plein cœur d'la forêt pis trouver le moyen de nous ramener vivants chez nous. J'suis pas mal fier de toi, mon gars !

Zéphirin prit son fils dans ses bras et le serra si fort que Philippe en eut le souffle coupé. Gracia sourit en se disant que de moments comme celui-là, elle s'en nourrirait tous les jours. En même temps, son cœur se serra, car elle eut une pensée pour Louis...

Le mois de novembre avait des allures de décembre. Une première neige avait camouflé le sol sous une mince croûte blanche et cassante et le grésil tombé au petit matin emprisonnait les branches les plus fines dans un écrin scintillant. Émilienne versa du thé bouillant dans deux grosses tasses et y ajouta quelques biscuits, tout droit sortis du four. Dans la maison, ça sentait le bonheur. Le pendule sonna la demi-heure de la neuvième heure.

— Mon Dieu ! Pas déjà neuf heures et demie ! s'exclama-t-elle. L'avant-midi est déjà avancé pis j'ai quasiment rien de faite.

Pourtant, deux brassées séchaient sur des cordes tendues dans le couloir et une deuxième fournée de biscuits tiédissait sur le comptoir de la cuisine pendant qu'un récipient de grès rempli de fèves au lard répandait ses arômes de mélasse et de sirop d'érable dans toutes les pièces.

Émilienne enfila sa veste en grosse laine et alla rejoindre son mari dans l'atelier attenant à la maison. Rosaire s'y rendait méthodiquement tous les matins dès sept heures afin de respecter scrupuleusement sa routine établie depuis nombre d'années. Il consultait d'abord son carnet de commandes qui, ces temps-ci, ne lui accordait aucun répit. Il établissait ensuite son horaire de la journée tout en savourant à petites lampées son café matinal. Lorsqu'elle entra dans l'atelier, Émilienne aperçut son mari, accroupi à ramasser un tas de copeaux de bois.

— J'te prends encore en train de bardasser ! le gronda-t-elle. Le docteur t'a dit de te ménager pis de modérer le tabac. Y a d'la boucane à couper au couteau, icitte. Tiens, viens t'asseoir deux minutes, je t'ai apporté du thé avec des biscuits aux raisins, comme t'aimes.

Rosaire voulut répliquer, mais le son qui sortit de sa bouche ressemblait plus à un râlement qu'à une voix saine. Ses dents jaunies témoignaient des milliers de cigarettes qu'il avait grillées depuis l'âge de seize ans. Il déposa son porte-poussière et son balai et rapprocha le petit banc de bois qu'il avait gossé de ses propres mains lorsqu'il avait ouvert son atelier d'ébénisterie, en 1929. Il offrit à sa femme de s'y asseoir puis se jouqua sur le rebord de sa table de travail. Une quinte de toux le força à s'y reprendre à deux fois. Émilienne l'observait et ne reconnut pas l'enthousiasme qui illuminait habituellement le visage de son époux lorsqu'il travaillait son bois.

— T'as pas l'air dans ton assiette, à matin. Est-ce que tu te sens bien ? lui demanda-t-elle.

— Ben oui, lâche-moi avec ça ! Depuis que j'suis revenu de l'hôpital, t'arrêtes pas de t'inquiéter pour moi. J'suis correct, Émie ! C'est juste que... on dirait qu'y a plus rien qui me tente. C'est comme si j'avais pus le feu...

— T'en fais trop, Rosaire. On n'a pas besoin de tant d'argent que ça. Tu devrais modérer tes commandes. Pis dans tes temps libres, ben, tu pourrais t'amuser sur de plus petits projets comme fabriquer des nichoirs pour les filles. Ce serait ben moins accaparant. Fleurette adore les oiseaux, elle pourrait en accrocher aux branches des arbres pis découvrir des p'tites familles de mésanges dans sa cour, au printemps...

— Hum... j'verrai... je l'sais pas, j'vas y penser, annonça d'une voix sèche celui que son entourage surnommait « le patenteux ».

Même si l'idée de sa conjointe lui semblait intéressante, il mit fin abruptement à la discussion.

Émilienne, voyant que son époux ne faisait preuve d'aucune ouverture d'esprit, l'abandonna à ses tourments et retourna à sa besogne.

* * *

L'hiver 1954 fut interminable. Bien qu'aucune tempête majeure n'eût englouti la ville sous trois pieds de neige et que seuls quelques

courts épisodes de froid intense eussent forcé les gens à s'encabaner à l'intérieur de leur maison, la saison froide avait eu pour tous des airs de pérennité.

— Coudon, l'hiver finira donc jamais ! rouspéta Rosaire.

Un malaise sournois l'envahissait de l'intérieur sans qu'il puisse comprendre ce qui se passait. Depuis sa visite chez le docteur, il avait le sentiment que tout son corps se rebellait contre lui. Il avait mal partout.

— Ça doit être l'arthrite, disait-il chaque fois qu'une douleur surgissait.

Mais quelque chose l'incitait à croire que son cœur n'était pas le seul responsable de ses souffrances. Il devint très inquiet lorsqu'un après-midi, des douleurs lancinantes dans le bas du dos le firent grimacer de douleur.

Voyons donc, des problèmes au cœur, ça donne pas mal dans l'dos, à ce que je sache, pensa-t-il.

Son angoisse l'amena à confier ses inquiétudes à sa femme :

— J'sais pas c'que j'ai, mais ça m'inquiète. Va falloir que je voie le docteur, encore. Pis c'est pas toute, des fois, ça me fait mal quand j'me soulage aux toilettes.

— Mon Dieu, tu m'fais peur, Rosaire, toi qui as pas l'habitude de te plaindre. Je l'appelle tout de suite pour prendre un rendez-vous.

Le D^r Tellier ne put se libérer avant trois jours, accaparé par une jeune femme dont l'accouchement s'annonçait difficile et deux autres patients qui se préparaient à faire leurs comptes avec saint Pierre. Le jour venu, Rosaire se présenta au cabinet du médecin, accompagné de sa femme.

— Monsieur Cardin ! Comment allez-vous ? demanda le professionnel.

— Si ça allait ben, j'serais pas icitte, grogna Rosaire. J'ai mal partout, docteur.

Le médecin l'ausculta de la tête aux pieds avant de lui remettre une prescription pour des antidouleurs ainsi qu'une demande de consultation auprès d'un spécialiste des maladies des os.

— Vous allez passer une série d'examens qui vont nous éclairer sur l'éventualité d'un problème sous-jacent. On en saura plus lorsqu'on aura reçu tous les résultats des tests de laboratoire. Toutefois, cela prendra plusieurs jours.

— Y vont m'fouiller partout, j'suppose...

— Vous inquiétez pas, monsieur Cardin. Il n'y a aucun examen douloureux. Ce sera surtout des radiographies et des prises de sang. Vous savez, aujourd'hui, on détecte plusieurs pathologies par un simple examen de la formule sanguine. En même temps, vous serez rassuré sur votre santé.

Rosaire repartit chez lui, en proie à une anxiété démesurée. Quelque chose en lui criait l'alerte. Les semaines s'écoulèrent, interminables, dans l'attente d'un verdict. Allait-il être anodin ou sérieux ?

* * *

La dernière semaine d'avril marqua l'arrivée des beaux jours. La chaleur soudaine fit s'épanouir les bulbes de jacinthes, de crocus et de narcisses. Émilienne, excitée à la pensée d'enfouir enfin ses mains dans la terre fraîche, était agenouillée devant un minuscule carré de potager. Parsemant des graines de radis en une rangée bien droite, elle fut dérangée par l'arrivée du D^r Tellier.

— Bonjour, madame Cardin ! C'est le beau soleil qui vous fait sortir ?

— Ben sûr, docteur, ça fait assez longtemps qu'on est renfermés dans nos maisons... Mais j'vois que vous en profitez, vous aussi !

— Certainement. On laisse pas passer des belles journées de même sans en tirer profit, comme vous dites. Changement de propos, j'ai reçu les résultats des examens de votre mari et j'aimerais qu'il vienne me voir à mon cabinet le plus tôt possible.

Les dernières paroles du médecin eurent l'effet d'une douche froide dans le cœur d'Émilienne. Il voulait voir son mari au plus vite. Cette précision cachait une mauvaise nouvelle. Dissimulant le caractère urgent de la requête, elle fit part à Rosaire de sa rencontre avec le D^r Tellier.

— ... et il m'a dit qu'il veut te voir à son bureau. Il a reçu les résultats de tes examens. Je vais l'appeler pour confirmer un rendez-vous.

Émilienne réussit à obtenir une consultation dès le lendemain matin. Mais dans la soirée, une appréhension avait envahi ses pensées comme un spectre qui dévorait petit à petit sa joie de vivre. Les heures qui la séparaient de la visite chez le médecin s'égrenaient à la vitesse d'un escargot léthargique et cette attente oppressante l'empêcha, ce soir-là, de s'endormir. Le lendemain matin, les yeux bouffis, elle se prépara à devoir supporter son mari dans l'éventualité d'une mauvaise nouvelle. Un ciel d'azur et l'absence de vent les incitèrent à se rendre à pied au cabinet du médecin. Rosaire, aux côtés de son épouse, enfilait nonchalamment les pavés de trottoir, l'un après l'autre, comme s'il se rendait à l'échafaud. Se traînant les pieds, les deux mains dans les poches, il avançait en fixant le sol, sans parler.

— T'es inquiet ? s'enquit sa femme.

— J'peux pas dire le contraire, mais j'ai pas vraiment le goût d'en parler.

— J'te comprends, soupira celle qui l'épaulait depuis tant d'années.

Ils arrivèrent enfin au bureau du D^r Tellier. Dans la minuscule salle d'attente, un vieux monsieur patientait en parcourant les illustrations d'un magazine. Lorsque son nom fut appelé, il se leva d'un bond en laissant tomber le périodique. Rosaire, en bon samaritain, s'étira pour le ramasser. Mais son regard fut attiré par un gros titre qui annonçait une nouvelle percée dans le domaine de la recherche médicale : « CANCER : De nouvelles avancées scientifiques permettront dorénavant de... ». Il s'arrêta de lire. Aussitôt, ses pensées s'assombrirent. Ce mot, ce seul mot, avait réussi en moins de deux secondes à le projeter dans un puits sans fond.

— Monsieur Cardin ! C'est à vous.

La voix du professionnel le ramena à la réalité. Il se leva et avança, lentement, comme un condamné prêt à recevoir sa sentence. Il prit place dans la chaise de cuvette noire qui avait accueilli avant lui nombre de patients. Émilienne se fit discrète sur la petite chaise de bois campée à côté de la porte.

— Monsieur Cardin, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

— Allez-y donc avec la mauvaise, ça sera faite...

Le docteur lui adressa un regard empathique avant de poursuivre :

— Les résultats des examens font état d'une petite, je dis bien une toute petite tumeur sur la prostate. Elle est minuscule et, déjà, la science offre de bons traitements pour ce genre de problème.

— Pis la bonne nouvelle, astheure ?

— Eh bien, c'est qu'il n'y a pas de métastase... pour l'instant. Et c'est une forme de cancer qui se développe très, très lentement. De plus, avec la médication que je vais vous prescrire, il est fort à parier que vous allez mourir d'autre chose que de votre cancer.

L'affolement se traduisait dans le regard de Rosaire.

— Ça veut-tu dire, ça, que j'pourrai pus rendre ma femme heureuse ?

— Non, non, vous inquiétez pas, monsieur Cardin, vous pourrez continuer d'avoir des relations normales, comme avant. Pour l'instant, tout ce que je vous demande, c'est de ralentir vos activités, de cesser de fumer si vous en êtes capable, de vous reposer et surtout de bien vous alimenter. Ainsi, vous mettrez toutes les chances de votre côté pour une meilleure guérison. Si vous écoutez mes conseils, il est possible que vous retrouviez votre ardeur d'avant. Il vous faut garder espoir.

Rosaire et sa compagne de toujours gardèrent le silence tout au long du chemin de retour. La peur et l'angoisse les étranglaient. Ils se devaient maintenant de combattre ensemble ce fléau qu'on appelait

« cancer ». Sur leur chemin, quelques connaissances les saluèrent sans qu'ils en aient conscience. Ils déambulaient, tous les deux, tentant de répondre intérieurement à un millier de questions.

Le docteur dit que ça va ben aller... Comment y peut savoir ça, c'est pas le bon Dieu... Peut-être que c'est plus avancé qu'il le dit... Combien de temps y me reste ? songeait Rosaire, grugé par l'inquiétude.

Émilienne accordait son pas à celui de son époux, évitant son regard pour ne pas alarmer celui qui avait toujours deviné ses pensées rien qu'en la regardant dans les yeux. Revenus à la maison, ils prirent place dans la balancelle, à fixer le ciel et à remâcher des idées noires. Maintenant qu'il se savait atteint d'un mal incurable, Rosaire vivait avec le spectre de la mort collé à l'âme. Son sourire s'était figé. Émilienne avait eu beau lui apporter du thé avec des biscuits, lui faire la conversation, il semblait déjà très loin...

Soudain, comme s'il venait tout à coup d'émerger des profondeurs d'un lac sans fond, il lança :

— T'en parles pas aux enfants, Émilienne. Jure-le-moi !

— Voyons, Rosaire...

— Jure-le-moi ! éclata en sanglots l'homme qu'elle avait jadis connu si fort et indestructible et qui, maintenant, pleurait à ses côtés comme un enfant qu'on arrache à sa mère.

— Oui... je te le jure.

L'été écoulait ses derniers beaux jours. En ce lundi de fin septembre, la fièvre du grand ménage avait embrasé l'ardeur des maîtresses de maison. Presque à chaque maison, des torchons valsaient sur les carreaux des fenêtres pour les faire reluire. Sur les cordes à linge, des rideaux, des voilages et des tentures flottaient au gré du vent pour une dernière fois avant les grands froids.

Voulant profiter de la fraîcheur matinale, Fleurette décida de monter au grenier pour trier le bric-à-brac qui s'était accumulé depuis leur arrivée dans la maison bleue. À cette période de l'année, l'air y était moins suffocant qu'en été. Elle monta sur une chaise et poussa, pour le faire glisser, le lourd panneau de bois qui donnait accès au grenier. S'agrippant au rebord, elle y grimpa. Scout, ne voulant pas demeurer en reste, se mit à faire des cabrioles et à japper pour faire comprendre à sa maîtresse qu'il voulait l'accompagner. Lasse de l'entendre, Fleurette consentit à ce qu'il l'accompagne :

— OK, viens ici, petit curieux. Allez, hop ! Saute sur la chaise.

L'animal s'exécuta et Fleurette, à plat ventre sur le plancher du grenier, s'étira et agrippa son chien pour le tirer vers elle.

— Ouf ! T'as pris du poids depuis que t'es ici, toi ! T'es aussi lourd qu'un éléphant. Voilà, tu vas pouvoir écornifler à ton goût, c'est pas les trésors qui manquent ici, lui dit-elle, comme si elle conversait avec un ami.

Pendant que Scout arpentait les combles d'un coin à l'autre, Fleurette, déprimée devant tant de désordre, sentit son enthousiasme s'effriter.

J'me rappelais pas qu'y en avait autant ! Bon, par où je commence ? se demanda-t-elle pour se donner une once de courage.

En apercevant son coffre d'espérance, niché au beau milieu de tout ce barda, elle décida d'y jeter un coup d'œil.

Scout, entendant le cliquetis de la serrure de métal, s'y précipita. Les deux pattes appuyées sur le rebord, il fouinait déjà dans les peluches et les babioles de toutes sortes. Avant de quitter la maison paternelle, Fleurette avait déposé dans son coffre ses jouets préférés ainsi que quelques objets précieux de sa jeunesse que sa mère avait conservés pour elle depuis sa plus tendre enfance.

— Ma Loulou ! s'écria-t-elle, en apercevant sa poupée. Maman et papa me l'avaient offerte à ma fête de trois ans, je l'avais tout de suite surnommée Loulou, se rappela-t-elle en riant. Et là, mon petit ourson que maman a recousu des dizaines de fois parce qu'il était déchiré... Maman... ce mot est si doux...

Elle soupira pour écarter cette sombre émotion.

Au fur et à mesure qu'elle fouillait dans le coffre, un flot de souvenirs secoua sa mémoire et exacerba un instinct qui n'avait pas encore été assouvi jusqu'à ce jour, l'instinct maternel. Elle songea avec tendresse à ses neveux et nièces, d'abord Michel, le fils aîné de Rose, avec ses cheveux blonds comme un champ de blé au lever du soleil.

C't'enfant-là est une bénédiction. C'est presque péché d'être beau d'même, pensa-t-elle. Je me souviens quand il est venu au monde, toute la famille l'adulait. Et sa petite sœur Suzanne, dont les yeux noirs rappellent ceux de sa mère... Pis Clémence... elle aussi a trois enfants adorables.

Fleurette vivait beaucoup de peine et de révolte. Elle trouvait la vie tellement injuste. Ils avaient tous créé la vie, leur maison était remplie de rires, de cris d'enfants et de souvenirs en création. Mais le mot « maman » n'était jamais murmuré dans son propre foyer. De mois en mois, ses espoirs s'amenuisaient, se transformant de plus en plus en chimères. Depuis trop longtemps, elle rêvait d'être soutirée de son sommeil par les pleurs d'un enfant qui réclamait son amour. Depuis

trop longtemps, aussi, elle attendait ce moment privilégié où elle lui chanterait une berceuse pour l'endormir et où, au creux de ses bras maternels, de petits yeux bleus la fixeraient pendant la tétée.

Soudain, un frisson la traversa, comme une jubilation intense. D'un bond, elle se releva, empoigna son chien et quitta le grenier à la vitesse de l'éclair. L'idée qu'elle venait d'avoir risquait de chambouler leur vie de couple, mais le plus important pour l'instant était de convaincre son mari du sérieux de son projet.

La journée n'en finissait plus de finir. Fleurette, impatiente, attendait le retour de Philippe pour lui faire part de ses intentions. Accoudée sur le rebord de la fenêtre du salon, elle surveillait son arrivée en observant les passants, sur le trottoir. Certains avaient déjà revêtu un coupe-vent ou un anorak. D'autres, en chemise légère, bravaient le vent frisquet pour se convaincre que l'été n'avait pas dit son dernier mot. Sur le trottoir d'en face, deux fillettes d'âge préscolaire dessinaient un jeu de marelle avec des bâtons de craie. Un peu plus loin, Fleurette aperçut sa sœur qui profitait des derniers rayons du soleil pour s'offrir une pause santé. Elle poussait le gros carrosse anglais dans lequel Junior dormait à poings fermés quand Fleurette ouvrit la fenêtre pour l'interpeller :

— Eh, Clémence ! Youhou !

— Clémence, l'apercevant à la fenêtre, lui cria de venir la rejoindre.

— Fleurette, habille-toi et viens dehors, il fait trop beau ! Je t'attends !

Fleurette, qui brûlait d'impatience de confier son plan à quelqu'un, accepta d'emblée. Elle attrapa son blouson en gabardine de laine accroché derrière la porte ainsi que son foulard de flanelle et courut rejoindre sa sœur à l'extérieur.

— Tu prends ta marche de santé ? demanda Fleurette.

— Tu peux être sûre ! Tu vas les compter sur les doigts d'une main, les belles journées qui nous restent. C'est vrai que c'est pas chaud, mais bien habillé, au soleil, ça s'endure.

— J'ai quelque chose d'important à te dire, lui confia sa cadette. On va s'asseoir au parc ?

Les deux sœurs se dirigèrent au parc, à quelques pas de l'église. Déjà, des promeneurs avaient réquisitionné la plupart des bancs situés au soleil.

— Tiens, il en reste un, là-bas, avisa Fleurette. Dépêchons-nous d'y aller.

Elles s'installèrent confortablement, côte à côte, pendant que Junior dormait du sommeil du juste, bien emmitouflé dans sa couverture de finette.

— Vas-y, raconte ! J'en peux plus d'attendre, la pria Clémence.

— Ben, imagine-toi donc qu'à matin, j'étais en train de faire le tri dans mon coffre d'espérance quand j'y ai pensé.

— Pensé à quoi ? Accouche, p'tite sœur !

— Ben justement. Réalises-tu que ça va faire cinq ans que j'essaie de tomber enceinte ? Là, j'ai décidé de prendre les grands moyens. On va adopter un bébé.

Clémence ne sembla pas surprise outre mesure de la nouvelle annoncée par sa sœur. Elle avait songé à cette initiative, dans le cas où elle-même aurait été prise avec un problème d'infertilité, mais n'avait jamais osé la proposer à sa cadette, jugeant que cette option était d'ordre personnel.

— Pis qu'est-ce que Philippe dit de ça ?

— Il le sait pas encore. J'attends qu'y revienne du travail pour lui annoncer la nouvelle.

— Penses-tu qu'il va accepter ?

— Je sais pas trop pis c'est ça qui me chicote. J'espère au moins qu'il aura passé une agréable journée, ce sera plus facile pour moi de lui vendre mon projet.

— Ton mari est ouvert d'esprit. J'suis certaine qu'il va être chaud à l'idée. D'ailleurs, il en veut un autant que toi, un enfant, non ?

Le soleil déclinait de minute en minute. Maintenant à l'ombre, Fleurette commençait à frissonner.

— Ça, c'est sûr ! Brrr... J pense que j'vais y aller, le temps s'est pas mal rafraîchi. D'ailleurs, Philippe devrait rentrer d'une minute à l'autre. Je t'en redonne des nouvelles.

Elles se quittèrent sur un gros câlin. Fleurette rentra chez elle, encouragée par les bonnes paroles de sa sœur. Tout en épluchant des légumes qui provenaient de la toute première récolte de son potager, elle chantonnait pendant que Scout dévorait les petits morceaux de carottes et de navet qui tombaient sur le prélat. Un bruit de clés attira l'attention de la jeune femme. Excitée, elle courut accueillir son époux :

— Salut, chéri ! T'as passé une belle journée ?

Le temps d'enlever son anorak et de déposer ses clés sur le guéridon, Philippe étreignit son épouse et l'embrassa tendrement dans le cou.

— Oui, ma chérie, mais y faut que j'te raconte, c'est trop drôle... Après-midi, y a un client qui m'a demandé du riz noir. J'ai cherché, j'ai cherché, sans trouver ce qu'y voulait. C'est quand y m'a répété sa demande que j'ai compris qu'il demandait l'urinoir. Le pauvre type avait un problème d'élocution pis c'est pour ça qu'au début, j'avais pas compris de quoi y me parlait. Quand il est ressorti des toilettes, je l'ai croisé pis on a ben ri ensemble. Y m'a promis qu'y r'viendrait plus souvent tellement il m'avait trouvé sympathique.

Fleurette lui sourit et se dit que le moment était propice pour lui révéler son grand projet.

— Philippe, j'ai quelque chose à te demander, mais je veux que tu sois franc envers moi. Promets-moi que tu le seras.

— Joual vert, Fleurette, tu m'intrigues ! Qu'est-cé que t'as manigancé encore, p'tite cachottière ?

— Ben, j'aimerais qu'on adopte un enfant.

Philippe figea. Fleurette auscultait ses moindres réactions. Elle cherchait sur son visage un indice, un réflexe qui aurait pu exprimer une déconvenue. Ainsi, elle saurait si son idée avait des chances de se concrétiser, car elle était profondément convaincue que si Philippe n'acceptait pas de marcher dans ses pas, le projet allait avorter avant même d'avoir existé. Pourtant, désirer un enfant, n'était-ce pas le dessein de tous les couples qui s'aiment ?

Philippe la dévisageait, impassible. Les secondes s'éternisaient. Fleurette sentait son corps vaciller devant le flegme de son mari. Puis soudain, allumé d'une flamme intérieure, il l'étreignit avec passion. Fleurette vit alors l'exultation qui illuminait maintenant le regard de l'être aimé. Sans intervenir, elle le laissa s'exprimer :

— J'y songeais depuis un bout de temps, avoua-t-il, de l'émotion dans la voix, mais je craignais de t'en parler. J'étais pas certain que t'accepterais cette autre solution.

— Oh, Philippe, j'suis si heureuse que tu sois d'accord avec moi. Le docteur Tellier m'avait proposé l'adoption mais j'étais pas prête, je voulais encore y réfléchir, pis c'était sans savoir si tu serais chaud à cette idée... Mais à matin, pendant que j'rangeais des cossins au grenier, y a un bizarre de sentiment qui s'est emparé de moi, comme une urgence d'agir. Pis c'est là que j'ai réalisé que l'adoption était notre seule planche de salut. Maintenant, ça me chavire le cœur de penser qu'on a attendu tout ce temps avant d'entreprendre des démarches. Philippe, j'voudrais qu'on prenne rendez-vous le plus vite possible avec le bureau d'adoption.

Dès le lendemain matin, Fleurette trouva dans l'annuaire téléphonique les coordonnées du bureau d'adoption et de protection de l'enfance. Toute frémissante, sans attendre le retour de Philippe, elle composa le numéro.

— Bureau d'adoption et de protection de l'enfance, bonjour ! répondit une réceptionniste.

— Oui, euh... bonjour, madame ! Mon nom est Fleurette Letendre. J'aimerais obtenir un rendez-vous pour une consultation. Mon mari et moi aimerions adopter un enfant.

— C'est bon, laissez-moi voir... Je peux vous donner rendez-vous la semaine prochaine, disons... le mercredi 6 octobre. Ça vous va ?

— Oui, oui, à quelle heure ?

— Disons à deux heures de l'après-midi.

— Ça me convient. Merci beaucoup, au revoir, madame.

Dans le cœur de Fleurette, l'excitation était à son paroxysme. Elle croyait ne jamais pouvoir supporter l'attente jusqu'au jour de la rencontre. Vers six heures, Philippe entra. Il n'avait pas refermé la porte que Fleurette se précipita à son cou.

— Mon amour, on a une rencontre avec une travailleuse sociale le 6 octobre, à deux heures. Mon Dieu que c'est loin, j'pourrai jamais attendre jusque-là.

— T'as oublié que j'travail, ce jour-là !

— Sainte bénite ! J'y ai pas pensé... mais j'ai cru que c'était pas le moment d'imposer mes conditions, tu comprends ? J'ai pris c'qu'elle m'a donné.

— C'est correct, t'as ben fait, j'vas m'arranger. Mon *boss* est ben d'adon. Ils t'ont pas demandé pourquoi on voulait adopter un enfant ?

La question inquiéta Fleurette, car elle et son mari ne possédaient aucun document attestant un problème de stérilité. Dans son esprit, cela était possiblement une raison suffisante pour mettre fin au projet.

— J'imagine qu'ils vont nous le demander quand ils vont nous rencontrer, répondit la jeune femme.

* * *

Le 6 octobre, le couple se rendit sur la rue Sherbrooke Est, à Montréal. La bâtisse de deux étages en pierre taillée était imposante. Sur la façade, une enseigne affichait :

SOCIÉTÉ D'ADOPTION
ET DE PROTECTION DE L'ENFANCE

Ils entrèrent. Dans le vestibule, un petit écriteau invitait les gens à s'inscrire auprès de la secrétaire. Fleurette s'avança :

— Bonjour, nous avons rendez-vous pour une demande d'adoption.

— Monsieur et madame Letendre, je présume ?

— Oui, c'est nous.

— Veuillez vous asseoir, c'est M^{me} Aurélie Valois qui va s'occuper de votre dossier. Je la prévient tout de suite.

Le couple venait de s'asseoir que déjà, une petite femme toute délicate, à la chevelure clairsemée, se présenta :

— Bonjour, je suis Aurélie Valois. Veuillez me suivre.

Le trio déambula dans un long couloir au bout duquel la quinquagénaire invita le jeune couple à entrer dans le local exigu qui lui servait de bureau. Elle leur proposa de s'asseoir après avoir posé sur son nez de fragiles lunettes en métal argent.

— Si vous êtes ici aujourd'hui, c'est que vous avez à cœur un beau projet, celui d'adopter un enfant, et je présume que vous mettez tous vos espoirs en notre société. Je ne vous cacherai pas qu'il y a un protocole à suivre et plusieurs étapes doivent être franchies avant que nous puissions vous confier la garde d'un petit enfant. Notre but est de trouver la meilleure famille pour chacun d'eux. Vous devrez d'abord remplir un formulaire d'inscription, assister à quelques rencontres, fournir des références solides ainsi que deux lettres de recommandation, une venant de vos parents et une autre provenant d'un ecclésiastique de votre paroisse et attestant que vous adhérez à la religion catholique romaine et que vous êtes toujours pratiquants. Un certificat de naissance et un baptistaire vous seront demandés. Maintenant, dites-moi quelles sont les raisons profondes qui vous incitent à aller vers l'adoption.

Fleurette, plus volubile que son mari, prit aussitôt la parole en formulant sa réponse dans un vocabulaire soigné :

— Bien, ça fait cinq ans que nous sommes mariés et on n'a toujours pas d'enfant. J'ai bien peur que nous pourrions jamais en avoir de la manière normale...

— Vous savez, sourit la dame, l'adoption n'est pas une façon « anormale » d'avoir un enfant, mais c'est plutôt une démarche qui prouve votre ouverture d'esprit et votre grande empathie envers un enfant dont la destinée s'avère plus qu'incertaine. Alors, si j'entends ce que vous me dites, c'est le désir profond de fonder une famille qui vous amène ici.

— Oui, c'est exact, madame.

— Parfait, parce que vous savez qu'il y a des personnes qui adoptent pour toutes sortes de raisons, par exemple pour remercier Dieu de faveurs obtenues, pour profiter de main-d'œuvre gratuite sur une ferme, pour consolider un mariage ou encore pour remplir une promesse...

— C'est pas croyable ! lança Philippe. Y a-tu du monde assez...

Il se retint de porter un jugement, de peur que ses paroles soient mal interprétées par la fonctionnaire.

— Oh, une dernière chose, avisa la dame, nous ferons une courte visite à votre résidence, le moment venu, pour nous assurer que le nouveau milieu de vie de l'enfant sera un endroit sain et sécuritaire. Nous aborderons l'aspect financier, intellectuel et moral du dossier. Nous discuterons également loisir, instruction, propreté du logis...

— Je vois que vous prenez beaucoup de précautions, remarqua Philippe.

— Si vous saviez, monsieur, les drames et les cauchemars que vivent certains enfants. Pour cette raison, nous devons nous assurer de confier nos petits à des gens intègres. Maintenant, si nous entrons dans le vif du sujet ! Monsieur, avez-vous un emploi ?

— Euh... oui. Je travaille comme commis à l'épicerie de Sainte-Victoire. C'est le village voisin de chez nous.

— Est-ce que votre revenu est stable et suffisant pour offrir à un enfant l'essentiel, comme la nourriture, le vêtement, l'instruction et le loisir ?

— Ben sûr, madame ! Même que je vas bientôt acheter un commerce tout près de chez nous. Je serai un homme d'affaires et je pourrai fournir à mon enfant tout ce qu'il aura besoin.

Fleurette figea sous le choc de la nouvelle. Elle se demandait si cela était une lubie de son mari ou si celui-ci ne venait pas d'être piqué par un moustique aux effets hallucinogènes. Mais elle s'efforça de ne rien laisser paraître devant la travailleuse sociale qui les assura qu'ils avaient été à la hauteur. La dame avait su trouver en eux la franchise et la sincérité qui lui permettaient de croire qu'ils seraient de bons parents adoptifs. Elle termina l'entrevue en leur confiant :

— Vous savez que je dois révéler dans votre dossier que votre problème d'infertilité n'a pas été officiellement diagnostiqué. Cela aurait pu être un facteur de rejet. Cependant, j'ai remarqué que cela ne semble pas causer de conflits au sein de votre couple, c'est-à-dire que vous ne semblez pas rejeter le blâme de l'infertilité sur l'un ou sur l'autre, alors vous pourrez poursuivre votre démarche d'adoption. Vous direz que nos méthodes sont strictes, mais nous devons nous assurer que vous offrirez à votre enfant une sécurité affective et une stabilité sans faille. Notre but est d'éviter à nos enfants un deuxième rejet.

Le couple quitta les bureaux du service d'adoption en fin d'après-midi. Ils traversaient le pont Jacques-Cartier en direction de la Rive-Sud lorsque, épuisée mentalement par le stress de l'entrevue, Fleurette revint sur le sujet non éclairci de l'achat d'un commerce :

— Comme ça, monsieur l'homme d'affaires, on s'apprête à faire une grosse transaction ? demanda-t-elle, un peu offusquée d'avoir été mise au fait devant la dame. T'aurais pu m'en parler avant ! J'avais l'air de quoi, moi, devant M^{me} Valois ?

— Non, non, chérie, j'ai dit ça pour sauver les meubles et rassurer M^{me} Valois. Je sais que tu tiens plus que tout au monde à notre projet et j'avais peur que mon travail de simple commis ne soit pas à la hauteur. C'est pour ça que j'ai exagéré juste un peu.

— Juste un peu ! Oublie pas qu'on doit être « intègre », c'est le mot qu'elle a dit. Pis si on fait des niaiseries, on risque de perdre c'qui est peut-être notre seule chance de fonder une famille.

— Y aura pas de problème parce que j'te cache pas que l'idée d'mettre le grappin sur le magasin du père Loiseau me travaille depuis un certain temps.

— T'es sérieux, là ?

— Oui, pourquoi pas ? Le bonhomme Loiseau doit avoir pas loin de ses soixante-quinze ans, y gardera pas son commerce jusqu'à cent ans. Pis ses filles, ben, elles ont leur vie à Montréal, y en a une qui est infirmière, ça, c'est madame Loiseau elle-même qui m'l'a raconté, pis l'autre, j'ai entendu dire qu'est mariée à un homme d'affaires. C'est pas eux autres qui vont venir prendre la relève du père, j'en mettrais ma main au feu. Pis ça me permettrait de travailler à côté de chez nous et de voir ma p'tite femme pis mon enfant plus souvent. C'est pas une bonne idée, ça ?

Fleurette était conquise. L'idée d'avoir son mari tout près l'enchantait. Elle se voyait déjà aller en balade au magasin général avec son bambin dormant à poings fermés dans le carrosse. Son mari l'accueillerait avec le sourire puisqu'elle serait sa cliente privilégiée.

— Mais où est-ce qu'on va trouver les sous pour acheter un commerce ? Tu sais ben que c'est pas donné, surtout que M. Loiseau profite d'une bonne clientèle. Y te vendra pas ça pour des pinottes.

— J'ai pas dit qu'j'achèterais le magasin demain matin. À partir d'aujourd'hui, on va se serrer la ceinture pis toutes les cennes pis les piasses qu'on va pouvoir économiser vont tranquillement grossir notre pécule. D'ici là, j'vas veiller au grain pis quand la chance se présentera, ben, j'aurai les sous en poche pour le voir venir.

Fleurette se projetait déjà dans le rôle prestigieux de marchande générale. Un petit bourgeon d'orgueil teinta ses joues de rose.

— Ouais, j'avoue que ton idée me plaît. Faudra en reparler plus sérieusement.

De retour à la maison, une surprise de taille les attendait. Fleurette remarqua la mine renfrognée de Scout qui, recroquevillé sous le guéridon, près de l'entrée, affichait un air coupable.

— Hum... pourquoi j'ai le sentiment que t'as fait une bêtise, toi ? se questionna-t-elle en braquant son regard sur l'animal piteux.

Laissé seul tout l'après-midi, Scout avait vécu un long et pénible moment de solitude. Se sentant délaissé, il avait entrepris de redonner un nouveau *look* au divan du salon. Des amas de bourrure de coton effilochée et des lambeaux de cuirette parsemaient le plancher du salon. De plus, afin de combler cette interminable attente, le chiot en avait profité pour se faire les dents sur l'un des accoudoirs du sofa qui affichait maintenant un style nouveau. En entrant au salon, Fleurette s'exclama :

— Scout ! Qu'est-ce que t'as fait ? Quel gâchis !

Philippe, qui avait entendu les récriminations de son épouse, s'amena précipitamment au salon. Voyant les dégâts, il comprit la réaction outrée de son épouse et pouffa de rire.

— Faut lui pardonner, chérie. La pauvre bête s'est ennuyée toute seule, tout l'après-midi.

— Je le sais, mais ça va quand même nous coûter un nouveau sofa.

— Bof, celui-là a fait son temps, les ressorts étaient finis et les coussins, tout défoncés. Scout nous a rendu service. Maintenant, on est forcés de le remplacer par un sofa tout neuf.

— Toi qui voulais économiser pour acheter ton magasin...

— On attendra juste un petit peu plus longtemps, c'est tout, t'en fais pas avec ça. Pis tu sais quoi ? Quand on aura notre enfant, on va sûrement en ramasser, des petits dégâts, un peu partout. Disons qu'aujourd'hui, c'était un exercice d'entraînement.

Spontanément, ils allèrent s'asseoir tous les deux par terre à côté de Scout. Aussitôt, le chiot grimpa sur eux et leur offrit généreusement une intense séance de léchage pour fêter leurs retrouvailles.

C'était la cohue sur le parvis de l'église de Sainte-Anne-de-la-Rive. Le froid intense qui sévissait en ce dimanche matin de décembre n'avait nullement empêché les curieux en mal de potins croustillants de s'agglomérer sur le parvis bondé après la messe de neuf heures et demie. Tôt dans la matinée, la rumeur d'un cambriolage s'était répandue comme une traînée de poudre. Les fidèles avaient écouté d'une oreille distraite le sermon du curé Galarneau qui, ce jour-là, avait été égal à lui-même en livrant une homélie interminable. Tous trépignaient d'impatience de quitter la nef et de se retrouver à l'extérieur pour entendre les détails du drame qui avait eu lieu au courant de la nuit au magasin général. Henriette Champagne, pétrie d'orgueil, jouissait de l'absence de la victime, Alexandrine Loiseau, pour relater la « terrible » tragédie avec une foule de détails qui, pour ceux qui la connaissaient bien, gagnaient à être confirmés.

— J'ai entendu dire, murmurait Henriette, qu'un voleur serait entré par effraction au magasin des Loiseau. Apparemment, il aurait pris un jambon, du pain, du fromage pis des palettes de chocolat. Imaginez ! Les Loiseau sont encore sous le choc. La police est allée les rencontrer chez eux, aux p'tites heures. C'est pour ça qu'ils ont manqué la messe, à matin.

— Y ont-tu été attaqués ? questionna un paroissien qui avait tout entendu.

— Non, j'en pense pas, affirma Henriette en bonne détective. C'est est drôle, par exemple, c'est qu'le voleur a pas pris une seule cenne noire dans la caisse. En tout cas, c'est c'qu'on m'a rapporté... Mais la police a ouvert une enquête pour savoir c'qui s'est vraiment passé. Tout c'qu'on

sait pour le moment, c'est qu'il a un certain âge et qu'il porte une barbe blanche. C'est un p'tit jeune du village qui l'a vu s'enfuir pis qui a donné la description à la police.

À quelques pas de là, Fleurette et son mari bavardaient avec Clémence et Pierre, comme chaque dimanche, dès la fin de la célébration. Gabrielle, Béatrice et Junior, impatients, piétinaient à côté de leur mère en espérant que la discussion des adultes ne s'éterniserait pas tout l'avant-midi. Junior, curieux comme une belette, avait écouté la conversation et voulut en savoir plus :

— Est-ce que c'est le père Noël qui est allé au magasin, maman ? Parce que le père Noël, il est vieux, il a une grosse barbe blanche et il vient toujours la nuit pendant qu'on dort, comme le monsieur...

— Non, Junior, répondit Clémence, dissimulant un fou rire. Le père Noël va arriver seulement dans six dodos. Lui, c'était probablement un pauvre monsieur qui avait terriblement faim. Il est entré pour trouver quelque chose à manger.

— Ah..., fit le gamin, soudain désintéressé.

Son attention avait déjà bifurqué vers l'église devant laquelle passait un magnifique cheval de trait attelé à une charrette remplie à craquer de sapins de Noël. Il n'eut cependant pas le loisir de l'admirer longtemps, car il fut interpellé par sa mère :

— Tu viens, Junior ? On s'en va à la maison.

Les deux couples firent un bout de chemin ensemble pour ensuite prendre chacun la direction de leur foyer.

Pendant tout le reste du trajet, Philippe demeura muet comme une carpe.

— T'es pas trop jaseux, chéri. Y avais-tu quelque chose dans le sermon du curé qui t'a donné des remords de conscience ?

— Pas le curé, mais la belle-mère de ton amie Rita, par exemple.

— M^{me} Champagne ! Qu'est-cé qu'elle vient faire là-dedans ?

— Si le marchand et sa femme sont sous le choc, comme en a témoigné M^{me} Champagne, c'est signe qu'ils ont été traumatisés par les événements de cette nuit. Ça serait suffisant pour que M. Loiseau ait l'idée de vendre son magasin, tu penses pas ?

— Tu rêves en couleurs, Philippe. Le marchand laissera pas aller son commerce rien que pour ça, voyons...

— Avoue que c'est une possibilité. Pis si ça se trouve, j'voudrais pas manquer cette occasion en or. Écoute, Fleurette, j'ai peut-être pas inventé l'eau bouillante, mais j'suis capable de voir une bonne affaire quand y en a une qui s'présente. Pis là, j'ai pour mon dire qu'y a d'quoi à explorer icitte. Cette semaine, j'vas aller sonder le terrain auprès du marchand. On verra ben...

— Si c'est de même que tu l'sens, vas-y, mon homme. Tu pourras pas dire que je t'ai mis des bâtons dans les roues pis que je t'ai empêchée de vivre ton rêve.

* * *

Deux jours plus tard, au retour du travail, Philippe s'arrêta au magasin général. Alexandrine, derrière le comptoir, griffonnait des chiffres dans un petit calepin. La cloche de la porte d'entrée la fit sursauter. Philippe le remarqua.

— J'suis désolé de vous avoir fait peur, madame Loiseau. C'était pas mon intention.

— Oh, vous en faites pas, monsieur Letendre. Depuis le cambriolage, j'ai comme une frousse qui me lâche pus. Le moindre bruit me fait bondir. Si vous saviez comment j'ai eu peur quand c'est arrivé ! Parce qu'icitte, au village, on n'a pas l'habitude de ça, des cambrioleurs.

— C'est sûr ! rétorqua Philippe.

Une porte béante venait de s'ouvrir à lui. Il tenta sa chance :

— Vous savez, y a plus rien qui est comme dans le temps. Le monde est devenu fou. Pis la pauvreté diminue pas pour autant.

J'ai l'impression qu'on va voir ça de plus en plus souvent, des actes de vandalisme, des attaques à main armée pis des vols à l'étalage. Y disaient ça dans *La Presse* de samedi, justement.

Alexandrine écoutait son interlocuteur. Soudain, une pâleur sur son visage exprima toute la crainte et le désarroi qui l'habitaient.

— Vous allez m'excuser, lui dit-elle, mais j'me sens pas très bien, tout d'un coup. Mon mari va venir vous servir. Je vas aller le chercher, ça va prendre deux p'tites minutes.

Philippe était aux oiseaux. Son plan avait marché sur toute la ligne. Il ne lui restait plus qu'à confesser au curé les méthodes pas très orthodoxes dont il avait fait preuve pour en arriver à ses fins. *De toute façon, le marchand sera toujours libre d'accepter ou de refuser d'me vendre son commerce*, se dit-il pour minimiser sa culpabilité.

— Tiens, monsieur Letendre ! Quel bon vent vous amène ?

— Bonjour, monsieur Loiseau, je viens aux nouvelles. Vous savez qu'on s'est tous ben inquiétés pour vous deux après c'qui s'est passé icitte dans' nuit de samedi à dimanche.

— Parlez-moi z'en pas. Toute une affaire ! Tellement qu'ma femme veut que j'vende.

Le sang ne fit qu'un tour dans les veines de Philippe. Il en avait les deux jambes coupées. Jamais il n'aurait imaginé atteindre son but aussi facilement. Le marchand poursuivit :

— Mais y en est pas question, ben sûr.

Philippe ravala sa désillusion. Son château venait de s'écrouler avant même d'être construit. Il tenta cependant une autre approche :

— Vous savez, monsieur Loiseau, y a pas juste une façon d'aborder un problème... Par exemple, mettons que votre femme apprenait qu'en vendant vot' établissement, ça vous laisserait un bon p'tit coussin pour votre retraite... parce que, sauf votre respect, vous avez encore une couple de belles années pour en profiter, non ?

— Ouais, c'est ben certain. Mais c'est quand même pas une décision que j'vas prendre à légère, mon gars. Pendant ces cinquante-deux ans comme marchand général, proclama l'homme, gonflé de fierté, j'ai mis mes tripes pis mon cœur dans mon entreprise. Pour tout te dire, j'ai pris les rênes du commerce du paternel avec mon frère Oscar en 1902, quatre ans après mon mariage avec Alexandrine. Mon père est mort peu de temps après. Pis mon frère l'a suivi. Lui, y avait d'jà un pied dans' tombe depuis un bon boutte. Faut dire qu'y avait trempé dans toutes sortes de gamiques. Y vendait d'l'alcool frelaté, des bijoux volés... Un jour, on l'a retrouvé mort à lisière d'un boisé dans le coin de Contrecœur. Les policiers ont toujours soupçonné un meurtre, mais le crime a jamais été élucidé. C'est comme ça que chus devenu par la force des choses le seul héritier du commerce de mon père.

Philippe sentait la bonne occasion lui filer entre les doigts. Il décida de foncer, au risque de tout perdre :

— Monsieur Loiseau, j'ai une proposition à vous faire.

— Hiii ! mon gars, ç'a l'air sérieux, ton affaire, articula l'homme âgé.

— Sérieux, comme vous dites. Et peut-être plus intéressant que c'que vous pensez, ajouta Philippe. Que diriez-vous d'me vendre votre commerce ? J'achète le bâtiment pis pour c'qui est de vot' inventaire, j'vous paie l'équivalent.

Joachim Loiseau était sans mot. Cette demande, quoique surprenante, il l'avait espérée, mais jamais aussi précocement. Philippe profita d'un moment de réflexion de son vis-à-vis pour en rajouter :

— Vous êtes conscient que d'autres cambriolages pourraient survenir dans le futur, pis la prochaine fois, vous serez peut-être pas aussi chanceux, les malfrats pourraient s'en prendre à vous ou à vot' femme, vu votre âge vénérable...

Ce dernier mot irrita le septuagénaire qui, déçu de voir qu'il ne pouvait plus cacher son âge, fronça les sourcils et jeta à son interlocuteur un regard courroucé. Massant d'une main son front dégarni,

il s'efforçait de réfléchir, hanté par cette conversation à tout le moins préoccupante et par les événements des derniers jours. Après quelques minutes, il répliqua :

— Laisse-moi y penser, le jeune. C'est quand même gros, c'que tu m'proposes là. Te rends-tu compte que j'mets su'a balance plus de cinquante ans de carrière ! Ça mérite un minimum de questionnement... Pis faut qu'j'en parle à ma femme, elle a son mot à dire là-dedans. Tu sais, mon Alexandrine a toujours été de bon conseil. J'te ferai part de ma décision dans les prochaines semaines.

— Ça va pour moi, monsieur Loiseau. Pour tu suite, donnez-moi donc deux pintes de lait pis un demiard de bonne crème épaisse.

Philippe sortit du magasin avec un sourire radieux. Il jubilait.

* * *

Janvier 1955 avait brusquement déployé son arsenal au grand complet. Tempêtes de neige, verglas, giboulées, rafales et poudrerie avaient alterné sans aucun répit. Heureusement, le temps des Fêtes avait apporté un bref épisode de plaisir et de réjouissances au sein des familles qui, depuis des semaines, se sentaient prises en otage par un hiver trop rigoureux.

Huit interminables semaines s'étaient écoulées depuis que Philippe avait proposé à Joachim Loiseau de lui acheter son commerce. L'attente était invivable pour celui qui se voyait déjà propriétaire de l'épicerie du village. Malheureusement, pas le moindre indice annonçant une décision favorable n'avait transpiré des conversations improvisées lors des visites chez le marchand. Fleurette eut beau tâter le terrain lorsqu'elle allait faire ses emplettes au magasin, rien n'y fit. Joachim n'arrivait pas à prendre la décision déchirante de laisser entre d'autres mains l'héritage de son paternel.

Mais le mercredi 23 février, un événement allait changer le cours des choses. Ce matin-là, dès l'ouverture du magasin, deux hommes se présentèrent au comptoir.

— Bonjour, madame ! Je me présente, Armand Gratton, détective privé. Et voici mon collègue, Bernard Latouche. Nous sommes du

bureau d'investigation de la ville de Sorel. Nous aimerions vous poser, ainsi qu'à votre mari, quelques questions en rapport avec le cambriolage dont vous avez été victimes, dernièrement.

Alexandrine sentit ses jambes s'amollir. Prenant appui sur le rebord du comptoir-caisse pour éviter de s'écrouler, elle balbutia :

— Euh... attendez un instant, je vas le chercher, il est dans le *back-store*.

Elle rejoignit son mari, mais n'eut pas le temps de lui expliquer de quoi il s'agissait qu'elle s'affala de tout son long sur le plancher de l'arrière-boutique. L'appel à l'aide de Joachim alerta les deux enquêteurs qui lui donnèrent un coup de main pour étendre la pauvre femme sur un lit de fortune, tout près, là où le propriétaire s'allongeait parfois pour profiter d'un petit roupillon pendant les heures creuses. Le temps qu'Alexandrine reprenne des couleurs, les hommes retournèrent à l'avant et reprirent la discussion :

— Quelque chose n'est pas clair dans toute cette histoire, commença le détective Gratton. Je crois que vous avez un frère, du nom d'Oscar Loiseau, qui serait décédé il y a plusieurs années dans des circonstances pour le moins nébuleuses. Si je ne m'abuse, le dossier n'a jamais été élucidé, n'est-ce pas ? Et vous êtes, par la force des choses, devenu le seul héritier des avoirs de votre père, c'est bien ça ?

— Euh... oui !

— Et maintenant, vous êtes relié à un cas de vol à l'étalage, encore une fois non élucidé. D'autant plus que vous avez déclaré qu'il ne manque pas un sou dans votre tiroir-caisse... Avouez que c'est étrange...

Joachim était sidéré d'apprendre qu'il était considéré comme le suspect numéro un dans cette affaire. Il avait du mal à croire que les combines et les magouilles de son frère revenaient le hanter un demi-siècle plus tard.

— Écoutez, c’qui s’est passé avec mon frère, j’en ai aucune espèce d’idée. Y avait sa vie, j’avais la mienne. Moi, j’suis un bon catholique, j’aime mon prochain pis j’ferais pas d’mal à une mouche même si elle me pilait su’a grosse orteil, ça fait que...

— Monsieur Loiseau, l’interrompit le magistrat, voilà c’que j’vous propose. Les policiers travaillent actuellement à éclaircir cette affaire. Si on retrouve le vrai coupable du cambriolage, on fermera le dossier et vous serez lavé de tout soupçon. Par contre, si nos recherches s’avèrent inutiles, nous n’aurons pas le choix de creuser plus loin parce que, soyons honnêtes, cette histoire est pour le moins bizarre et nous avons le mandat de la résoudre, d’une manière ou d’une autre.

Gratton claqua les doigts pour indiquer à son collègue, occupé à examiner les moindres recoins de la pièce en quête d’un quelconque indice, que c’était le moment de partir. Aussitôt qu’ils eurent franchi le seuil de la porte, Joachim alla vite rejoindre son épouse pour s’assurer qu’elle allait mieux. Il remarqua ses yeux rougis.

— Tu pleures ! Tout ça te chavire beaucoup, hein ? lui demanda-t-il.

— Joachim, j’en peux plus, sanglota sa femme, encore toute pâle. Toute cette histoire va me faire mourir. Tu penses pas qu’on serait mieux de vendre et de profiter tranquillement des dernières années que le bon Dieu nous accorde ? Je t’en prie...

* * *

Philippe promenait sa cuiller dans son bol, l’esprit ailleurs.

— La soupe est pas à ton goût ? demanda Fleurette.

Elle savait très bien que la soupe n’était pas en cause dans l’attitude désabusée de son mari.

— Ben non, voyons, tu fais la meilleure soupe du canton. Je pensais à Loiseau, y donne pas de nouvelles. J’pense que mon chien est mort. Va falloir que j’cherche autre chose.

— Pourquoi ? T’en as une, *job*, t’es pas ben, là ? Pis t’as un bon salaire, on peut très bien s’arranger avec ça !

— C'est pas la question, y a que j'pense au futur. C'est pas à l'épicerie Sainte-Victoire que j'vas m'bâtir un avenir, le magasin est grand comme ma main pis y a pas moyen d'agrandir sans ôter des places de stationnement. En plusse, la bâtisse est su'l bord d'être achetée par un gars de la place, j'ai entendu ça entre les branches. Y est pas question que j'achète là. Pis rappelle-toi c'que la travailleuse sociale a dit : que j'dois fournir la preuve que j'ai un travail stable et bien rémuné... rénu... voyons, joual vert ! j'pas capable de dire c'te maudit mot là comme du monde.

— Ré-mu-néré, chéri, le reprit Fleurette en se moquant gentiment.

— C'est ça que j'disais, ré... mu... néré. Pis c'est pour ça que j'essaye d'améliorer mon sort pis d'mettre toutes les chances de not' bord, tu comprends ? Pis y a aussi que va falloir que j'm'assure de mettre du pain sur la table tous les jours quand y va y avoir un bébé ici dedans.

— Là, tu vas arrêter d'parler des deux côtés d'la bouche. Hier, tu disais qu'tu ferais toute pour mettre la main sur le commerce de Loiseau, pis aujourd'hui, tu baisses les bras. J'te reconnais plus, mon mari... Tu devrais prendre ça au jour le jour, Philippe. Ça sert à rien d'ténervé, on n'est pas au bord du précipice. T'as encore ta *job*, à ce que j'sache !

Elle servit à son mari une gourmande portion de pâté au saumon.

— Enfin, autre chose que d'la dinde ! J'commençais à me d'mander si c'était le seul animal qui restait su'a planète.

Soulagée d'avoir enfin réussi à écouler les interminables restes de dindon du temps de Fêtes, elle rétorqua :

— Arrête donc de t'plaindre ! J'ai eu beau me forcer à trouver des recettes originales, d'la dinde, ça restera toujours d'la dinde. Pis oublie pas que les restants te permettent de placer d'l'argent d'côté si tu veux réaliser ton rêve d'acheter le magasin...

— Bof, j'commence à croire qu'y m'faudra faire une croix là-dessus.

Comme Fleurette allait reprendre sa place à table, le téléphone sonna. Elle alla répondre.

— Tiens, bonjour, monsieur Loiseau !

En entendant ce nom familier, Philippe faillit s'étouffer avec sa bouchée. Il espérait cet appel depuis si longtemps.

— Madame Letendre, s'excusez d'avous déranger pendant l'heure du souper, mais on a été dans l'*rush* toute la journée, j'ai pas eu une minute à moi pour vous appeler avant.

— Y a pas de trouble, monsieur Loiseau. Y a-tu quelque chose que j'peux faire pour vous ?

— Ben justement, pourriez-vous dire à votre mari que j'voudrais le voir demain matin au magasin, disons vers les neuf heures ?

— Ben... c'est que d'habitude, y est d'jà au travail à c't'heure-là. Ça pourrait-tu être plus de bonne heure ou ben plus tard, à' fin de sa journée ? Ça lui éviterait d'perdre des heures d'ouvrage...

— Vers huit heures, demain matin, ça ferait-tu son affaire ?

Fleurette consulta son mari et confirma le rendez-vous pour le lendemain, huit heures précises.

Elle n'était pas assise à sa place que Philippe voulait tout savoir.

— J'en sais pas plus que toi, y m'a juste dit qu'y voulait te voir...

Au beau milieu de la nuit, toujours incapable de dormir, Philippe fixait les fleurs sur le papier peint au mur de la chambre. *Qu'est-cé qu'y me veut, le bonhomme Loiseau ? Y aurais-tu enfin décidé de m'vendre son commerce ?* Puis son esprit s'évada vers une montagne de boîtes de conserves, d'étalages de légumes frais et de comptoirs débordants de jambons fumés, de biftecks appétissants et de poisson frais. La tête remplie de belles promesses d'avenir et de rêves, il sombra dans le sommeil du juste.

Vers sept heures, un rayon de soleil profita d'un interstice entre les draperies pour narguer celui qui profitait enfin d'une nuit trop courte. Ouvrant les yeux, Philippe se rappela brusquement qu'il avait

un rendez-vous important ce matin avec le marchand. Il bondit hors du lit, s'habilla en vitesse et avala son café d'un trait. Comme il enfilait son manteau, sa femme l'intercepta :

— T'as pas déjeuné, lui reprocha-t-elle.

— Pas le temps ! M. Loiseau m'attend. Je t'appelle plus tard.

Il sortit en trombe de la maison et fila au magasin général. Il misait sur sa bonne fortune. En entrant dans la bâtisse, les propriétaires, souriants, l'attendaient avec impatience.

— Tiens, monsieur Letendre ! l'accueillit le marchand avec une joie rayonnante. Venez, on va s'installer en arrière, ma femme va prendre le relais auprès des clients.

Passant devant la dame, Philippe ne manqua pas de la saluer pour faire bonne impression. Les deux hommes entrèrent dans l'arrière-boutique. Philippe n'en pouvait plus d'attendre, il se demandait bien quand l'homme allait enfin se mettre à table.

— Voulez-vous un café ? demanda Joachim.

— Oui, merci. Euh... j'voudrais pas être impoli, mais j'dois être à *job* à neuf heures, ça fait que si...

— Ben sûr, répondit Loiseau.

Conciliant, il voyait bien que Philippe se liquéfiait en attendant la proposition. Retroussant ses grosses lunettes de corne, il s'adressa à lui :

— J pense que tu sais pourquoi je t'ai fait venir ici, à matin. J'te ferai pas languir plus longtemps. Tu sais, Philippe, y arrive un temps où y faut s'arrêter. Pis c'jour-là, ben, y est arrivé. Demain matin, j'appelle le notaire pis si t'es toujours intéressé à acheter mon commerce, ben, y est à toi.

Philippe eut soudain du mal à respirer. Il n'en croyait pas ses oreilles. Enfin, son rêve allait se réaliser. Toutefois, sa grande curiosité

le poussa, malgré le risque de tout faire échouer, à vouloir savoir ce qui avait déclenché ce brusque changement de position de la part de Joachim.

— Oh, tu sais, l'âge me rattrape pis j'peux rien y faire. J'ai un lumbago tellement avancé que j'suis obligé de regarder mes clients par-dessus mes lunettes pour leu' voir la face. En plus, mes jambes me font diablement souffrir pis ça me rend impatient sans bon sens. J'pense qu'y est grand temps que j'passe le flambeau au suivant. Pis toi, ben, j'ai confiance en toi. J'sais que tu vas mener ta barque à bon port. Pis moi, j'vas juste avoir à te r'garder aller pis être fier de dire que j'ai dirigé c'te magasin-là pendant près de cinquante ans. Tu sais, ma femme a été ben troublée par toute c't'affaire de vol. J'veux y épargner d'autres soucis, tu comprends ?

Philippe, sans rien ajouter, l'approuva d'un hochement de tête. En entrant à la maison, ce soir-là, il prit la main de son épouse entre les siennes, y déposa un baiser et lui annonça :

— Madame la marchande, une nouvelle vie va maintenant commencer pour nous deux.

Fleurette, qui comprit aussitôt que les deux hommes en étaient venus à une entente, lui sauta au cou et l'embrassa avec fougue.

— Y faut fêter ça, joual vert ! lança Philippe. Qu'est-ce que tu dirais, ma p'tite fleur, si à' soir, on allait souper à l'hôtel Saurel ? Après ça, je t'amène aux vues parce que c'est le film *Tit-Coq*, avec Gratien Gélinas, qui est à l'affiche. Y paraît que c'est ben bon.

À leur retour à la maison après une soirée remplie de romance, d'amour et de bon vin, Fleurette susurra à l'oreille de son mari :

— Mon amour, j'sens que pour une fois, on est sous une bonne étoile. Tu trouves pas que ce serait le moment parfait pour se faire un bébé ?

Dans les heures qui suivirent, Philippe et Fleurette furent trop occupés pour admirer les magnifiques jeux d'ombres générés par la pleine lune sur les champs enneigés, mais, épris d'amour, ils virent des étoiles...

DEUXIÈME PARTIE

La magnificence des Appalaches rendait justice à la beauté indéniable des Cantons-de-l'Est. La matinée s'annonçait paisible. L'aube déployait généreusement sa palette de couleur dans un lumineux dégradé de roses et d'orangés. Une brise printanière, à peine perceptible, agitait en un doux frémissement les frêles tiges de miscanthus qui avaient survécu à l'hiver. Déjà, sur les branches des arbres, les bourgeons dévoilaient de jeunes feuilles d'un vert vif. Le Eastern Township, comme les colons britanniques l'avaient surnommé, était en majorité peuplé par des immigrants loyalistes venus principalement d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse et de quelques contrées du nord de l'Europe. Ces bourgeois, la plupart anglophones, jouissaient d'une existence tranquille, abritée par une nature bucolique et généreuse.

Pourtant, en cette belle matinée de mai, dans le petit village victorien de Knowlton, un événement imprévu allait bouleverser la vie de l'honorable famille Macdonald.

Alicia, assise sur le sol au pied de son lit, pleurait toutes les larmes de son cœur d'adolescente. Elle venait de calculer les jours qui la séparaient de ses dernières règles. Après avoir compté et recompté une bonne dizaine de fois, la réponse demeurait la même : quarante-deux jours depuis la dernière fois...

— Non, non, non, ça ne se peut pas, ce n'est pas possible, pas après juste une seule fois...

Envahie par une inquiétude grandissante, elle repassa dans sa tête chacun des instants de cette rencontre amoureuse. Tout au long de l'année académique, Alicia avait logé au campus d'un prestigieux collège privé de Montréal. Jouissant de l'absence de vigile parentale,

elle avait accepté l'invitation du beau William, coqueluche de l'école, qui lui avait proposé de l'accompagner, après les cours, au belvédère du Mont-Royal pour lui faire admirer la Voie lactée. Ce soir-là, le destin avait frappé la jeune fille de plein fouet.

Elle se rappela aussi son bal de finissantes qui avait eu lieu trois semaines plus tard. Elle se souvenait avec précision du moment où elle avait revêtu l'élégante robe longue en guipure bleu ciel, confectionnée par une amie de sa mère, modiste dans une boutique de haute couture de Westmount. Avec ses jolis escarpins de satin bleu azur et sa coiffure remontée en torsade et agrémentée de quelques fleurs blanches, son père n'avait pu s'empêcher de la comparer à une princesse des mille et une nuits. Elle se souvint aussi de William, qui était venu la chercher une fois de plus à sa porte et qui lui avait baisé la main, comme dans les plus beaux films d'amour. Il l'avait accompagnée au bal et ils avaient dansé, enlacés, toute la soirée. Oui, elle s'en souvenait de ce moment qu'elle avait espéré si romantique et empreint de magie, mais qui avait plutôt été lourd et affligeant puisque, tout au long de la soirée, Alicia avait été terrorisée à l'idée d'informer William du retard de ses règles. Et ce matin, elle appréhendait ce moment de vérité, sachant bien qu'elle ne pourrait cacher indéfiniment son état à ses parents.

Résolue à tout leur avouer, Alicia se leva, s'habilla convenablement comme l'exigeait toujours son père et descendit à la salle à manger, prête à informer ses parents du drame qui l'habitait. Confortablement installée devant un petit secrétaire dans un coin de la salle à manger, un mimosa à la main, Joyce Macdonald rédigeait la liste des convives qui allaient partager leur repas lors d'un prochain banquet qu'elle et son mari organisaient chaque année. Aristocrates, médecins, chirurgiens et avocats de renom complétaient la brochette d'invités d'élite, tous issus de la grande bourgeoisie.

— *Good morning, sweetie!* Tu fais la grasse matinée, ce n'est pourtant pas dans tes habitudes, argumenta Joyce sans quitter des yeux sa liste. Serais-tu malade, ma chérie ?

Malade ! Quelle ironie ! pensa Alicia, paralysée par la peur à l'idée d'informer sa mère du retard de ses règles.

Constatant un silence de la part de sa fille, Joyce leva les yeux. Elle ne put que remarquer sa mine désespérée :

— *My lord!* Tu fais une tête d'enterrement, *honey!* Une mauvaise nuit, je suppose..., présuma-t-elle en remarquant son visage livide.

— *Mom*, j'ai à te parler, seule à seule, sollicita Alicia, plus disposée à se confier à sa mère qu'à son père.

— Sois tranquille, ma chérie, ton père est dans son bureau, il a un dossier important à régler alors on sera seules pour un bon moment.

La jeune adolescente avait longuement réfléchi à la meilleure façon de leur annoncer la nouvelle. Hélas, il n'y avait pas de meilleure façon que d'y aller directement, sans détour. Elle alla puiser au fond de ses tripes le courage dont elle avait besoin pour révéler la terrible nouvelle :

— *Mom...* je suis enceinte...

Joyce échappa sa coupe en cristal de Baccarat qui éclata en mille morceaux à ses pieds alors que la liste d'invités valsa telle une feuille morte avant d'atterrir sous le secrétaire.

— *For God's sake!* Qu'est-ce que tu as dit, Alicia ?

— J'attends un enfant, *mommy*, répéta Alicia sur un ton pathétique.

Joyce avait reçu cette nouvelle comme une lame de fond qui venait brusquement de la submerger et de noyer par la même occasion toutes les attentes qu'elle et son mari avaient été en droit de nourrir pour leur unique enfant.

L'éminent cardiologue Clifford Macdonald et son épouse Joyce, omnipraticienne, avaient acquis au début de leur mariage cette résidence cossue que plusieurs qualifiaient plutôt de manoir. Le domaine, ceinturé de hautes clôtures en métal ouvré et agrémenté de plates-bandes taillées au couteau, était érigé sur un verdoyant coteau qui s'étirait jusqu'aux berges du lac Brome. De hautes montagnes encadraient le paysage. Les Macdonald menaient une vie que plusieurs enviaient. Leur fille unique, Alicia, étudiait dans un collège privé de renom et possédait tous les atouts pour devenir une brillante

avocate. Mais ce drame venait de plonger la famille dans la honte et le déshonneur. Joyce avait beau se répéter les mots que sa fille venait de prononcer, elle en avait encore le souffle coupé.

— *Dammit!* Qu'est-ce que tu as fait, Alicia? On avait fondé plein d'espoirs en ton avenir. Tu aurais pu accéder à tous tes rêves, tu en avais les moyens. Tu es pourtant une fille intelligente... Du moins, je le croyais... Toi qui rêvais d'être procureure, ton père et moi, on t'aurait supportée financièrement jusqu'aux études supérieures, ce dont des centaines de jeunes filles rêvent et ne peuvent même pas se permettre. Mais à quoi as-tu pensé?

— Je l'aimais...

— Pauvre enfant! Tu ne sais rien de ce qu'est l'amour, lança Joyce d'une voix caustique, tu n'as que quinze ans. Quel beau gâchis! Tu viens de détruire ton avenir ainsi que notre réputation.

— Ah oui, votre réputation... À ce que je vois, elle est plus importante que ce que je peux éprouver en ce moment, hurla Alicia, avec mépris.

Furieuse, Joyce s'approcha de sa fille et lui balança une gifle en pleine figure. Puis, désespérée, elle quitta la pièce afin de ventiler la colère qui la submergeait. Aveuglée par le spectre de la honte et du déshonneur, elle était incapable de raisonner. Sans parler de ses collègues de travail qui l'ignoraient les uns après les autres, elle qui jouissait pourtant d'une réputation et d'une crédibilité sans faille. Ce drame familial l'avait atteinte en plein cœur.

Alicia était remontée à sa chambre. Démolie, elle cherchait à qui ou à quoi se raccrocher pour ne pas sombrer. De toute la journée, elle n'avait rien avalé sauf quelques bouchées pour se soutenir jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Et la nuit arriva, une nuit sans lune, avec son obscurité ténébreuse et ses ombres glaciales malgré cette confortable nuit de mai. Toute une nuit où l'adolescente de quinze ans s'abandonna pour réfléchir à son avenir plus que jamais incertain. Voulait-elle de cet enfant? Que dirait William lorsqu'elle lui annoncerait qu'il en était le père? Voudrait-il le garder?

Le lendemain matin, un soleil éblouissant inondait la courtepoinle sous laquelle dormait une enfant blessée, arrachée de force à une adolescence pourtant si pleine de promesses quelques heures auparavant. Alicia ouvrit les yeux. Étrangement, la nuit avait porté conseil et lui avait permis de retrouver un semblant d'équilibre. *Je vais garder mon bébé*, avait-elle décidé.

Bien résolue à assumer son destin, elle s'habilla en vitesse, dévala l'escalier et gagna la salle à manger afin d'annoncer à ses parents qu'elle poursuivrait sa grossesse. Au bout de la grande table en palissandre d'Afrique sur laquelle reposait une nappe en dentelle de Calais, Clifford Macdonald, préoccupé, parcourait sans les lire les pages du *Montreal Gazette*. Assise à ses côtés, son épouse demeurait silencieuse, le désarroi monopolisant ses pensées. Voyant apparaître sa fille dans l'embrasure de la porte, le père referma son journal.

— Assieds-toi, Alicia, j'ai à te parler, annonça-t-il avec un visage de marbre.

Une domestique entra et déposa devant la jeune fille un jus de fruits et un plateau garni de pain rôti, de fromages fins et de fruits frais.

— Avez-vous besoin d'autre chose, mademoiselle Alicia ? demanda-t-elle ensuite.

— Non, merci, Betty, ce sera tout, murmura la jeune fille.

Dans la grande pièce, le silence était omniprésent et l'atmosphère tendue comme une peau de tambour prête à éclater à la moindre rebuffade. Sans lever les yeux, Alicia prit son verre de jus et le porta à ses lèvres. Clifford fit de même avec une gorgée de café. Puis il déposa sa tasse et formula d'une voix sèche et presque inaudible :

— Alicia, j'ai pris rendez-vous pour toi avec un de mes bons amis qui est médecin omnipraticien. Comme je suis cardiologue, je m'y connais moins en ce qui concerne la maternité et, de plus, je suis ton père alors je ne serais pas à l'aise de t'examiner. C'est pourquoi j'ai fait appel à un collègue. Ne t'inquiète pas, il est tenu au secret professionnel. Donc, toute cette histoire ne franchira pas les murs de cette maison. Demain, il viendra ici te faire subir un examen gynécologique

afin de confirmer que tu es bien enceinte, car, d'après ta mère, un retard peut arriver sans que cela conduise à une grossesse. Par contre, si tel est le cas, tu devras... euh... tu devras faire ta valise.

— *What ? Mais daddy !*

— C'est dit, Alicia. Et ne reviens pas sur le sujet, c'est déjà assez pénible comme ça. Dès qu'il nous sera confirmé que tu attends un enfant, ta mère prendra contact avec une de ses amies qui demeure à Montréal. C'est une personne de confiance et elle pourra t'héberger le temps que...

Clifford avait préféré taire que la veille, après avoir longuement discuté du problème avec son épouse, ils en étaient venus à la pénible décision de faire admettre Alicia à la crèche Rosalie Jetté, une nouvelle aile de l'hôpital de la Miséricorde, où des religieuses accueillaient les mères célibataires en attente de la délivrance. Et c'est pour s'assurer l'anonymat que Joyce avait proposé à son mari de faire appel à une personne interposée.

— Elle s'appelle Lorna Wilson, c'est une ancienne collègue de travail, lui avait-elle expliqué. Elle me doit un service depuis longtemps. Elle ne pourra refuser ma demande de voir à l'inscription d'Alicia à la crèche.

Clifford replia son journal qu'il glissa nerveusement sous son aisselle, ramassa sa tasse de café devenu froid et quitta la salle à manger pour disparaître dans son bureau. Joyce demeura silencieuse. Le regard fuyant, elle tripotait la serviette de table posée sur ses cuisses, comme si elle avait pu y dissimuler la rage et la honte qui lui grugeaient les entrailles.

Après avoir entendu l'ultimatum prononcé par son père, Alicia, au bord des larmes, se réfugia dans sa chambre. Elle claqua la porte si fort que la vibration provoquée par le choc fit basculer un vase en porcelaine de Chine d'une valeur inestimable qui trônait sur un guéridon adossé au mur du couloir. Le bruit sourd se perdit dans les dédales du vaste manoir.

Ma famille me rejette, se désola la jeune fille, anéantie. Puis, dans un sursaut d'espérance, elle songea : Il faut que je contacte William au plus vite pour lui annoncer qu'il est le père de mon enfant. Il aura peut-être une solution pour nous deux...

Elle sauta dans ses chaussures et se dirigea vers la cabine téléphonique la plus près. Elle referma la porte derrière elle. Enfin seule et à l'abri des discours de moralité, elle fouilla le creux de sa poche pour en sortir le petit bout de papier chiffonné sur lequel William avait inscrit son numéro lors de leur dernière rencontre. Elle signala les chiffres un à un, le cœur battant. À la première tentative, comme à la deuxième et à la troisième, elle fut accueillie par la voix sans nuance d'une opératrice qui répétait chaque fois : « Désolée, il n'y a pas de service au numéro que vous avez composé. »

Tous ses efforts pour entrer en contact avec William demeurèrent sans réponse. Les parents du jeune garçon avaient-ils eu vent de l'escapade amoureuse de leur fils chéri ? Voulaient-ils le préserver à tout prix d'une fatalité, d'une épreuve qui risquerait de compromettre son brillant avenir ?

Inconsolable, Alicia retourna chez elle. Assise sur le bord de son lit, elle hurla son désespoir.

— MOMMYYY!

Comme seule réponse, l'écho ne lui retourna qu'un profond silence.

Le mercredi 15 juin, la journée avait débuté sous un ciel chargé de lourds nuages qui menaçaient à tout moment d'éclater. Cela n'empêcha pas Philippe Letendre, nouveau marchand général, d'aller fixer au-dessus de la porte de son commerce, l'énorme panneau de contre-plaqué sur lequel il avait peint en grosses lettres rouge vif :

MARCHÉ D'ALIMENTATION P. LETENDRE
NOUVELLE ADMINISTRATION

Quelques jours auparavant, à l'étude du notaire Lafortune, Joachim Loiseau avait finalement apposé sa signature au bas du contrat officialisant la vente de son magasin. Sous l'égide du magistrat, il avait déclaré céder son commerce ainsi que l'inventaire complet à M. Philippe Letendre, soussigné. Ce dernier était devenu par la présente le nouveau propriétaire du magasin général de Sainte-Anne-de-la-Rive. Et, depuis ce jour, il s'était efforcé de propager la nouvelle dans tout le village.

Debout en équilibre précaire au sommet de l'escabeau, il se moquait de l'orage qui venait tout juste d'éclater. Les premières gouttes mouillaient déjà le pavé lorsque Fleurette se présenta, munie de son parapluie. En apercevant son mari juché dans les airs, elle le sermonna :

— T'es-tu devenu fou, ma foi du bon Dieu ? Y a des éclairs plein le ciel, c'est vraiment pas le temps de t'jouquer en haut d'une échelle, tu vas servir de paratonnerre.

— Ben non, Fleurette, y a pas d'danger, mon escabeau est en bois. Y m'reste juste une couple de vis à visser pis j'ai fini. C'est-tu pas beau à ton goût, ça, ma tite fleur ?

Fleurette recula de quelques pas afin de juger de l'esthétique de leur nouvelle enseigne.

— Ouais, tu travailles ben, mon homme. Mais là, faudrait que tu t' prépares. As-tu oublié qu'après-midi, on a un rendez-vous à Montréal? Ça fait que lâche tout ça pis viens te changer. On dîne pis on part.

Vers deux heures, le jeune couple patientait dans la salle d'attente presque vide afin de rencontrer celle qui allait éventuellement leur ouvrir toutes grandes les portes de l'adoption.

Profitant du calme ambiant, chacun ressassait des réponses toutes prêtes à des questions pourtant encore inconnues. Ils sursautèrent lorsqu'une dame se présenta.

— Bonjour! Aurélie Valois, du service d'adoption, vous vous souvenez de moi?

— Oh, euh... oui, oui, vous allez bien? demanda Fleurette.

— Oui, merci beaucoup. Madame Letendre, on va débiter avec vous. Quant à vous, monsieur, je reviendrai vous chercher dans trente minutes environ.

Parvenue à la salle de consultation, Fleurette fut frappée par l'ambiance conviviale de l'endroit.

— Mon doux, on se penserait chez un psychologue, plaisanta-t-elle.

— Vous ne croyez pas si bien dire, madame Letendre. Ici, on va se dire les vraies affaires. Maintenant, racontez-moi votre enfance...

Les deux femmes prirent place dans de gros fauteuils moelleux. La consultation dura une bonne demi-heure pendant laquelle la travailleuse sociale creusa dans les dédales de l'émotivité de Fleurette. Elle voulait découvrir chez sa cliente les motivations profondes qui la poussaient à entreprendre cette longue démarche d'adoption, mais surtout, elle voulait sentir vibrer chez elle les ficelles de la maternité. Comme un chirurgien qui fouille le corps de son patient atteint d'un cancer jusqu'à ce qu'il repère une cellule suspecte, Aurélie

Valois scrutait le cœur et l'âme de ses clients pour déceler la faille qui risquerait un jour de propulser un enfant fragile dans un monde de tourments.

Lorsque Fleurette quitta le bureau, elle avait une vision toute nouvelle de sa propre personne. Elle avait dévoilé des facettes de sa personnalité jusqu'ici inavouées. Elle se redécouvrait. Satisfaite de la rencontre, un sourire aux lèvres, elle retourna à la salle d'attente pour laisser la place à son mari qui, à son tour, suivit la dame jusqu'à son bureau.

— Monsieur Letendre, mettez-vous à votre aise, on va jaser ensemble un bon petit moment...

L'expérience ne s'avéra pas aussi agréable pour Philippe. Non pas qu'il ne possédait pas les qualités requises pour adopter un enfant, bien au contraire, mais M^{me} Valois creusa si loin dans son passé que celui-ci n'eut d'autres options que de se livrer, sans masque. Et comme un barrage qui venait tout à coup de céder, l'homme qui n'avait jamais pleuré ouvrit tout grand son cœur et raconta sa vie avec une authenticité touchante :

— C'est comme si j'avais eu deux vies. Une, avec mes *chums*, celle-là était belle. Pis y avait l'autre, chez nous. Celle-là était moins drôle, parce qu'on n'avait pas le droit d'exprimer nos sentiments. Ça fait que j'mentais tout le temps pour pas me faire chicaner. Mon père, y est agriculteur, c'est pour ça qu'y est bâti comme un ch'val. Ça fait qu'y avait la main leste pis y s'gênait pas pour nous mater quand y jugeait que c'tait nécessaire. J'vous dis qu'on s'faisait serrer les ouïes plus souvent qu'à not' tour. Moi pis mon frère Louis, on a eu souvent des marques su' les fesses. Pis si on pleurait, on en mangeait une autre par-dessus. Là, mon père disait : « Astheure, tu peux brailler, t'as une bonne raison. » Pour le père, la seule manière de nous rentrer quelque chose dans l'crâne, c'était avec une règle ou la *strap*. J'peux vous dire qu'après ça, on s'arrangeait pour pas recommencer... Ouais, y était raide, le père, y allait pas avec le dos d'la cuiller. Ça, j'le sais parce que...

Et Philippe vida son cœur avec l'énergie d'une marée haute qui se répand brutalement sur les battures. Il se mit à parler inlassablement,

avec les mots qu'il connaissait, de ces difficiles moments qui l'avaient marqué à tout jamais. Étonnamment, après tout ce temps, il n'avait gardé aucune hostilité, aucun ressentiment. Il éprouvait maintenant de l'empathie pour son père. Il ajouta :

— Mais je sais qu'il agissait comme ça parce qu'il nous aimait... Ouais, vous allez dire d'une drôle de façon, pourtant, j'ai toujours été profondément convaincu qu'il nous aimait. Parce que des fois, j'y voyais d'la fierté dans ses yeux quand il parlait de nous autres à quelqu'un. C'est pour ça qu'y a pas si longtemps, je l'ai amené à chasser avec moi. J voulais m'approcher de lui, essayer de briser sa carapace pour comprendre pourquoi y était comme ça.

— Et est-ce que vos efforts ont porté fruit ?

— Ben, faut que j'vous dise qu'on a failli y rester, mon père pis moi. On a eu ben peur pour not' vie. C'est peut-être à cause de t'ça qu'en revenant, y m'a pris dans ses bras. C'est à ce moment-là que j'ai compris que j'avais réussi parce qu'il avait jamais faite ça avant...

— Eh bien, monsieur Letendre, intervint la dame, émue, je crois que vous m'avez prouvé que, pour vous, les sentiments humains passent avant toute chose et que lorsque vous faites face à un problème familial, le dialogue et la communication semblent vos meilleurs atouts. Je crois fermement que votre épouse et vous ferez de merveilleux parents adoptifs et je vous en félicite. Je vous confirme que nous poursuivrons les démarches d'adoption. Nous vous tiendrons au courant des prochaines étapes.

Philippe retourna auprès de sa femme. Voyant la mine bouleversée de son époux, elle crut que leur projet venait de s'effondrer. Dans l'auto, au retour, elle lui demanda :

— Ça a mal été ? Je suppose que tout est fini...

— Non, ma belle fleur, au contraire, répondit Philippe, encore tout chaviré, mais affichant un sourire radieux, elle vient de me confirmer que notre projet a des maudites bonnes chances de se concrétiser et qu'on sera des parents extraordinaires.

Les étincelles dans le regard de Philippe témoignaient de l'ivresse qui emplissait son cœur. Il prit la main de sa femme et la serra sur sa poitrine avec une grande tendresse.

— Si tu tiens à ce que ça se concrétise, garde tes deux mains sur le volant, lui répondit sa femme avec un p'tit sourire malicieux.

Parvenu sur le pont Jacques-Cartier, Philippe fut contraint de se ranger dans une interminable file de voitures, immobilisées à cause d'un accident. Étrangement, pour faire fi de sa manie de maugréer dans ces situations, ce jour-là, il se mit à siffloter...

* * *

À la radio de Radio-Canada, en ce 17 août, l'annonceur de nouvelles informait les auditeurs que le ministre des Transports, monsieur George Marler, s'apprêtait à valider le projet de construction d'un pont pour relier Montréal à la Rive-Sud. La nouvelle structure porterait l'appellation de pont Champlain. Fleurette écoutait d'une oreille distraite le commentateur qui expliquait que ce nouveau pont à péage allait apporter de l'eau au moulin de plusieurs commerçants des villes situées sur la Rive-Sud de la métropole.

— Tiens! Ça va être bon pour nous autres, ça. Ça va nous amener des nouveaux clients, conclut la jeune femme en épluchant des pommes de terre pour le souper.

Philippe, assis au bout de la table devant une feuille noircie de colonnes de chiffres, n'entendit pas les propos de sa femme. Il avait l'esprit ailleurs. Maintenant devenu un homme d'affaires, il consacrait toutes ses énergies à la bonne marche et au succès de son commerce:

— À partir d'astheure, va falloir que je me donne un salaire. Si je calcule que je gagnais cinquante-deux piastres par semaine à Sainte-Victoire, j'vas ben m'donner une p'tite chance en arrondissant « un peu » les chiffres. Ça serait une bonne partance, qu'est-cé tu penses de t'ça, Fleurette?

— Un peu ! Bah, tu connais ton affaire plus que moi... mais oublie pas que ta colonne des dépenses est pas mal plus longue que celle des revenus. Pense juste aux assurances... Ça te coûte les deux bras juste pour assurer le commerce.

— C'est sûr, mais ça, c'est une dépense que j'peux pas éviter. T'imagines-tu si' fallait que l'magasin passe au feu, on perdrait toute notre investissement... pis ça en serait fini de not' projet d'adoption parce qu'y confieront jamais un enfant à un sans-le-sou.

— Pense donc pas au pire, réagit sa femme. T'as pourtant pas l'habitude d'être pessimiste !

— Non, j'sais ben, mais on dirait que tout d'un coup, tout ça me paraît une montagne. Tenir la comptabilité, faire les commandes, l'inventaire...

— C'était pas de ça que tu rêvais, de posséder ta propre entreprise ?

Philippe poussa un long soupir, déposa son crayon à mine et s'adossa à sa chaise en équilibre précaire sur les deux pattes d'en arrière. Il avait longuement cogité sur son plan d'affaires et avait opté pour une nouvelle orientation de celui-ci.

— J'ai réfléchi à la question pis j'ai décidé de changer la vocation du magasin.

— Quoi ? Qu'est-cé que tu mijotes, encore ?

— Fleurette, rappelle-toi la dernière fois que tu t'es acheté une robe, tu l'as fait venir du catalogue Eaton, vrai ou pas vrai ? Pis ton p'tit foulard de soie aussi. Pis moi, la pelle que j'ai achetée à l'automne passé, c'était aussi par catalogue. Tu vois, les habitudes du monde ont changé, les gens magasinent pus de la même manière qu'avant. Astheure, ils vont pus chez le marchand général pour acheter de l'étoffe à verge, des clous, de la peinture pis toutes les bébelles qu'on peut facilement trouver dans les grands magasins pour moins cher. Non, y viennent à l'épicerie pour de la nourriture, un point, c'est toute. Ça fait que tous ces cossins-là sont en train de prendre la poussière sur

mes tablettes. Pis ça, ben, c'est signe que j'dois m'adapter à la nouvelle réalité du marché. Fini le magasin où tu trouves de toute. À partir d'aujourd'hui, j'vas vendre juste des produits alimentaires.

— Ah, c'est pour ça que t'avais écrit « Marché d'alimentation » sur la nouvelle affiche à l'extérieur ?

— Oui, madame. Pis astheure, j'suis plus un marchand général, j'suis un é-pi-cier.

Il n'y avait pas plus fier commerçant que Philippe Letendre dans le village de Sainte-Anne-de-la-Rive. Il proposait de nouveaux produits à sa clientèle, assistait à des foires agricoles pour découvrir de nouveaux marchés. À l'occasion, il se rendait même à Montréal pour connaître les dernières découvertes en matière de produits agroalimentaires. Après six mois d'exploitation, les clients venaient d'aussi loin que Sainte-Victoire, Saint-Robert et Yamaska. À présent, son personnel comptait un boucher et un jeune commis qui livrait les commandes à bicyclette.

— Alors, monsieur l'épicier, une p'tite soirée en amoureux pour fêter ça, ça vous dirait ? proposa Fleurette, brûlante de désir.

— Mmm... J'dis pas non. On pourrait en même temps créer un futur héritier, peut-être que cette fois, ça va marcher...

À Montréal, en ce même jour, la chaleur était suffocante. Sur la rue Dorchester, en face de l'imposante façade en maçonnerie de l'hôpital de la Miséricorde, des passants ralentissaient le pas pour profiter un peu plus longtemps de la fraîcheur bienfaisante de la rangée d'ormes alignés tout le long du trottoir devant la façade de l'établissement.

Pourtant, derrière ces murs de pierre grise, une communauté de jeunes mères célibataires, toutes bénévoles, suaient à grosses gouttes à savonner, à décrotter, à rincer et à étendre la literie qu'utilisaient les centaines de pensionnaires de la crèche. D'autres étaient assignées à l'époussetage des boiseries ou au lavage des planchers dans les salles de classe, les dortoirs et les cuisines. Afin de compenser le prix de leur séjour, les jeunes filles étaient contraintes à accomplir différentes tâches ménagères, sous la supervision des sœurs de la Miséricorde. Ces travaux manuels leur procuraient toutefois un certain réconfort, celui de les empêcher de sombrer dans l'oisiveté et la dépression tout en leur permettant de demeurer actives et en bonne forme physique en attendant le moment de la délivrance.

L'horaire était quelque peu différent pour les nouvelles mamans qui, dès six heures du matin, devaient se lever pour allaiter leur poupon, donner le bain, laver la layette, changer les couches et mettre leur enfant au lit pour la sieste de l'après-midi. Et tout cela sans compter les présences à la chapelle trois fois par jour pour assister à l'office du matin, du midi et du soir.

— Cela vous aidera à faire preuve d'humilité, de pénitence et de repentir, répétaient les religieuses pour justifier cette activité cléricale.

Trois mois s'étaient écoulés depuis son arrivée à la crèche et Alicia s'était adaptée malgré elle à ce rythme de vie empruntée à un monde dont elle avait ignoré l'existence jusqu'à son arrivée. Comme ses compagnes, elle accomplissait de légers travaux pour payer sa pension, ses repas ainsi que les soins qu'on lui prodiguait. L'abnégation qu'elle démontrait lui permettait de survivre à cette pénible épreuve. Recluse sans vraiment avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, elle tirait profit de ce pèlerinage pour prendre une décision face au destin de son enfant qui allait naître dans moins de quatre mois. Allait-elle le garder ou le confier en adoption ?

Encore indécise et angoissée par la crainte de faire une terrible erreur, elle décida d'écrire à une amie à qui elle avait confié son terrible secret, au lendemain du bal.

Kathleen,

J'espère que tu vas bien. J'ai longuement cherché les mots pour te décrire comment je me sens en ce moment. Je crois que le mot est «perdue». Tu sais, je n'ai jamais revu William. Je ne sais même pas ce qu'il est devenu. Je m'en veux tellement de lui avoir fait confiance.

Si tu savais les histoires d'horreur que j'entends ici. Il y a des filles qui ont tenté d'abandonner leur bébé dans des incinérateurs publics, des égouts ou des poubelles. Moi, je ressens déjà tellement d'amour pour cet enfant qui grandit dans mon ventre. Oh, Kathleen, j'ai peur d'être forcée de m'en séparer si je veux revoir mes parents. Tu sais, ils m'ont prévenue que si je garde mon bébé, je pourrai pas retourner dans ma famille. Tu t'imagines ! Je suis la honte et le déshonneur de mes parents, ceux-là mêmes qui m'ont donné la vie.

Ici, en tout cas, on prend bien soin de moi. Il y a un pédiatre et aussi des infirmières diplômées de l'école de médecine. On m'a assigné une travailleuse sociale qui me suit tout au long de mon séjour ici. Elle dit qu'elle a la mission de m'aider à découvrir mes intentions profondes en ce qui concerne mon bébé et me préparer à ma réintégration dans la société.

J'espère que je pourrai encore compter sur ton amitié quand je sortirai d'ici. Je t'appellerai.

Alicia xx

Désorientée, la future maman s'accrochait à ce petit être qui grandissait en elle. Cet enfant, même si elle pressentait l'éventualité de ne jamais le connaître, lui insufflait le courage d'avancer à travers le grand tumulte de la vie.

Dans la cour de l'école primaire Sainte-Anne, l'effervescence générée par la grande rentrée de septembre était palpable.

Adrien junior, fier d'avoir atteint ses six ans, entraînait enfin à l'école. Depuis son réveil, il suivait ses deux grandes sœurs à la trace et imitait avec intérêt tous leurs gestes. Enfin prêt à partir, turbulent comme jamais, il trépignait d'impatience.

— Ma tante Fleurette s'en vient, tenta de le calmer sa mère. On va partir aussitôt qu'elle sera ici.

Fleurette arriva enfin. La veille, elle avait proposé à Clémence de l'accompagner jusqu'à l'école du quartier qui se trouvait sur son chemin, car elle devait passer chez le D^r Tellier pour se procurer une attestation de bonne santé et ensuite au presbytère pour récupérer son certificat de naissance. La travailleuse sociale qui attendait le couple Letendre en fin d'après-midi avait exigé ces documents afin de compléter le dossier d'adoption.

Parvenues devant la cour d'école, elles remarquèrent plusieurs petits attroupements d'écolières. Tout près de la clôture, des enfants avaient formé une ribambelle en se tenant par la main et chantaient :

*Ron, ron, macaron, ma p'tite sœur, ma p'tite sœur,
Ron, ron, macaron, ma p'tite sœur est dans' maison.
Fais ceci, fais cela. Apitchoum !*

Adrien les pointait du doigt en riant. Un peu plus loin, des parents, heureux et fiers de leur progéniture, discutaient entre eux de l'avenir de leurs « futurs bacheliers ». Une vague d'amour maternel enflamma le cœur de Fleurette.

— C'est pas croyable, tes trois p'tits sont déjà à l'école ! Si je me trompe pas, tu trouves ça dur de te séparer de ton p'tit dernier...

— Oh oui, si tu savais comment c'est pénible de penser que j'l'aurai plus autour de moi tout le temps ! Tu sais comment y est grouillant, mon Junior, y mettait d'la vie dans la maison. J'ai peur de trouver mes journées un peu trop vides. Mais j'y pense, as-tu du nouveau concernant ton dossier d'adoption ?

— Oui, justement, on y va cet après-midi, Philippe et moi, mais c'est une rencontre informelle, qu'on m'a dit. Une question de paperasse et de points juridiques. C'est pour ça que j'dois aller chercher des papiers, à matin, au presbytère.

— En tout cas, si jamais tout ça se concrétise, oublie pas que j'ai encore le berceau des enfants, la couchette, le parc pis plein d'autres affaires que tu vas avoir besoin pis que t'auras pas à acheter. Tout ça dort au grenier pis ça sert plus à personne alors tu te gênes pas, hein !

— Oui, promis ! Là, y faut vraiment que j'y aille si j'veux pas être en retard, affirma Fleurette, pressée par le temps.

* * *

Après le dîner, Fleurette et son mari se rendirent au bureau de M^{me} Valois. Celle-ci devait les informer de tous les aspects juridiques de leur projet ainsi que de certaines clauses qu'ils ignoraient encore jusqu'à maintenant, mais qui apportaient une tout autre vision de leur futur rôle de parents.

— En matière d'adoption québécoise, leur expliqua M^{me} Valois, il y a une loi, décrétée en 1924, qui s'appelle « Déclaration des droits des enfants » et qui donne aux petits adoptés des droits semblables à ceux des enfants issus du mariage comme le droit à une alimentation saine, un logement confortable, des loisirs intéressants et éducatifs ainsi que des soins médicaux adéquats. Alors pour que tout soit conforme à cette loi, vous allez donc devoir répondre à quelques questions. Tout d'abord, veuillez me préciser votre métier avec le nom et l'adresse de votre employeur.

— Je suis à mon compte, madame, lui fit savoir Philippe, gonflé d'orgueil. J'ai mon propre magasin sur la rue Principale, à Sainte-Anne-de-la-Rive. Je suis le propriétaire du marché d'alimentation Letendre, pour vous servir !

— C'est très bien. Et êtes-vous propriétaire d'une résidence ?

— Ben sûr, madame, depuis juillet 1950. Pis c'est moi qui l'as construite, c'te maison-là, de mes propres mains.

— Mon père nous a ben aidés, y est bricoleur pis habile de ses mains comme personne, précisa Fleurette pour freiner l'élan de vantardise de son époux.

— Bravo, vous avez du mérite ! Justement, je dois vous informer que je devrai aller visiter votre foyer pour connaître le nombre de pièces, m'assurer que votre enfant aura sa chambre à lui, qu'il aura une cour assez grande pour jouer et pour s'ébattre. Je noterai aussi la distance qui sépare votre maison de l'église et de l'école élémentaire, car il est de notre devoir de nous assurer que cet enfant aura accès à une scolarisation et une éducation chrétienne de qualité.

— Joual vert ! Vous êtes aussi ben de rester à coucher ! Vous allez voir que ma femme est une cuisinière sans pareille, que not' foyer est ben confortable pis qu'on est des bons chrétiens. On va à messe tous les dimanches pis...

Estimant que son mari devenait un peu trop insistant, Fleurette lui jeta un regard courroucé. Il ferma son clapet.

— Ce ne sera pas nécessaire, monsieur Letendre, répondit la dame, amusée. Rassurez-vous, tout cela n'est que formalité. Nous voulons tout simplement nous assurer que les futurs parents jouissent d'une certaine aisance matérielle, mais surtout d'une moralité sans faille.

La voix conviviale de M^{me} Valois prit soudain un ton plus rationnel. Elle aborda une clause qui eut l'effet d'une douche froide dans le cœur de Fleurette.

— Il y a un détail, cependant, que vous devez savoir. Et il n'est pas sans importance. L'enfant qu'on vous confiera ne pourra être adopté

légalement tant que la mère n'aura pas signé ce qu'on appelle l'acte final d'abandon. C'est un document qui révoque à jamais tous les liens légaux entre la mère et l'enfant. Quant au père, il a refusé la paternité, il n'y a donc pas lieu de s'en inquiéter. La mère dispose donc d'un délai de six mois à partir du moment où l'on vous confiera l'enfant pour revenir sur sa décision. Durant cette période, vous jouerez en quelque sorte un rôle de famille d'accueil.

Voyant le désarroi dans le regard de sa cliente, madame Valois ajouta :

— Écoutez, nous avons rencontré la maman de la petite, il y a quelques jours, et celle-ci désire ardemment reprendre ses études en droit à l'université. Elle a même confessé que l'enfant pourrait être un obstacle à la poursuite de son rêve de devenir avocate. Il est donc très peu probable qu'elle reprenne son enfant. Mais gardez en tête que la décision lui appartient.

Philippe se tourna vers son épouse et lut l'appréhension et l'inquiétude dans ce visage qui, quelques minutes auparavant, rayonnait de bonheur. La sociologue le remarqua.

— Écoutez, madame Letendre, tout cela peut vous sembler cruel, mais là, je vous parle de cas exceptionnels. Il arrive souvent que la pression, créée par cette nouvelle réalité et accrue par le manque de moyens financiers, pèse trop lourd dans la balance et les parents finissent la plupart du temps par signer l'acte d'abandon. Ne désespérez pas et gardez confiance. Maintenant, un dernier petit détail, quoique plus agréable : avez-vous fait un choix quant au sexe du bébé ?

— Ben, moi, j'aimerais bien avoir une petite fille, confirma Fleurette, mon mari a pas de préférence, mais tous les deux, on tient à ce qu'elle soit le plus jeune possible, si c'est pas trop demander, ben sûr...

— Pouvez-vous expliquer ce choix ?

Fleurette précisa, les yeux mouillés de larmes :

— Vous savez que ça fait six ans qu'on essaie de faire un enfant. Pis on commence à croire que nos espoirs sont ben minces d'y arriver.

C'est pour ça qu'on aimerait avoir un nourrisson. Pour vivre chacune des étapes de son évolution, pour se réveiller la nuit pour le consoler, découvrir son premier sourire, son premier rire aux éclats, le voir faire ses premiers pas, ses premières bêtises aussi, blagua Fleurette avec un sourire retrouvé.

M^{me} Valois, satisfaite de l'entretien, mit un terme à la rencontre :

— Ne vous en faites pas, le dossier avance bien. Je peux déjà vous assurer que d'ici quelques mois, vous bercerez un poupon dans vos bras.

Pour la seconde fois, les Letendre regagnèrent la Rive-Sud avec la joie dans le cœur.

Le mercredi 5 octobre, à la boulangerie *Le Quignon*, Hormidas Carpentier mettait la dernière touche aux décorations extérieures de son commerce, en prévision de la fête de l'Halloween. Quatre citrouilles aux yeux tordus et au sourire machiavélique jouaient les sentinelles à chaque extrémité des marches, à l'entrée du magasin. Près de la porte, un vieux banc de bois accueillait un épouvantail bourré de paille sèche et accoutré d'une salopette et d'un chapeau tout racorni. Des feuilles colorées dispersées tout autour ajoutaient au décor une saveur automnale. Hormidas se recula pour apprécier son œuvre.

— Ouais! Ça, c'est du beau travail, j'espère que les clients vont apprécier.

Pendant qu'il goûtait la satisfaction générée par ses efforts, il sentit quelqu'un s'approcher derrière lui. En se retournant, il reconnut aussitôt sa cliente.

— Bien le bonjour, madame Champagne! Ça fait un bout qu'on s'est vus. Vous allez bien?

— Ben sûr, monsieur Carpentier. C'est juste que depuis que ma bru, Rita, a eu son p'tit dernier, Thomas, ben, elle trouve que les journées sont pas mal plus laborieuses qu'avant. Ça fait que j'y donne un coup de main de temps en temps en y faisant du manger pis du ménage. Germain, mon fils, vous comprendrez qu'y a pas trop le temps d'aider sa femme, à' maison, avec sa *job* qui est pas mal accaparante, mentit Henriette pour camoufler la fainéantise de son fils unique.

— Qu'est-cé que j'peux vous offrir de bon, aujourd'hui? demanda le pâtissier tout en camouflant son peu d'enthousiasme devant cette cliente si tatillonne.

— Ben, si y vous reste de vos fameux macarons, j’vas vous en prendre une douzaine. Si y sont ben frais, par exemple.

Le bedonnant pâtissier entra dans sa boutique, suivi de sa cliente. Il disait souvent qu’à elle seule, elle lui ferait gagner son ciel. Le temps de lui choisir les plus belles pâtisseries, un groupe de clients avait déjà envahi le plancher de son commerce. Dans l’affluence, il reconnut Joachim Loiseau et son épouse. Il les salua d’un léger hochement de tête pour leur signifier qu’ils étaient les suivants. Après avoir remercié Henriette Champagne, Hormidas s’approcha de l’ancien marchand général.

— Bien le bonjour, monsieur Loiseau ! Madame ! les salua le commerçant. Que devenez-vous ? J’ai su que vous avez vendu vot’ commerce au p’tit Letendre. Le changement de garde a pas été trop dur ?

— Oh que oui, monsieur Carpentier, j’vous en passe un papier, admit Joachim. Ça a même été un choc, surtout pour ma femme, mais on commence doucement à s’y faire. Vous savez, l’âge nous rattrape, on n’avait pas trop le choix de vendre. Mais là, on s’est trouvé un p’tit logis icitte au village pis depuis, ben, on se la coule douce. Changement de propos, avez-vous su la dernière nouvelle ?

— Non, répondit le boulanger.

— Ben, imaginez-vous donc que...

— Attends, Joachim ! Laisse-moi raconter, le coupa sa femme d’un seul souffle. Imaginez-vous donc que la nuit passée, plusieurs personnes se sont fait vider leurs caveaux à légumes. Vrai comme j’vous vois, monsieur Carpentier ! rapporta la commère en plaçant une main en œillère pour éviter qu’on l’entende.

— Voyons, Alexandrine, y ont pris juste quelques légumes, rectifia son époux. Là, t’exagères !

Se retournant vers Hormidas, Joachim tenta de remettre les pendules à l’heure :

— C’est sûrement de pauvres gens qui...

— Mes voisins en ont vu un, l'interrompit de nouveau Alexandrine. C'est un quêteux, y paraît même qu'y rôde dans les parages depuis un bon bout de temps. Moi, c'que j'en pense, c'est qu'y doit être plein aux as, mais y veut pas sortir son avoir, ça fait qu'y mange aux dépens des autres. J'vous l'dis, on est plus en sécurité nulle part, astheure.

— Moi, j'dirais plutôt que c'est probablement un pauvre type affamé pis trop gêné pour demander la charité, alléqua le boulanger pour appuyer son compère. Ces gens-là, ils ont aussi un honneur, vous savez. Mais j'y pense... Ça pourrait-tu être le même individu qui vous a cambriolé l'hiver dernier ? Parce qu'ils l'ont jamais attrapé, vot' voleur. Pis rappelez-vous, y avait pas pris d'argent dans vot' caisse, mais juste du jambon pis du pain si j'me rappelle ben...

— Pis du chocolat, précisa Joachim, avec empathie. Pauvre type...

— Ah, c'est ben triste, toute c't'histoire-là, poursuivit le boulanger. Pis comme vous dites, monsieur Loiseau, c'est sûrement pas du méchant monde s'il a volé juste c'qu'il avait besoin pour remplir sa dent creuse.

Soudain, Hormidas figea. Il venait de se rappeler que lorsqu'il était descendu dans sa boutique, au début de la matinée, il avait remarqué que la porte était déverrouillée. Il en avait déduit que la veille, en partant après avoir lavé le plancher, Léo avait dû oublier d'enclencher le loquet de sûreté. Il s'excusa auprès de ses clients et alla de ce pas vérifier s'il ne manquait pas d'argent dans sa caisse. Soulagé, il revint aussitôt vers ses amis.

— Ça parle au diable ! Le voleur est passé par ici, il me manque deux croissants et un pain de fesse.

— En êtes-vous certain ? demanda Joachim.

— Y a pas de doute là-dessus, j'ai fait le tour de c'qui me restait, hier soir, avant de monter chez nous et j'ai vu les croissants et le pain qui étaient restés sur le comptoir. Je comptais les mettre en spécial à matin, mais tout ça m'est sorti de l'idée. En tout cas, une chose est sûre, c'est que peu importe qui il est, c'est clair que ce gars-là a pas besoin d'argent.

— En tout cas, émit Henriette Champagne, demeurée à l'écart mais qui ne perdait pas un mot de la conversation, y faudra veiller au grain dans les prochains jours. On peut pas laisser courir un voyou qui pourrait s'en prendre à nos enfants. Ça prend pas un cours classique pour comprendre qu'on est tous en danger...

— Certain! affirmèrent unanimement quelques clients, attentifs aux propos de la commère.

La nouvelle avait fait le tour du quartier et semé l'émoi dans la population. Les rares personnes qui avaient aperçu le suspect le surnommaient déjà le « voleur au collier » parce qu'ils avaient remarqué qu'il portait un pendentif à son cou.

— C'est un illuminé! Y se prend pour un prophète, racontaient certains. Il a sûrement volé ce collier et peut-être d'autres bijoux lors d'un de ses nombreux cambriolages, répétaient les mauvaises langues à qui voulait l'entendre.

La nouvelle avait de nouveau fait l'objet d'une rubrique dans le journal local. Mais encore une fois, le malfaiteur demeura introuvable et, après quelques semaines, l'incident tomba dans l'oubli. Un autre événement allait toutefois replonger les habitants de Sainte-Anne-de-la-Rive en pleine polémique lorsqu'ils lurent, dans la même édition du journal :

LE DOCTEUR ULRIC TELLIER ANNONCE SA RETRAITE DU MONDE MÉDICAL

Cette annonce eut l'effet d'une douche froide sur la population. Certains paniquèrent, sachant qu'ils allaient se retrouver sans médecin de famille pour une période indéterminée. Pourtant, chez Pierre et Clémence Bourgeois, la nouvelle prit une tangente positive. Depuis son mariage avec Pierre, Clémence songeait à déménager, car la luxueuse maison qu'Adrien lui avait laissée en héritage était beaucoup trop spacieuse et coûteuse pour les moyens financiers de son actuel mari. Pierre avait beau profiter d'un salaire enviable, il ne gagnait qu'une fraction des revenus dont Adrien Cournoyer jouissait de son

vivant. Cela remettait aussi en cause la possibilité pour Clémence d'économiser des sous dans l'éventualité où ses enfants désireraient entreprendre plus tard des études supérieures.

Il leur fallait donc à tout prix amoindrir les frais reliés à cette opulente demeure. Le couple en avait discuté maintes et maintes fois et la décision s'était imposée de dénicher un foyer plus petit, mais tout aussi confortable. Et la coquette maison à pignons du D^r Tellier leur convenait parfaitement. Plus sobre, elle offrait trois chambres, dont une sous les combles, une chambre principale au rez-de-chaussée, une grande cuisine bien équipée, une salle à manger chaleureuse et le cabinet du docteur qui allait être transformé en un salon convivial et accueillant.

— On y serait si bien, dit Clémence à son époux. C'est une chance que le D^r Tellier prenne sa retraite juste au moment où on cherche une maison pas trop loin de mes parents et de Fleurette.

— T'as raison, il faudra aller le rencontrer au plus vite pour connaître ses intentions.

Dès le lendemain matin, Clémence téléphona au D^r Tellier pour demander un entretien. Ce qui fut dit fut fait. Dans l'après-midi, aussitôt que Pierre fut de retour de son travail, le couple fila chez le professionnel qui les reçut chaleureusement.

— Assoyez-vous ! Vous prendrez bien une tasse de thé ?

— Non, c'est gentil, docteur, mais on voudrait pas abuser de votre temps, s'excusa Clémence. On est venus vous consulter pour savoir si vous comptez rester encore à Sainte-Anne après votre retraite ou si vous allez quitter notre beau village. Sachez qu'on en serait tous ben désolés.

— J'avoue que l'estime que vous me portez me fait un p'tit velours ! Je pressens tout de même que sous cette question se cache une autre requête, n'aurais-je pas raison ?

Clémence sentit ses joues rosir. Le docteur avait tout deviné. Comme il lui arrivait à elle-même de découvrir la vérité derrière le visage empourpré de ses enfants coupables d'un mauvais coup, il avait lui aussi deviné la raison de leur présence à son cabinet.

— Je dois vous avouer que je suis présentement en processus de réflexion. Mais je crois de plus en plus que je vais vendre. Nazaire, mon jumeau...

— Tiens, c'est drôle, le coupa Clémence, ça fait tout drôle d'apprendre que vous avez un frère jumeau.

— Effectivement. Il vit à Montréal et vient de prendre sa retraite lui aussi. C'est avec lui que je bourlingue à bord de mon yacht. Nous allons souvent naviguer sur le grand lac Champlain. Si je déménage à Montréal, ce à quoi j'aspire, nous aurons plus de temps pour profiter ensemble de nos temps libres.

— Eh ben, c'est un mausus de beau projet ! le complimenta Pierre. Je vous souhaite de le concrétiser si c'est vraiment c'que vous souhaitez. En tout cas, Clémence pis moi, on serait ben heureux, si jamais vous décidez de vendre, d'en être les premiers avertis. Pis on va être ben d'adon pour s'entendre sur un prix.

Clémence avait assez d'économies en réserve pour voir venir la vente de la maison Tellier avec optimisme. Elle était prête à payer le prix, pourvu qu'il soit raisonnable, pour cette mignonne chaumière qui, pendant la belle saison, dévoilait des jardinières débordantes de pétunias sous chaque fenêtre. De plus, la cour avant était délimitée par une jolie clôture en planches biseautées au pied de laquelle des rosiers sauvages déployaient toutes leurs couleurs et leur parfum.

— J'crois qu'on ferait une bonne affaire, estima Clémence, sur le chemin du retour. En plus, la cour du docteur donne directement sur le rivage. On pourrait admirer les magnifiques couchers de soleil, sur le fleuve...

Pendant que les Bourgeois aspiraient à ce nouveau projet, à quelques maisons de là, Fleurette cogitait sur la révélation déconcertante de M^{me} Valois.

— Jamais j’les laisserais faire ça... J’pourrais jamais accepter qu’on vienne m’enlever ma fille après me l’avoir confiée! Le jour où elle entrera ici, ils viendront jamais me la reprendre.

Montréal, 19 décembre 1955

À l'extérieur, on ne distinguait ni ciel ni terre. De violentes bourrasques soulevaient la neige qui, déjà, avait recouvert à moitié les automobiles stationnées sur la rue Dorchester. En face du centre Rosalie Jetté, les passants, en équilibre précaire, arpentaient les trottoirs en accomplissant des acrobaties olympiennes.

Dans sa chambre du deuxième étage, Alicia attendait désespérément le moment de la délivrance, prévue d'une journée à l'autre. Elle fixait le mur sans couleur qui lui faisait face, le dos bien calé dans son oreiller. Caressant de sa main chaude son ventre démesuré, elle murmura à son enfant :

— J'espère qu'un jour, tu me pardonneras...

Puis, affichant une grimace de douleur, elle s'extirpa de son lit en massant le creux de son dos pour atténuer le tiraillement causé par le poids du bébé. Accoudée à la fenêtre, la bedaine étirée à la limite de ses capacités, Alicia observait les piétons, en bas dans la rue, qui se déplaçaient au risque de chuter à tout moment. Bien à l'abri dans son antre, le fœtus bougeait de plus en plus pour signifier à la maman son impatience de découvrir le monde. Par ses vigoureux mouvements, il démontrait une vigueur qui n'attendait plus que l'expulsion pour exprimer sa personnalité.

Quelques jours auparavant, le cœur brisé, mais consciente qu'il n'y avait pas d'autres solutions pour éviter le déshonneur à sa famille, Alicia avait enfin consenti à laisser partir son enfant. Cette décision déchirante allait assurer à son bébé une vie meilleure. Elle se rappela les paroles de sœur Sylvestre qui lui avait dit : « Permettre à ton enfant

de grandir dans une vraie famille où l'amour règne et où ses besoins essentiels seront comblés, c'est la plus grande preuve d'amour que tu pourras lui offrir. » Alicia savait trop bien que sœur Sylvestre avait raison. Elle s'efforça pour une millièème fois de se convaincre qu'elle agissait pour le bien de ce petit être qui s'apprêtait à venir au monde. *Si je garde mon enfant, songea-t-elle, je devrai l'élever seule et sans ressources parce que William, il me dégoûte, il n'a jamais donné signe de vie, il n'a même pas voulu reconnaître sa paternité. En plus, pas de diplôme en poche, je suis fichue... où est-ce que j'irais travailler ? Je peux même pas compter sur mes parents, ils m'ont fait savoir assez clairement que leur carrière passait bien avant mon bonheur.*

Désabusée, elle considérait que personne ne devrait être contraint à sacrifier le fruit de ses entrailles pour sauver l'honneur de sa famille. Par ailleurs, elle comprenait aussi que mettre un enfant au monde et lui offrir une vie de misère et de pauvreté n'était pas plus louable. Alicia avait donc accepté avec un grand déchirement de poser le geste ultime de laisser partir son enfant. Ainsi, elle avait le sentiment d'avoir gagné sur tous les plans puisqu'elle aurait du même coup réussi à sauvegarder l'harmonie dans la famille qui lui avait donné la vie.

* * *

Le jeudi suivant, la tempête des derniers jours avait enfoui la métropole sous deux pieds de neige durcie. Dans les rues, les charruées volaient la vedette, suivies par d'interminables chapelets de voitures à l'intérieur desquelles des conducteurs impatients jouaient du klaxon dans l'espoir de rentrer plus vite à la maison.

Vers la fin de l'après-midi, le soleil descendait tout doucement derrière la ville et son déclin enlumina le paysage enneigé d'une douce coloration violacée. La nuit allait bientôt commencer son tour de garde. Dans la salle des naissances de l'hôpital de la Miséricorde, c'était le branle-bas de combat. Deux infirmières et un obstétricien s'affairaient autour d'une jeune parturiente.

— Respirez doucement ! Encore une fois... c'est parfait comme ça, vous faites cela très bien, mademoiselle Alicia. Maintenant,

reposez-vous quelques minutes, la prochaine contraction ne tardera pas... Là, allez-y, poussez ! Poussez encore ! Encore un dernier effort ! Poussez !

Alicia vivait les douleurs de l'enfantement. Elle ressentait vivement la détermination de ce tout petit être qui menait son propre combat pour faire une entrée réussie dans l'univers des humains. Tout en poussant de toutes ses forces, de grosses larmes giclant le long de ses tempes, Alicia lui parlait : *Je te connaîtrai jamais, mais je souhaite qu'un jour, tu saches que c'est par amour pour toi que j'ai poursuivi ma grossesse. Tu seras confié à une famille qui te comblera, c'est le plus précieux cadeau que je pouvais t'offrir en ce monde. Maintenant, je fais confiance au destin et je prie pour que tu connaisses le bonheur.*

Un peu avant minuit, dans la salle d'accouchement, le cri d'un nouveau-né retentit, énergique, envahi par une rage de vivre. Une infirmière, tenant le poupon dans ses bras, s'approcha pour le présenter à sa maman. Celle-ci détourna aussitôt le regard, refusant de voir la chair de sa chair. Elle savait que d'apercevoir, même pour un court instant, ce petit visage chiffonné serait trop déchirant. Alors Alicia préféra fermer les yeux.

Ce petit être sans défense devait maintenant faire face, seul, à son destin...

* * *

Le soleil qui se réfléchissait sur la neige immaculée aveuglait les piétons qui exhibaient des visages contorsionnés. L'angélus de midi sonnait lorsque Philippe revint chez lui, à pied, las d'un avant-midi harassant, mais heureux de pouvoir bénéficier de cette journée de travail écourtée en raison du grand congé des Fêtes. Il s'estimait chanceux de profiter de ce nouvel avantage. Ces petites balades au grand air, chaque jour, entre le magasin et la maison lui permettaient de s'aérer l'esprit et de se délester des tracasseries engendrées par son nouveau statut de chef d'entreprise. Il n'avait pas franchi le seuil de la porte que sa femme lui sauta au cou en hurlant :

— Philippe ! On a du nouveau !

— T'es enceinte ! lança le mari, tout radieux.

— Non, c'est M^{me} Valois, du service d'adoption, elle vient de téléphoner. Tu devines pas ce qu'elle voulait me dire?

— Dis-moi pas qu'elle veut nous voir encore? Joual vert! Y organisent encore des rencontres l'avant-veille de Noël... Y perdent pas de temps!

— Non, gros nigaud, c'est pas une rencontre de routine, elle a une petite fille pour nous, là-bas, à la crèche...

Le jeune homme resta figé, comme pétrifié.

— Philippe... Philippe, m'écoutes-tu? Y a une p'tite fille qui vient de naître pis c'est pour ça que M^{me} Valois veut nous voir.

Pendant que sa femme sautait de joie, Philippe avait du mal à respirer. L'ampleur de cette nouvelle lui avait coupé le souffle. Croyant n'avoir pas tout saisi, il la fit répéter:

— Une petite fille? Pour nous autres? T'es sérieuse, là? demandait-il, fou de joie.

— Ben, j'en sais pas plus que toi pour le moment, mais elle a dit qu'elle nous donnerait tous les détails après-midi, au bureau. Elle nous attend à l'hôpital de la Miséricorde, à Montréal, à deux heures. Philippe, te rends-tu compte? Un p'tit bébé à nous!

Fleurette sautait de joie. Euphorique, elle pleurait, riait. Un désordre d'émotions tourbillonnait dans sa tête. Elle parcourait la pièce en criant:

— On va avoir un petit bébé, on va avoir une p'tite fille! Viens-t'en, Philippe, on va aller annoncer la nouvelle à mes parents.

Malgré les épaisses congères qui embourbaient les trottoirs, le couple se rendit d'un pas accéléré chez les Cardin. En entrant dans la maison, Fleurette s'écria:

— Maman! Papa! Philippe et moi, on va avoir un enfant!

Émilienne, hésitante, demanda:

— T'es enceinte ou...

— Non, maman, précisa Fleurette, rayonnante. C'est la dame qui s'occupe de notre dossier d'adoption qui vient de téléphoner. Elle voulait nous annoncer la grande nouvelle.

Il n'en fallait pas plus pour que Fleurette, en bonne narratrice, brosse un tableau détaillé de chacune de leurs rencontres précédentes :

— Pis là, au téléphone, M^{me} Valois nous a prévenus qu'elle nous attend à la crèche Rosalie Jetté, à deux heures, après-midi. Oh ! maman, j'ai tellement hâte de voir la binette de notre petite fille !

— Moi, ça me fait rien, avança Émilienne, mais si vous voulez être à l'heure à votre rendez-vous, vous seriez mieux de partir...

Dix minutes avant la deuxième heure, le couple Letendre patientait dans le long corridor de l'établissement, tout près de la pouponnière. À deux heures quinze, Aurélie Valois arriva précipitamment, tout essoufflée.

— Bonjour ! Excusez mon retard, on a eu deux accouchements depuis ce matin, à la crèche. C'est à croire que le père Noël a eu beaucoup de demandes pour des p'tits angelots, cette année. Trêve de plaisanterie, suivez-moi, je vais vous présenter votre petite fille, leur annonça la dame avec un sourire affable.

Le trio parcourut un couloir qui leur sembla sans fin et qui débouchait sur un deuxième, cette fois plus éclairé et équipé d'une large vitrine. À travers la verrière, Fleurette remarqua un spacieux dortoir où des dizaines de petits lits d'enfants, bien alignés, accueillaient les nouveau-nés. Elle prit plaisir à recenser les petites couvertures tantôt roses, tantôt bleues :

— Tiens, c'est drôle, y a plus de filles que de garçons...

— C'est pas nouveau, les filles, vous voulez toujours être en vedette, rigola Philippe.

Le temps qu'il prononce cette bravade, une dame tout en rondeurs s'approcha de la vitrine, soutenant dans ses bras un petit paquet tout emmitoufflé d'une douce flanelle rose. La puéricultrice ouvrit délicatement la couverture. Fleurette, émue, s'extasia devant ce chérubin qui

n'avait encore que quelques heures de vie. Elle remarqua ses délicates lèvres roses et son petit menton volontaire. Puis, les yeux remplis de larmes de bonheur, elle se tourna vers Philippe :

— T'as vu, c'est not' fille... Elle est magnifique ! Maintenant, je crois aux anges. Si t'es d'accord, on va l'appeler Rosalie.

Encore sous le coup de l'émotion, incapables de détacher leur regard de cet enfant que le destin venait de leur offrir, ils furent contraints de suivre M^{me} Valois jusqu'à un local administratif. Fleurette y remarqua une armoire en bois munie de plusieurs casiers. Après avoir fouillé dans un de ces classeurs, l'employée en sortit une mince chemise en carton. Celle-ci contenait le dossier de l'enfant. On y retrouvait le formulaire d'adoption ainsi que la fiche personnelle de la petite qui ne comportait que trois lignes :

Nom de l'enfant : Marie
Naissance : 22 décembre 1955
Parents : Inconnus

Le dossier des filles-mères devait demeurer strictement confidentiel. Les sœurs de la Miséricorde maintenaient une discrétion absolue face aux dossiers de leurs jeunes protégées sous peine de perdre les subventions accordées par le gouvernement. Cette aide financière, tombée du ciel, s'avérait indispensable pour payer tous les frais liés à la gestion de la crèche.

— Voici le dossier de votre enfant, les informa la dame. Il ne vous reste plus qu'à signer le consentement que voici.

L'intervenante leur présenta le document et ajouta :

— Vous ne devez pas oublier, comme je vous l'ai mentionné l'autre jour, que maintenant que la mère a accouché, elle jouit d'une amnistie de six mois au cas où elle désirerait reprendre son enfant.

Fleurette reçut ce rappel comme une douche glacée. Elle ne se souvenait plus de cette fameuse clause du contrat. Trop anxieuse, elle avait négligé ce détail qui, pour elle, prenait maintenant des proportions démesurées.

— Oui, je l'sais, vous nous l'aviez dit, la mère pourrait revenir la chercher n'importe quand. Ça reste que c'est pas facile à accepter, votre arrangement...

— Je vous comprends, madame Letendre. Cependant, ne vous en faites pas trop, un cas semblable n'arrive que très rarement, mais j'avais le devoir de vous mettre au courant de cette possibilité. Et, bien sûr, vous pouvez faire baptiser l'enfant dès maintenant.

— Euh... ben, c'est déjà ça de pris..., murmura Fleurette, la mine dépourvue d'enthousiasme.

— Conservez précieusement ce dossier, vous en aurez besoin dans six mois lorsque vous passerez devant le juge afin d'obtenir officiellement la garde légale de la petite, leur dit-elle en leur remettant le document.

Les Letendre retournèrent à Sainte-Anne-de-la-Rive. Fleurette, tenant un petit ange au creux de ses bras, était tirillée entre l'ivresse d'être enfin une maman et l'angoisse de perdre un jour la garde de son petit trésor.

* * *

Le lendemain matin, 24 décembre, dans l'église de Sainte-Anne-de-la-Rive, famille et amis assistèrent au baptême de bébé Rosalie. Après la cérémonie, tous se rassemblèrent chez Philippe et Fleurette pour célébrer ce grand événement. La petite maison bleue de la rue Principale respirait le bonheur. Zéphirin et Gracia étaient descendus de Sainte-Victoire avec Simon, Rose, Michel et Suzanne. Louis, toujours assigné à servir son pays, avait envoyé une carte postale à son frère pour le féliciter. Quant à Raoul, l'aîné, Philippe aurait tant souhaité lui présenter sa fille, mais la grande distance qui les séparait ne permettait qu'une ou parfois deux visites par année. Émilienne avait insisté auprès de Fleurette pour dresser le menu et cuisiner le repas de fête qui fut comme toujours à la hauteur de son savoir-faire. Clémence, Pierre et les enfants avaient participé à leur façon en confectionnant de jolies décorations de papier crêpé ainsi qu'une longue banderole qui arborait le message : « BIENVENUE ROSALIE ».

La joie était contagieuse au sein des gens du village depuis qu'ils avaient appris la bonne nouvelle. Tous affectionnaient la famille de Rosaire Cardin, certains les connaissant depuis leur tout jeune âge, et plusieurs avaient eu vent du profond désir de Fleurette de fonder une famille. Ainsi, Hormidas Carpentier, considéré comme un ami de la famille, était du nombre et avait offert en cadeau aux nouveaux parents un généreux assortiment de truffes aux noix, de profiteroles, de danoises, de mousses à l'érable ainsi qu'une sélection de mini-bouchées toutes aussi exquises les unes que les autres.

Un peu avant d'annoncer aux convives qu'ils pouvaient s'approcher pour festoyer, Fleurette remarqua qu'il manquait une invitée. Elle alla consulter son époux :

— Coudon, Rita est pas encore arrivée. Tu l'as pas vue ?

— Pantoute, rétorqua Philippe. Pis si j'me trompe pas, elle était pas à l'église non plus.

— Ça, c'est pas normal. Elle m'avait promis qu'elle viendrait... Elle était même tout excitée quand je lui ai annoncé la grande nouvelle pis elle a juré que, cette fois, elle manquerait la p'tite fête pour rien au monde. Y se passe quelque chose de pas catholique. Philippe, veux-tu aller m'excuser auprès des invités, j'vas courir jeter un coup d'œil chez elle juste pour m'assurer qu'y a pas un malentendu. Tu sais, avec elle, ça prend pas grand-chose pour repartir une autre chicane.

Fleurette enfila sa canadienne, ses bottes et sa tuque et traversa la rue d'un pas précipité. Arrivée chez Rita, elle frappa plusieurs coups à la porte. Ne recevant aucune réponse, elle sonna sans plus de résultat. Inquiète, elle se permit de sonder la poignée. Étonnée de découvrir que la porte n'était pas verrouillée, elle entra puis interpella son amie. Aucune réponse ne lui parvint. Hésitante, elle se rendit à la cuisine où elle découvrit la pièce dans un désordre sans nom. La table, encore encombrée du dernier repas, portait les empreintes d'une violente querelle. Des débris de vaisselle cassée jonchaient le plancher. Aussitôt, Fleurette courut à la chambre des enfants pour découvrir qu'ils n'y étaient plus. Le cœur à l'envers, elle comprit qu'un drame venait de se jouer. Paniquée, elle se dirigea vers la sortie. En passant

devant le salon, elle aperçut Rita, recroquevillée par terre, tenant dans ses mains un verre de vin. À côté d'elle, une bouteille vidée de son contenu. Fleurette se précipita vers elle.

— Rita ! Oh, mon Dieu, Rita, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu devrais t'en douter..., marmonna la femme, passablement éméchée. Y est parti, le salaud. Pis il a amené les enfants.

Rita s'effondra en pleurs. Inconsolable, elle raconta à son amie les derniers moments de leur altercation.

— Là, sais-tu où est Germain ? lui demanda Fleurette, après l'avoir écoutée.

— Chez sa mère, voyons ! Fallait s'y attendre, y a jamais coupé le cordon. Au moins, je sais que les enfants sont en sécurité. C'est un écœurant, mais il aime ses enfants, je sais qu'il leur fera jamais de mal.

Rita avala sa dernière gorgée de vin. Voyant que son verre était vide, elle demanda :

— Irais-tu chercher la bouteille sur la table ? Pis apporte-toi un verre, on va jaser, j'ai besoin de m'vider le cœur.

— Non, Rita, j'pense que t'as assez bu.

La jeune femme consentit, non sans une évidente réticence, et raconta sommairement ce qui s'était passé.

— À matin, on se préparait à se rendre à l'église pour assister au baptême de ta p'tite Rosalie quand Germain m'a dit qu'il se sentait pas très bien, qu'il préférerait rester ici pour se reposer. Là, je savais très bien qu'y me mentait. La discussion a dégénéré pis il a fini par m'avouer qu'il avait quelqu'un dans sa vie. Tu devines pas c'est qui ?

— Euh... non, fit Fleurette, tentant de dissimuler ses présomptions.

— Voyons ! La serveuse du casse-croûte, chez *Bebop*... J'ai failli tomber su'l dos quand je l'ai su. Tu te rends-tu compte ! Y m'lance ça froidement comme si c'était rien...

— Qu'est-ce que t'as répondu ?

— Moi ? J'ai rien dit, j'y ai lancé l'assiette que j'avais dans les mains, pis c'qui est le plus drôle, c'est que toutes les autres qui étaient sur la table ont suivi à même vitesse. Y méritait pas mieux, l'écœurant.

Fleurette refoula une envie de rire. À voir son amie enflammée d'une telle rage, elle imaginait facilement les assiettes volant à gauche et à droite. Toutefois, elle reprit vite son aplomb pour réconforter Rita.

— Écoute, tu t'en viens avec moi. Mes invités vont commencer à se demander ce qui se passe. Pis ça va te faire du bien de changer de décor. Tu peux pas rester ici toute seule. Demain, on prendra le temps de jaser toi pis moi ensemble pis on va trouver une solution à tout ça. Viens-t'en !

Résignée, Rita accepta de suivre le conseil de Fleurette de se rendre à la fête. Un peu plus tard, pendant que Fleurette jubilait, le cœur débordant de bonheur et de félicité, Rita se retrancha dans un univers lointain. Meurtrie, brisée, elle affichait un sourire illusoire pour faire bonne impression, mais dans son âme, l'orage grondait. Elle reconsidérait sa relation avec Germain, cette relation qui, depuis leur mariage, s'apparentait bien plus à une mascarade qu'à une alliance d'amour éternel.

La petite Rosalie ramena soudain tout le monde à la réalité en hurlant pour signifier sa faim. Après avoir été dorlotée par tous les invités, elle retrouva l'étreinte de sa maman et le confort de son berceau, parce que Rosalie avait maintenant un papa et une maman qui allaient réaliser ses désirs les plus fous.

Les festivités du temps des Fêtes étaient enfin terminées. Pour Fleurette et Philippe, qui découvraient jour après jour leur nouvelle vie de parent, ce début d'année 1956 avait été particulièrement exténuant. L'arrivée de la petite Rosalie dans la famille avait généré une succession effrénée de visites, d'invitations et de soupers de famille. Ces rassemblements, même s'ils étaient teintés de joie, avaient néanmoins anéanti leurs dernières énergies. Des cernes caverneux étaient apparus sous leurs yeux, résultat de successives nuits écourtées. Profitant de la température clémente de ce bel après-midi, Fleurette décida d'aller marcher pour s'aérer l'esprit et faire le plein d'air pur. Elle emmitoufla Rosalie dans une épaisse couverture de laine et l'installa confortablement dans le traîneau qu'elle tira jusque chez Clémence.

Dans la cour arrière des Bourgeois, Gabrielle, Béatrice et Junior avaient uni leurs efforts pour hisser la trop lourde tête sur le dessus d'un corpulent bonhomme de neige. Clémence, de la fenêtre de la cuisine, les observait et riait de les voir tenter de trouver des solutions pour parvenir à leurs fins. Comme elle allait leur proposer un petit coup de pouce, elle entendit sonner à la porte. Elle alla ouvrir.

— Tiens, de la belle visite ! Si tu voulais te redonner des couleurs, c'est réussi, t'as les joues aussi rouges que l'ère Noël.

— Y a un peu de ça. À force de rester encabanés, Philippe pis moi, on est rendus blancs à faire peur aux cadavres. J'avais besoin de prendre une dose de soleil. Ça fait tellement de bien de quitter des montagnes de couches à laver pis de biberons à préparer.

— C'est drôle, répondit Clémence en riant, j'aurais jamais pensé t'entendre te plaindre de ça un jour.

— Moi non plus ! J’ parle pour rien dire parce que j’adore m’occuper de ma fille. C’est juste que la fatigue me rend la tâche un peu plus difficile. Ces jours-ci, Philippe pis moi, on est au coton. Tu sais, on dort pas beaucoup.

— Pauvre toi ! se moqua Clémence. J’ai eu des jumelles, j’te le rappelle. Pis quand Junior est arrivé, les filles étaient encore aux couches. C’était sauditement plus accaparant, mais on s’en sort, t’en fais pas...

— T’as sûrement raison. N’empêche que j’aurais jamais cru qu’un bébé pouvait transformer une vie à ce point-là. J’te dis ça, mais j’m demande ce que je ferais si on venait me l’enlever...

— T’es ben alarmiste, tout d’un coup ! Ils vous l’ont confiée, ils viendront pas vous l’enlever.

— Ben justement. Y a une clause dans le document qu’on a signé qui dit que la mère peut reprendre son enfant dans les six mois après le placement. Oh, Clémence, je sais pas c’que je ferais si ça arrivait. J’pense que je m’enfuirais avec la petite, chuchota Fleurette à sa sœur.

Clémence la dévisagea, assommée par ses propos.

— Voyons, tu peux pas faire ça ! Es-tu devenue folle ?

— Pantoute. J’suis pas fière de dire ça mais j’y ai pensé sérieusement. Personne viendra jamais me l’enlever, Clémence, ça, j’te l’jure...

La nouvelle maman était traumatisée à l’idée de perdre son poupon. Déjà, l’amour qu’elle lui portait était plus fort que tout et le lien qu’elle avait tissé avec lui était à jamais indestructible. Depuis quelques nuits, des cauchemars la réveillaient. En panique, elle courait alors s’assurer que Rosalie était encore dans son lit.

Fleurette, devenue d’humeur massacrante, mit fin abruptement à leur conversation :

— Écoute, Clémence, j’suis pas de très bonne compagnie, aujourd’hui, je vais retourner chez moi. Excuse-moi d’avoir pelleté mes soucis dans ta cour.

— C'est rien, petite sœur. Tu sais que j'serai toujours là pour toi. Pis arrête de t'en faire et profite plutôt de chaque instant avec ta fille.

Au retour, Fleurette réfléchissait aux conseils et aux avertissements de sa sœur, mais ses pensées demeuraient tout aussi embrouillées. *Non, jamais ils vont me la reprendre... jamais.*

Dans les jours suivants, la nervosité et l'angoisse embrouillèrent son esprit. Elle était tendue, maussade. Pour un rien, elle sortait de ses gonds et piquait des crises de colère. Philippe ne savait plus comment l'aborder. Il prit le parti de s'absorber dans son travail et de la laisser nager avec ses démons.

Un matin, le téléphone sonna chez les Letendre. Fleurette alla répondre, pressentant que cet appel était de mauvais augure. En reconnaissant la voix d'Aurélié Valois, son cœur se mit à battre à l'épouvante. La dame voulait les rencontrer pour les aviser d'un nouveau développement concernant leur dossier.

Ils veulent m'enlever la petite, se dit-elle, terrorisée, après avoir raccroché. Pour ça, y devront me trouver...

La jeune maman était affolée. Elle faisait les cent pas dans la pièce, cherchant une échappatoire, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit. Elle téléphona à Pauline, une ancienne amie du temps où elle allait à l'école élémentaire. Elles avaient toujours gardé contact, même depuis que Pauline avait déménagé à Sainte-Agathe pour s'y installer avec son mari et ses deux enfants. Pour l'instant, Fleurette n'entrevoyait aucune autre option...

— ... Je te promets que ce serait seulement pour quelques jours, le temps que j'me revire de bord pis que j'trouve une autre solution. Je t'en supplie, Pauline.

Mais l'ancienne copine d'école n'était pas prête à risquer la sécurité et la quiétude de sa famille en hébergeant une fugitive.

— Comprends-moi, Fleurette, j'peux pas faire ça... Si tu t'enfuis, la police va vous rechercher, toi et ta fille, et s'ils découvrent que je te cache ici, je suis dans la merde. J'veux pas de trouble, moi. J'suis désolée, mais tu devras trouver une autre solution.

Éplorée, Fleurette prit la petite et traversa chez sa mère qui les reçut à bras ouverts. Lisant la panique dans les yeux de sa fille, elle l'interrogea :

— Doux Jésus, qu'est-ce qui t'a mise dans un état pareil, pour l'amour ? Je t'ai jamais vue chamboulée de même. Raconte !

Fleurette relata l'événement depuis le début, sa crainte de se faire enlever Rosalie, le coup de téléphone qu'elle venait de recevoir et son idée farfelue de demander asile à une amie.

— Es-tu devenue folle, Fleurette ? Une chose qui est sûre, c'est que tu peux pas t'enfuir avec la petite, ce serait criminel. Penses-y, voyons ! Je comprends que t'es déchirée à l'idée de la perdre, mais la loi est ainsi faite qu'elle protège les parents naturels avant tout. Mets-toi un peu à la place de cette jeune fille à qui on a arraché son enfant...

Fleurette pleurait à gros sanglots. À bout de ressources, Émilienne tenta de lui faire comprendre qu'elle ne pourrait pas fuir indéfiniment, qu'elle devait accepter la possibilité d'une séparation définitive avec Rosalie. Fleurette n'avait pas vu le temps filer. L'horloge avait écoulé les secondes et les minutes qui la rapprochaient de l'heure du souper. Après avoir bu un thé chaud à la cannelle et profité de la compassion et de la sollicitude de sa mère, elle lui fit promettre de ne parler de leur entretien à personne. Encore sous le coup d'une forte émotion, elle retourna chez elle. Toutefois, une surprise de taille l'attendait.

— Te v'là enfin, s'écria Philippe, j't'ai cherchée partout. J'allais téléphoner chez ta sœur pis chez ta mère, c'est toujours là que tu te retrouves.

— J'étais chez maman, elle voulait voir Rosalie, mentit Fleurette, s'interdisant d'avouer à son mari la véritable raison de cette visite.

— Juste avant que tu entres, j'avais M^{me} Valois au téléphone...

Honteuse d'avoir caché l'appel qu'elle avait reçu quelques heures auparavant, Fleurette sentit son visage virer au cramoisi. Cependant, elle trouva curieux que la dame ait téléphoné une seconde fois dans un court laps de temps. Reprenant un peu d'aplomb, elle demanda :

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Elle voulait t'annoncer, quand elle t'a appelée ce matin, que la mère naturelle a finalement décidé d'abandonner tous ses droits parentaux pis elle a signé le formulaire de renonciation. Elle avait oublié de te le mentionner tout à l'heure pis elle avait peur qu'on se fasse du mauvais sang pour rien. Elle voulait juste nous aviser au plus vite de la bonne nouvelle. On devra passer à son bureau dans les prochains jours pour finaliser tout ça.

Fleurette, soudain libérée d'un poids titanesque, fondit en larmes. Son cœur explosait de joie. Songeant aux manigances qui, quelques heures plus tôt, avaient meublé son esprit et auraient pu l'enfoncer au cœur d'une catastrophe, elle sentit la honte la ronger : *Qu'est-ce qui m'a pris ? Mon cœur de maman m'a crié de protéger ma fille et c'est ce que j'ai voulu faire.* Cette pensée apaisa la culpabilité qu'elle ressentait encore en dedans et l'aïda à accepter les motivations qui l'avaient poussée à agir de la sorte.

* * *

Dans la première semaine de février, un froid mordant avait rappelé à tous que l'hiver n'était pas terminé. C'est sous une température glaciale que Fleurette et son mari se rendirent au bureau d'adoption pour finaliser le dossier de Rosalie. M^{me} Valois leur expliqua alors les raisons qui avaient incité la mère biologique à signer le document de renonciation :

— Elle a pris sa décision dans l'intérêt de l'enfant, précisa-t-elle. C'est tout en son honneur. En ce qui la concerne, elle souhaite reprendre une vie normale et rétablir les liens avec ses parents. Elle entrevoit aussi la possibilité de poursuivre ses études en droit. Alors, à partir de maintenant, vous bénéficiez de tous vos droits parentaux. Personne ne pourra plus vous enlever votre enfant.

Sur le chemin du retour à la maison, Rosalie, nichée au creux des bras de sa maman, lui offrait de jolies risettes. Fleurette la serrait très fort sur son cœur. Bien sûr, ce petit trésor allait un jour quitter le foyer familial pour entreprendre sa vie d'adulte, mais, d'ici là, l'affection, la tendresse et l'amour seraient au menu de tous les jours.

Rosaire se traîna jusqu'à la brassée de bois et empoigna une bûche d'érable qu'il jeta dans l'âtre. Apathique, il retourna s'asseoir dans la berçante. Comme il y passait à présent le plus clair de son temps, Émilienne le regardait se morfondre et cela la rendait triste. Plus rien ne l'intéressait, même pas la lecture du journal qu'il affectionnait tellement avant sa maladie.

— Je te sens préoccupé. As-tu mal quelque part ? s'informa-t-elle.

— Ben non, barre à clou ! Arrête de me d'mander ça toutes les cinq minutes ! J'ai pas mal nulle part, mentit le convalescent.

Rosaire s'étiolait tout doucement, comme un arbre qui manque de soleil. Traqué par ce grand mal qui le rongait jour après jour et qui annihilait tous ses projets d'avenir, il craignait de ne plus pouvoir soutenir sa famille et cela l'inquiétait de plus en plus.

— Je vas vendre, lança-t-il soudainement.

Émilienne avait peine à croire ce qu'elle venait d'entendre.

— Je l'savais qu'y avait quelque chose qui te tracassait. Tu peux rien me cacher, mon amour, tu l'sais, hein ! lui dit-elle avec une immense tendresse dans la voix. Astheure que l'chat est sorti du sac, explique-moi c'qui t'a poussé à prendre c'te décision-là.

Émilienne était très consciente que son mari bénéficiait d'un sursis et personne ne pouvait prédire s'il s'en sortirait. Cette accalmie n'était rien d'autre qu'un court intervalle entre la vie et la mort. Rosaire le savait très bien et c'est pour cette raison qu'il en était venu à cette décision.

— J'ai ben pensé à mon affaire pis c'est pour ça que tu m'vois jongler souvent. La maison est ben trop grande juste pour nous deux, pis j'me suis dit que Clémence serait ben icitte, avec ses trois p'tits.

— Voyons donc, Rosaire, tu y penses pas ! Ça fait même pas un an qu'ils ont déménagé dans la maison du docteur...

— Y sont cinq pis la maison du toubib est pas si logeable que ça. Icitte, au moins, a l'aurait de la place en masse pis la maison resterait dans le patrimoine.

— Ah oui ! Ben, si t'es si fin, dis-moi donc où c'est qu'on va aller vivre, nous autres, pendant c'temps-là ? revendiqua Émilienne, déboussolée.

— J'ai pensé à toute, Émie, précisa-t-il en lui offrant un sourire qu'il n'avait plus exprimé depuis des jours. Vu que j'peux pas vraiment donner la maison à Clémence parce que Fleurette a aussi droit à sa part, j'vas y vendre le prix que ça vaut, pas plus, pas moins. J'ai zyeuté une p'tite maison, à sortie du village, su'l chemin de Sainte-Victoire. Apparemment que le propriétaire voulait exploiter un verger y a une couple d'années, mais il a abandonné son projet en cours de route. Manque de fonds, peut-être, le bon Dieu le sait pis l'yable s'en doute. Tout ça pour dire que les pommiers sont toutes en train de mourir d'amour. Émie, tu l'sais que j'ai toujours rêvé d'avoir un verger.

— Oui, j'sais ben, mais là...

— Mais là quoi ? Si je l'fais pas là, je l'ferai jamais...

Émilienne était déchirée. Devait-elle permettre à son mari de vivre son rêve de posséder un verger ou bien lui rappeler la cruelle réalité de sa maladie ?

— Rosaire, la meilleure chose à faire, je pense, c'est d'en parler aux enfants. Les filles ont un bon jugement pis peut-être que ça t'apporterait une autre vision des choses.

Le soir même, une réunion de famille fut imposée. Après avoir relaté à ses filles le projet de son mari, Émilienne laissa libre cours à la discussion qui n'avait pas tardé à s'enclencher :

— P’pa, tu y penses pas ? lui lança Fleurette, affolée. Tu peux pas t’en aller en campagne, y a pas des médecins à tous les coins de rue, là-bas. Ici, on a un bon docteur. Tu vas m’ dire qu’y est plus jeune que l’docteur Tellier, mais ses méthodes sont plus modernes. Tu vas en avoir besoin...

La discussion n’apporta aucune solution, mis à part pour Clémence, qui décida d’attendre que son père soit dans de meilleurs sentiments et plus réceptif pour lui annoncer ce qu’elle mijotait depuis quelque temps.

* * *

Les semaines s’écoulaient. Mais pour Rosaire, chaque jour ressemblait au précédent. Ses seules activités consistaient à se lever, s’habiller, manger sans trop d’appétit, se rasseoir dans sa chaise et regarder le paysage extérieur, de sa fenêtre. Tout doucement, il voyait les journées rallonger, la luminosité des matins de mars redevenir de plus en plus vive, la nature s’éveiller. Les passereaux revenaient peupler le gros tilleul derrière la maison. Il fut tout heureux, un matin, d’y voir un couple de mésanges occuper le nichoir qu’il avait construit de ses mains et qu’il avait fixé, au printemps, sur une de ses branches.

Pendant qu’il observait les oiseaux par la fenêtre, il vit retentir Clémence, Fleurette et la petite Rosalie. Elles avaient décidé d’entrer par l’arrière pour faire une surprise à leurs parents.

— Bon matin ! s’exclama Fleurette. Vous devriez voir comme il fait beau dehors. C’est presque péché de rester en dedans.

— T’as ben raison, ma fille, confirma la grand-maman en couvrant Rosalie de bisous.

Elle se tourna vers son mari qui n’avait pas bougé de sa place :

— Viens-t’en, Rosaire, on va aller s’asseoir dans la cour pour profiter du soleil avec les filles. J’vas t’apporter ta petite couverte bleue, tu pourras la mettre sur tes épaules pour garder la chaleur.

L'homme, qui paraissait dix ans de plus que son âge, se leva en bougonnant et suivit les siens, sachant qu'il n'allait pas gagner cette bataille. Émilienne sortit des chaises pliantes qu'elle installa sous le tilleul.

— Vous êtes de bonne heure à matin, s'étonna la quinquagénaire.

— Pour tout vous dire, on a quelque chose à vous proposer, annonça l'aînée.

Rosaire regarda sa femme, méfiant. Il se demandait si elle n'était pas l'instigatrice d'un complot où lui-même serait la victime d'une coalition entre sa femme et ses filles.

— Bon ! Qu'est-ce que vous avez mijoté, encore ? bougonna-t-il.

— Papa, commença Clémence, j'ai décidé d'accepter ta proposition. Mais à une condition...

— Laquelle ?

— Fleurette et moi, on en a beaucoup discuté et on est toutes les deux d'accord. J'achète ta maison, mais vous allez continuer à y vivre jusqu'à votre mort. La maison est en masse grande pour tout le monde.

Voyant son père s'emporter, Clémence s'interposa :

— C'est à prendre ou à laisser, p'pa.

— Barre à clou ! Vous y allez pas par quatre chemins ! Mais j'peux pas accepter. Tout ça va chambarder vot' quotidien. Pis vous êtes un couple, vous avez besoin d'être seuls, des fois, pour... euh...

— T'inquiète pas pour ça, on va trouver des solutions, même si ça implique d'aménager la maison autrement pour avoir plus d'intimité. Oubliez pas que Pierre est contremaître de chantier, les rénovations, ça le connaît pis ça y fait pas peur. En plus, y m'a dit qu'y va vous planter deux beaux pommiers McIntosh dans la cour. C'est votre sorte préférée, non ?

Rosaire ne trouva pas les mots pour s'opposer à une telle proposition. Bien sûr, l'offre était alléchante puisqu'il n'aurait pas à quitter sa maison, mais tout cela faisait trop de choses à gérer... Ému, de grosses larmes glissèrent le long de ses joues. Elles exprimaient tout à la fois un soulagement, une reconnaissance, mais aussi une immense peur du lendemain.

* * *

Les muguet fleurissaient en déployant leurs délicates clochettes blanches dans un parfum sublime. Émilienne s'était levée à l'aurore et avait tourné la page de son calendrier sur celle du mois de mai. Elle s'approcha de l'escalier et cria à son époux :

— Lève-toi, Rosaire, viens déjeuner, Clémence pis Pierre vont arriver betôt pis ils vont avoir besoin de place sur la table pour y mettre toutes leurs boîtes... Rosaire !

Émilienne tendait l'oreille pour discerner un son familier de la routine matinale. Aucun bruit, aucun craquement ne provenait de l'étage. Elle s'inquiéta. Jetant un coup d'œil à l'extérieur, elle aperçut le gros camion de déménagement qui reculait dans l'allée.

— Les v'là, Rosaire ! cria-t-elle une seconde fois.

N'obtenant aucune réponse, elle monta l'escalier en courant pour s'assurer que son mari allait bien. En arrivant dans la chambre, le lit était vide. Scrutant la pièce du regard, elle l'interpella :

— Rosaire !

— Chus icitte, dans' chambre de bain ! Coudon, y a pus moyen de pisser tranquille.

Il y avait de ces matins où il valait mieux ne pas s'adresser à Rosaire Cardin, que l'on soit sa femme, sa fille ou encore le roi d'Angleterre. Les intéressés n'avaient qu'à bien se tenir. Et Émilienne le savait. Elle savait aussi que son époux traversait en ce moment l'épreuve la plus difficile de toute sa vie. Sa maladie avait évolué, ses fonctions vitales étaient réduites à leur plus simple expression. À cause des métastases qui s'étaient propagées un peu partout dans son corps, il avait de la

difficulté à uriner et des douleurs au dos et à l'abdomen le faisaient souffrir atrocement. Le pauvre homme n'en pouvait plus. Et de savoir qu'en ce grand jour de chambardement il serait aussi inefficace qu'une limace sur un chantier de construction le détruisait.

— Excuse-moi, chéri, lui confia-t-elle, j'me faisais du souci pour...

— Y a-tu quelqu'un ? cria du rez-de-chaussée une voix familière.

— Oui, oui, Pierre, on est en haut. J'arrive, lui répondit Émilienne.

En descendant accueillir ses nouveaux colocataires, elle se retrouva face à face avec trois gaillards aux biceps herculéens qui avaient déjà déposé plusieurs boîtes de livres, de jouets et d'articles lourds et encombrants près de la porte et sur la table. Pierre les suivait de près avec une lampe torchère, un cendrier sur pied et un enchevêtrement de pôles à rideaux dans les mains.

— Où est-ce que je mets tout ça ? demanda-t-il à sa belle-mère.

— Tu peux les déposer sur le tapis du salon contre le mur. On verra plus tard ce qu'on fera avec.

Clémence suivait avec les enfants qui, en voyant leur grand-mère, se précipitèrent pour recevoir un câlin. Après les avoir cajolés, Émilienne leur proposa :

— Venez ici, les enfants, grand-maman va vous prêter son jeu de dominos et vous allez vous installer ici, dans le p'tit coin, pour pas déranger les déménageurs. Vous promettez d'être sages ?

— Oui ! répondirent les enfants d'une seule voix.

Émilienne constata soudain que son époux n'était toujours pas descendu. Comme elle allait remonter, l'un des deux colosses s'informa de l'endroit où ils devaient déposer la lourde commode en bois massif qu'ils tenaient à bout de bras.

— Euh... c'est le bureau de Clémence, ça va en haut, les informa Émilienne. Montez et prenez le couloir jusqu'au bout, c'est la pièce juste après la salle de bain.

Les deux hommes gravirent les marches lentement, une à une. De grosses veines proéminentes saillaient sur leurs tempes. À bout de souffle et dégoulinants de sueur, ils atteignirent enfin le haut du palier. Quelques instants plus tard, l'un d'eux s'écria :

— Madame, vous devriez monter, c'est pas beau à voir...

Émilienne, paniquée, accourut aussi vite que ses jambes pouvaient la porter. En arrivant devant la salle de bain, elle aperçut son mari étendu sur le plancher. Tout son corps était secoué par de violentes convulsions. Cette vision d'horreur la plongea dans un état de torpeur.

— Madame ! Madame ! l'interpella le déménageur, voyant que sa cliente ne réagissait pas.

Soudain, sortant de sa léthargie, elle hurla :

— Clémence ! Appelle le médecin, vite !

— Inquiétez-vous pas, belle-maman, la rassura Pierre qui était monté précipitamment, je m'occupe des déménageurs. Vo' mari a besoin de vous à ses côtés...

L'ambulance amena Rosaire à l'hôpital de Sorel. Cette fois, il fut accueilli aux soins intensifs dès son arrivée, car son état était jugé critique. Insidieusement, la maladie avait progressé. Rosaire Cardin, amaigri, cerné, n'était plus que l'ombre de lui-même.

Émilienne et Clémence restèrent à l'hôpital tout l'après-midi auprès du malade en espérant apaiser un peu ses craintes, même s'il était toujours en état de choc. Sous les ordres du médecin traitant, un sédatif lui avait été administré par une infirmière. Cela l'avait rapidement assommé et, une heure plus tard, sous l'effet du traitement, il s'était endormi. Des rides profondes ravinaient son front.

— Je sens qu'il souffre, observa Émilienne.

— On peut rien faire de plus, m'man. On devrait s'en aller et le laisser dormir. Tu te vois pas, t'es épuisée, toi aussi, tu pourras revenir demain, si tu veux. Maman... tu viens ?

Émilienne ne réagissait pas. La voix de sa fille, comme un écho lointain, s'était estompée sans qu'elle puisse y répondre. Clémence la prit par la main.

— Viens, maman, on s'en va...

Le lendemain, la confusion régnait en maître sous le toit des Cardin. Dans toutes les pièces, des meubles, des cadres, des lampes et des objets hétéroclites formaient un labyrinthe dans lequel on ne retrouvait plus la sortie. Dans le salon, des taies d'oreillers remplies de vêtements encombraient le divan, des boîtes d'articles de chambre à coucher, de cuisine et de salle de bain jonchaient le plancher, faute de temps pour être vidées et rangées à leur place respective. Ce matin-là, pour Émilienne, le ménage fut relégué au second plan. La santé de son compagnon de toujours occupait toutes ses pensées. Très tôt, dans la matinée, elle demanda donc à Philippe de la conduire au chevet de son mari. Fleurette insista pour l'accompagner. Arrivé devant l'entrée de l'hôpital, Philippe déclara :

— Je reviendrai vous prendre dans deux heures. En attendant, j'vas monter à Sainte-Victoire pour donner un coup de main à mes parents pis les aider à faire des boîtes. Faut pas oublier qu'ils sont dans le déménagement par-dessus la tête, eux autres aussi... Simon est déjà là avec Rose. Mais inquiétez-vous pas, j'serai ici dans deux heures, comme promis. J'vas vous reprendre icitte, à la porte principale.

— C'est correct. Pauvre toi, compatit Émilienne, y a le déménagement de tes parents, le nôtre, pis en plus, tu trouves le moyen d'être aux p'tits oignons avec moi. J'apprécie beaucoup c'que tu fais pour moi, Philippe... Ah oui, tu salueras tes parents. Y sont plus très jeunes, eux autres non plus, ça doit pas être facile de se déraciner après tant d'années passées à la même adresse.

* * *

Chaque premier jour de mai, une armada de fourgons, de poids lourds et de remorques remplis à craquer de meubles et d'appareils ménagers sillonnait les rues pour déplacer des familles d'un point A

à un point B. On se serait cru au cœur d'un jeu d'échecs où, cette fois, des joueurs y gagnent en aisance et en confort tandis que d'autres y découvrent l'indigence.

Mais pour Zéphirin Letendre qui, après des mois et des mois de réflexion, s'était enfin résolu à poser une pancarte « À vendre » devant sa ferme du chemin Prescott, à Sainte-Victoire, l'avenir prenait maintenant une couleur de résilience et de quiétude. Un acheteur sérieux s'était présenté et avait apposé sa signature au bas du contrat de vente de la terre des Letendre. Depuis ce jour, Zéphirin était entré dans une nouvelle phase de sa vie et il se promettait d'en savourer pleinement tous les bienfaits. Le vieux couple s'offrait maintenant une halte bien méritée après une vie remplie d'obligations de charge morale, d'impératifs, de principes rigides et de travaux laborieux. Gracia et Zéphirin s'apprêtaient à emménager chez leur fille Rose. Sa maison était spacieuse et parfaitement aménagée pour accueillir convenablement son père et sa mère. Pour le vieux couple de cultivateurs, les lendemains s'annonçaient doux et harmonieux.

* * *

Depuis l'arrivée de Clémence et de sa petite famille, la vie d'Émilienne avait été plutôt chambardée. Les visites à l'hôpital occupaient toutes ses matinées et, en après-midi, sa nouvelle routine lui permettait de ne pas trop cogiter sur ses malheurs. Elle avait réussi à persuader Clémence de lui confier la charge de certaines tâches et cela lui était salutaire. De temps en temps, elle allait s'asseoir sur la balançoire, sur le balcon, pour revisiter son passé, ce passé avec celui qui avait partagé sa route. Elle s'inquiétait aussi du futur, avec ou sans lui... Ses journées étaient amères, sans saveur, sans couleur. Les aurores et les crépuscules, jadis si colorés, répandaient aujourd'hui sur le paysage une morosité tout en noir et en gris.

Ce matin, elle s'était réveillée avec un mauvais pressentiment. Convaincue que le compte à rebours s'était amorcé au moment où Rosaire était entré à l'hôpital, elle avait la conviction que le jour zéro était proche. Elle le sentait... Alors elle enfila sa plus belle robe, remonta ses cheveux comme Rosaire les préférait, elle mit du rouge sur ses lèvres pour qu'il la trouve jolie. En bas, à la cuisine, elle toucha à peine à son déjeuner. Pierre l'attendait pour la conduire auprès de

son mari. À l'hôpital, elle monta à l'étage de l'oncologie. Lorsqu'elle vit Rosaire, elle eut un choc. Comment pouvait-il avoir changé à ce point en l'espace d'une seule journée? Sa chair avait fondu, les os de ses épaules pointaient à travers la peau. Ses jolies pommettes avaient disparu et révélaient une grande déchéance physique. Dans ses yeux livides, Émilienne comprit qu'il avait abdiqué. Il ne reconnaissait même plus son épouse. Une infirmière s'approcha et, un peu en retrait, chuchota :

— Madame Cardin, si vos enfants veulent voir leur père, c'est le moment.

Émilienne acquiesça de la tête et, refrénant ses sanglots, demanda d'où elle pouvait téléphoner.

— Venez avec moi au poste de garde, il y a un téléphone.

Informées de la triste nouvelle, Fleurette et Clémence, après s'être assurées de laisser leurs enfants en de bonnes mains, se précipitèrent auprès de leur père. En arrivant, la froideur qui régnait dans la pièce les paralysa. Une odeur de mortalité flottait dans l'air. Rosaire s'en allait tout doucement. Sa famille l'entourait lorsque le médecin traitant entra dans la chambre. Il était torturé, car, même après vingt-trois ans de carrière, il n'avait jamais pu s'habituer à cette délicate et pénible tâche d'aviser les proches de ses patients d'une mort imminente.

— Mesdames, les informa le professionnel, M. Cardin n'en a plus que pour deux ou trois jours au maximum. Mais, ne vous inquiétez pas, il n'a conscience de rien. Nous le gavons de médicaments afin de lui éviter toute souffrance. Et quand le moment sera venu, nous vous le ferons savoir.

Le 11 mai, trois jours plus tard, Rosaire exhalait son dernier souffle. Il avait quitté les siens à l'aurore, juste avant que le soleil ne se pointe à l'horizon. Dans les minutes précédant sa mort, il avait senti l'odeur de la mousse humide des forêts abitibiennes, il s'était souvenu de l'instant précis où il avait rencontré sa belle Émie, celui où il l'avait épousée. Il avait entendu le gazouillis des sittelles et des mésanges qui se faisaient la cour sur les branches de son vieux tilleul. Soudain, un froid intense l'avait pénétré, suivi d'un sifflement douloureux, comme une

stridulation de milliers de criquets qui s'étaient réunis pour chanter sur une même note une oraison à celui qui avait toujours consacré une large place à la nature. Ainsi, il avait quitté les siens tout doucement.

Un matin, debout devant le monument de pierre grise, Ovila Ouellet déposa une gerbe de fleurs. Il était venu demander pardon à son vieil ami pour ne pas être allé le visiter à l'hôpital, trop débordé par son travail au garage. Les mots gravés sur la pierre tombale lui soutirèrent un sanglot.

À la douce mémoire de
ROSAIRE CARDIN
1903 –1956

ON NE T'OUBLIERA JAMAIS

Depuis les premiers jours du printemps, le mercure frôlait des records de chaleur. Partout, dans les arrière-cours, les potagers exhibaient des rangées bien alignées de semences et de plantules. Les carrés de fraises et de rhubarbe avaient profité plus que jamais et promettaient une récolte abondante. Les plants de laitue débordaient de feuilles croquantes et appétissantes.

Philippe s'entretenait avec le boucher dans l'arrière-boutique lorsqu'un brouhaha de voix attira son attention. Il se rendit à l'avant du magasin où quatre clients argumentaient vivement. Parmi eux, Philippe reconnut Alexandrine Loiseau et Henriette Champagne. Il n'en fallait pas plus pour enclencher une vive discussion.

— Dites-moi pas que ça va recommencer, fulmina Alexandrine. Au moins, cette fois, y se sont pas attaqués à moi. Comme on dit : chacun son tour ! caqueta l'ancienne marchande.

— Ouais, on sait ben, rétorqua Henriette, ça paraît que c'est pas à vous que c'est arrivé !

Philippe s'approcha de ses clients pour s'enquérir de ce qui causait ce tumulte.

— Ben, imaginez-vous donc, raconta Henriette, qu'y en a plusieurs dans le village qui se sont fait voler d'la salade, de la rhubarbe pis des fraises. Y avait des empreintes de bottes un peu partout dans la terre de leur jardin. On n'est plus en sécurité nulle part...

— Ils l'ont pas attrapé ? demanda l'épicier.

— Ben non, c'est un fin finaud, y vient la nuit ou bedon le matin, ben de bonne heure. Comme ça, y est sûr de pas s'faire reconnaître.

L'affaire était tombée dans l'oubli. Le dimanche suivant, au presbytère, la servante du curé avait prévu cuisiner une tarte aux fraises pour le dessert du dîner. Le curé Galarneau et son vicaire, l'abbé Grégoire, en raffolaient tous les deux. Elle se rendit donc au potager afin de récolter un gros bol de ces délicieux petits fruits. Arrivée à proximité du carré de fraises, elle aperçut un étrange personnage accroupi en train d'escamoter sa précieuse récolte. Interdite, elle fit demi-tour et s'empressa d'appeler la police :

— ... Non, monsieur l'agent, y est pas armé, chuchotait la servante, de peur d'être entendue. En tout cas, je pense pas, à voir comment y est accoutré, il a plutôt l'air d'un pauvre type sans le sou. Sur son dos, il traîne un vieux baluchon tout usé. Pour moi, il en a profité pendant que la moitié de la paroisse est partie à la messe. En tout cas, soyez pas trop dur avec lui, y fait pas mal pitié.

— Faut pas vous fier à ça, ma chère dame, c'est souvent ceux-là qui sont les plus dangereux. Mais d'ici à ce que nous arrivions, restez à l'intérieur et barrez votre porte. Nous serons là d'ici quelques minutes. Et surtout, ne vous montrez pas, ça risquerait de le faire fuir. Il a causé assez de troubles dans le village, alors on voudrait bien lui mettre la main au collet.

Les agents capturèrent le fautif qui n'offrit aucune résistance à une fouille en règle. Le clochard n'avait sur lui aucun papier susceptible de l'identifier. Dans son sac à dos, les policiers trouvèrent un vieux chandail tout mité et une paire de bottines, dénichés probablement lors de ses explorations dans les poubelles. Le clochard trimballait aussi de curieux bidules sans aucune utilité, mais qui représentaient sans doute pour lui des souvenirs précieux de sa vie passée. On l'enferma dans une des deux cellules exiguës du poste local, le temps de joindre le détective Gratton. Ce dernier, assisté de l'enquêteur Latouche, avait mené l'enquête sur le cambriolage perpétré au magasin général du père Loiseau, un an auparavant, enquête qui n'avait d'ailleurs jamais été résolue. Une heure plus tard, Armand Gratton, équipé de son petit cahier de notes et de son crayon à mine, se pointa devant la cellule de l'accusé qui n'avait pas semblé le voir arriver. Le vieil homme était vêtu

de vêtements en lambeaux, ses cheveux hirsutes n'avaient vraisemblablement pas été lavés depuis des mois et la puanteur qui émanait de sa personne aurait réussi à faire fuir une mouffette. Cambré, le front appuyé dans le creux de ses mains, il fixait le sol, sans bouger.

— Monsieur, quel est votre nom ? demanda l'inspecteur.

— ...

— Écoutez, on pourra pas vous aider si on sait pas qui vous êtes. Dites-moi votre nom...

L'homme ne réagissait pas. Armand Gratton se tourna vers son supérieur et lui dit :

— On va devoir le garder pour la nuit. Peut-être que demain il aura repris ses esprits et qu'il sera plus coopératif.

Puis, revenant vers le prisonnier :

— Monsieur, on va vous apporter un bol de soupe et un sandwich. Vous allez dormir ici, au poste. Demain, j'espère que vous serez plus enclin à nous révéler votre identité.

L'arrestation du bonhomme au havresac avait rapidement fait le tour du village. Manifestement, Alexandrine Loiseau y avait contribué en assaisonnant l'histoire de quelques détails de son cru :

— C'est lui le coupable du cambriolage au magasin général pis des vols dans les caveaux à légumes. C'est un voleur de grand chemin. Il a beau être un sans-abri, y faut avoir du front pour venir se servir à même nos potagers. Venez pas m'dire qu'y peut pas travailler comme tout le monde pour gagner son pain...

De leur côté, de jeunes plaisantins avaient profité de l'incident pour laisser entendre que c'était le « Bonhomme Sept Heures » qui était venu rôder autour des maisons. Ce soir-là, Clémence avait dû rassurer ses trois enfants qui avaient frissonné de peur au moment d'aller dormir...

* * *

Émilienne dépoussiérait le paillason devant sa porte quand elle vit s'approcher Léo Milot.

— Tiens, bonjour, Léo !

— Bonjour, madame Cardin ! J'vous souhaite une belle journée ! s'écria-t-il en parachutant le journal directement aux pieds de sa cliente.

Le camelot de quarante-trois ans avait développé, avec le temps, une dextérité peu commune pour livrer à distance ses journaux. Dans le but d'économiser quelques pas, il les catapultait avec précision depuis la rue et il était rare qu'il n'atteigne pas sa cible. Et chaque matin, après avoir terminé sa ronde, il filait à la boulangerie pour accomplir fièrement les tâches que M. Hormidas lui confiait.

Émilienne rentra et déposa nonchalamment la gazette sur la table de la cuisine. En récupérant sa tasse de café devenu tiède, son regard fut attiré par une photo sur la page frontispice du journal. En s'approchant pour mieux distinguer les détails, elle eut le souffle coupé. Le collier que l'homme portait à son cou, sur la photographie, la stupéfia.

C'est pas possible, je rêve ! Non, non, c'est pas possible, voyons ! pensa Émilienne, toute tremblante. *Mikona m'avait décrit cette amulette que maman avait donnée à notre père le jour de leur union. Je me souviens des sept symboles... Y peut pas y en avoir deux pareilles, c'est maman qui les avait gravés sur l'amulette.*

Elle sauta sur le téléphone et appela sa sœur Mikona qui lui décrivit très précisément les dessins qu'elle reconnaissait maintenant sur la photo du voleur de légumes. Déconcertée, elle se précipita au poste de police. Dans un état frôlant l'hystérie, elle demanda :

— Monsieur l'agent, je voudrais voir l'homme que vous avez arrêté il y a quelques jours, celui qui a volé des légumes dans le jardin du presbytère.

Saisie d'un affolement incontrôlable, elle se sentit soudain vaciller.

— Madame Cardin, est-ce que ça va ? demanda l'agent qui connaissait bien Émilienne.

— Je vais vous le dire si vous me laissez voir le prisonnier, le rassura la dame en reprenant ses esprits. Je vous en prie, accordez-moi cette faveur.

Après avoir hésité un moment, le chef de police obtempéra. Émilienne s'approcha de la grille qui la séparait du suspect.

— Monsieur ! articula la femme, d'une voix douce.

Le vieil homme leva les yeux. Il paraissait effrayé et tellement vulnérable. Émilienne demanda la permission d'entrer à l'intérieur de la cellule. Le lieutenant refusa.

— Comprenez que c'est pour votre sécurité, madame Cardin, on ne peut pas risquer de...

— Je me tiens entièrement responsable de c'qui peut m'arriver, le coupa-t-elle effrontément. Ouvrez-moi la porte, exigea la femme, d'une voix qui ne laissait aucune place à la discussion.

Le policier déverrouilla la serrure. Émilienne s'approcha doucement. L'homme semblait avoir perdu toute dignité. Vêtu de haillons, il cachait de longs cheveux embroussaillés sous une tuque miteuse, comme s'il avait voulu y enfouir toute la honte qui le submergeait. Émilienne lui demanda si elle pouvait s'asseoir à ses côtés. Tout en tripotant sa barbe qui devait héberger une colonie de parasites, il haussa les épaules pour lui signifier qu'il s'en foutait. Elle prit place sur le long banc de bois, à une distance respectable, pour ne pas l'effrayer. Pendant qu'elle observait discrètement ce visage buriné par les épreuves, le détenu se tourna soudain pour la regarder. Émilienne aperçut alors l'amulette qui pendait à son cou.

— C'est beau, c'que vous portez au cou, lui dit-elle. Que signifient ces symboles sur votre amulette ?

Surpris d'un tel intérêt, il en oublia toutes ses appréhensions. Il lui répondit sans détour :

— C'est ma femme qui me l'a offerte quand on s'est connus. C'était une Algonquine. Elle avait sculpté ces marques de ses propres mains. Elles représentent la sagesse, l'amour, le respect, euh... le courage, l'honnêteté, l'humilité... et... y en manque un... ah oui... la vérité.

Ce qu'Émilienne venait d'entendre la sidéra. Ce vieillard décharné, boiteux, cette loque humaine qui traînait tout son passé dans un misérable sac à dos, était bel et bien Étienne Desfossés, son père. Dans un ultime élan, d'une voix vacillante et presque inaudible, elle demanda :

— Et cette femme qui vous a tant aimé, quel était son nom ?

Étienne sembla soudainement transporté vers un épisode lointain de sa vie. Puis, il murmura :

— Abéqua.

Le souffle coupé, Émilienne ressentit un grand frisson. Mikona lui avait beaucoup parlé de cette femme, leur mère, qui portait le joli prénom d'Abéqua. Elle ajouta :

— Et, ensemble, vous avez eu deux filles, Mikona et... et moi.

Étienne la dévisageait. Il semblait confus. Pour cet homme qui avait pourtant traversé bien des tempêtes, l'émotion était trop forte. Décontenancé, les mains tremblantes, il lui demanda :

— Pis d'où c'est que tu d'viens, j'veux dire quand t'étais p'tite fille ?

— De La Sarre. Ou plutôt, si je vous dis Wabakin Station, peut-être que...

Ébranlé, Étienne demeura muet. Puis, ses yeux s'embuèrent. Il se leva et s'approcha, mais freiné par son apparence crasseuse et son odeur nauséabonde, il se fit violence pour ne pas étreindre cette enfant qu'il avait enfin retrouvée. Pour seul témoignage de tendresse, il se

permit de lui caresser la joue et de toucher ses cheveux de sa main tremblante. Puis, il lui révéla la trame d'une histoire qu'il aurait tant voulu éviter :

— ... et après la mort de ta mère, j'ai été forcé de vous abandonner. J'avais pas c'qui fallait pour élever des enfants. Ça fait que c'est là que j'ai pensé aux sœurs missionnaires. J'me suis dit qu'eux autres, elles vous élèveraient comme vot' mère l'aurait fait.

Étienne poursuivit son apologie dans l'espoir de recevoir une certaine indulgence de la part de sa fille.

Se refusant maintenant à abandonner son père, Émilienne insista pour qu'il soit libéré. Les autorités acceptèrent puisque les fautes qu'on lui avait reprochées n'avaient jamais mis en cause la sécurité ou la vie de quiconque. Le pauvre homme avait tout simplement voulu se nourrir. Et comme il n'y avait eu aucun vol d'argent dans la caisse, lors des délits au magasin général et à la boulangerie, Étienne Desfossés fut libéré de toute accusation.

Émilienne l'accueillit chez elle, dans la maison de Rosaire. Elle avait enfin retrouvé ce parent qu'elle avait toujours cru vivant. Son plus grand regret était que Rosaire ne saurait jamais qu'elle et son père s'étaient enfin retrouvés. Après avoir pris un bon bain chaud, s'être rasé la barbe et avoir revêtu des vêtements propres qu'Émilienne avait conservés depuis la mort de son mari, Étienne apparut à la cuisine, frais comme une rose. Émilienne en fut bouleversée. L'homme qui se présenta devant elle, malgré ses quatre-vingts ans, était magnifique. Il avait regagné sa dignité et sa joie de vivre. Heureux d'avoir retrouvé sa fille, il partagea avec elle son premier repas, après cinquante ans d'absence. Lorsqu'il eut engouffré le contenu de deux généreuses assiettes de rôti de bœuf, il fit le récit des aventures qu'il avait vécues tout au long de ces années et raconta comment il avait échoué à Sainte-Anne-de-la-Rive :

— ... pis la forêt, j'la connaissais comme si j'avais moi-même planté chaque arbre de cette contrée sauvage. Je m'y sentais comme chez nous. Jamais j'ai manqué de quoi que ce soit, surtout pas de quoi manger.

C'est quand j'suis arrivée à Montréal que j'ai réalisé que j'trouverais pas de nourriture embusquée derrière un poteau. C'est à partir de là qu'y a fallu que j'quête pour ma subsistance.

— Alors pourquoi t'es parti de La Sarre ? demanda Émilienne.

— La colonisation, ma fille, la colonisation. Y ont tellement fait reculer la forêt que même les animaux pensaient s'en venir à Montréal, blagua l'homme qui ne se souvenait même plus de la dernière fois qu'il avait ri. De toute façon, j'avais pas à m'en faire pour mes filles, je les savais en de bonnes mains chez les sœurs. Ç'a été moins dur de partir.

— Et comment t'as fait, tout ce temps-là, pour subvenir à tes besoins ?

— Bah ! J'ai tiré ma pitance des bacs à ordures. Tu sais, les malheurs nous font souffrir, mais y ont le don de nous rendre plus forts. Oh, ça a pas toujours été facile, oh non... Le premier soir, j'ai trouvé refuge en dessous du pont Jacques-Cartier. Pis demande-moi pas comment c'est arrivé, mais le lendemain, j'me suis ramassé au poste de police. Y m'ont trouvé gelé jusqu'aux os. J'avais ingurgité tellement de bagosse que j'sentais plus mes jambes. J'aurais pu y passer. Faut croire qu'on a tous un ange gardien... Pis les jours ont passé, pis les années...

Étienne s'arrêta. Il venait d'entrer dans sa bulle. Les images, les souvenirs, les épreuves qu'il avait dû traverser firent apparaître des creux sur son front. Son visage s'assombrit.

— Papa...

— Oh... excuse-moi, j'étais rendu ailleurs...

— Mais comment t'as abouti ici, à Sainte-Anne ? Tu pouvais pas savoir que j'habitais ici...

Étienne devint soudainement en proie à une grande angoisse. Il devait la vérité à sa fille, mais il craignait sa réaction.

— Ben... je savais que t'habitais ici. C'est ta sœur Mikona qui me l'a dit. Y a un an et demi, un soir, je lui ai téléphoné, au couvent, à La Sarre. Oh, elle a été bouleversée d'apprendre que j'étais encore

vivant. On a parlé, beaucoup parlé. Ça m'a fait du bien parce que, elle, est ben proche du bon Dieu pis elle a vite trouvé les mots qui m'ont réconforté.

— Mais pourquoi elle m'a jamais rien dit de ça ? Je comprends pas...

— Je lui ai fait promettre de garder le secret. J'avais trop honte de moi et j'voulais pas que tu saches que ton père était un sans-abri, un quêteux. J'avais une fierté... oui, ça peut te surprendre, mais j'avais ma fierté...

— Et ensuite ? questionna Émilienne qui buvait chacune des paroles de son père.

— Ensuite, ben, elle m'a dit que tu vivais ici, avec ton mari.

Émilienne libéra de grosses larmes. Détournant momentanément son regard, elle aperçut, près du foyer, la chaise berçante que Rosaire lui avait offerte le jour de son anniversaire. Elle était demeurée inoccupée jusqu'à ce jour.

— Papa, viens t'asseoir dans la berçante, tu seras plus confortable.

Le vieillard acquiesça. Malgré la douceur de ce mois de mai, Étienne frissonnait. Émilienne fit une attisée, déposa sur les épaules de son père la petite couverture bleue de Rosaire. Bien au chaud dans ce siège plus douillet, l'octogénaire poursuivit :

— Ça fait qu'un jour, j'ai décidé de partir de la grande ville. Fallait que j'sache, avant de quitter cette terre, si t'avais eu une vie heureuse. Un jour, un type que j'connaissais m'a offert de prendre la route avec lui. C'est comme ça que j'ai débarqué ici, juste en face du chantier de construction qu'y a à sorti du village. Lui, ben, y a continué son chemin. Là, j'ai dormi sur un banc public pis le lendemain matin, un homme m'a vu. Y a dû avoir pitié de moi parce qu'y m'a offert d'aller déjeuner avec lui au p'tit restaurant dans le rang croche. Là, j'peux-tu te dire que j'me suis rempli la panse. Les jours suivants, j'ai pas revu le type en question, ça fait que ç'a pas été long que la faim est revenue. Tellement que j'ai dû prendre les grands moyens. C'est là que j'suis entré au magasin général... pis dans les caveaux à légumes pis après ça, dans le jardin du presbytère. Tu connais la suite...

Émilienne était bouleversée par l'histoire de son père. Maintenant, il était hors de question qu'elle le laisse repartir.

— Papa, tu vas rester ici. On va faire le dernier bout de chemin ensemble, tous les deux. Maintenant que Rosaire est mort, tu seras à mes côtés pour toujours.

— J'peux pas, répondit de but en blanc le vieil homme. J'peux pas débarquer dans ta vie, tout d'un coup comme ça. J'peux pas te demander d'me faire vivre quand c'est moi qui t'ai abandonnée quand t'es venue au monde. Aujourd'hui, j'sais que t'es devenue une femme heureuse, épanouie, pis j'veux pas chambouler tout ça, j'ai déjà détruit trop d'affaires. J'suis un solitaire, tu sais, j'ai plein de p'tits travers que tu vas vite découvrir pis que t'apprécieras pas pantoute.

— Mais papa...

— Y faut que tu comprennes, Émilienne. T'as ta vie, j'ai la mienne. J'aime ma liberté pis si j'accepte de vivre sous ton toit, c'est ta liberté à toi que j'vas enlever, j'serai un boulet pour toi.

— Tu comprends donc pas que tu m'as manqué toutes ces années ? le supplia Émilienne, en colère. Tu vas pas repartir encore !

Étienne se leva, caressa les cheveux de sa fille, empoigna son baluchon, seul témoin de sa misérable vie, et sortit sans se retourner. Dehors, il pleuvait à boire debout. Émilienne le regardait s'éloigner, effondrée. Elle avait du mal à croire qu'il l'abandonnait une seconde fois.

Trois jours plus tard, le jeudi 24 mai 1956, Fleurette célébra son vingt-sixième anniversaire en compagnie de tous ses proches. Dans le jardin de la petite maison bleue, sous un soleil de plomb, les gros boutons de pivoinés s'épanouissaient dans les plates-bandes en parsemant leurs couleurs et leur parfum envoûtant. Fleurette, sa fille Rosalie assise sur ses genoux, discutait avec Clémence. Elle évoquait la chance qu'elle avait eue d'accéder à son grand rêve d'avoir un enfant. Pendant qu'elles bavardaient, Scout se mit à japper.

— Scout ! Tais-toi ! lui ordonna Fleurette.

Désobéissant aux ordres de sa maîtresse, le chien se mit à aboyer encore plus fort. Tout à coup, il détala à la vitesse d'un lièvre pour se retrouver devant la porte d'entrée de la cour. Ses jappements redoublèrent, entrecoupés de grognements belliqueux. Fleurette se leva, cherchant à savoir ce qui lui causait tout cet émoi. Elle aperçut un homme, derrière la petite clôture en planches, un baluchon sur l'épaule. Il souriait à Scout qui n'avait aucunement l'intention de le laisser entrer. Le brouhaha causé par son arrivée avait attiré tous les regards vers le visiteur impromptu. En se retournant, Émilienne reconnut son père. Sidérée de le voir de retour à nouveau, elle s'approcha de lui.

Avec un sourire et des yeux remplis de lumière, Étienne dit à sa fille :

— C'est correct, si tu veux toujours de moi, j'reste.

Émilienne était aux anges. Elle présenta son père à tout le monde et fut aussitôt soumise à un interrogatoire afin d'expliquer sa présence à ses côtés. Étienne, pour sa part, raconta à tous son périple de grand voyageur au long cours. Cependant, pour Pierre, le choc fut considérable

lorsqu'il reconnut le vieillard qu'il avait découvert, un matin, couché sur un banc public et à qui il avait offert avec empathie un déjeuner au restaurant. Il songea qu'un tout petit geste, si anodin soit-il, pouvait parfois transfigurer le destin de quelqu'un et le remettre sur ses rails.

Pendant que le vieil homme se racontait, Fleurette s'était approchée de lui. Tout doucement, elle apprenait à connaître ce nouveau personnage qui venait de faire irruption dans sa vie. Elle ressentait déjà une immense tendresse pour cet être mystérieux duquel émergeait tout un ressac d'amour. Assise à ses côtés, tenant sa main toute crevassée et parsemée de veines bleutées, elle l'écoutait, pendue à ses lèvres. D'un coup, elle comprit que cette personne qui, selon les prédictions de la voyante, allait lui faire vivre un grand bonheur, n'était nul autre que son grand-père...

Encensant la voyante qui avait su lire son avenir dans les cartes de tarot, un petit détail ressurgit cependant dans son esprit, une précision peu banale, mais qui écorcha sa confiance envers les sciences occultes. Fleurette consulta son entourage :

— Vous souvenez-vous de M^{me} Anita, la voyante que j'avais consultée le jour où j'ai quitté mon travail à la boulangerie ? Elle nous avait prédit un enfant et on a eu Rosalie. Et il y avait aussi une personne qui allait m'apporter une grande joie, c'est sûrement toi, grand-père Étienne.

— T'as raison, admit Philippe, tout de même perplexe, se demandant s'il n'irait pas consulter M^{me} Anita lui aussi dans les prochains jours.

En s'ingéniant à tenter de trouver une certaine crédibilité dans les arts divinatoires, il se disait que si cette option pouvait apporter à certaines personnes l'espoir et la confiance dont ils avaient besoin pour cheminer dans la vie, tout cela n'était pas inutile. Il se promit de prendre rendez-vous.

— Par contre, poursuivit Fleurette, j'dois avouer qu'elle a pas eu raison sur toute la ligne parce qu'elle m'avait aussi prédit que Philippe et moi, on aurait trois maisons pis on n'en a eu que deux. Comme quoi rien n'est jamais parfait...

— Hum... Pierre et moi, on a quelque chose à vous annoncer, lança Clémence. Il y a très peu de temps, Pierre a reçu une offre de ses employeurs, une offre bien difficile à refuser, vous pouvez me croire. On lui propose un poste de directeur général sur un projet de construction d'une centrale hydroélectrique dans la vallée de Betsiamites. Comme c'est sur la Côte-Nord, à cent milles au nord de Tadoussac, on sera obligés de quitter Sainte-Anne-de-la-Rive. Pierre a déjà signé le contrat. D'ailleurs, on était sur le point de vous l'annoncer, mais le retour de grand-père a précipité les choses.

Tout le monde était sans voix.

— Ça veut-tu dire que tu vas nous quitter pour toujours ? demanda Fleurette, très attachée à sa grande sœur.

— Pas pour toujours, Fleurette. Quand le projet sera terminé, on reviendra par ici, mais ça sera peut-être pas avant plusieurs années. Mais faut pas vous en faire pour nous autres, on va être très bien, là-bas, parce qu'ils ont construit un mini-village exprès pour les travailleurs et leur famille. On va vivre dans des baraques bien équipées de tout ce qu'on a besoin. Les enfants vont aller à l'école, comme ici. Y a même une petite église de quatre cents places, une auberge, un centre administratif et commercial. C'est comme ici, mais en plus petit.

Cette déclaration inopinée avait jeté une ombre sur la petite fête. Émilienne, la voix déchirée, confessa :

— J'trouve que le Seigneur est ben dur avec moi. J viens de perdre mon mari, pis au moment où je retrouve mon père, déjà qu'y m'enlève une de mes filles, mon gendre pis trois de mes p'tits-enfants d'un seul coup.

— Sois pas triste, maman, la consola Clémence.

Celle-ci se tourna promptement vers Fleurette et lui dit :

— Petite sœur, la voyante t'avait pas dit que t'aurais trois maisons...

— Oui...

— J'te cède ma part de la maison paternelle.

— Voyons, Clémence, tu peux pas faire ça !

— On sera trop longtemps partis, Pierre et moi, alors Philippe et toi, vous pourrez nous remplacer et veiller sur maman et grand-père. En plus, vous avez juste une fille. Ça veut dire qu'il y aura la grande chambre de libre pour grand-père Étienne.

Des sourires mitigés se mêlèrent aux sanglots. Le départ de Clémence inonda les cœurs de tristesse. Mais le bonheur qui transpirait du regard d'Étienne procura aux siens le courage et la résilience dont ils avaient besoin pour accepter ce nouveau choc.

— Vous savez, confia le patriarche, puisque le Seigneur m'a permis de vous retrouver, c'est peut-être parce que j'ai encore une mission à accomplir dans cette famille...

Étienne Desfossés, ce loup solitaire, avait traîné sa bosse de villes en villages pendant les cinquante dernières années afin de retrouver les siens. Tel un naufragé découvrant une île au milieu de l'océan, il afficha un large sourire édenté, mais qui exprimait l'enchantement. Puis, il s'approcha de Rosalie et lui chuchota :

— Tu sais, Rosalie, je sais maintenant pourquoi je suis revenu. C'est pour t'aider à découvrir comment le monde est beau...

Épilogue

1966, Sainte-Anne-de-la-Rive

Dix ans se sont écoulés depuis le départ de Clémence et Pierre pour Betsiamites. Émilienne, maintenant âgée de soixante ans, écoule des jours paisibles, entourée de sa famille. Elle occupe son temps en confectionnant des petits tapis en guenille tressée et de magnifiques courtépointes qu'elle offre en cadeau à ses proches.

Étienne Desfossés, usé par une vie teintée de misère, a rendu l'âme trois ans après avoir retrouvé sa fille Émilienne. Il repose maintenant au côté de Rosaire dans le cimetière de Sainte-Anne-de-la-Rive.

Rita a réussi à obtenir le divorce d'avec Germain Champagne. Elle a obtenu sans trop de difficulté la garde de ses enfants, prétextant que le père ne pouvait garantir la stabilité nécessaire au bien-être de sa famille. Elle est retournée vivre chez ses parents. Il y a quelques mois, elle a trouvé l'amour, l'amour véritable...

Zéphirin et Gracia Letendre reposent en paix, aujourd'hui, au cimetière de Sainte-Victoire. Arrachés bien contre leur gré à la terre qui les avait nourris, ils n'avaient pas réussi à panser cette écorchure béante et à retrouver un semblant de bonheur. Quant à Louis, il avait quitté l'Armée à la fin de son mandat avec en poche, un doctorat en médecine. Cette perspective d'avenir avait germé dans son esprit lorsque, tout petit, il observait le vétérinaire, à la ferme familiale, qui créait parfois de véritables petits miracles pour sauver un animal d'une mort certaine. Et plus tard, au front, désarmé devant la souffrance d'un confrère démembré par une mine antipersonnel, il se jura de prendre les moyens pour ne plus jamais laisser un être humain dans la souffrance.

Fleurette, un an après l'adoption de Rosalie, a donné naissance à un garçon qu'elle a prénommé Charles-Étienne, en souvenir de son grand-père. Philippe n'a pas tardé à lui rappeler en la taquinant que la voyante n'avait jamais mentionné ce petit détail...

Aujourd'hui âgée de dix ans, Rosalie adore son petit frère. Le jour où ses parents lui ont appris qu'elle avait été adoptée, elle a répondu : « Moi, j'ai deux mamans, celle qui m'a mise au monde, et celle qui prend soin de moi... »

Alicia Macdonald est devenue une brillante avocate. Elle a ouvert son bureau dans l'ouest de Montréal, tout près de la crèche Rosalie Jetté. Un jour, un couple accompagné de leur fille enceinte est venu la consulter afin d'entamer des procédures judiciaires contre le père de l'enfant. Sachant que sa jeune cliente avait pris la décision de ne pas garder le bébé, Alicia l'a rassurée en lui disant :

— Le cadeau le plus précieux que tu peux offrir à cet enfant, c'est une famille. Un jour, tu me remercieras de t'avoir prodigué ce conseil...

Remerciements

Merci à...

L'équipe des Éditeurs réunis : Daniel Bertrand, Anita Rathé, Marie-Eve Jeannotte.

Amélie Grenier, archiviste en chef, Société historique Pierre-de-Saurel.

Madeleine Lussier, Société historique Pierre-de-Saurel.

Chantal Laferrière, adjointe administrative, ville de Sorel.

Linda Barabé, coordonnatrice, chambre de commerce Sorel-Tracy.

Chantale Quesney, « De la charité au bonheur familial : une histoire de la Société d'adoption et de protection de l'enfance à Montréal, 1937-1972 » Thèse, Montréal (Québec, Canada), UQAM, Doctorat en histoire.

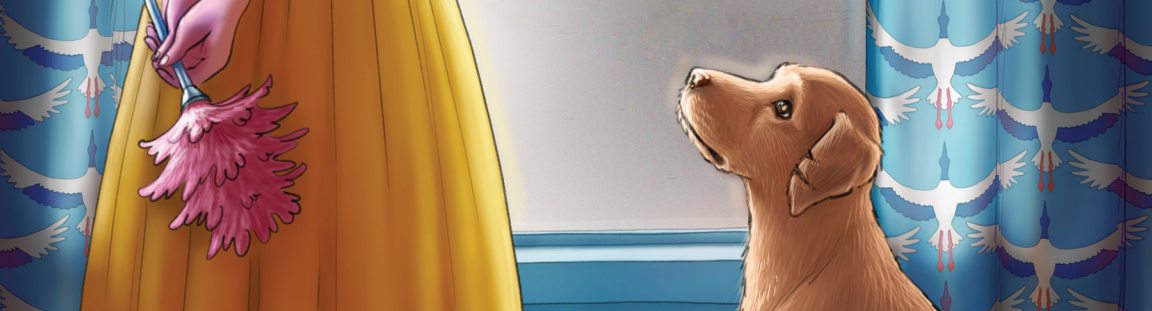
Robert Labrosse, qui m'a gentiment confié ses secrets de chasseur.

Mathieu Langis, mon gourou en informatique, pour avoir sauvé mon projet de la catastrophe.

Roger, mon époux. Tu n'as jamais cessé de m'encourager, surtout dans les moments où la motivation et l'inspiration brillaient par leur absence.

Martine et Simon, qui ont fait de nous des grands-parents comblés.

Pour chacun de vos gestes, de tout cœur, encore merci...



Sainte-Anne-de-la-Rive, 1948.

Établis depuis vingt ans dans un charmant petit village en bordure du fleuve Saint-Laurent, Émilienne et Rosaire Cardin coulent des jours paisibles. Rien n'annonçait que le destin les frapperait en cette veille de Noël qu'ils prévoyaient joyeuse et animée: leur aînée, Clémence, apprend la mort tragique de son mari, la laissant seule avec trois enfants en bas âge.

À leurs inquiétudes se greffera bientôt la mélancolie de Fleurette, la cadette, qui voit s'envoler mois après mois ses espoirs de fonder une famille, alors que son époux et elle tentent désespérément de concevoir un bébé.

Ainsi absorbée par les problèmes personnels auxquels ses filles étaient confrontées, Émilienne avait refoulé son désir d'élucider le mystère entourant la disparition de son père, survenue le jour même de sa naissance. Malgré cela, au fil du temps, l'appel de la vérité se fera toujours plus impérieux. Arrivera-t-elle enfin à percer ce silence trop longtemps prisonnier du passé?



Après Dans les yeux de Laurence, Francine Laviolette nous présente ici un nouveau roman riche en émotions. Elle y déploie tout son talent pour nous faire découvrir des intrigues familiales finement tissées autour de personnages attachants et bien campés dans leur époque.